

JOEL D. HIRST

LES SEIGNEURS DU CHAOS : L'ODYSSÉE DU DJIHAD



JOEL D. HIRST

LES SEIGNEURS DU CHAOS

L'odyssée du djihad

*Traduit de l'anglais
par M. Lassort & B. Malbranque*

Paris, 2016
Institut Coppet
www.institutcoppet.org

Préface

Parmi tous les enseignements de Frédéric Bastiat, ce n'est assurément pas le plus démodé et le plus insignifiant que cette réflexion que dans tous les pays du monde les gens veulent vivre selon leurs lois, sous l'autorité de leurs représentants. L'illustre auteur de *La Loi* sentait bien que la moralisation de peuples étrangers par la force des armes était vouée à l'échec et qu'elle provoquait du ressentiment et de la haine. « Comment se fait-il, écrivait-il dans le bien nommé *Paix et Liberté*, qu'il n'y ait pas assez d'impartialité, au fond de notre conscience nationale, pour comprendre combien nos prétentions à imposer une idée, par la force, blessent au cœur nos frères du dehors ? Quoi ! nous, le peuple le plus susceptible de l'Europe ; nous, qui, avec raison, ne souffririons pas l'intervention d'un régiment anglais, fût-ce pour venir ériger sur le sol de la patrie la statue de la liberté, et nous enseigner la perfection sociale elle-même ; quand tous, jusqu'aux vieux débris de Colblentz, nous sommes d'accord sur ce point qu'il faudrait nous unir pour briser la main étrangère qui viendrait, armée, s'immiscer dans nos tristes débats, c'est nous qui avons toujours sur les lèvres ce mot irritant : prépondérance ; et nous ne savons montrer la liberté à nos frères, qu'une épée au poing tournée vers leur poitrine ! Comment en sommes-nous venus à nous imaginer que le cœur humain n'est pas partout le même ; qu'il n'a pas partout la même fierté, la même horreur de la dépendance ? » *

* *Œuvres complètes de Frédéric Bastiat*, éd. Institut Coppet, tome 5, p.451

La subjectivité des jugements, autre enseignement de Bastiat et de l'école française, explique pourquoi ce qui est donné ne vaut pas ce qui est reçu. Nous voyons la santé que nous leur apportons, ils voient *nos* médecins qui examinent *leurs* femmes ; nous voyons les écoles qui éduquent leurs enfants, ils voient celles qui les endoctrinent ; nous voyons enfin la démocratie, ils voient la corruption qui a toujours accompagné ce système, surtout dans les pays peu habitués à en faire usage. Ce que nous instaurons a failli chez nous, disent-ils, mais surtout, ce sont *nos* institutions et aussi parfaites soient-elles, ils préféreront toujours les *leurs*.

L'exagération n'est jamais loin, l'instrumentalisation non plus, mais ce constat, présenté sous forme sensationnelle par des partisans intéressés, n'en suffit pas moins pour perturber la vie bien réglée d'hommes passionnés par l'indépendance. Certes, à côté de la fierté nationale, il y a des causes moins nobles chez ces individus lassés par la vie, secoués par des circonstances particulières, et restés à la recherche d'un but pour leur existence. Dans le djihad, on s'intéresse aussi à l'aventure, aux femmes, et à l'argent ; on sert son ambition et on suit ses pulsions autant que Dieu.

Le djihad n'est pas une odyssée glorieuse. Il n'en a pas moins ses raisons, officielles ou officieuses, morales ou immorales, nobles ou ignobles. Par sa violence terrible, il nous épouvante et nous paraît irrationnel : car comment, autrement que par folie, l'horreur associée au djihad pourrait-elle être commise ? Mais le djihad a aussi ses racines, matérielles et intellectuelles, que ce roman essaye d'illustrer et de présenter.

Benoît Malbranque
Institut Coppet

Chapitre 1

Aliuf Ag Albachar s'agenouilla sur le sable rugueux du centre de la *Place Sankoré*. Ses genoux étaient écorchés et il lui manquait aux pieds l'une de ses sandales faites en cuir de chameau. Sa tunique indigo, qu'à l'occasion de la prière du vendredi il avait revêtue avec le plus grand soin, avait été salie et déchirée lorsqu'il fut précipitamment et délibérément jeté hors de la demeure qu'il occupait pour être balancé dans les rues poussiéreuses de Tombouctou. Ses cheveux noirs, coupés court, étaient marbrés de sable ; son visage était couvert de boue et de sang à cause des coups reçus. Il avait l'air vulnérable et se ressentait tel, sa fine silhouette se voûtant, tandis qu'il s'agenouillait devant une longue ligne d'hommes vêtus de noir. Ses mains avaient été attachées violemment derrière son dos, écorchant ses poignets qui s'étaient mis à saigner. De grosses mouches de sable avaient sauté sur l'occasion, bourdonnant autour de lui dans un nuage noir et léchant ses blessures. L'odeur aigre de son propre sang, qui se répandait dans la chaleur étouffante, lui retournait l'estomac, et il s'efforçait de ne pas vomir. Au-dessus de sa tête, le soleil grimpait plus haut dans le ciel, pendant que lui patientait. Soudain, le vent se leva, et le sable chaud du Sahara commença à lui piquer la tête, restée toute exposée ; ses yeux se plissèrent, rendant apparente cette faiblesse honteuse qu'il ressentait à se tenir ainsi devant ceux qui avaient été ses frères ; montrant aussi sa trahison, son salut, sa colère, sa douleur. Il leva la tête, scrutant de ses yeux gris clair le drapeau noir qui battait au vent au-dessus du minaret triangulaire de la mosquée de Sankoré. Il ne l'avait pas choisi, combattant comme il l'avait

fait pour le jaune réconfortant, le rouge, le vert, et le noir — les couleurs de l’Azawad ; pourtant il n’avait rien objecté, le jour funeste où ils avaient décroché son drapeau, le remplaçant par le drapeau islamiste macabre. N’avait-il pas lui aussi prêté serment ? Ne s’était-il pas aussi conformé aux nouvelles lois ? N’avait-il pas aussi troqué son *tagelmust* * — son large turban et son voile — pour un uniforme noir ?

Finalement, il devait admettre qu’il avait échoué. En choisissant la violence il avait trahi sa grande cause ; mais cela était venu si naturellement. Depuis le commencement des temps, l’histoire des Touaregs avait toujours été écrite dans le sang, en utilisant le bord aiguisé de la *takouba*. C’étaient des hommes d’honneur, ces intrépides guerriers du sable, dont le ciel délimitait un royaume de dunes et de soleil avec seulement leur volonté indomptable et leurs esprits libres ; protégeant leurs terres des étrangers et leurs routes commerciales de ceux qui osaient les emprunter sans autorisation. Leur destin avait toujours été de vivre en liberté sur leur morceau de terre aride. Car c’était leur désert, pour lequel ils avaient toujours eu à affronter les grandes puissances — les Garamantes du Fezzan, les Romains, les Arabes, les Ottomans. Ils demeuraient toujours aux marges de l’empire, gagnant leur vie par l’usage de leur esprit indomptable, prêts à braver cette grande mer de sable afin de se construire un endroit pour vivre, là où tous les autres hommes étaient terrorisés face à cette stérilité sans fin.

Cette fois, l’Azawad, cette terre mystique qui n’existait que dans l’imagination de son peuple, était presque devenue la leur — il s’en était fallu de très peu. Ce nom d’Azawad renvoyait aux idées d’auto-détermination, de victoire et de gloire ; c’était un lieu de prospérité, de liberté — et le mot homme en tamasheq, *amajagh*, ne signifie-t-il pas homme libre ? Ils avaient

* Le lecteur trouvera à la fin du livre un lexique des termes arabes et touaregs.

été si proches d'obtenir enfin leur patrie. N'était-ce pas ironique que la lutte épique de ses ancêtres, dont l'héritage d'opportunités nouvelles avait été déposé à la manière d'un manteau sur les jeunes épaules d'Aliuf il y a si longtemps, avait fini ici, sous l'ombre de ce drapeau noir. Il savait qu'il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Comme tant d'autres avant lui, il s'était tourné vers la violence ; mais il existe toujours quelqu'un de plus violent.

Rassemblés autour de lui s'entassaient bien malgré eux les résidents de la nouvelle province du califat. Ils se tenaient en demi-cercle, ayant répondu aux appels de leurs maîtres de se rassembler sur la place, comme ils le faisaient toujours lorsque la police islamique traversait la ville et annonçait par mégaphones une peine plus ou moins exotique. Ils se tenaient là, à une distance de sécurité de lui — personne ne voulait rentrer chez lui éclaboussé de sang. Ils savaient ce qui allait arriver. Ils n'osaient pas le regarder dans les yeux ; peut-être parce qu'ils se sentaient coupables de ce à quoi ils étaient sur le point d'assister, ou par impuissance face à quelque chose qu'ils ne pouvaient pas arrêter. En grande partie, ils étaient là par peur, Aliuf le savait. Pendant longtemps, il avait été de l'autre côté de la *telek*, ce poignard ornemental utilisé pour les sacrifices, qui était maintenant appuyé fermement contre l'arrière de son cou. Il pouvait sentir la vigueur froide de la lame et la malveillance qui se profilait derrière lui dans la figure de celui qui jadis avait été son plus grand ami.

« Aliuf Ag Albachar », la voix puissante coupa à travers l'air sec, rebondissant sur les murs extérieurs de la grande bibliothèque Ahmed Baba pour ricocher sur la mosquée et revenir sur la foule tassée devant le condamné.

« Oui, tel est mon nom », dit Aliuf sans émotion.

« Sais-tu pourquoi tu es ici ? » demanda la voix derrière lui. « Je te donne cette occasion de te repentir,

pour que ton âme puisse trouver sa place dans le ciel, même si tes péchés méritent la mort. »

« Je suis ici ... » murmura Aliuf.

« Parle plus fort, afin que tous puissent entendre ta confession et s'instruire de ton sacrifice. »

« Je suis ici », dit-il maintenant de manière plus forte, plus audacieuse, sentant les derniers moments de son existence lui donner de la confiance, « parce que j'ai osé penser, et apprendre — et aimer ». Aliuf saisit fermement l'ancien manuscrit dans sa main gauche — ce matin, dans leur quête de sang, ils n'avaient pas même daigné le fouiller. La beauté des lettres anciennes apaisa son âme et, étonnamment, lui donna de la force.

« Non, tu es ici parce que tu blasphèmes et tu nies Allah et le Prophète — béni soit son nom. Tu es ici parce que tu es *kafir*, excommunié de la foi parce qu'Allah ne te connaît plus ».

Il saisit plus fermement encore le vieux parchemin, et laissa écouler une goutte de sang rouge foncé sur le vieux livre abîmé. « Salif, mon frère ... »

« Il n'y a pas de noms ici, je ne suis plus ton ami et tu n'es plus mon frère. Je suis ici pour accomplir la volonté divine de Dieu, rien de plus. »

Aliuf sentit la main de Salif saisir plus fermement ses cheveux et planter fermement son pied sur ses mollets, le mettant à genoux dans le sable et lui causant une douleur insupportable. Le couteau se rapprocha ensuite, et Aliuf respira profondément, jusqu'à sentir soudain une douleur vive. Il vit alors une aveuglante lumière blanche ainsi que, pendant un bref instant, l'image d'Azter, ses cheveux rouges circulant dans les vents chauds du désert. Puis il tomba. L'ancien parchemin imbibé de sang — avec le bleu et le rouge éblouissants de la précise calligraphie Rika d'Ibn al-Bawwab brillant sous le soleil chaud — tomba de sa main serrée pour se déposer à côté du corps de ce Touareg qui était devenu un Qadi.

Chapitre 2

« Voilà », dit Zeinabou, « Tombouctou ». Aliuf pouvait sentir plus qu'entendre l'empressement présent dans la voix de sa mère, tandis qu'ils dépassaient la dernière dune pour observer l'ancienne cité légendaire du haut de leurs chameaux. Ayant attendu ce jour depuis si longtemps, Aliuf ne put se retenir d'émettre un soupir de déception. « C'est tout ? » dit-il, essayant de paraître plus âgé que ses treize ans, « c'est ça ? » La ville dorée présente dans l'imagination de son enfance, révélée devant ses yeux, se trouvait être un village poussiéreux perdu en plein Sahara. Elle était minuscule : environ une douzaine de routes à peine se croisaient les unes les autres — un chameau pouvait traverser le tout en moins de dix minutes. Les mosquées de renom étaient moins majestueuses qu'il ne l'avait imaginé et étaient construites d'une boue très ordinaire — la même qui recouvrait les maisons tassées dans les rues étroites, avec leur ruissellement d'eaux usées et leurs chats errants. Il n'y avait qu'une route pavée, avec des nids de poule gros comme des rochers, qui montraient la décadence de cette ville autrefois impériale et désormais désintégrée par négligence. Un brouillard de fumée planait sur la ville, du fait des voitures délabrées et des quelques minibus couleur vert rouillé, qui klaxonnaient en manœuvrant autour d'ânes brêlant cherchant à éviter le dangereux asphalte.

« Oui mon fils », dit gentiment Zeinabou, dont la déception maternelle faisait écho à celle de son fils.

« Mais où sont les jardins ? demanda Aliuf. Où sont les bibliothèques ? Où sont les palais ? »

« Cela fait longtemps que Tombouctou n'est plus une terre d'abondance. Ses trésors ne sont plus désormais que dans ses vieux livres poussiéreux, et dans la place qu'elle occupe encore dans l'esprit des hommes. »

« Ah », soupira le jeune homme frustré en fronçant les sourcils. Puis, haussant les épaules, il ajouta : « Eh bien, on ne descend pas dans la ville ? »

« Il y a beaucoup trop de gens là-bas », dit Zeinabou grimaçante en tournant son regard vers le marché, visiblement dégoûtée de cette mêlée qu'elle y observait. « Les foules, les odeurs et la cohue, c'est tout simplement trop pour moi en ce moment. J'ai besoin de temps pour me préparer à la foule. Allez, nous allons camper ici ce soir et nous descendrons vers la ville dans la matinée. » Zeinabou et Aliuf s'éloignèrent de la ville pour trouver un espace à l'abri entre deux dunes où ils pourraient installer leur camp. L'installation leur prit peu de temps ; camper sur le sable, sous les étoiles scintillantes qu'ils aimaient tant, était pour eux comme une seconde nature. D'abord, ils montèrent leur *akahet*, cette tente rouge en peau de chèvre, arrondie au sommet et sans rabat sur la porte. Elle était placée dans le sens opposé au vent, ce qu'Aliuf avait appris à faire très tôt dans la vie après plusieurs nuits désagréables. Ils creusèrent un trou pour le feu et le remplirent avec du bois qu'ils avaient fait porter par leurs chameaux, et avec de la bouse de chameau qu'ils avaient ramassé pendant le voyage, allumant ensuite le feu avec des allumettes présentes dans leurs sacs. Sur le feu, ils préparèrent du thé doux et un *eghajira*, un repas de millet et de chèvre qu'ils mangeraient avec des noix et du lait frais, lors du dîner qu'ils prendraient après la prière.

Zeinabou était une femme d'importance dans son monde. Fille d'un chef de clan, elle était très respectée dans le désert profond où, malgré l'avènement de l'Islam, les femmes avaient encore la même autorité que dans l'époque païenne. Elle était ronde, un signe de richesse dans toute l'Afrique ; ses dents étaient cou-

vertes du même argent qui ornait également son cou, et sur sa peau claire étaient peints des tatouages spécifiquement touaregs — un entremêlement compliqué de formes triangulaires et de lignes à l'encre noire, qui mettaient en valeur ses lèvres et ses pommettes saillantes. Ses longs cheveux noirs étaient tressés et recouverts d'un élégant tissu azur ; son visage était à découvert, conformément aux traditions touaregs selon lesquelles seuls les hommes portaient le voile. Il émanait d'elle un fort parfum destiné à couvrir les odeurs de la sueur et des chameaux pendant les jours où elle voyageait sans avoir d'eau pour se laver. Elle avait donné naissance à cinq garçons. L'un avait été tué lors d'une course, frappé par un chameau, et les autres se battaient en Libye, où ils avaient été conduits par leur père, lequel avait ensuite perdu la vie dans la guerre civile tchadienne. Aliuf était le seul enfant qu'il restait à la maison ; et c'était son premier voyage dans une des expéditions commerciales de sa mère, expéditions qui devenaient de moins en moins fréquentes. Malgré la fonction de Zeinabou, qui dans le passé lui aurait donné droit à un millier de chameaux, sa caravane était de taille réduite, composée seulement d'une trentaine d'animaux. Les jours où les chameaux voyageaient des milliers de kilomètres, des panneaux de sel attachés au dos, le long des routes secrètes du désert, étaient terminés. Maintenant, le commerce se faisait par camions vétustes circulant sur des routes de sable bien lisses. La raison du voyage de cette caravane à Tombouctou était d'ordre purement administratif — il s'agissait de gérer des problèmes du monde moderne, problèmes que les Touaregs haïssaient, mais qu'ils avaient fini par accepter comme faisant partie de leur lot en tant que peuple soumis.

Cependant, Zeinabou refusait de s'asseoir à l'arrière d'un camion comme un sac de noix de Kola. Son peuple avait toujours fait ce voyage à dos de chameau, utilisant les anciennes routes, progressant d'un point

d'eau à un autre — et calculant les distances avec soin et précision en s'orientant grâce aux étoiles. Cette fois-ci ne serait pas différente. Une demi-douzaine d'autres membres du clan et plusieurs hommes armés de vieux fusils AK-47 accompagnaient leurs aînés sur la même opération ; leurs yeux restaient attentifs pour voir à travers la poussière et au-delà de la dune, capables de repérer un danger dans un nuage ou un motif ou la configuration d'un vol d'oiseaux volant au-dessus.

Tandis que les adultes s'étaient mis à la préparation du campement pour la nuit, Aliuf et les autres adolescents s'engagèrent dans un jeu de *takadant*, dans lequel ils essayaient d'imaginer ce que l'autre pensait — invoquant leur djinn personnel pour essayer de se donner un avantage. Aliuf fut le premier éliminé — ce qui était prévisible, puisqu'il s'imaginait toujours lui-même comme un grand guerrier touareg, habillé de bleu et chevauchant un chameau, attaquant un avant-poste français, mettant à mort les maudits infidèles et libérant son peuple de l'esclavage de l'homme blanc.

Ayant perdu, Alif monta à nouveau au sommet de la grande dune qui dominait Tombouctou pour scruter la vieille ville. Il s'assit les jambes croisées sur le sol, à rêvasser. On était au mois de décembre et la brise qui venait du fleuve Niger refroidit son esprit agité. La vie commençait enfin pour lui et les années passées à élever des chameaux d'oasis en oasis étaient terminées. Il serait un voyageur, un nomade, un guerrier. Alors qu'il était assis, perdu dans ses visions du futur, sa mère approcha silencieusement et s'assit à côté de lui.

« Un jour, ce sera à nous aussi », dit-elle en montrant le drapeau du Mali survolant le bâtiment du gouvernement qu'ils pouvaient apercevoir au loin. « Nous allons reprendre notre position légitime en tant que maîtres de Tombouctou — cette passerelle éternelle vers notre empire de sable et de soleil. Nous aurons notre propre patrie, que nous nommerons nous-mêmes, et que nous construirons sur la base des anciennes valeurs de notre

peuple. » Zeinabou s'étira pour s'allonger à ses côtés. « Cela fait trop longtemps que nous nous abaissons devant les autres. Nous les avons acceptés comme nos maîtres et les avons regardés traverser nos terres sans demander la permission et sans offrir d'hommage. Mais ces jours sont sur le point de finir ; notre heure approche. » Puis elle sourit, et commença à raconter une nouvelle fois les histoires qu'Aliuf connaissait si bien, ces histoires qu'il avait entendues mille fois, dégustant un thé chaud et sucré sous les palmiers dattiers, à côté des oasis qui émaillaient ce vaste océan de sable.

« Tu vois, mon jeune Aliuf, Tombouctou a été fondée par notre peuple », dit-elle, « bien avant l'époque où Mansa Musa fut capable de la placer sur la carte avec son or et sa corruption. Tu vois là-bas ? » Elle montra du doigt au loin une partie courbée du fleuve Niger, « c'est l'endroit où les pirogues provenant des terres noires s'arrêtaient pour décharger leurs marchandises, débattant avec nous sur qui transférerait ces marchandises sur des chameaux à travers le Sahara. Nous avons fondé la ville autour d'un puits — et à mesure que notre commerce s'est étendu, la ville est devenue riche. Le commerce — ce commerce que nous avons rendu possible — a stimulé sa croissance, lui permettant de devenir une ville grandiose et animée. Le commerce, comme nous le savons tous Aliuf, est la force libéralisatrice par excellence — et libératrice. Il apporte richesse, pouvoir et considération. Il encourage les gens à rechercher de nouvelles idées, à valoriser ce qui est vieux et à chérir ce qui est nouveau — et à faire la différence entre les deux. À cette époque notre peuple apportait du sel et de la soie, des bijoux et des armes depuis le nord et les négociaient contre de l'ivoire, de l'or, du beurre de karité, toutes choses si convoitées dans les terres au-delà de la mer de sable. »

« Mais pourquoi avons-nous perdu la ville ? » demanda Aliuf.

« C'est devenu une ville très animée, et nous sommes un peuple qui aime la sérénité des grands espaces. Nous nous sommes retirés, laissant la ville aux grands empires noirs qui nous en ont remerciés en nous opprimant, comme tant d'autres l'ont fait dans le passé ou le présent. Pendant un temps, ils gagnèrent en pouvoir, et des hommes avides comme Soundiata et Mansa Musa exploitèrent Tombouctou pour leur propre avantage — travaillant avec les maudits Arabes pour repousser les Touaregs dans leurs forteresses de sable. Peu importe. Nous avons recommencé à piller les caravanes arabes — comme nous l'avions fait pendant des siècles contre tous ceux qui voyageaient sans permission dans notre royaume. Puis ils ont reflué, après que d'autres royaumes puissants les aient vaincus, et nous avons repris le contrôle de Tombouctou — renonçant à nos habitudes nomades pour un temps, en comprenant le pouvoir que conférait cette ville », et elle fit un geste vers le bas pour montrer cette ville, faite de boue et de brique, chatoyante au soleil.

Elle s'arrêta pendant un moment, et Aliuf retint son souffle avec impatience, tenant à ce qu'elle poursuive son histoire. Finalement, elle reprit. « Ce furent des temps illustres pour notre peuple. Nous exerçons notre contrôle sur ce grand centre du savoir. Nous étions riches, et les Arabes nous servaient. Nous avions des esclaves. Nous contrôlions les grandes universités où les chercheurs étudiaient ; c'était dans nos mosquées qu'ils priaient. Et même les grands empires du monde avaient au moins entendu parler des Touaregs. Mais nous avons été dominés à nouveau, cette fois par un autre empire — les Songhaï, de Gao, plus dans cette direction », et elle fit de nouveau un geste du doigt, cette fois vers l'est. « Ils investirent la rivière avec leurs canots et mirent à sac Tombouctou, nous forçant à nouveau à nous retrancher dans le désert. »

Zeinabou haussa les épaules. « Puis vinrent les Marocains, et puis les Français. » Son regard léger se durcit.

« Ils peuvent occuper cette ville, mais elle nous appartient encore. Nous l'avons fondée, nous avons construit les routes commerciales qui l'ont rendue prospère. C'est la porte de notre désert. Cette ville sera toujours la nôtre. Les Touaregs pensent en siècles et sont patients et fermes comme le désert lui-même. Nous le reprendrons un jour, et ferons de cette ville la capitale de notre nation que nous appelons l'Azawad », et elle se leva, tapotant Aliuf sur la tête, et retourna à sa tente.

Il réfléchit aux paroles de sa mère tandis que le soleil déplaçait son ombre en direction de la ville en contrebas. *Nous allons la reprendre un jour.* Les mots résonnaient à travers sa conscience comme le son du clairon. Voilà ce qu'il ferait. Il baissa les yeux sur les lumières de la ville qui commençaient à s'allumer. Un scintillement d'abord unique fit place à une douzaine, puis à une centaine de lumières. Le dernier appel à la prière résonnait dans les dunes, tandis que les odeurs de bois chauffant les poêles de cuisine et la nourriture flottaient jusqu'à lui, lui rappelant qu'il avait faim. Lorsque la faim devint insupportable, il se leva, étirant ses bras jusqu'à saisir les premières étoiles qui apparaissaient comme des diamants dans le ciel chargé au dessus de sa tête, et il récita une prière silencieuse. *Que Dieu me donne cette ville un jour et je la ferais servir à sa gloire,* et il revint rejoindre sa mère sous la tente.

Chapitre 3

Le matin se lève tôt dans le Sahara. Les nomades qui s'affèrent à préparer les chameaux savent qu'il leur faut accomplir une grande partie de leur tâche avant que le soleil brûlant ne vienne rayonner sur les étendues. Mais pour Aliuf la matinée arrivait à point nommé. Il s'était tourné et retourné toute la nuit, couché dans la tente et écoutant la lourde respiration de sa mère qui transperçait cette partition simple fournissant le minimum de vie privée. Enfin il capitula, enroulant silencieusement sa natte de cuir pour sortir sur la pointe des pieds de la *akahet*, et aller s'allonger à la place devant les braises du feu qui se consumait. Éveillé, la tête appuyée sur le cou de son chameau, étendu à ses côtés, il regardait les constellations qui se faisaient la course dans le ciel. Parfois, les étoiles au-dessus de lui se noircissaient, faisant apparaître le contour d'une grande chauve-souris à la recherche d'insectes — et la nuit se rompait pendant un moment par le cri strident de l'animal ayant trouvé sa proie. Le froid l'apaisa, et il dut avoir trouvé le sommeil, car la prochaine chose qu'il entendit fut le cliquetis des théières se remplissant et la marche de pieds adultes parcourant le sable frais.

Aliuf bondit sur ses pieds. La matinée était brillante, la dernière lumière des étoiles s'étant finalement éteinte par l'aube qui approchait. Il roula sa natte pour la remettre dans la tente, y trouva Zeinabou déjà réveillée, et ensemble ils rangèrent les nattes et les couvertures, retirèrent la toile qui séparait la *akahet* et sortirent redémarrer le feu pour chauffer les théières. Ils mangèrent quelques noix et des fruits secs en buvant du lait de chèvre — et ils se préparèrent pour ce nouveau jour.

Ayant avalé leur petit-déjeuner frugal, ils montèrent sur leurs chameaux et se dirigèrent enfin vers Tombouctou.

La vieille ville fatiguée était enveloppée d'une brume qui avait soufflé depuis le Niger. Il flottait comme une odeur de pain frais, héritage de l'occupation française. En faisant leur entrée dans la ville, la masse carrée de la Mosquée Djingareyber émergeait de la brume, inquiétante et imposante, silencieuse comme une sentinelle qui avait gardé la ville à travers les âges. Elle avait été construite par des architectes célèbres à l'époque de Mansa Musa, près de 800 ans auparavant. De retour de l'hajj, où il avait distribué la richesse de sa terre pour satisfaire sa propre vanité, le plus grand empereur du Mali avait missionné le célèbre architecte andalou Abu Es Haq al-Saheli pour qu'il travaille à la construction des trois grandes mosquées et qu'il fasse de Tombouctou la capitale intellectuelle de l'Afrique. Musa les avaient même envoyés construire la mosquée de Djenne, qui était au-delà de la rivière au sud — un endroit dont Zeinabou disait toujours à Aliuf qu'il était habité par des méchants djinns et qu'il ne fallait pas y pénétrer. Les yeux fixés sur la mosquée, Aliuf dut admettre qu'elle était beaucoup plus impressionnante que ce qu'elle avait semblé du haut des dunes. C'était le plus grand bâtiment qu'il ait jamais vu — et l'architecture permanente, faite de planches épaisses qui sortait du banco, lui donnait un aspect à la fois exotique et sinistre. La grande porte en bois à l'entrée était finement gravée avec des motifs délicats et du métal poli.

Jetant un œil à l'intérieur en passant devant, Aliuf pouvait voir les tapis sur le sol sablonneux et les ventilateurs tournant lentement au-dessus. Les nombreux piliers de terre encombraient la grande salle et quadrillaient un espace privé. À l'avant se trouvait une petite estrade où l'Imam prêchait tous les vendredis. L'endroit avait quelque chose de calme et de magique.

Ils se déplaçaient rapidement — il était important d'arriver tôt, car les files d'attente au bureau du gou-

verneur et à la banque se formaient rapidement. Du haut de son chameau, Aliuf s'imaginait comme un grand chef des temps anciens, de retour d'une période de bataille dans une ville qui le recevait avec crainte et respect. Il baissa les yeux sur les passants, leur hochant hautainement la tête à son passage. Puis se présenta le grand marché ouvert qui grouillait de plus de différents types de personnes qu'il pensait pouvoir exister au monde. Ils étaient noirs comme les roches obsidiennes, bruns comme la couleur du thé sucré qu'ils avaient bu le matin ou blanc comme la couleur du lait de chameau qui parfumait ce même thé. Certains étaient grands et minces comme des bâtons, les yeux bridés et les dents droites ; et d'autres étaient ronds comme les roses de Jéricho qui rampaient parfois à travers le désert. Certains étaient chauves, d'autres avaient de longues nattes attachées à leurs têtes. Il y avait des hommes, des femmes, des jeunes et des vieux et il y avait tant d'enfants et de bébés qui courraient partout qu'Aliuf ne savait où donner de la tête. Le bruit était assourdissant — entre les éclats des cris des enfants, les débats de troc des marchands et de leurs clients, et le braiment des ânes. En baissant les yeux sur les étals, il y avait une gamme de marchandises qu'il n'avait jamais vues de sa vie. Il y avait de ces choses dont il avait seulement entendu parler dans les récits au coin du feu ; comme ces objets métalliques courbés qui permettaient de fermer les portes des maisons pour prévenir l'intrusion des voisins et amis. Ou ces minuscules radios bruyantes, qui émettaient une cacophonie de voix en langue étrangère. Il y avait aussi des couteaux, des broches, des ceintures, des pantalons, des chemises, des meubles, des miroirs et de grandes boîtes métalliques — toutes choses qui empêchaient tout mouvement. Il haussa les épaules : « Pourquoi quelqu'un voudrait-il de tout cela ? » demanda-t-il à sa mère.

« Beaucoup de gens accordent de la valeur à ce qu'ils possèdent et non pas à ce qu'ils sont — à combien ils

peuvent accumuler et non pas à leur histoire ou à leur peuple. Ils constateront que, à la fin, leurs tombes sont de la même taille que la nôtre — et que certains mécontents hériteront de leur magot. »

Ils entrèrent alors dans une autre partie du marché — un endroit où les poulets étaient stockés dans des caisses en fer empilées les unes sur les autres. Des douzaines de chèvres étaient attachées à des piquets plantés au hasard dans le sol sec. Aux pieds des chèvres circulaient des rats de la taille de petits lapins, qui couraient çà et là, volant tout ce qu'ils pouvaient à des vendeurs imprudents. Le bruit et le désordre étaient insupportables, et l'odeur seule fit presque tomber Aliuf de son chameau. Il se pinça le nez. « Qui pourrait bien vouloir vivre ainsi ? » Et il se répondit à lui-même : « Ils ne connaissent rien de mieux. » De l'autre côté de la route ou étaient disposés les enclos pour animaux, se trouvait le marché aux légumes, où de vieilles femmes édentées étaient assises en face de feuilles de plastique sur lesquelles étaient disposés des petits tas de tomates, de carottes et de pommes de terre ; des choux, des poireaux, des oignons et même des fruits — dont des pommes et d'autres fruits étranges qui ressemblaient à une grande grenade avec quelque chose de plus sur leur partie supérieure. Aliuf sentait l'eau lui venir à la bouche — ce qui ne le surprenait pas, puisque les légumes étaient un luxe rare dans le désert et que de voir un tel assortiment ne pouvait que faire chavirer son cœur. Il était fasciné par le chaos matinal sur ce marché animé — la pression des chairs humaines les unes contre les autres, les échanges commerciaux et les cris ; le rire rauque d'un groupe d'hommes engagés dans un jeu de société ; le cri enfin d'un petit garçon à peine plus grand qu'Aliuf qui parcourait la foule en tenant un poulet par le col, suivi par un homme noir arborant un chapeau rond et criant dans une langue inconnue.

Finalement ils parvinrent à la fin du marché et cheminèrent dans un quartier calme de trois maisons histo-

riques pressées fermement les unes contre les autres. Leurs fenêtres ouvertes étaient les yeux qui surveillaient suspicieusement ces ruelles étroites à travers lesquelles s'étendaient des caniveaux à ciel ouvert et où de petits bébés nus erraient à l'ombre. La puanteur était incroyable. Au sommet de leurs toits plats se trouvaient des auvents sous lesquels des gens dormaient, ainsi que des plateaux ronds, « qui leur servent à capter la télévision » lui avait dit sa mère, ce qu'Aliuf avait trouvé tout à fait improbable. Les portes étaient ornées de bois et offraient une fermeture efficace de nuit comme de jour, contre les étrangers tout autant que contre les amis. Il regarda à travers une fenêtre tandis qu'ils marchaient le long des maisons, et vit une chambre avec un ventilateur tournant de manière bancale au-dessus d'un assortiment de canapés rembourrés, centrés autour de la télévision qui émettait du bruit et des images qu'Aliuf était incapable de comprendre. Un groupe de personnes étaient assis à regarder le rectangle — sans bouger — tenant leur pain français dans une main et du thé sucré dans l'autre. Sur les murs des images d'hommes étaient disposées, images qu'on avait toujours présentées à Aliuf comme interdites. Le sol était recouvert d'un grand tapis vert.

Le soleil jaillissait depuis le dessus de la maison, frappant Aliuf en plein visage. Il replaça son voile plus étroitement autour de son nez et de sa bouche, tout en se dépêchant de suivre sa mère tandis qu'ils sortaient du labyrinthe de maisons couleur poussière, pour déboucher sur une place centrale ronde dominée par une énorme statue d'un cheval blanc autour de laquelle se trouvaient les bureaux du gouverneur, une base militaire, les bureaux de maires et l'une des trente-six bibliothèques privées abritant les collections de livres célèbres de Tombouctou. Les bureaux du gouverneur étaient situés dans un bâtiment sombre de deux étages avec une petite cour à l'avant — une cour qui abritait un mât avec un drapeau malien claquant au vent du

matin — et qui se terminait par un mur élevé en face duquel une file de personnes étaient debout, penchés sur le mur sale ou accroupis sur le trottoir accidenté. Zeinabou acheta un sac d'eau pour eux deux à une jeune fille portant un plateau métallique rouillé sur la tête et ils prirent place dans la file. Ils avaient laissé leurs chameaux attachés dans un terrain vague situé derrière. Tandis qu'ils attendaient, le soleil avança lentement vers le zénith, déversant sur la place centrale des vagues de chaleur suffocante. De temps à autre, les gens en face d'eux s'écartaient ; et ils continuaient leur progression. L'ennui d'adolescent d'Aliuf était à son maximum.

« Pourquoi est-ce que nous attendons ici, maman ? » demanda-t-il.

« Nous avons besoin de certains papiers » dit Zeinabou en haussant les épaules.

« Pour quoi faire ? »

« Pour pouvoir traverser avec nos marchandises jusqu'à Tamanrasset. Pour montrer patte blanche aux soldats quand ils nous contrôlent. »

« Traverser quoi, maman ? Tout est pareil ici, il n'y a que du sable. Pourquoi aurions-nous besoin de papiers ? À quoi peut bien servir un morceau de papier contre la soif et la chaleur ? Et pourquoi avons-nous besoin d'une autorisation ? » Aliuf était perplexe.

« Ces questions sont trop pertinentes pour recevoir de vraies réponses. Donc pour faire court, si nous n'avons pas de documents ceux qui ne se soucient pas de nous ou de notre désert vont nous causer des ennuis », dit Zeinabou en haussant les épaules.

Aliuf réfléchit un instant. « Mais pourquoi devons-nous attendre ici ? » Aliuf n'avait jamais vu sa mère attendre pour quoi que ce soit. Elle était la fille d'un chef de clan et était toujours traitée avec respect dans tout village ou oasis où ils s'arrêtaient ; elle obtenait les premiers aliments et les meilleurs emplacements pour placer sa tente. « Pourquoi tu ne te contentes pas d'aller

là-bas directement », dit-il en montrant la porte en métal, « et d'exiger tes documents ? »

« Hélas, mon fils, c'est une leçon que tu devais apprendre un jour ou l'autre. La vérité c'est qu'ici, dans la ville qui devrait être la nôtre, nous sommes moins que des mendiants. Nous attendons avec les autres là où on nous dit d'attendre, quand on nous dit d'attendre, et aussi longtemps qu'on nous dit d'attendre. Nous payons ce qu'on nous demande et nous ne disons rien — de crainte qu'ils refusent nos demandes ou pire. Il n'y a pas vraiment d'histoire d'amour entre les Africains et les Touaregs, donc nous devons être prudents. »

« Mais *pourquoi* ? »

« Je suppose que c'est parce que nous ne nous conformons pas à leurs manières de vivre, ce qui les rend méfiants. Les gens se méfient toujours de l'autre, de l'étranger, du différent. Nous ne cherchons pas à avoir des pièces pleines de babioles. Nous ne recherchons pas le pouvoir sur les autres, ou de l'argent par lequel nous pourrions les contrôler. Nous ne nous soucions même pas d'interagir avec eux du tout, sauf pour faire affaire à l'occasion avec eux. Parce que nous préférons la solitude de notre propre compagnie et le calme de nos déserts, ils nous méprisent. »

Aliuf regarda avec mépris la longue file d'attente. Il y avait des femmes obèses avec bien trop de peau exposée au soleil — des femmes stupides ! Des hommes fumaient, leurs dents jaunies grimaçant de façon presque maniaque, appuyés contre le mur et bavardant les uns avec les autres. Une adolescente, avec un bébé ne portant absolument rien en dessous de la taille, se tenaient accroupis dans la poussière et aux yeux de tous. Des garçons portant des t-shirts avec des écritures ridicules sur eux bougeaient de manière aberrante au son d'une musique qu'on n'entendait pas, mais qui provenait de fils sortant de leurs oreilles. Il était dégoûté. Pourquoi devaient-ils, eux les nobles du désert, être forcés de

rester ici dans la poussière avec des ploucs ? « Eh bien, moi je ne reste pas attendre ici », dit-il.

« Comme tu veux », déclara sa mère, « mais sois de retour avant que le soleil ne commence à descendre. »

« Entendu. »

« Et une dernière chose », il était déjà en train de partir en courant, mais se retourna et se mit à courir lentement en arrière.

« Oui, maman ? » répondit-il sans enthousiasme.

« N'écoute pas ton djinn. Tu sais qu'il te cause des malheurs, et nous n'avons pas le temps pour un quelconque problème dans notre voyage. »

« Oui maman », et il se retourna pour se ruer dans la cohue.

Chapitre 4

« Qui es-tu ? »

Aliuf se retourna. Il s'était arrêté pour regarder à travers une vitrine, examinant un long bâton blanc en plastique avec de nombreux trous et un fil blanc fixé à l'une de ses extrémités au-dessus d'une lumière rouge. Il ignorait comment pouvait s'appeler cet objet ou même ce à quoi il pouvait bien servir. L'objet était placé au-dessus d'un tas de cordes, qu'Aliuf savait en revanche être très utiles, et à côté d'un assortiment maladroit de poupées roses ressemblant à ce qui semblait être une sorte d'animal aux longues oreilles. Celui qui l'avait défié était un garçon, plus âgé que lui, et qui faisait une mine intrigante avec ses grands yeux noirs. Il était grand et sa peau était foncée mais sans être aussi noire que le charbon. Il portait un jean et un t-shirt délavé et il avait les pieds dans des tongs en plastique orange.

« Je m'appelle Aliuf », répondit-il prudemment.

« Ton français est vraiment très mauvais » s'exclama le garçon.

Aliuf détourna le regard, « je suis sûr que ta maîtrise de l'arabe est inférieure à la moyenne, et que ta connaissance du tamasheq — bon, je n'ai pas besoin d'être devin », rétorqua-t-il

« Tu as raison pour le tamasheq. Mais, comme je n'ai pas besoin de parler avec les chameaux...

Le visage d'Aliuf vira au rouge.

« Qu'est-ce que tu fais là ? » sonda le garçon. « Je ne t'ai jamais vu avant, et pourtant je sais tout ce qui se passe ici. C'est ma ville. »

« En quoi c'est ta ville ? » demanda Aliuf. « Et comment tu t'appelles ? »

« Je m'appelle Salif », dit le garçon « et, comme je l'ai dit, ici c'est *ma* ville. »

« Eh bien, tu peux la garder si tu veux », déclara Aliuf nonchalamment en tapant du pied dans un sac en plastique qui traînait par hasard sur le chemin de terre. « Moi j'habite là-haut », et il pointa en haut vers le Sahara.

« Je sais d'où viennent les amoureux des chameaux comme toi », déclara Salif en ricanant, mais avant qu'Aliuf n'ait l'occasion de répondre, il lui dit, « suis-moi », et commença à courir à travers le marché. Aliuf se précipita à sa suite, sans vraiment savoir pourquoi. Salif était rapide, mais Aliuf avait de l'endurance de par ses longues journées de travail dans la chaleur et il parvint à suivre le rythme de son aîné. Ils passèrent en courant à travers le marché, esquivant les femmes tenant sur leur tête des paniers remplis d'avocats et portant leur bébé sur leur dos, passant sous les tables de fortune où étaient empilées des pommes et des poires en provenance du Maroc, et continuant leur course le long d'énormes sacs de millet et de riz. Puis Salif vira à droite, et plongea dans le ventre calme et labyrinthique de la vieille ville de Tombouctou. L'allée était si étroite qu'Aliuf pouvait en toucher les deux côtés à la fois. Les deux garçons serpentaient dans des directions différentes, passant parfois sous des ponts de boue qui convertissaient l'allée en un tunnel, avant qu'à nouveau l'ouverture revienne et le ciel réapparaisse au-dessus de la tête d'Aliuf. Des fenêtres étaient disposées à intervalles irrégulières et à des hauteurs différentes ; elles étaient même de taille arbitraire. Le sol était pavé avec de vieilles pierres et était coupé en son centre par un canal étroit servant au ruissellement des eaux usées ou à l'écoulement lors des tempêtes, lesquelles étaient rares mais violentes lors de la saison des pluies. Aliuf déboucha sur une petite place carrée avec une minuscule

mosquée dans un coin et un petit magasin vendant du lait de bébé en poudre, du détergent dans des emballages simples, et des cigarettes. Il vit Salif se précipiter derrière la mosquée, et il accéléra la foulée à nouveau, pour le suivre. Le martèlement de ses pieds sur les pierres, et le son du flux de son sang dans ses oreilles étaient tout ce qu'il entendait, et ce bruit accompagnait sa course vers l'inconnu.

Il se rua aveuglément vers l'avant, à travers les tunnels, les allées et les espaces ouverts ; au-dessus de tuyaux et en-dessous des lignes de linge pendu à basse hauteur, lesquelles contenaient des choses qu'Aliuf savait qu'il ne devait pas voir ni connaître, jusqu'à ce que finalement une allée apparaisse et qu'il puisse voir au loin l'étendue de terrain plat menant au fleuve Niger. Ce qu'il n'avait pas vu en revanche était le pied qui sortit au dernier moment de derrière le mur de la dernière maison. Aliuf culbuta le pied à pleine vitesse et sa tête plongea au niveau de ses talons, dans une culbute qui le vit se retrouver étendu sur le sol terreux en face de Salif.

Il se remit debout sur ses pieds, encore couvert de poussière et avec une éraflure au-dessus de son œil gauche, tandis que son coude gauche était meurtri et engourdi à l'endroit qui avait heurté un rocher. Il entendit Salif exploser de rire, se retourna, et le trouva au comble de la joie.

« Pourquoi tu as fait ça ? » dit Aliuf.

Salif s'était assis, se tenant les tripes, cherchant de l'air.

« Hey », Aliuf commençait à voir flou, et essayait vaillamment de retenir ses larmes.

« Oh, arrête de pleurer, mauviette », dit Salif.

« Je ne pleure pas. »

« Je n'avais pas imaginé que tu étais si fragile. La prochaine fois nous jouerons à la poupée. »

« Retire ce que tu viens de dire », dit-il à haute voix, s'approchant de Salif en boitant légèrement.

« Il va falloir que tu me forces à le faire », déclara Salif, se tenant droit et regardant Aliuf de haut, avec un air soudainement sérieux.

« Ne m'y pousse pas, ou sinon... »

« Je voudrais bien voir ça. »

« Tu pourrais bien, si tu ne t'excuses pas. »

« Moi, m'excuser auprès de toi ? » Salif ricana une nouvelle fois, « tu aurais du te voir tout à l'heure », et il recommença à rire à gorge déployée, « toi », il s'arrêta pour respirer, « tu as l'air », il respira encore, « d'un », il prit une respiration profonde, « d'un mouton qui tente d'échapper à la Tabaski. » Et il se rassit, incapable de contenir son rire.

Aliuf en avait assez, et il asséna à l'enfant assis un violent coup de pied au tibia. Salif se remit debout et massa sa cheville pendant un moment avant de pousser vivement Aliuf au niveau de la poitrine, le faisant tomber à plat. « Ne t'avises plus jamais de me frapper », dit-il.

Aliuf se releva lentement, et poussant de son pied gauche derrière lui pour l'aider à prendre de l'élan, il agrippa Salif avec ses deux mains et le poussa aussi fort qu'il le put. Salif bougea à peine, et à la place, rapide comme un cobra, il infligea à Aliuf un coup de poing vicieux dans l'intestin. Aliuf l'encaissa difficilement, luttant pour reprendre son souffle, toussant et crachant. Mais seulement un instant plus tard, il s'en était remis, et fonça sur son aîné en agitant la main, cherchant à le saisir sous les épaules. Salif s'écarta pour éviter l'attaque et, utilisant l'élan d'Aliuf, il le poussa contre le mur de boue derrière eux, que la tête d'Aliuf heurta dans un bruit sourd. Aliuf se retourna, les oreilles tellement bourdonnantes que tout prenait une teinte verdâtre, et frappa Salif à nouveau, envoyant cette fois un coup de poing en pleine lèvre à ce garçon plus grand que lui, ce qui offrit une giclée de fluide rouge vif, qui s'étala sur leurs vêtements et sur les briques à leurs pieds. Salif avait l'air abasourdi, et saisit Aliuf par la

chemise, le frappant à nouveau dans l'estomac et l'envoyant au sol où il se recroquevilla en position fœtale tandis que Salif lui administrait quelques coups avec ses pieds couverts de sandales. Enfin, lorsqu'Aliuf fut K.O., du sang coulant de plusieurs coupures à son visage et une bosse se présentant sur son œil gauche, Salif stoppa l'assaut.

« Je t'avais prévenu, touareg, ici c'est ma ville », et il se remit à marcher dans le labyrinthe.

Chapitre 5

« Que t'est-il arrivé ? » demanda sa mère horrifiée.

« Rien », dit Aliuf.

« Ce n'est pas rien du tout, on dirait que tu as été frappé par un chameau. »

« Je vais bien. »

Après que Salif soit parti, Aliuf était resté au sol un moment, tentant de récupérer. Puis, se levant lentement, il réarrangea sa robe et entama le chemin du retour par la vieille ville afin de rejoindre le bureau du gouverneur et sa mère, en grimaçant à chaque pas. Le retour lui prit beaucoup de temps. Le trajet semblait doubler. Même s'il avait su le chemin qu'il fallait emprunter — et en l'occurrence il ne le savait pas — il était incapable de s'orienter grâce au soleil à cause de tous les bâtiments qui le cachaient. Il s'était irrémédiablement perdu dans le dédale des ruelles et des chemins et pour parvenir à sa destination, il se laissa guider uniquement par son intuition et son sens inné de l'orientation. Il se refusa de demander de l'aide à quiconque ; il avait déjà été suffisamment humilié par les habitants de cette ville misérable. Lui, fils d'une cheftaine de clan — et les gens le regardaient et riaient. Il était fou de rage.

Enfin, après que le soleil ait depuis longtemps dépassé son zénith dans le ciel et qu'il ait entamé sa marche lente vers le coucher, il était tombé sur cette étrange statue de cheval et avait trouvé sa mère assise sur un banc, son front plissé par l'inquiétude.

« Eh bien, tu es en retard », Zeinabou savait parfaitement les moments où elle devait laisser son fils tranquille. « Maintenant, nous devons nous dépêcher de

rentrer, si nous voulons manger quelque chose ce soir. »
Ils allèrent chercher leurs chameaux et sillonnèrent la
ville en direction de la dune.

Chapitre 6

« Encore toi. »

Aliuf se retourna et vit Salif assis sur un trottoir, en train de fumer une cigarette. Il portait les mêmes habits que la veille, avec des éclaboussures de sang toutes apparentes sur sa chemise délavée. Sa lèvre était légèrement gonflée, ce qui donna à Aliuf une légère satisfaction — en dépit du fait que lui était couvert de bleus, des pieds à la tête.

« Je pensais t'avoir donné une bonne leçon hier », dit Salif sans sourciller.

Entendre la voix du garçon plus âgé fit sursauter le cœur d'Aliuf, quoiqu'il était revenu à cet endroit précis dans l'espoir d'y trouver son nouvel ennemi. Il s'était réveillé ce matin là avec rien d'autre que sa colère présente dans son esprit. La veille, il n'avait pas dit un seul mot à sa mère, préférant soigner seul sa colère et son humiliation, assis au sommet de sa dune et regardant la ville. Il était revenu au camp lorsque la lumière du feu s'était éteinte et que le bruit métallique des casseroles ne se faisait plus entendre, et il avait trouvé une assiette de nourriture froide posée sous le ciel de nuit à côté de sa natte et d'une couverture. Sa mère ronflait déjà. Il avait mangé peu, poussant et repoussant la nourriture au fond de son assiette pendant une heure — son appétit était contrarié par la honte qu'il ressentait —, avant de s'étendre sous le ciel étoilé. Comme la veille, il avait peu dormi, pensant aux mille choses qu'il aurait du dire ou faire et qui aurait préservé son honneur, même si le passage à tabac était inévitable. Il s'était réveillé avec une colère passée de la chaleur brûlante au froid de la glace. Mais il était déterminé à ne pas laisser au garçon

plus âgé le dernier mot, et c'est pourquoi pendant que sa mère faisait la queue à la banque, Aliuf arpenta les rues de la ville avec méfiance, la peur surmontée par son orgueil blessé.

« Toi », dit-il à Salif avec les crocs.

« Tu encaisses plutôt bien les coups » le nargua Salif, éteignant sa cigarette sur le trottoir où il était assis et se levant pour faire face au jeune garçon, « et tu as eu les couilles de revenir. Ça me plaît ça. »

« Je me fous de ce qui te plaît », dit Aliuf à haute voix.

« Peu importe. »

« Tu penses être un gros dur », Aliuf l'interrompit, en récitant le discours sur lequel il s'était entraîné toute la nuit, mais sur un ton trop précipité, « parce que tu arrives à tromper des étrangers naïfs, ou à voler des pommes à des vendeurs obèses. Tu veux savoir ce que c'est qu'être un dur ? Je te défie d'essayer de monter un chameau sur une centaine de kilomètres entre les oasis, avec les vautours volant au-dessus de ta tête, attendant que tu te trompes d'un kilomètre dans tes calculs pour venir désosser ta carcasse. Essaie de lancer un raid contre des Arabes en colère. Vois si tu peux endurer un millier de kilomètres de sable sans pâlir et sans t'effondrer dans ton propre vomi quand la soif te pousse à paniquer. Alors seulement tu pourras te mesurer à moi. »

Salif sourit : « Viens avec moi. »

« Pas cette fois. Une fois peut-être, mais pas deux. »

« Non, je suis sérieux. Ce n'est pas un piège ». Aliuf regarda Salif avec autant de mépris que son adolescence pouvait lui permettre de rassembler. Salif ricana, « Je promets, je peux causer des ennuis, mais je suis aussi digne de confiance — au moins pour ceux qui me sont proches », et il lui tendit la main.

Aliuf envisagea l'offre pendant un moment, et, laissant finalement sa curiosité prendre le meilleur de lui, il tendit sa main pour saisir la main ferme et froide de

l'autre garçon. Puis, sans un mot, il accompagna Salif vers le centre de la ville — les deux garçons marchant cette fois côte à côte.

« Depuis combien de temps vis-tu ici ? »

« Depuis toujours », dit Salif. « Comme je l'ai dit hier, ici c'est ma ville », en lui faisant un clin d'œil.

« Et que fais-tu ? »

« Moi ? Je cherche aux autres des ennuis, y'a pas grand-chose d'autre à faire ici. Mais mon père est un grand chef Peul, avec un grand et célèbre enclos de vaches en dehors de la ville. Ma mère est Bozo, et elle vend son poisson sur le marché. Nous nous en sortons très bien, je trouve. Je vis dans cette maison là-bas », en montrant du doigt vers un quartier de seconde zone en bas de la ville derrière le marché. « Ce n'est pas exactement ce que je veux dans la vie, mais pour le moment ça me convient. Je suis patient quand il faut l'être. Et toi ? »

« Moi ? » demanda Aliuf, « Eh bien, je ne sais pas. Nous avons toujours fait ce que nous faisons. Nous élevons des chameaux, nous faisons du commerce, nous regardons le ciel et les dunes se déplacer selon des modèles sans fin, qui nous sont aussi familiers parce que dans leur évolution constante ils conservent aussi une certaine fixité. Nous pensons en générations, depuis l'époque d'avant le Prophète. »

« Ça a l'air ennuyeux. Ça te plaît ? »

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Tu sais, passer ta vie avec les chameaux ? »

« Je n'ai jamais vraiment pensé à ça. C'est notre condition, celle de nos ancêtres. C'est ce que nous avons, nous les Touaregs, pour être vraiment libres. Et c'est le sable qui nous donne notre liberté. »

« Peut-être, mais tu ne t'es jamais dit qu'il y a un monde immense au dehors ? », demanda Salif pendant qu'ils déambulaient sans but. « Des gens qui font des choses excitantes, dangereuses. Des choses qui vont tout changer. Notre heure approche. Notre avenir est

là-bas à l'horizon, peut-être maintenant plus que jamais. Le moment est venu de saisir notre destin, ou il va nous passer sous le nez pendant que nous sommes assis à attendre un guide. »

Ils marchèrent en silence pendant un certain temps, ayant passé la mosquée Sankoré et approchant de l'université. « Là-bas » Salif pointa vers l'établissement, « ils nous enseignent à penser comme *eux*, comme les *kufars*. Pour obéir à nos maîtres de l'Occident », jeta-t-il.

« Nous, nous avons notre propre culture », déclara fièrement Aliuf.

« Ah ouais ? »

« Bien entendu. »

« Et qu'est-ce que tu as dit que tu faisais ici déjà ? » demanda Salif.

« Je n'ai rien dit. C'est pour quelque chose à obtenir au bureau du gouverneur ; certains papiers dont ma mère a besoin », dit Aliuf en haussant les épaules.

« Pourquoi a-t-elle besoin de papiers ? » continua Salif.

« Elle dit qu'elle en a besoin pour se rendre à Taman-rasset. »

« Quoi, le grand Touareg demande une autorisation pour naviguer sur ses grandes mers de sable ? » Il fit semblant d'être sous le choc, en posant le dos de sa main sur son front comme s'il allait s'évanouir. Puis il redevint sérieux. « Peut-être que vous n'êtes pas aussi libres que vous le prétendez. »

Ils marchèrent en silence, pour arriver finalement à la place où Aliuf avait rencontré sa mère la veille, et Salif pointa du doigt la statue blanchie à la chaux, un cheval ailé assis au sommet de la statue. « Sais-tu qui c'est ? »

« Non. »

« C'est Al Farouk, le djinn le plus puissant de Tombouctou. Il y a longtemps, au temps où la gloire de Tombouctou était célèbre du Maroc à l'Égypte, et du Ghana au Soudan, il y avait un roi rival et jaloux, Songhaï, à Gao, à l'autre bout de la rivière, par là-bas »,

et Salif montra l'étendue du fleuve Niger. « Il était méchant et cupide, l'infidèle d'un infidèle. Il ne pouvait pas accepter la grandeur de notre ville et voulait nous la conquérir. Il envoya une flotte de pirogues — des centaines, peut-être un millier. Ils remontèrent la rivière, et laissant Gao au coucher du soleil ils ramèrent toute la nuit pour nous frapper juste au moment où le soleil se levait. Ils débarquèrent à ce gué là-bas et lancèrent leur attaque, marchant sur la ville sur les cinq lignes de front. »

« Est-ce que Tombouctou avait une armée à l'époque ? »

« Non, Tombouctou était une ville de commerce et d'enseignement, nous nous basions sur l'armée impériale à Djenné pour notre défense — mais cet empereur était un ivrogne et un lâche et il laissa la menace du Songhaï grandir jusqu'à ce qu'elle déborde sur nos rives. »

« Vous auriez du demander protection aux Touaregs. Personne n'ose se tenir face à nous », déclara Aliuf avec fierté.

Salif leva les yeux au ciel. « Quoi qu'il en soit, ils marchèrent vers l'entrée de la ville ; il y avait une haute barrière de sable à l'époque et la garde de la ville de Tombouctou tira sur les envahisseurs avec des flèches, mais celles-ci ricochèrent sur les boucliers. Le Songhaï lança alors la charge depuis la colline pour mettre à sac la ville et piller nos richesses, quand, dans la brume du matin un cheval blanc ailé émergea. C'était Al Farouk, et il fonça sur l'armée des envahisseurs et les renvoya dans les marais. Mais ils ne sont pas partis. Le lendemain soir, ils attaquèrent par le sud, en espérant qu'au crépuscule le djinn serait encore à faire la fête dans une grotte du désert ; mais Al Farouk était rusé et apparut cette fois comme un dragon de feu, et le rugissement de son tonnerre terrorisa l'armée, tirant sur elle des lances de feu qui la désintégra, lui faisant oublier ses objectifs, et l'envoya en enfer. »

« Ils ont certainement renoncé après cela », les yeux d'Aliuf étaient grands ouverts.

« On pourrait le penser — mais non. Les Songhaïs étaient de sales bâtards. Ils planifièrent un dernier assaut, glissant leurs pirogues à travers la rivière pour essayer de pénétrer dans la ville directement par les quais. Mais ils trouvèrent à la place le djinn qui les attendait sous la forme d'un énorme poisson, un *capitaine* qui renversa plusieurs canots et avala les combattants alors qu'ils tombaient dans l'eau ».

« Wow. »

« Maintenant », dit Salif, sa voix devenant basse et ses yeux s'agrandissant tandis qu'il s'apprêtait à conclure son histoire, « il est dit que pendant les batailles les citadins restèrent à l'intérieur, et que le djinn leur ordonnait de le faire, et qu'il disait qu'il ne pourrait les protéger que s'ils restaient à l'intérieur — surtout la nuit. Mais un curieux garçon touareg est allé cette dernière nuit se tenir debout sur la muraille, voulant regarder la défaite finale du Songhaï et voir le djinn de près. Ils disent que, tandis qu'il se tenait là, à regarder la bataille avec le grand poisson, l'un des guerriers Songhaï se glissa à terre et jeta un sac de mil sur sa tête, l'emportant dans la nuit. Et il est dit aussi qu'un jour ce garçon reviendra, en homme mauvais, pour démolir Al Farouk et plonger la ville dans l'obscurité. Depuis ce moment-là, Al Farouk monte la garde contre les enfants qui sortent le soir — se souvenant de son vœu de garder la ville en sécurité et déplorant qu'une perte dans sa grande bataille causerait un jour sa chute. »

Salif attrapa une pomme au sommet d'une pile sur le chariot d'un vendeur itinérant que poussait un jeune garçon noir en marchant vers le marché — foudroyant le garçon du regard lorsqu'il tenta d'objecter — et croqua dans le fruit, le jus coulant sur son menton.

« Je veux me battre », Salif ne regardait plus Aliuf, son regard d'acier avait changé pour contempler l'avenir. « Éleveur de troupeaux ? Vendre du poisson sur le

marché ? Ce n'est pas pour moi. » Il déplaça ses yeux, restés à observer l'avenir, vers Aliuf. « Les vieux usages sont en train de mourir, mon jeune ami. Nous ne pourrions pas les conserver, même si nous le voulions. Les temps nouveaux s'annoncent, des temps de lutte, des temps historiques. Je vais me faire une place dans notre nouvelle ère, par la force. Nombreux sont ceux qui connaîtront Salif avant que je ne quitte ce monde. »

Aliuf avait peu parlé au cours de la matinée, et parla encore moins tandis qu'ils passèrent le reste de la journée ensemble. Ils prirent un bol de ragoût de poisson derrière le marché, dans lequel ils trempèrent du pain français frais. Aliuf mangea, bien que le poisson ne soit jamais le premier choix d'un Touareg. Ils burent l'eau des petits sacs vendus par les vendeurs à chaque coin de rue. Ils visitèrent les mausolées des saints, rendant hommage à ceux qui les avaient précédés. Salif avait une histoire pour tout, connaissait l'histoire de toute sa ville et parlait avec fierté du passé, des temps de puissance et des temps qui viendraient à nouveau. Ce qu'Aliuf aimait le plus était les bibliothèques. Il n'avait jamais eu qu'un ou deux livres, et il lisait et relisait inlassablement l'histoire d'un pirate en haute mer et d'une terre perdue. Il y avait là des livres par milliers — ou plutôt par centaines de milliers. Les livres anciens présentaient une élégante écriture, artistique et colorée, qu'Aliuf n'avait encore jamais vue. Il y avait des livres sur la science, la philosophie, des histoires sur les grands jours et des livres sur la religion, des commentaires et des opinions. Il était stupéfait — comment tant de savoir pouvait exister au monde ? Ils terminèrent l'après-midi assis sur le quai à regarder l'arc gracieux du Niger qui découpait le Sahel dans son chemin vers le grand océan, cet océan qu'ils croyaient tous deux être désormais à leur portée.

« J'avais un frère », dit Salif. « C'était un homme bon et un bon musulman. Il priait cinq fois par jour, il donnait à la charité, et il allait à la mosquée le vendredi pour débattre avec l'Imam. Il en voulait plus, et il est

parti vers la grande ville au bout de la rivière pour se construire un avenir. Il a obtenu un premier emploi en tant que garde, puis dans un magasin, et il étudiait même la nuit à l'université. Un jour, un peu d'argent a disparu du registre et la police l'a arrêté. Ils ont dit qu'il était un voleur, même si un bon musulman ne peut pas voler. Il a envoyé un message, disant qu'il avait besoin d'argent pour quitter la prison, car les frais pour convaincre les gardes de détourner le regard pendant qu'il s'enfuirait dépassaient ce qu'il avait accumulé, mais nous n'avions pas d'argent et mon père se dirigea de la ville vers son troupeau et sélectionna la vache dont il pourrait tirer le plus grand prix au marché du mois prochain, et qui paierait par un prix de sang la libération de son fils aîné auprès de ceux qui commercent les âmes humaines. Mais au moment de la vente, nous avons appris que mon frère avait été poignardé en prison pour lui voler ses chaussures. Mon père se dirigea vers la rivière, une poignée d'argent en main — argent qui était de plus de valeur pour les geôliers de son aîné que l'honneur et la dignité et le droit — et il le jeta dans les eaux brunes et remuantes. Il n'a plus jamais dit un mot à ce sujet, il n'a jamais versé une larme, il n'a jamais pleuré une seule fois. On ne parle jamais de lui — de mon frère. C'est comme si son passage sur cette terre était à peine un murmure. » Salif se tourna vers Aliuf, avec de l'acier dans les yeux, « Je ne vais pas jouer selon leurs règles, et mon passage ne sera pas celui d'un murmure. »

Le jour arrivait à sa fin, et Aliuf se leva à contrecœur, disant adieu à son nouvel ami afin d'aller chercher sa mère après sa longue journée d'attente à la file de la banque et au magasin pour acheter les articles qu'elle ne pouvait pas trouver dans les déserts. Ils retournèrent à leur camp dans un profond silence, Zeinabou regardant avec curiosité son plus jeune fils et remarquant que quelque chose avait changé.

Chapitre 7

Au troisième jour, Salif et Aliuf étaient amis. « Hey, laisse-moi te montrer quelque chose », dit Salif, ayant trouvé Aliuf devant le même magasin à côté du marché comme les jours précédents. Le garçon avait attendu timidement, dans l'espoir de ne pas paraître impatient en cherchant son ami. Salif se mit à courir dans les allées étroites du cœur de la ville, avec Aliuf sur ses talons — cette fois-ci sans réserve. Ils foncèrent sans vergogne à travers les ruelles et les allées. Une poule s'envola en caquetant à leur passage, une vieille femme cria sur eux en les voyant faire tomber une corde lourdement chargée de linge à sécher, les laissant dispersés dans la boue au milieu de la rue. Salif se mit à rire. Ils sortirent sur une route plus large qui faisait face à une caserne militaire, et Aliuf fit un doigt d'honneur au soldat qui était posté là, avant de reprendre à gauche et de sprinter à nouveau dans un autre quartier de la ville, laissant les insultes du soldat en colère s'évaporer derrière eux dans l'air du matin. Cette partie de la ville était plus récente, avec des bâtiments de blocs de ciment plutôt que de banco, et des barres d'acier aux fenêtres. Les fils électriques pendaient ici avec un peu plus de soin, et les ruelles étaient légèrement plus larges et couvertes à certains endroits d'une tuile rouge épaisse.

Salif stoppa sa course à côté d'une maison, et Aliuf s'arrêta derrière lui, toussant et haletant en cherchant à reprendre son souffle. Salif sortit une cigarette. « T'en veux une ? »

Aliuf réfléchit une minute, et acquiesça de la tête. Son ami en alluma le bout avec un vieux briquet violet

et le bout orange brûla vivement quand Aliuf prit une bouffée — avant de se mettre immédiatement à tousser comme un pirate, à tituber en posant ses mains sur ses genoux tandis que la nicotine parvenait à sa tête, et il s'effondra sur le sol dans un vertige. Salif éclata de rire. « C'est ta première fois, hein? »

« Je crois que oui. »

« Ok, viens voir ça », et Salif balança le bout de sa cigarette et se faufila à travers un ensemble légèrement arrondi de barres qui gardaient l'entrée d'une allée privée derrière une maison de deux étages, dotée de la télévision par satellite, de l'électricité et, à ce que Aliuf pouvait entendre, de l'eau courante.

Salif rampa au sol, se collant au bord de la maison pour parvenir jusqu'à l'intérieur en évitant les fenêtres du dessus, et sauta au-dessus d'une porte ouverte, ce qui lui fit recevoir le chuintement d'un chat présent quelque part à l'intérieur. « Tu es sûr que nous devrions faire ça ? » murmura Aliuf.

« Pourquoi pas ? Et chut », répondit Salif en murmurant.

« Et si on se fait prendre », la voix d'Aliuf sonna comme un cri dans ses oreilles et il retint son souffle, attendant la voix qui annoncerait leur découverte.

« Chut, je t'ai dit de te taire. »

Ils rampèrent en silence jusqu'à ce qu'ils arrivent devant une petite fenêtre qui était plus haute que les autres, et d'où venaient les sons de ronflements et de barbouillage. Salif mit son pied gauche dans une crevasse et appuya l'autre sur un tuyau, se hissant ainsi jusqu'à pouvoir regarder par la fenêtre avec un sourire en coin. Il fixa pendant un certain temps par la fenêtre, puis baissa les yeux sans bruit et dit : « À ton tour », en aidant Aliuf à placer son pied et en l'aidant à grimper.

Aliuf regarda à travers la fenêtre et ses yeux se dirigèrent en bas vers la douche d'une fille. Elle était là. Elle était jeune, peut-être d'un an ou deux plus âgée qu'Aliuf, mais pas encore une femme. Sa peau était

d'olive et ses cheveux étaient d'un rouge crépus et coulaient le long de son dos, collés à son cou tandis qu'elle les caressait avec un shampoing qu'elle tirait d'un récipient en plastique orange à côté d'elle. L'eau savonneuse lavait ses seins et glissait le long de ses jambes jusqu'au sol où elle s'évacuait à travers un trou poinçonné dans les tuiles. Ses yeux étaient fermés, mais Aliuf savait qu'ils étaient beaux, pleins de joie et de séduction. Il regarda un long moment, retenant son souffle pour ne pas manquer un seul instant. Comme tous les garçons qui grandissent en Afrique, il s'était habitué à la nudité. Les filles lavaient leurs vêtements dans la rivière — même ceux qu'elles portaient sur elles. Elle était courante cette image d'un nouveau-né, allaité par une grande poitrine déployée à l'air, sur cette terre surpeuplée d'enfants. Les enfants, les enfants même âgés, courent à travers les rues, accroupis nus sur la chaussée en train de jouer. Tout cela, c'étaient les signes quotidiens de la pauvreté africaine — mais là, c'était quelque chose de nouveau ; une fille, une vraie fille, un corps dont la chair ne témoigne pas de la pauvreté, mais plutôt du soin porté à être désirable. Il avait envie de tendre la main pour caresser la douceur souple de ce corps, de caresser ses cheveux et de toucher ses lèvres bombées avec les siennes. Un nouveau genre d'appétit émergea rapidement dans le creux de son estomac tandis qu'il regardait, et il se rendit compte qu'il retenait son souffle. Il relâcha cette pression en une expiration rauque. Ses mains saisissaient si fermement le conduit d'eau que ses doigts étaient devenus blancs comme le sel de Taoudenî. Il resta une longue seconde durant à regarder, immobile, jusqu'à ce que son pied ne glisse et qu'il ne s'effondre en boule sur le sol en face de Salif, à voir trente-six chandelles.

« J'ai dit pas de bruit. »

« Tu... tu crois qu'on a le droit de faire ça ? »

« Faire quoi ? »

« Bah tu sais, espionner ? »

« Quoi, tu es timide ? Ou alors tu n'aimes pas les femmes ? »

« Ce n'est pas ça ». Le visage d'Aliuf tourna au rouge suite à l'insulte. « C'est juste que, eh bien, je ne sais pas si c'est vraiment correct de faire ça. »

« Woow, je ne savais pas que je traînais avec un Imam. »

Aliuf s'évertua à trouver le bon mot, mais finit par hausser les épaules.

« Ne t'inquiète pas trop pour ça », dit Salif, « nous ne faisons rien de mal. Elle est Juive, ils aiment ça » et il remonta pour regarder une nouvelle fois par-dessus le rebord de la fenêtre où il était resté pendant un long moment, jusqu'à ce que finalement Aliuf tire sur la jambe de son pantalon. Le garçon plus âgé lui répondit, « Je pensais que tu disais que ce n'était pas bien. »

« Puisque nous sommes ici ... » En utilisant cette justification quelque peu douteuse, Aliuf se hissa à nouveau sur la petite fenêtre pour regarder pendant un long moment. Il n'avait jamais rien vu de pareil ; un corps vulnérable, mince, parfait, pur. Tout d'un coup, un morceau de plâtre où il avait déposé son pied vint à lâcher, et tomba dans un bruit assourdissant. La jeune fille tourna la tête et vit la silhouette du jeune homme à travers la fenêtre. Elle s'immobilisa une seconde, prête à pousser un cri, quand ses yeux bleus d'acier croisèrent ceux, gris clair, d'Aliuf. Une étincelle s'alluma et ils restèrent tous deux figés sur place pendant une longue seconde, avant que les lèvres de sa bouche ne passent de l'articulation d'un cri silencieux à un sourire coquet l'instant suivant. D'un coup Aliuf dégringola et tomba sur Salif. « Il faut qu'on s'en aille ! »

« Quoi ? »

« Elle m'a vu », son murmure était pressant tandis qu'ils se mirent à cavalier, revenant sur leurs pas, les pieds martelant les pavés jusqu'à ce qu'ils aient mis une distance de sécurité entre eux et la jeune fille. Les deux garçons tendirent l'oreille en quête d'un signe qui leur

révélerait d'éventuels poursuivants, et ils zigzaguerent à travers les ruelles et les marchés de la ville afin de faire échec à toute poursuite possible.

Ils étaient tous deux haletant et recouverts d'une fine couche de sueur quand ils attinrent à nouveau la vieille partie de la ville, et ils s'effondrèrent sur un banc à côté de la mairie.

« Mais... mais que font-ils ici ? » dit-il après avoir repris sa respiration.

« Qui ça ? »

« Eh bien, eux »

« Qui, eux ? », demanda Salif, « les Juifs ? »

« Tu sais, c'est juste que ... euh, oui, eux. »

« Qui sait — ils gagnent beaucoup trop, c'est tout ce que je peux te dire. Et c'est une putain de honte, des Juifs riches alors que les bons musulmans souffrent et ont faim. Mais qu'est-ce qu'on peut y faire ? » Il haussa les épaules.

Après avoir acheté un beignet à une femme sur le marché, ainsi qu'une poignée de minuscules poissons séchés salés vendus sur des étals infestés de mouches, et avoir arrosé le tout par un soda à l'orange, ils décidèrent de passer l'après-midi à la rivière. Salif était à moitié Bozo et connaissait bien les eaux. Ils empruntèrent donc le bateau de sa mère et ramèrent au milieu de la rivière, fumant des cigarettes et observant l'agitation de la vieille ville depuis l'étendue d'eau. Aliuf n'avait jamais vu autant d'eau. Il était encore troublé par sa rencontre de ce matin — intimidé mais ragaillardi. Son esprit était perdu dans cette histoire intérieure complexe, produit de son aventure du matin. En regardant la rivière de loin, elle avait eu l'air immense. Mais maintenant, immergé dedans, il ne parvenait pas à comprendre comment tant d'eau pouvait se rassembler en un seul endroit. À ses yeux, qu'un peuple ait dû combattre le méchant djinn pour chaque goutte de cette rivière, lui semblait être à la fois une bénédiction extraordinaire et un remarquable gâchis.

« Je pars demain matin » dit Aliuf, tournant son regard vers le nord, au-delà des sables.

« Oui, je m'en doutais », dit Salif.

« Je ne sais pas quand je reviendrai, ni même si je reviendrai. »

« La vie est longue et ce monde est petit désormais. »

« C'est peut-être vrai pour toi, ici dans cette grande ville et avec l'accès à toutes ces merveilles. Pour moi, avec mes chameaux, je n'ai pas cette impression » dit Aliuf.

« Tu ne vas pas te mettre à pleurer quand même ? »

« Non », dit Aliuf, en cherchant à contrôler l'humidité de ses yeux, « je viens de me faire éclabousser par un poisson ».

« Ouais, bien sûr. »

« Mais je suis sérieux, c'est la première fois que ma mère vient ici depuis qu'elle est jeune. Pour nous, la mort n'est pas une idée abstraite, et « au revoir » n'est pas juste un mot. Je déteste les adieux. »

« Dans ce cas nous nous contenterons d'un « à bientôt », dit Salif, en souriant.

« Ok, même si ça ne change pas grand chose. Quoi qu'il en soit je ferais bien de partir, ma mère m'attend pour que nous puissions retourner ensemble. Elle attend sans doute déjà depuis un bon moment. »

Ils ramèrent vers le rivage, et Salif resta sur le quai.

« Tu ne veux pas venir et rencontrer ma mère, pour nous raccompagner ? »

« Non, je vais rester ici. »

« Ok, comme tu veux. »

Ils se serrèrent rapidement la main, et Aliuf tourna le dos à la rivière et marcha jusqu'à retrouver sa mère.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda Zeinabou.

« Rien, allons-y ». Ils montèrent sur leurs chameaux en direction de leur camp au milieu des dunes. Aliuf y rencontra les autres enfants, mais cette après-midi là, il n'avait guère la tête aux jeux ou à la musique autour du feu. Il mangea à peine ses pâtes à la sauce ; elles lui

semblaient avoir le goût du crottin de chèvre. Il se retira et alla s'asseoir tristement en haut de sa dune, ayant cette fois la rivière dans son dos, et il jeta son regard au-delà des terres lointaines du nord — de ses terres. Son imagination n'était plus captivée par des visions d'un grand guerrier touareg menant bataille contre des camps français et des caravanes arabes. Désormais, son esprit était occupé par une jeune fille juive nue, par un nouvel ami et par des visions de ce qui se trouvait au-delà de la sécheresse du Sahara.

Chapitre 8

Le temps emporta au loin l'adolescence d'Aliuf Ag Albachar comme les vents éternels qui font constamment évoluer la forme des dunes. Un jour, son corps longiligne et maladroit s'était vu remplacé par un corps fort, quoique maigre, un œil vif et la confiance qu'ont les nouveaux adultes de se sentir encore invincibles. Pourtant, à son grand désespoir, le travail restait toujours le même — ce que son djinn lui rappelait presque tous les jours, en dépit de ses tentatives pour le faire taire. « Il y a des épreuves à endurer », il se réveillait en entendant sa voix — et avec un ton ferme il répondait « non, pas aujourd'hui » et repoussait cette intrusion à contrecœur. Ses jours étaient entièrement consacrés à l'élevage des chameaux. À les faire accoucher. À les conduire vers des sources d'eau ou vers les marchés de Kidal où il les échangerait contre du sucre, des épices, des pâtes ou du tissu — choses qu'ils ne trouvaient point dans les profondeurs du désert. En vérité, il n'y avait rien à trouver dans les profondeurs du désert.

Un soir vit Aliuf se prélasser à côté de sa mère autour du feu, dans une oasis où ils revenaient toujours. Ils buvaient du thé sucré et mâchaient des fruits secs. La brise nocturne, qui faisait se balancer les palmiers dattiers, accompagnait le bourdonnement des moustiques. « Te souviens-tu de ton père ? » demanda Zeinabou à Aliuf. Aliuf, l'air distrait, écrasa de sa main un moustique qui était venu se poser sur son avant-bras. De l'autre côté de l'oasis une autre famille du clan célébrait une naissance, et la musique flottait sur la petite étendue d'eau, ajoutant de la gaieté à la tranquillité.

« Pas vraiment », Aliuf vida sa petite tasse et la remplit de nouveau, saisissant une date sucrée venant d'un sac posé aux pieds de sa mère, « la plupart du temps ce ne sont que des bribes et de vagues souvenirs. »

« Il était puissant, bon et fort. Il n'y avait aucune malice en lui, juste un sens du devoir et de l'honneur, qui causèrent finalement sa ruine. Avant son départ, nous étions assis juste là », elle fit un geste vers un palmier épais qui semblait soutenir le ciel obscur, « et il a pris ma main. Il m'a dit "ne t'inquiète pas pour moi, ma chérie. Allah veille sur moi, et il sera avec vous et les garçons, vous guidant toujours vers l'eau." »

« Pourquoi est-il parti ? »

« Les choses ne sont pas faciles pour notre peuple. Nous avons toujours eu à combattre — selon l'ordre des dieux, je crois. Toujours à repousser les prétentions des autres sur nous et sur notre terre. Donc, beaucoup de conflits, et le dernier — avec les Français — était peut-être le pire ; ils ont imposé des règles arbitraires qui nous ont enchaînés à un peuple qui ne nous comprend pas et ne se soucie pas de nos coutumes. Nous sommes une vieille nation, fière. Devoir être perpétuellement asservis à eux en raison d'une ligne tracée par une épée dans le sable ; devoir demander la permission pour emprunter nos routes commerciales et suivre nos coutumes ? ton père ne voulait plus de tout ça — il a choisi de se battre. »

« Mais c'était un mercenaire » ; dans sa bouche, ce n'était pas un jugement, Aliuf ne détestait pas son père pour avoir perdu la vie. Mais il n'avait pas non plus de sentiments de nostalgie. Un homme était mort ; ce n'était pas un événement rare dans ce Sahara impitoyable.

« Il n'y a pas de honte à avoir à se battre, même si la guerre n'est pas strictement la vôtre. Ce n'était pas un imbécile idéaliste ou un chasseur de bonne fortune. Non, ton père avait un rêve bien plus grand. Il savait qu'avec de l'expérience, un réseau et une réputation

d'ardeur au combat, il pourrait s'assurer une place à la tête d'un nouvel ordre. L'Amenokal était mourant, il savait que son tour allait bientôt venir et qu'il devait être prêt — si nous parvenions un jour à nous libérer de ces bâtards venus du sud. » Elle poursuivit : « Quand il a été tué, eh bien, je ne savais pas ce que j'allais faire. Mais je devais continuer ; le monde ne s'arrête pas pour permettre à ceux qui restent de faire leur deuil. Nos déserts sont remplis des cadavres de ceux qui croyaient avoir le droit à un moment de répit pour pleurer. »

Aliuf haussa les épaules. « Mais tu aurais pu devenir le *Tamenokalt* ; je n'ai jamais compris pourquoi tu n'as pas cherché à obtenir ce poste. »

Zeinabou fronça les sourcils. « Que pouvais-je faire ? Je ne pouvais pas tout simplement me saisir du pouvoir ; il devait m'être donné librement par les autres chefs de clan. Nous sommes un petit clan. Sans ton père, j'étais de nouveau reléguée dans les fins fonds oubliés du désert. D'ailleurs, ces temps sont derrière nous — désormais nous, les femmes, devons être des subordonnées, ainsi qu'Allah le veut. » Elle fit un clin d'œil à son fils.

« Ce n'est pas quelque chose pour laquelle tu sois particulièrement douée », dit-il en esquissant un sourire en coin.

« Nous avons tous nos défauts. Au moins, je t'ai encore toi — gloire à Allah. Je ne sais pas ce que je ferais, après tout, si tu n'étais pas ici pour me guider dans la vieillesse. »

« Ne t'inquiète pas, maman. »

Une grenouille sauta dans l'étang, dans un grand splash. Une chauve-souris s'agita dans l'air au-dessus de l'oasis dans un tourbillon, à travers lequel les djinns maléfiques qui hantent l'eau la nuit pouvaient arriver pour leur veillée nocturne. Aliuf s'imaginait souvent qu'il pouvait voir leurs yeux rouge-sang observer depuis la cime des palmiers dattiers lors des nuits tranquilles ; et il s'était parfois demandé ce qu'ils attendaient, ou

contre quoi ils apportaient une protection, bien qu'il n'approfondît jamais vraiment ces réflexions. Les Touaregs avaient toujours eu leur propre djinn pour les protéger, un djinn qui avait de la sympathie pour la nature solitaire de leur vie et les aidait à trouver leur chemin.

« Demain », dit Zeinabou, changeant de sujet, « j'ai besoin que tu ailles à Taoudenni. »

« Pourquoi ? » demanda Aliuf.

« Nous avons besoin de sel, de pâtes et d'épices », dit Zeinabou. « Et nous avons besoin d'envoyer un message pour préparer notre prochaine caravane à Taman-rasset. »

« Oui maman » dit Aliuf, en essayant de ne pas laisser la monotonie de son âme assombrir sa relation avec cette femme qui lui avait tout donné, « je peux partir dans la matinée. Je serai parti pour environ deux semaines — en cette période de l'année l'avancée est lente, à cause de la chaleur et des vents. Et nous devons prendre de l'eau en plus, l'eau du Taoudenni est entièrement devenue saumâtre — c'est ce que m'a dit une caravane de Mauritaniens qui est passée par ici le mois dernier. »

« Je te remercie. Je vais attendre ton retour ici — nous devons préparer notre caravane, elle va être considérable. »

« Oui maman », et Aliuf se leva, s'étirant sous la couverture d'étoiles, puis il se pencha pour l'embrasser sur le front avant de se diriger dans sa tente. « Je vais partir tôt », dit-il, « donc je te verrai à mon retour ». Il essaya d'ignorer le chuchotement à son oreille et le battement de son cœur qui lui disait qu'il ne reverrait jamais sa mère.

Chapitre 9

Il ne faisait même pas encore jour quand Aliuf se mit en route. Les grenouilles croassaient encore leurs éternelles chansons et le tourbillon de chauves-souris était encore observable dans l'air au-dessus de l'étang. Il était silencieux tandis qu'il disposait sur son chameau les accoutrements spartiates d'un voyage à travers le désert. Il emmenait trois chameaux ; l'un pour monter et les deux autres, à vide, afin qu'ils portent les marchandises qu'il achèterait à Taoudenni. Il emballa sa natte de couchage, un sac de dattes et de figues séchées et de la viande de chameau séchée, son AK-47 et suffisamment de munition pour lui donner confiance, et des sacs en peau de mouton remplis d'eau douce qu'il avait tirée du puits. La nuit précédente, sa mère lui avait donné un porte-bonheur, une chaîne tricotée des fibres des plus fines de palmier à dattes avec des perles de verre blanches et rouges à laquelle était attachée une amulette avec des mots du Coran inscrits sur sa face, et qui était destiné à conjurer le mauvais djinn. Aliuf était perdu dans ses pensées et accordait peu d'attention à ce qu'il faisait, sifflotant et pensant à l'avenir et au passé. Pendant qu'il travaillait, une vipère des sables rampa hors de son sac de provisions et se prépara à attaquer. Aliuf se baissait pour ramasser une couverture quand son chameau émit un hénissement paniqué et vif, poussant Aliuf à se tourner vers lui et à le réconforter immédiatement, et il vit que le serpent avait frappé à l'endroit où sa main aurait été. Il aperçut l'attaque du coin de l'œil et sortit son poignard, attaquant rapidement le reptile et lui tranchant la tête, la séparant du reste du corps. *Je dois être prudent*, se dit-il à lui-même, en serrant

l'amulette entre ses doigts. *Ce genre de mauvais présage signifie toujours que les mauvais djinns sont présents, et que cette fois, ils étaient prêts à causer du malheur.*

Il monta sur son chameau, les deux autres prenant sa suite. Il plia son *tagelmust* qui couvrait confortablement tout son visage sauf ses yeux, lesquels ressortaient comme deux morceaux de brillant argent touareg, et il entama le voyage qui, à son insu, le conduirait à l'amertume et à de nouveaux départs — pour le meilleur et pour le pire.

Chapitre 10

« Arrête-toi ! » Clic. Le bruit de l'arme automatique ricocha sur les dunes. « Mets-toi à genoux ! »

Quand les coups de feux résonnèrent à l'oreille d'Aliuf, il s'était déjà mis à couvert, abrité à l'ombre de la dune, son fusil résolument agrippé dans une main, faisant taire les chameaux de l'autre. Il attendit. Un insecte vola autour de ses yeux. Un coléoptère de sable descendit se reposer sur lui, prenant le jeune homme pour une pierre. Il tendit l'oreille avec attention, écoutant ce qui ressemblait à une échauffourée. Lentement, laissant les chameaux, il escalada la dune, grimpant à quatre pattes afin d'observer par-dessus la situation.

Sur la route de sable qui coupait entre les hautes dunes, un groupe d'hommes noirs en uniformes verts avait arrêté un bus jaune déteint, qui avait encore le nom d'une école primaire de quelque part en Amérique peinte sur son côté, en lettres noires délavées. Entassés haut-dessus, il y avait des polochons, des sacs à dos et des sacs poubelles noirs fermés avec un nœud. L'intérieur était rempli de jeunes hommes noirs. Ils étaient habillés différemment les uns des autres, mais tous avaient un regard plein de la même terreur. Aliuf continuait d'observer, tandis que le doyen, un officiel malien portant la distinction la plus haute — c'était un sergent — comptait une liasse insolente de billets, qui lui avait été remise par le conducteur — dans le désert, ils ne se donnaient même pas la peine d'utiliser un subterfuge ou un prétexte. Un autre soldat se tenait à ses côtés, tandis qu'un troisième sortit de l'autobus, hocha la tête en direction du sergent qui avait empoché l'argent, puis salua de la main le bus qui partait. Ses moteurs ru-

girent, dégageant une épaisse fumée noire du pot d'échappement, lorsqu'il se mit en mouvement.

« Et moi ? Moi aussi, je vous ai payé ! »

La fumée du bus se dissipant, Aliuf vit qu'un jeune homme était toujours agenouillé, les mains attachées derrière le dos. Il avait une épaisse entaille sur le front, d'où jaillissait encore du sang rouge vif. De son perchir, tout en haut de la dune, Aliuf pouvait sentir l'odeur piquante et acariâtre, au moins aussi bien qu'un busard qui aurait volé en cercle au-dessus de leurs têtes.

« Nous avons appris à la radio ce matin que vous passeriez par ici. À Tombouctou, votre retour est exigé », déclara le sergent.

« Non, laissez-moi m'en aller ! » explosa sa voix, dans un mélange d'angoisse, de frustration et de rage.

Aliuf sursauta en entendant la voix.

« Je vous obtiendrai plus d'argent, si c'est ce que vous voulez ! »

« Il n'existe pas assez d'argent au monde pour payer ce que vous avez fait », déclara le sergent. « D'ailleurs, vous attraper me rapportera une promotion, une place dans un bureau, bien à l'ombre, et loin du champ de bataille... où je pourrai gagner énormément d'argent. »

« Je n'ai rien fait ! » plaida l'homme agenouillé.

Aliuf était maintenant certain de la voix : cette voix, elle l'avait appelé pendant des années — c'était *Salif*.

Soudain, un des chameaux d'Aliuf poussa un grand cri, après avoir repéré un grand scorpion noir émergeant de sous un gros rocher.

« Qu'est-ce que c'était que ça ? » dit le sergent.

« Je n'en sais rien », répondit un des mercenaires.

« Ok, va donc vérifier ! »

« Oui, chef ». Et le mercenaire commença une ronde autour de la dune. Profitant de la distraction, Salif bondit sur ses pieds et commença à courir entre deux grandes dunes dans le désert. « Hey », s'écria le sergent, tout en dégainant son arme, et mitraillant vigoureusement après le fuyard. Le mercenaire qui faisait le tour

de la dune revint sur ses pas en courant, pour voir d'où venait tout ce tumulte, et il dégaina immédiatement son AK-47 pour tirer sur le prisonnier en fuite. L'échappée de Salif fut ralentie par le sable qui s'enfonçait sous ses pieds, le faisant glisser à chacun de ses pas futiles. « Descends-le ! » ordonna le sergent au mercenaire.

Aliuf n'y pensa pas à deux fois. Il se leva immédiatement, son ombre grandissant tandis qu'il escaladait la dune. Les soldats se retournèrent, surpris, pour le mettre en joue ; trop tard — un quart de second avant que leur canon soit prêt à tirer, il avait lancé une rafale de coups de feu, fauchant les soldats sur place. Ils tombèrent à genoux, leurs visages laissant voir leur état de choc, pendant qu'ils faisaient pression sur leurs blessures et tombaient, face la première, dans le sable, qui s'assombrit de leur sang. Un vautour laissa échapper un piaillage long et morne, entamant un vol vers le sol en vue du festin qui lui était promis.

Aliuf fit un saut périlleux tout en bas de la dune, pour atterrir, au dernier moment, sur son chameau, chevauchant le grognant animal en direction de la scène macabre. Salif était maintenant près des corps, conscient qu'ils n'étaient désormais plus une menace, et au même moment, il réalisa que s'enfuir dans le Sahara, les mains vides, liées dans son dos, aurait été la fuite d'un fou, même s'il avait réussi à échapper aux soldats. Il tournoyait autour de leurs sacs à dos, cherchant un couteau pour se défaire de ses liens, et semblait paniqué en entendant les chameaux qui approchaient, cherchant désespérément le fusil ou l'arme de poing qui lui permettrait de se défendre — mais contre qui ? Il ne savait pas. Aliuf descendit de chameau, et les deux vieux amis se regardèrent dans les yeux. Aliuf saisit et défit lentement son *tagelmust*, tombant le voile pour révéler son visage. À sa vue, Salif ressentit un soulagement, suivi par un cri d'allégresse.

« Qu'est-ce que tu fais là ? » demanda Salif, confus.

« C'est plutôt à moi de te poser la question, j'ai plus de raisons que toi d'être là. »

« Bien vu ! Ok, j'avoue que j'étais mal embarqué. Je te raconterai toute l'histoire, mais d'abord, on doit bouger d'ici, et vite. »

« Bien sûr », dit Aliuf songeur, et, en regardant les corps, « qu'est-ce que nous allons en faire ? »

Salif réfléchit un moment. « On les cachera derrière cette dune là-bas, en les enfouissant aussi profond que possible ; ensuite, on conduira leurs motos jusqu'à ce qu'elles soient à sec, puis, on les planquera derrière une colline ou une grosse pierre. »

« Je ne peux pas faire ça ! » dit Aliuf, plein d'horreur.

« Mon ami, tu as tué ces soldats », ce n'était pas un jugement, c'était un cri d'orgueil. Salif jubilait, « il n'y a aucun moyen de nier l'évidence ».

« Je ne voulais pas », Aliuf s'abaissa, la peur commençait à le prendre au ventre. Prenant maintenant conscience de ce qu'il venait de faire, il prit sa tête entre ses mains... et se lamenta. « Qu'est-ce que je vais faire ? Ces hommes, ils avaient des familles ». Il saisit son estomac, la nausée prenant le dessus sur lui, et se pencha au-dessus du sable ensanglanté pour vomir. Il était conscient d'avoir commis un péché mortel. Le Coran ne dit-il pas 'Ne tue pas l'âme que Dieu a rendue sainte' ? »

« Nous devons partir. » Salif s'était libéré à l'aide d'un couteau qu'il avait récupéré de la ceinture d'un des sergents morts, et il attrapa son ami sous le bras pour tenter de le relever.

« Je n'ai rien fait. Je ne les ai pas vraiment tués. Tu sais. Ils allaient... C'était de la légitime défense. Il faudrait qu'ils... ». Son corps effondré, affalé au sol, était lourd comme un sac de noix de kola.

« Debout ! Personne n'en aura rien à faire de tes excuses... Je suis désolé, on doit y aller. Tu es un Touareg avec une carabine, et moi, je suis... je t'en parlerai après. Peu importe ce que tu crois qu'ils verront, tout ce

qu'ils verront, c'est le meurtre de trois des leurs, et nous ne verrons plus jamais la lumière du jour. Ils nous tortureront, puis nous tueront. Au milieu de tout ce sable, la seule loi est celle que tu fais. Tu as pris la loi entre tes mains, maintenant, ils feront de même. »

« Mais ils étaient en train de voler », insista Aliuf.

« Ah ah », dit Salif, ricanant devant le jeune homme. « Quoi, vraiment, tu penses que c'était rempli de quoi ? » en pointant du doigt l'endroit où le bus avait maintenant disparu. « Pourquoi tu crois qu'ils m'ont laissé pour mort ? Tu crois que c'était des touristes, venus admirer la beauté des oasis ? *C'était des trafiquants* », hurla Salif. « Tu crois que l'armée voudra nous écouter ? Partons, *maintenant* ! »

« C'est juste que, eh bien... » après ça, Aliuf regarda son ami, et se tint enfin sur ses pieds, ses mots sortant au compte goutte, à mesure que les pensées lui venaient à l'esprit. « Hey, pourquoi ils t'ont arrêté, au lieu de simplement te laisser partir avec les autres ? »

Salif le frappa au visage. Le coup réveilla Aliuf, stupéfait. Ses joues devinrent rouges, non seulement à cause de la tape, mais aussi de l'humiliation.

« On pourra en parler plus tard. » Salif commença à vider les poches des dépouilles des soldats, récupérant toute babiole ayant la moindre valeur — y compris aussi quelques francs et des liasses de dinars qu'ils avaient extorquées du chauffeur de bus — et traîna un des corps de l'autre côté de la dune. Le soleil du désert battait sur son front et il transpirait abondamment. Le sang avait cessé de couler de l'entaille de son front, mais il était maintenant couvert de mouches sorties de nulle part. Aliuf se précipita, saisissant les pieds d'un premier soldat, et ensemble, Salif et lui le levèrent comme un gros sac de coton de Tombouctou jusqu'à l'autre côté de la colline de sable, le corps dégoulinant du sang, à intervalles irréguliers, à mesure qu'ils marchaient. Là, Salif s'arrêta. Il creusa une tombe superficielle pour les corps, pendant qu'Aliuf alla chercher les

deux autres — ces soldats qui, il y a quelques minutes seulement étaient eux aussi des mercenaires, avec des espoirs de promotion et des rêves d'aventure et de retraite, d'un petit quelque part de plus hospitalier — et il les conduisit vers une étreinte éternelle avec leur Créateur. Ils ratissèrent le sable, ramassèrent les sacs à dos, les armes, ainsi qu'un chapeau, tombé d'une tête. Il y avait un trou plein de sang devant, et Aliuf le recouvrit avec précaution. La chaleur et ce travail de bûcheron lui retournaient l'estomac et il faisait de son mieux pour ne pas s'évanouir. Ce n'aurait été bon pour personne qu'il devint lui aussi un corps que Salif aurait eu à porter.

Salif s'arrogea la moto — c'était le moyen de locomotion du sergent, et personne ne pouvait deviner comment les mercenaires avaient prévu de retourner à leur base — et le duo s'arrêta un instant pour examiner la scène. À part les tâches de sang sur le sable, il n'y avait rien. Autour de leur tête, le premier vautour avait bientôt été rejoint par d'autres vautours, qui tournoyaient dans une hystérie palpable. « Nous ne pouvons rien y faire », dit Salif, remarquant le regard d'Aliuf fixé vers le ciel. « Il est impossible de protéger les corps des rapaces. Même des tombes en pierre, pour compliquer la vie aux busards, n'y changeront rien. Allons-nous en, en espérant qu'ils auront nettoyé les corps avant que des gens aient l'idée de venir jeter un œil. » Il démarra la mobylette au pied et s'élança pendant qu'Aliuf enfourchait son chameau pour galoper à sa suite.

L'ensemble des événements avait duré moins d'une heure. À mesure que le galop du chameau s'était transformé en course d'allure moyenne, et que les tâches de sang disparaissaient derrière les dunes, l'esprit d'Aliuf se fit à l'idée que le point de non retour était déjà passé. Il ferma ses yeux, son esprit lui remémorant des souvenirs de son enfance : le cache-cache avec les enfants des oueds ; la course à travers dunes ; le vol de fruits à des vieillards ; l'escalade des plus hauts palmiers ; enfin, la

nage nu dans les oasis, quand, laissant l'eau délicatement couler sur eux, ils fuyaient l'ardent soleil d'été. Il se rappelait aussi l'odeur de la cuisine de sa grand-mère, quand elle faisait son plat favori, du mouton au beurre de cacahuètes ; les nuits de tranquillité, de prospérité, alors qu'il veillait sur les chameaux ; le commerce des récoltes ou les nouveaux lieux où il y avait un dinar à se faire. Il voyait l'avenir être maintenant compromis. Il ne pouvait plus envisager veiller sa mère durant ses vieux jours, trouver une douce femme du clan, et construire une vie avec enfants et petits-enfants jouant autour de l'oasis dont ils auraient fait leur demeure. Elle était inaccessible la tranquillité des soirées à écouter de la musique et à boire du thé, à manger des dattes, et à plaisanter avec ses cousins. Il ne pouvait plus rêver d'obtenir un jour la fierté de voir ses fils grandir, lui succéder, et voir les jeunes hommes s'affronter pour les beaux yeux de ses filles. Jamais non plus des gens ne viendraient l'interroger pour sa sagesse et sa compréhension, le questionnant sur la lecture du Coran et sur le sens des mots anciens.

Tout ça, c'était fini.

Son rêve de devenir lui-même *Amenokal*, celui de guider son peuple vers la liberté en secouant de son autorité de chef le joug de ces satanés africains, ce rêve était détruit. Toutes ces choses, tous ces rêves, il les avait enterrés à côté des corps des trois soldats, dans ces sépultures superficielles, derrière une dune. Aliuf se mit à pleurer à profusion. Ses larmes descendaient par ruisseaux le long de ses joues, et à travers le tissu elles tâchaient son visage du bleu des regrets. Ses mains agrippèrent fermement la selle du chameau.

Enfin, le sentiment de perte se dissipant, Aliuf fut surpris de trouver un nouveau sentiment suintant dans son âme — le soulagement. Son djinn lui susurrerait anxieusement à l'oreille, « Il faut en faire une nouvelle opportunité », et cette fois, il écouta, nourrissant son âme d'un feu nouveau, qui avait longtemps étincelé,

mais qui maintenant était devenu comme un brasier. Il n'était plus lié aux dunes et au désert, à la chaleur et au sable, ni prisonnier des traditions qui le suffoquaient. Il y avait le monde entier, à l'extérieur, et il y trouverait une place. Il continuerait d'aller de lieu en lieu, jusqu'à ce qu'une opportunité se présente. Comme les anciens Touaregs, il se ferait une place dans le monde qui lui appartenait et s'offrait déjà à lui. Après quoi, il reviendrait pour reprendre le contrôle de sa terre et de son peuple — et quand il le ferait, ce serait d'une manière telle que personne ne se soucierait des trois corps enterrés dans le sable depuis longtemps.

Chapitre 11

« Ok, maintenant j'ai besoin de savoir ce qui s'est passé », dit Aliuf à Salif, assis sous un palmier, à côté d'une résidence en boue qui tombait en ruines — c'était autrefois la demeure de quelqu'un, mais elle était tombée à l'abandon après que le vieil oasis ait été abandonné. L'étang était à sec, les arbres flétris, le lagon stagnant et marécageux : c'étaient les témoins de la pénurie d'eau, qui avait, dans le passé lointain, forcé les familles qui avaient fait de cet endroit leur demeure à rassembler leurs affaires et à se déplacer, dans l'espoir de trouver une ressource plus abondante.

Salif se servit du fond d'eau restant pour laver le sang de ses mains, et nettoyer le sang de l'entaille sur son front, qu'il avait couverte avec quelques vêtements pris des sacs à dos des soldats précédemment exécutés.

« Ce n'était rien », fit Salif, enlevant son t-shirt pour tenter d'enlever les traces de sang.

« Ça aurait pu être grave », dit Aliuf sur un ton sarcastique.

« Eh bien, ça a commencé bon enfant. C'est juste pour dire que je n'avais pas prévu de créer des ennuis. »

« Bien joué alors. »

« Hey, c'était pas de ma faute. »

« Allez, dis-moi tout », ajouta Aliuf, impatient. Après que le rush d'adrénaline se soit tassé et que son violent cycle émotionnel soit passé, il commençait à contempler les possibilités qu'offrait sa situation. Pas de papiers, pas d'amis, pas d'endroit où il se sentirait chez lui, et nulle part où aller. Il ne lui restait que l'argent qu'ils avaient pris des soldats morts, les vêtements qu'il avait sur le dos et qu'il avait pris aux mêmes soldats, et

la compagnie d'un homme auquel il savait qu'on ne pouvait se fier. Est-ce ainsi que sa grande aventure devait démarrer ? Il maudit son djinn et sa nature impétueuse — mais il ne pouvait plus rien y faire maintenant. Il devait garder les idées claires. Mais d'abord, il devait savoir ce qui s'était passé — quel genre d'homme Salif était devenu. » J'ai besoin de savoir, honnêtement, dans quoi on s'est embarqués. »

« OK — tu te rappelles de la fille là, tu sais, la fille juive ? »

« Oui », un frisson le parcourut.

« J'imagine que ça a commencé de façon innocente, au début. Je l'ai rencontrée au marché où elle faisait ses courses. Elle a dit "salut" et je lui ai répondu, et donc, on a commencé à parler. On a marché jusqu'à un banc abrité par l'ombre d'un arbre et on a partagé un soda. Elle était douce, d'agréable compagnie, je m'ennuyais, et — eh bien — j'étais plutôt intéressé. »

« Continue », la bouche d'Aliuf était sèche ; il tenait sa tête entre ses mains, regardant le sol tout en faisant de petites piles de sables avec son pied.

« En fait, on a accepté de se revoir, et quelques jours plus tard nous sommes allés voir un film au centre Ahmed Baba, un truc envoyé par une mission humanitaire, — une romance. C'était niais, mais elle a commencé à être émue, alors j'ai lentement pris sa main. J'ai cru qu'elle allait l'enlever, mais elle l'a laissée, ouverte, sans bouger. »

La panique commença à faire bouillir la bile de l'estomac d'Aliuf, « Arrête de tourner autour du pot ! »

« Nous sommes allés voir un match, et plus tard, nous nous sommes recroisés au marché. Mais cette fois, elle était avec son père. On s'est juste salués poliment, mais son père a bien vu la façon avec laquelle elle me regardait. Quelques heures plus tard, un grand homme assez moche m'a approché pendant que j'étais assis à l'arrière d'un bus à écouter de la musique. Il s'est approché de moi, et son poing énorme m'a frappé à

gauche, dans la mâchoire, "c'est quoi ce bordel ?" J'étais surpris, j'ai bégayé, et il s'est contenté de dire, "ne t'approche pas d'elle — tu sais de qui je parle". Pendant quelques semaines, j'ai obtempéré, je ne voulais pas d'ennuis — si je l'apercevais au marché, je changeais de rue. Si elle s'approchait de mon coin, je faisais demi-tour et je m'en allais de là. Finalement, un soir, alors qu'il se faisait tard, c'était la tombée de la nuit et elle m'a approché par surprise alors que j'étais assis devant les bureaux du centre pour les jeunes. Elle m'a demandé, "c'est quoi ton problème ?" J'ai répondu "où tu veux en venir ?" ; elle a répondu "ne fais pas semblant, tu sais exactement où je veux en venir". Alors que je me levais pour m'en aller, elle m'a retenu par le t-shirt, en me frappant, puis, en m'embrassant. Je me suis senti comme Joseph avec la femme de Potiphar. » Il grimaca.

L'estomac d'Aliuf faisait des nœuds. Il ne trouvait rien à répondre, jusqu'à ce que, finalement, juste pour dire quelque chose, il dit « Et comment tu as réagi ? » Sa voix était rauque.

« Qu'est-ce que je pouvais faire ? J'ai couru pour sauver ma peau — j'ai dévalé la rue, les allées, jusqu'à chez moi, pour me retrouver en sécurité, dans ma chambre. J'y suis resté pendant des jours, jusqu'à ce que mon stupide djinn prenne le meilleur sur moi et que tard un soir — quand toute la ville dormait — je me suis faufilé jusqu'à chez elle et j'ai jeté un caillou à sa fenêtre. Elle a ouvert, et ne portait qu'un t-shirt pour habit de nuit. Elle m'a fait signe d'attendre, et, une seconde plus tard elle est sortie par la porte de derrière. On s'est faufilés en silence à travers les allées jusqu'à un endroit que je connais, la chute d'une rivière où je savais qu'on serait tranquilles. Là, sans dire un mot, je lui ai enlevé son t-shirt. Au clair de lune, sa peau douce chatoyait à mesure que mes mains exploraient et la découvraient. Là, on s'est allongés sur la mousse en retrait de la rivière et on a fait l'amour, c'était la plus

belle chose au monde », et, après un court instant d'authenticité, « et mec, c'était chaud ! »

Aliuf, plein de stupeur, s'était assis sur le tronc d'un palmier qui était tombé. Pris aux tripes, il n'arrivait plus à respirer — comme s'il avait une attaque. Il haleta et haleta jusqu'à ce Salif lève les yeux de l'endroit qu'il fixait au sol et demande, « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

« Rien » mentit Aliuf, « je pense que je commence peut-être seulement à comprendre. »

« Peu importe », Salif écrasa une mouche venue se poser sur la pomme à moitié mangée qu'il tenait dans sa main, et qu'il avait prise de son sac à dos. Il regardait Aliuf songeusement, « nous allons nous rhabiller quand son père est apparu de derrière une petite colline — apercevant sa fille, allongée, et nue, il devint fou de rage, et tenta de me tuer. Dieu merci, il n'avait pas d'arme. Il a tenté de m'agripper par le cou, mais j'étais trop rapide ; il a balancé un coup de poing, mais j'ai paré, et couru, couru, couru. Je savais qu'un camion partait ce matin-là — un camion avec des gens dedans, donc j'ai pris tout l'argent que j'avais dans le tiroir de ma commode, et j'ai sauté à bord. Je n'ai même pas dit au revoir à mes parents. Ce que je ne savais pas — jusqu'à maintenant du moins — c'est qu'il avait de bons amis dans l'armée. » Salif hocha des épaules, mordant encore dans la pomme.

Aliuf pleurait. Pas de sanglot, mais de larmes lentes, fertiles, des larmes qui coulaient dans l'oasis qui en avaient vu d'autres — mais pas récemment. Le vieux oued s'était adouci ; la chaleur s'atténuait un peu et le sable se rafraîchissait, les insectes cessaient leur infernal bourdonnement pour un instant, comme pour dire 'je comprends ce que tu ressens' à ce jeune Touareg désesparé. « Au moins » dit-il, ne laissant pas le garçon plus âgé voir son visage, « au moins, j'ai pu te sauver ».

« Oui », dit Salif, « d'ailleurs grâce à ton timing parfait, qui sait, je pourrai peut-être revoir un jour une autre belle paire de seins comme celle-ci. »

Aliuf grimaça, c'était une douleur physique, mais il ne dit rien, riant à la place — un rire qui sortit comme un gloussement, « Et la fille ? » osa-t-il finalement demander.

« Oh, ça ira pour elle. Son père était en colère, mais, que peut-il vraiment lui faire, pas grand-chose, n'est-ce pas ? Elle ira bien. » Il haussa les épaules, en commençant à remettre son sac à dos. Il prit la dernière bouchée de sa pomme, jetant les pépins en un crachat visqueux dans le marais fétide qui était autrefois un oasis, et il se frotta les mains l'une contre l'autre. Il sortit un paquet de cigarettes algériennes premier prix et s'en alluma une, respirant doucement pour calmer ses nerfs. Il en offrit une au jeune garçon, qui la refusa.

« Bon, on fait quoi maintenant ? » Aliuf commençait à reprendre son souffle. La douleur perçante laissait place à une douleur enfouie qui, ainsi qu'il s'en doutait, ne s'en irait jamais.

« Eh bien », dit Salif, « je prévoyais d'aller vers le nord. »

« Où ça le nord ? »

« Mec, je sais pas. Tessalit, Kidal. Les frontières au nord, et de là, je chercherai à sortir de ce pays. »

« Et après ? »

« Je n'ai pas vraiment pensé à après. Quitter le pays pour mettre un demi-désert entre nous, c'est le seul plan que j'ai eu le temps d'échafauder. »

« On prévoyait d'aller à Tamanrasset de toute façon — même si on ne pensait pas y aller maintenant », ajouta Aliuf. « On peut partir tôt, ils nous attendent cette année de toute façon. On ne change pas le plan, c'est mieux que rien, et mieux que beaucoup d'autres solutions, vu les circonstances. J'ai des amis et de la famille là-bas qui nous hébergeront, jusqu'à ce qu'on puisse trouver un nouveau plan. Les trafiquants ont le bras long, mais mes amis feront écran tant que nous serons sous leur protection — on peut en être sûrs. »

Ils se turent. Le vieil oasis délaissé paraissait ravi d'avoir eu de la compagnie, chassant pour eux les moustiques, et préparant un refuge sous un des arbres pour les deux jeunes hommes fatigués. Une cigale chanta, un lièvre du désert galopa dans la broussaille au-devant du doux ruisseau. Aliuf réfléchissait à sa journée, tandis qu'il voyait le soleil plonger derrière les dunes, et le scintillement des étoiles se transformer en une panoplie complète de ce qu'il avait en mémoire des nuits passées sous leur protection. Il les observa faire leur course dans le ciel, et repensant à sa mère il prononça une prière à Allah pour espérer qu'elle irait bien, et qu'elle comprendrait. Il devrait lui envoyer de ses nouvelles quand ils atteindraient Tamanrasset, mais il ne savait pas ce qu'il dirait. Comment pourrait-il dire au revoir avec un stylo sur un parchemin ? Comment pourrait-il la remercier pour une vie d'amour et d'enseignement, de soins, et de compassion ? Comment ne pourrait-il pas entendre son cœur se briser à chaque trait de son stylo, sachant qu'elle ne lui pardonnerait jamais — son dernier fils, son unique fils, son malicieux fils était maintenant hors de sa portée et de sa protection. Puis, son esprit divagua pour se poser sur la fille, cette douce adolescente qu'il avait tendrement chérie durant des années était... avait... il ne pouvait plus supporter d'y penser — il n'avait pas le droit d'y penser, il le savait, mais comment osait-elle ? Il laissa une larme couler le long de sa joue pour rebondir dans le sable frais. Près de lui, son ami dormait d'un sommeil profond, et Aliuf se demandait s'il n'avait pas commis la plus grande des erreurs.

Chapitre 12

« Ce qui s'oppose à nous n'est rien de ce que tu as pu imaginer avant », dit Aliuf. Ils étaient assis sur le tronc d'un arbre qui était tombé ; Salif écoutait attentivement. « Des lieues de mers de sable sans fin. Des étendues sans fin de terre roussies par le soleil sans même un arbre sous lequel mourir. Des terres à moitié cuites où seuls survivent les serpents et les scorpions. Et la soif, qui commence, qui commence comme un chatouillement au fond de ta gorge. Tu essayes d'avalier, mais il n'y a rien. Puis, tu commences à te sentir comme si tu avais bu un verre d'eau salée des mines de Taoudeni. Ta langue commence à gonfler et ta respiration devient difficile à mesure que tes poumons durcissent. Ton nez commence à te gratter, et tes yeux sèchent et commencent à croûter et se couvrir d'un film épais, qu'ils ne nettoient plus de façon automatique et naturelle. Puis, tu commences à sentir ton cœur battre la chamade dans un coin de ta poitrine juste sous ta cage thoracique, comme si une main passait dedans lentement, resserant et tordant ton foie. Ça, c'est la panique de la soif, à mesure que tu crains de ne plus jamais boire. Tu dois endurer cette panique et ne pas t'abandonner à elle. J'ai entendu des histoires d'hommes trouvés morts le ventre plein de sable — dans la panique, ils avaient vu un mirage où le sable était une réelle oasis. J'ai moi-même vu un ami, conduit par la folie de la soif, se saisir de son poignard et attaquer le meneur de la caravane — son oncle — avec l'idée de boire son sang. S'en suivit une terrible bagarre où l'ancien tenta de désarmer le jeune homme sans le blesser — en vain. À la fin, on dut le tuer, ou c'est lui qui aurait tué l'un de nous. Mais

pire que tout ça, après la panique vient le calme ; il faut se faire une raison. L'apathie te vole ton âme et plus rien ne t'importe, tu veux juste te reposer et dormir. Si tu atteins la phase finale, la bataille est plus dure encore que la folie. Malgré tout, tu dois continuer d'avancer. Tu ne dois pas te reposer même pour une minute ; si tu le fais, tu ne te réveilleras plus jamais. »

Ils patientèrent à côté du petit oasis pendant plusieurs jours, buvant souvent et beaucoup, se saturant avec tant d'eau qu'ils se sentir ballonnés — donnant aux chameaux leur recharge encore et encore. Ce qui n'avait pas suffi pour faire vivre une communauté était plus que suffisant pour ces cinq corps. Ils burent et ils mangèrent. Les chameaux mâchèrent sur les herbes dures qui croissaient à hauteur de taille autour de l'oasis, tandis que les jeunes hommes cueillaient les fruits sauvages des arbres — les dattes et les figues — et chassaient les animaux du désert. La nuit, ils rôtaient du lièvre sauvage et du rat au-dessus d'un feu et conversèrent à propos de Tombouctou et de leurs rêves d'une gloire future. Ils ne parlèrent plus de la fille.

« Une fois quand j'étais jeune », dit Salif alors qu'il rongea un os, « je surveillais mon troupeau de vaches vers un embranchement à la rivière dans le Ghorma. C'était la nuit, et j'avais rassemblé mon troupeau pour patienter dans l'obscurité, faisant un feu à côté d'un ravin pour obtenir de la chaleur et de la lumière. Soudain, j'ai entendu des voix qui s'élevaient de l'obscurité et un camion apparut avec une arme lourde montée à l'arrière. Il était suivi par un autre camion, et les deux se sont arrêtés juste à la limite de la portée des projecteurs. Un moment plus tard, un homme habillé de vêtements larges d'arabe, avec un turban lui couvrant la tête et le visage et un fusil par dessus les épaules, pénétra dans le camp. Il avait des yeux bleus intenses, et soudain, il laissa tomber ce qui le voilait et j'ai vu sa longue barbe, qui volait dans le vent, à côté de l'eau. "Pouvons-nous rester avec vous ce soir ?" me demanda-

t-il dans un français approximatif. J'ai acquiescé. Deux soldats jetèrent un œil sur la falaise au-dessus pendant que l'homme qui était sans aucun doute l'officier en charge cuisinait un repas chaud de haricots et de riz, préparé avec l'eau de la rivière et assaisonné d'épices que je n'avais jamais goûtés auparavant. Nous parlâmes jusqu'à tard durant la nuit. "Notre guerre" me dit-il, "est une vieille guerre. Nous recevons nos ordres directement du Prophète, qui lui-même prit l'épée à la Mecque comme instrument pour construire un empire pour Allah quand les infidèles refusaient d'écouter sa sagesse. Notre guerre est ancienne", répéta-t-il, "nous sommes la descendance de longues lignées de soldats qui avant nous ont combattu des empires — des empires construits par des hommes et pour des hommes remplis de vanité, avec le but de se corrompre et de s'adonner à la gloutonnerie, l'immoralité et l'avidité. Ils ont combattu et nous combattons contre toutes les choses que tu vois autour de toi aujourd'hui. Et nous serons victorieux. Si Allah est avec nous, qui pourra s'opposer à nous ? Que ce soit dans cette vie ou dans la suivante, que la victoire vienne pour nous ou pour nos enfants, cela n'a aucune importance. La guerre est sainte et sera récompensée." Nous parlâmes longtemps de la signification du combat et des conséquences d'ignorer l'appel au Djihad. » Salif resta silencieux, enfoncé dans ses pensées.

« Qu'est-il advenu d'eux ? » demanda Aliuf.

« Pendant un temps, le leader resta à Tombouctou, s'installant dans l'une des mosquées qui étaient les mieux peintes et les mieux équipées grâce à des dons venant de l'étranger. Ils nous enseignèrent l'importance de suivre l'exemple du Prophète, non seulement par l'esprit mais aussi par les actes. Ils parlèrent des trois premières générations après le Prophète et de comment ces hommes connaissaient la bonne manière de vivre. C'était les Salafistes. Ils expliquèrent très clairement que la raison de notre pauvreté et de notre impuissance

se trouvait dans notre déviance par rapport aux voies qu'Allah avaient indiquées dans le Coran et les hadiths ; et que nous serions appelés à nous battre, que les infidèles ne relâcheraient pas leur emprise sur le monde de leur plein gré — qu'ils devaient être pourchassés. Et ils nous parlèrent du combat mondial pour reprendre notre place au centre du monde, celle que nous occupions auparavant — et comment rejeter le monde actuel et notre djinn en faveur de la loi de Dieu. Ils nous apprirent la Sharia. C'était revigorant — un nouveau monde en dehors des "lois" corrompues de l'Occident. »

Il était perdu dans ses pensées, et il y avait une certaine lueur dans ses yeux.

« Puis, un matin, ils s'en allèrent. Avec une ferme poignée de main et un sourire chaleureux, ils me répétèrent de me "souvenir de suivre l'appel de Dieu quand je l'entendrais", et ils étaient partis. Je pensai souvent à eux, pendant que je pêchais, ou gardais les troupeaux. Vivre une vie qui a un sens. Bien-sûr, je possède plus que beaucoup d'autres, et ma famille pourrait être considérée comme riche d'après les standards de Tombouctou — mais ce qu'il manque à ma vie, c'est un sens. C'est là mon plus grand chagrin. »

Leur séjour dans l'oasis qui disparaissait vint à sa fin, et ils rassemblèrent leur plus grand courage face à l'effort qui les attendait. Pendant des jours, ils avaient bu autant qu'il leur était possible. Leurs chameaux avaient bu jusqu'à l'étanchement. Ils s'étaient reposés, avaient mangé, et fait leurs prières. Il n'y avait rien à gagner à continuer à dormir à la belle étoile. Aliuf était soucieux, il n'avait amené qu'assez de gourdes pour une personne, et maintenant il fallait remplir deux bouches, tandis que les horizons de terres asséchées s'étendaient devant eux, dans un péril muet. Il avait confectionné quelques gourdes à partir de matériel trouvé dans l'oasis, mais elles avaient fuit, et sans les bons outils, il n'y avait pas moyen de les réparer. Malgré tout, ils les remplirent, montèrent sur leurs cha-

meaux, et commencèrent leur périple. Aliuf se retourna pour remercier l'oasis, qui semblait serein et rempli de satisfaction d'avoir servi d'abri aux jeunes garçons en errance — passant finalement à la postérité lors de ce qui semblait son dernier chapitre. Puis les deux garçons couvrirent leur visage et se jetèrent la tête la première dans la gueule du grand Sahara.

Chapitre 13

Les deux voyageurs étaient finalement arrivés à Tamanrasset après leur long et atroce périple qui devait les éloigner des malheurs du Mali. Quand Salif aperçut la ville, il en pleura presque. Il n'avait pas bien vécu le voyage, — les noirs africains, habitués aux grandes rivières et aux grands arbres ont du mal avec les vastes étendues de désolation des grands déserts, et Salif n'était pas une exception. Il avait commencé plein d'entrain et le cœur joyeux, plaisantant et allégeant leur situation comme seul un jeune homme pouvait le faire. Mais, à mesure que les jours se transformèrent en semaines et que les réserves d'eau s'amenuisaient, il commença à souffrir. Les réapprovisionnements occasionnels d'eau dégoûtante des puits profonds placés de façon intermittente dans le désert par les voyageurs — que seul un Touareg aurait pu trouver — étaient insuffisants et laissèrent en Salif une amertume qui durait dans sa bouche, chose dont il ne manqua pas de se plaindre souvent à Aliuf. Il n'y avait pas de nourriture, le soleil le transperçait comme avec la lame d'un couteau et monter le chameau lui chauffait la peau des cuisses — tout cela sans aucun espoir d'en voir la fin, parce qu'il n'y avait aucun répit au pas lent et bosselé des chameaux. Il avait tenté de descendre et de marcher pour soulager la douleur de ses jambes et de son dos, mais il réalisa que les collines de sable étaient impossible à grimper — une seule avait suffi à l'épuiser et à lui faire stopper l'expérience. Aliuf tenta de maintenir la bonne humeur des troupes, mais Salif était impossible à reconforter. « On va mourir ici », disait-il souvent, « Oh, qu'est-ce que j'ai fait ? Aucune fille n'en

vaut la peine. Pourquoi j'ai écouté ce fichu djinn ? » Puis, il se plaignait, maudissait le soleil ; ses lèvres gerçées et ses yeux bigleux et brûlés se levaient souvent vers le ciel.

Mais la nuit non plus n'apportait pas de repos. Les moustiques essaïmaient autour d'eux. « Bordel, d'où peuvent-ils bien tous venir ? » se plaignait Salif à Aliuf. Les températures plongeaient à la venue de l'obscurité, laissant le duo à la recherche d'un abri et de moyens de rester au chaud — et ils n'avaient rien à brûler pour faire un feu. Salif attrapa froid à cause des changements rapides de températures, et il cracha et toussota de manière bruyante pendant les derniers kilomètres du voyage.

« C'est fini ? Nous y sommes enfin ? » Salif ne cherchait même plus à cacher son inquiétude.

« Oui, mon ami, nous sommes arrivés. » Aliuf était exaspéré.

« Gloire à Allah », Salif était si déshydraté qu'il ne pouvait même pas laisser échapper une larme. « Je n'aurais pas pu supporter une autre nuit comme ça, dehors dans la rigueur du froid » marmonna-t-il avec une langue gonflée à travers des lèvres desséchées et craquelées. « Comment pouvez-vous vivre ainsi ? Ça me dépasse. »

« On s'y habitue, ton corps s'adapte », dit Aliuf. Il avait passé le voyage comme d'habitude, épuisé et assoiffé mais toujours avec la maîtrise de lui-même.

Ils se précipitèrent jusqu'au premier puits qu'ils aperçurent, d'où Aliuf tira de l'eau pour son ami et pour les chameaux, et ils burent à profusion, et longtemps. Quand ils eurent étanché leur soif, et lavé la crasse de leurs visages et de leurs têtes, Aliuf dit : « Ok, c'est le moment de découvrir comment notre arrivée sera accueillie. »

« Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu n'as pas dit qu'ils étaient de ta famille ? »

« Si, mais ils obéissent à un Amenokal différent, et il y avait eut de la tension entre les clans dernièrement. En plus... ». Sa voix tremblotait.

« En plus quoi ? »

« Eh bien, c'est juste... Bah, ils n'aiment pas vraiment les Africains. Ni les Arabes, si ça peut te consoler. »

Ils étaient arrivés aux portes de la vieille ville, un arc de bloc de grès avec des inscriptions en arabe gravées au-dessus. C'était assez haut et assez large pour que deux chameaux entrent en même temps, montés par deux hommes qui n'auraient pas besoin d'incliner leur tête. Il n'y avait pas de porte — cela faisait longtemps qu'aucun danger ne risquait de se présenter.

Aliuf connaissait bien l'histoire de la ville. Tamanrasset n'est-elle pas la plus grande des quatre capitales des terres touaregs, avec Tombouctou, Ghadamès et Agadez ? N'est-elle pas l'une des quatre passerelles vers le grand océan de sable ? Pour les Touaregs Tamanrasset était grandiose, elle rappelait l'époque où les routes des chameaux échangeaient des esclaves et de l'or des terres noires pour de l'étoffe et des épices de la Méditerranée et de l'Égypte. Elle était nichée sur un plateau entre les crêtes de l'imposant Hoggar, des plages fantastiques offrant aux voyageurs aventureux des vues s'étirant jusqu'à l'éternité, au-dessus de rochers sculptés dans des formes non naturelles par les vents violents du désert. Ces vents étaient plus commandés par le djinn que par les forces de la nature, djinn qui avait, au fil des millénaires, sculpté les montagnes dans des contours tordus et des formes fantastiques qui reflétaient leur agitation intérieure. Les maisons de la vieille ville étaient construites dans le style marocain, en blocs de banco durcis formant deux et parfois trois étages avec des toits plats. Des auvents pliants fournissaient de l'ombre pendant la journée, et se retiraient le soir pour offrir une veillée étoilée à ceux qui avaient choisi de dormir sur des nattes, sur le toit, pour éviter la chaleur

de l'intérieur durant les nuits sahariennes claires comme le cristal.

Le mur entourant la vieille ville, qui avait protégé ses habitants des brigands maraudeurs, était aussi fait de boue durcie haute de cinq mètres, avec des tours pour la garde, encore à moitié préservées. Désormais dans un but décoratif, le drapeau de la ville flottait toujours à côté du oued Tamanghasset et de son imposante oasis qui pouvait accueillir des milliers de chameaux, ce qui en faisait une importante escale à travers les vieilles routes d'échanges. Au fil du temps, la ville avait développé un rituel élaboré de traditions qui reflétait l'importance que les Imams et que les hommes considérés comme sages avaient assumé dans l'organisation de la ville. Les Arabes, les noirs Africains, les Berbères, les Touaregs, les Phéniciens et les Européens étaient tous passés par là à un moment ou un autre. La ville s'était même glorifiée d'avoir accueilli les ambassades de puissances européennes comme la Grande-Bretagne ou la France, qui cherchaient un avant-poste dans le désert pour faire sentir leur pouvoir, même dans les zones les plus profondes et les plus inaccessibles de leur domination.

Les légendes locales disaient même qu'un jeune ambassadeur français, cousin du roi, avait été exilé au poste comme le lieu le plus éloigné dont le roi avait entendu parler, après une liaison avec la femme d'un des plus puissants nobles de la cour du roi — qui avait demandé la tête du diplomate. Le cœur brisé de la perte de son amour, le consul, nouvellement installé, s'était mis à la recherche de sa ressemblance entre les femmes et les filles de la ville, portant son choix final sur la fille d'un Berbère qui vendait de l'étoffe et du coton. Il approcha l'homme, humblement d'abord, puis de façon plus agressive, exigeant finalement que le pauvre homme lui donne sa fille. Mais le berbère refusa. Le diplomate tint des banquets pour étaler sa richesse et son pouvoir ; il organisa des soirées raffinées qui duraient

toute la nuit — le vin coulant sur les olives et le fromage, devant les hommes les plus riches de la ville qui venaient partager le désespoir du diplomate. Mais celui-ci se vit encore rejeté par le pieux musulman. Offusqué par l'humiliation, il planifia un dernier acte si hardi qu'il savait que le berbère devrait accepter l'idée que Dieu sourit aussi aux hommes blancs. Il participerait à la Tafsir, en étant le premier homme blanc à faire la course des chameaux ; il en avait même acheté un pour un prix exorbitant à Alger, certain du fait qu'il ne pouvait pas échouer dans son défi contre le plus grand des coureurs touaregs. Il se prépara pendant des semaines, cherchant inlassablement à s'améliorer — et souvent, la nuit, il pouvait être aperçu à s'entraîner. Le jour de la grande course vint, et il s'aligna avec les autres — prêt à réclamer la jeune fille après avoir gagné ; mais quand le coup partit, son chameau prit peur, se précipitant à la place vers les premiers massifs du Hoggar. Aliuf pensait l'avoir aperçu une nuit — un homme blanc sur son chameau blanc, montant et descendant l'oued, espérant toujours prendre la femme berbère comme éternelle épouse.

« Qu'est-ce que je suis censé faire ? » Le geignement de Salif interrompit la rêvasserie d'Aliuf.

« Attends ici », dit-il avec un air ennuyé. « Je reviendrais te chercher. »

« Attendre ici, comme de la mousse sur de la roche ? »

« Oui », dit Aliuf, l'agacement grandissant dans sa voix, « c'est comme ça. Salif, prends sur toi. Je dois présenter mes respects et faire bonne impression. Souviens-toi, nous sommes en fuite. Nous ne voulons pas les mettre en colère et qu'ils nous signalent à la police locale — nous ne savons pas ce qu'ils feront et nous n'avons pas assez d'argent pour les soudoyer. »

« Ah, d'accord », fit Salif en hochant la tête.

Aliuf se dirigea vers l'entrée à pied, laissant ses chameaux derrière lui pour serpenter à travers les rues

étroites, essayant de se rappeler le chemin de la maison de son cousin. Beaucoup de temps s'était écoulé depuis son dernier voyage, et il finit par se perdre dans le labyrinthe. « Excusez-moi », il s'était retrouvé dans un petit square, avec une petite fontaine au centre projetant de l'eau brune, et il vit un homme assis à côté de l'eau regardant au loin. « Je suis à la recherche de la maison de Al Mahdi Ag Ghali. Je sais que ce n'est pas loin d'ici, mais je ne me souviens pas où exactement. »

« Oui, mon fils », dit l'homme, « vous êtes tout près. Prenez cette rue, passez trois portes vers le bas et vous verrez une porte peinte en vert. Frappez trois fois, puis reculez afin qu'ils puissent vous voir depuis le toit. »

« Merci monsieur. » L'homme le salua d'un signe de la tête.

Aliuf se tint devant la modeste porte verte. Rien ne distinguait cette porte de toute autre porte dans la vieille ville. Il frappa trois fois et recula pour se tenir au centre de l'allée. « Qui est-ce ? » dit une voix. « C'est Aliuf Ag Albachar, fils de Zeinabou Albachar. »

Silence.

« Je viens avec une demande. »

Le silence se prolongea, puis : « Vous êtes en avance, fils de Zeinabou ». La voix retentit à travers la ruelle.

« Oui. »

« Et vous n'avez pas informé de votre venue comme vous le faites d'habitude. C'est impoli. » À voix haute, et toujours depuis le toit.

« Abba, je ne voulais pas vous manquer de respect. Nous avons été obligés de changer nos plans. Offrez-moi un endroit où dormir, et je m'expliquerai — vous verrez qu'il n'était pas dans mon intention de vous manquer de respect. »

Après quelques instants, « Attendez ici. »

Aliuf attendit, tandis que l'après-midi se terminait et que le crépuscule approchant commençait à caresser la ville, la soulageant d'une partie de sa chaleur. Ses jambes commencèrent à souffrir de crampes ; mais,

malgré la douleur il se tint debout, n'osant pas s'asseoir de peur que l'aîné ne le croie insolent et ne le jette de la ville. Enfin, la porte verte s'ouvrit. Là, debout pieds nus, sans couvre-chef se tenait un petit homme, arrivant peut-être au menton d'Aliuf, de petite stature, avec un visage rasé, sauf une petite barbe taillée. Ses yeux brillaient, non pas de joie, mais d'agacement, saupoudré d'une certaine forme de curiosité. « Viens à l'intérieur », dit-il à Aliuf, en lui ouvrant le passage. L'intérieur de la maison était simple, le sol était couvert par des nattes et on y trouvait peu de meubles. Aliuf jeta les yeux sur un petit téléviseur accroché à des fils avec un boîtier satellite sur un côté et ses numéros affichés en rouge. La chambre était blanchie à la chaux, comme toute la maison d'ailleurs, et à travers le salon, plusieurs portes conduisaient à différentes pièces, avec une petite cuisine d'un côté et des escaliers qui de façon évidente menaient au toit. Il n'y avait rien sur les murs, sauf une épée suspendue à un crochet. Au lieu de canapés, des coussins ornaient le sol. Aliuf enleva ses chaussures.

« Je suis l'un des Imegharan, des Kel Ahaggar. Mon nom est Al Mahdi Ag Ghali. Qu'est-ce que tu cherches, en me prenant par surprise, et en te présentant à ma porte de cette façon ? »

« Abba », dit encore Aliuf, comprenant la pantomime et le respect des traditions, « je cherche refuge. »

Les yeux de l'aîné s'adoucirent. Les Touaregs étaient habitués aux problèmes, et héberger ceux qui se présentaient à leur porte faisait partie de leurs vieilles habitudes, surtout si l'autre était dans un moment de grande nécessité. Et cela malgré les conflits de clans qui existaient depuis le début des temps. C'est ainsi qu'ils ont assuré leur survie dans un monde qui a toujours été un endroit hostile pour les personnes apatrides.

« Viens, assieds-toi ici. Bois du thé avec moi et dis-moi de quoi tu cherches à te réfugier. »

Aliuf s'assit sur le coussin, prit le petit verre des mains de l'aîné, en le tenant par le rebord de peur de se

brûler et sirota l'amertume délicate et mousseuse. Le rituel bien rodé calma son esprit après sa course si longue. Le premier verre était fort, mais servit à enlever le goût du désert. Le vieil homme remplit à nouveau le verre et Aliuf but à nouveau, cette fois le thé était délicat à rendre fou d'amour. Aliuf prit un troisième verre, doux à prendre du plaisir, et la panique qu'il avait ressentie depuis qu'il avait appuyé sur la gâchette, paraissait être si lointaine maintenant, et le souvenir s'effaçait un peu sous la protection de l'Amghar. « Vous voyez, Abba, encore une fois, nous Touaregs du Mali, nous sommes entrés en conflit avec ceux qui occupent notre terre. »

« Je n'ai rien entendu de tel », dit le vieil homme.

« Ce n'est pas une grande lutte, mais une petite. Elle implique seulement ma vie, et celle d'un autre — et bien sûr celle de ma famille, parce que je suis maintenant un fugitif. »

« Quel est le problème ? »

Aliuf inspira, décidé de dire à l'aîné toute l'histoire, du début à la fin. Pendant les minutes qui suivirent, l'homme resta assis, fixant une mouche qui était venue se reposer sur le panneau supérieur d'une fenêtre, qui donnait sur la ruelle de l'autre côté de la maison. Il s'assit patiemment, sans rien dire, jusqu'à ce qu'Aliuf eut complètement fini de parler. L'après-midi expirait dans une explosion d'orange et de violet qui pouvait être aperçue à travers la fenêtre. L'homme s'assit, et continua si longtemps à réfléchir qu'Aliuf commença à se demander s'il s'était endormi. Mais il savait mieux qu'il valait mieux ne pas l'interrompre.

L'aîné dit enfin : « N'est-il pas possible de plaider auprès du gouvernement de là-bas ? »

Aliuf haussa les épaules.

« Et cet autre garçon. Qui est-ce ? »

« C'est un ami, un fils de Tombouctou. »

« Mais il n'est pas Touareg. »

« Non, Abba, il n'est pas Touareg. Nous sommes liés par d'autres obligations. »

Le vieil homme tourna son regard vers le jeune homme. « Vous pourrez trouver refuge et protection ici. Il y a une maison où vit un de mes neveux. Il va et vient — il surveille les chameaux, s'installe sur les marchés et commerce souvent sur les routes entre ici et Sabha. Vous pouvez y rester le temps de régler vos affaires et de planifier vos projets. Soyez invisibles ; nous ferons les démarches nécessaires en ce qui concerne votre situation et nous vous informerons sur les conséquences qui vous attendent en cas d'éventuel retour au Mali. Avez-vous un peu d'argent ? »

« Honnêtement, non. »

« Alors, vous allez travailler avec les chameaux et vous occuperez d'autres emplois comme intérimaires pour gagner l'argent dont vous avez besoin pour manger. Je vous préviens, nous sommes un peuple tranquille dans une ville qui n'est désormais plus la nôtre. Nous ne voulons aucun problème ; si vous causez des problèmes, nous serons obligés de vous jeter hors des murs de la ville. »

« Je comprends. »

« Une dernière chose », dit le vieil homme à Aliuf, tandis qu'ils se levaient. « Je crains dans mon cœur que tu n'aies emprunté un chemin de grande douleur et de grand malheur. Vous avez écouté le djinn surnois et causé des problèmes qui ne seront pas facilement réparés. Il y a une aura malsaine autour de vous, les étoiles la nuit dernière étaient peu visibles, et ce matin, les schémas de vol des oiseaux laissaient présager certaines mauvaises nouvelles — je ne peux que supposer qu'elles sont liées à votre arrivée. » Le vieil homme sortit un morceau de tissu noir. « Cela pourrait vous prémunir contre la surnoiserie de votre djinn, mais seulement si vous choisissez la voie de la lumière au lieu du chemin des ténèbres. Je te préviens, tu gardes mauvaise compagnie. Ce garçon qui t'accompagne ne

t'apportera que des peines — libère-toi de lui tant que tu le peux, il n'est pas des nôtres et ne respecte pas nos us et nos coutumes. Il est des terres noires, vers le sud, des lieux sans morale et sans traditions. Les gens de ces endroits sont souvent des insensés. »

« Oui, Abba. Merci de ta compréhension et de ton secours. Vous ne saurez même pas que nous sommes ici — nous serons comme vos enfants. Et toute l'aide que nous pouvons donner à vous et votre famille, nous la donnerons avec joie et elle allégera vos fardeaux. »

« Rappelle-toi de mes paroles. Maintenant, va, mon domestique va vous conduire à votre logement. »

Aliuf trouva Salif affalé à côté de l'entrée voûtée de la ville, légèrement endormi. La nuit était déjà tombée sur eux, mais Aliuf ne s'en rendit même pas compte, à cause de toutes les lumières électriques flamboyantes des maisons, le long de la rue. Ils avaient laissé les chameaux en dehors de la ville, dans un enclos surveillé par l'eghiwan, et s'étaient frayé un chemin à l'intérieur de la vieille ville. Sur la route, Aliuf pouvait percevoir des grésillements de nourriture et pouvait sentir l'arôme piquant de viandes, de fromages et de pains, tandis qu'ils cheminaient le long des ruelles, ensemble, en silence, progressant vers le centre du labyrinthe. Ils en eurent l'eau à la bouche, mais ils n'osèrent rien dire de peur que Dieu ne mette en doute leur sincérité. Les allées se redoublèrent si souvent qu'Aliuf perdit la trace de l'endroit où ils allaient, faisant confiance à son guide jusqu'à ce que finalement ils en viennent à se tenir devant une porte simple, d'une couleur qu'Aliuf ne pouvait discerner dans l'obscurité. La maison était dans le noir et le domestique tourna la poignée, ouvrit la porte et entra sans prévenir.

« Le neveu de l'aîné ne doit pas être à la maison », déclara Aliuf à Salif, qui hocha la tête. Le garçon indiqua la chambre avec deux matelas sur le sol et la petite salle de bain qui avait de l'eau courante et une douche,

et partit en fermant la porte derrière lui. Aliuf et Salif se relayèrent tous les deux pour laver les semaines de crasse de leurs corps — Salif le premier. Cela faisait si longtemps pour Aliuf que, pour un moment, il s'oublia lui-même ainsi que sa situation, contemplant les ruisselets bruns qui s'écoulaient de lui, dans des filets d'eau toujours plus clairs. Lorsque les flux devinrent transparents, il alla dans la chambre pour trouver des vêtements basiques disposés sur son lit, qu'il enfila avec gratitude, et il entra dans le petit salon. Sur la simple table carrée en bois, le duo trouva du fromage, du pain et des pièces froides de chèvre, ainsi que des pommes. Jamais ils n'avaient osé imaginer un tel festin, et ils dévorèrent la nourriture, ne repoussant la table que lorsqu'il n'y resta plus rien. Ils repartirent dans la chambre sans dire un mot et s'effondrèrent sur leurs matelas, s'endormant instantanément.

Ce fut le lendemain soir, au moment où Aliuf se réveilla, ayant dormi presque 24 heures, qu'il eut faim. Il trébucha dans le petit espace de vie pour trouver la table à nouveau dressée avec du pain, du fromage, des tomates, du concombre, un bol de yaourt — et encore plus de pommes. Il y avait une grande cruche d'eau, et tandis qu'il était à table, on frappa doucement à la porte. Quelqu'un entra sans attendre de réponse. C'était l'Amghar. Aliuf se leva immédiatement.

« S'il te plaît, assieds-toi, mange. »

« Je tiens à vous remercier », dit Aliuf à haute voix à l'aîné, pendant que celui-ci s'asseyait à côté de lui, refusant toute nourriture mais utilisant son poignard pour couper dans une pomme, projetant des gouttes de jus au visage d'Aliuf et remplissant la pièce du vif arôme de la force tranquille. « La nourriture a été merveilleuse, et je n'ai jamais aussi bien dormi. »

« Qu'en est-il de ton partenaire ? »

« Il dort encore, Abba, il n'a pas l'habitude des déserts comme nous autres. S'il ne se réveille pas rapidement, j'irais le réveiller. »

« C'est mieux qu'il dorme, pour l'instant. »

« Oui. »

« J'ai fait comme nous avons convenu, en usant de mon influence au-delà du Hoggar par rapport à votre, euh, à votre situation. »

« Oui, et... ? » Aliuf s'arrêta, un morceau de pain à mi-chemin entre l'assiette et sa bouche.

« Trois corps ont été retrouvés, des soldats maliens évidemment. Ils ont eu de multiples blessures par balles », il regarda vers le coin où le fusil d'Aliuf était calé derrière une porte, « et avaient été enterrés dans une tombe peu profonde derrière une grande dune, à peine à 100 pas de là. Les busards avaient dévoré une bonne partie des corps, mais ils avaient encore leurs étiquettes militaires et ont pu être identifiés. »

« Ils ont des soupçons sur qui l'a fait ? »

« Les rapports de l'armée indiquent un peu plus loin que deux hommes — un Touareg et un autre noir, peut-être Fulani ou Songhaï, ont été observés se dirigeant vers le nord dans une petite caravane de trois chameaux, avant de disparaître dans les sables. »

« Mais ils n'ont pas de noms ? » L'espoir rayonnait enfin de la voix d'Aliuf.

« Ta mère a signalé ta disparition aux autorités lorsque tu as omis de revenir de Taoudenni. Comme l'ont fait les parents d'un certain Salif Dicko après que ce jeune homme ait disparu de Tombouctou. Enfin, un bus plein de passagers qui a été arrêté à la frontière de l'Algérie a déclaré avoir remis ce Salif à trois soldats à un barrage au milieu du désert. »

Le cœur d'Aliuf se brisa.

« Je crains qu'il y ait des gens des services de sécurité à votre recherche — oui, vous deux — et avec l'envie de vous poser quelques questions. »

Voilà, il n'y avait pas de retour en arrière possible. Qu'est-ce qui se présentait à lui ? À quoi ressemblera la vie d'apatride ? Celle d'un homme recherché ? Celle d'un fugitif ? Une vie anonyme, vécue dans le sable en évitant les frontières arbitraires contrôlées par des hommes corrompus, et les barrages routiers destinés à extorquer une somme dérisoire à un modeste contrebandier, à moins qu'ils ne voient en lui l'occasion d'une prise plus importante, plus lucrative ? Il fronça les sourcils ironiquement. *On dirait la condition touarègue d'il y a longtemps*, se dit-il. « Merci beaucoup, Abba. »

Juste à ce moment-là, Salif se réveilla et il entra en titubant dans le petit salon blanc délavé, tout en se frottant les yeux. Bonjour », dit-il en tendant la main.

« Bienvenue », déclara l'Imegharan sans prendre sa main, passant du français formel à son plus fluide Tamasheq, « nous sommes heureux de vous recevoir. »

« Merci », répondit Salif, paraissant mal à l'aise avec la formalité. « Je n'ai jamais aussi bien dormi, moi qui pensais mourir dans le désert. »

« Accompagné par un des nôtres, c'était très peu probable », dit-il, « quelles que soient vos circonstances. »

« L'Amghar vient de me dire », reprit Aliuf, « que les corps des soldats ont été découverts. »

Salif lui lança un regard foudroyant.

« Nous n'avons pas de secrets avec ceux qui pourraient nous aider ici », dit-il à haute voix, grondant son ami, « nos traditions dictent que nous veillons les uns sur les autres. »

« Oui, nous nous soucions les uns des autres », déclara l'Amghar, « Vous, cependant, eh bien — vous savez qui vous êtes, et qui vous n'êtes pas. »

« Je sais », dit Salif, « que je ne suis pas l'un des vôtres. Mais je sais aussi que, pour une raison quelconque, Allah et les djinns m'ont lié à Aliuf. Nous nous sommes rencontrés il y a des années et nous voilà, dans un pays étranger avec une difficulté que, quoi que vous en pensiez, aucun de nous n'a choisie. Nous devons

voir plus loin et trouver le plan qu'Allah a tracé pour nous dans ce pays sec et aride, de peur de tomber dans l'oubli ou pire, de nous soustraire à l'obligation que nous avons reçue de Dieu. »

Aliuf était impressionné, il n'avait jamais entendu son ami parler de cette façon. *Peut-être qu'il y a plus en ce garçon que j'ai pu le croire*, pensa-t-il en lui-même.

« Hélas, vous avez raison », acquiesça l'Amghar à Salif, en hochant la tête. « Vous êtes arrivé à notre porte, et Allah qui veut tout et planifie tout doit avoir un but dans votre visite. Votre destinée est liée à celle de nos parents — votre avenir et même votre passé font maintenant partie de la grande histoire des Touaregs. Nous vous recevrons et nous vous bénirons — et nous allons vous offrir notre protection pendant que nous le pourrions. Maintenant », le vieil homme se leva, « je dois rentrer à la maison. Mangez ! Demain, ou après-demain, ou le surlendemain, Allah ou le destin vous éloignera de nous. Mais pendant que vous êtes ici, il y aura des travaux à faire pour vous », et il se dirigea vers la porte, en regardant à nouveau le fusil dans le coin. « Il n'y a pas de place pour ça ici, nous sommes des gens pacifiques qui n'ont pas de lutte avec les autorités que Dieu a placées au-dessus de nous. Rappelez-vous en », et il était parti.

Longtemps après que le vieil homme soit parti, ils restèrent assis en silence. Aliuf avait mangé à sa faim, mais Salif, toujours affamé par l'épreuve, mangea comme si c'était son dernier ou son premier repas.

Enfin, quand sa faim fut rassasiée, Salif se pencha en arrière sur sa simple chaise en bois, en regardant Aliuf droit dans les yeux. « Nous avons des ennuis », dit Aliuf, et il commença à raconter toute l'histoire à son ami. Le garçon devenu jeune homme écouta son protecteur tout en rognant un morceau de viande de chèvre et en jouant avec un morceau de fromage, le plongeant avec du pain dans le lait de chameau. « C'est quelque chose à laquelle nous pouvions nous attendre », dit

Salif, alors qu'il digérait leur situation et envisageait l'avenir. « Je te suis reconnaissant », dit-il à Aliuf. « Sans ton intervention, j'aurais été torturé et jeté mort au fond du Niger. »

« Pas le temps pour ça », dit Aliuf. « Comme tu l'as dit, nous sommes dans cette situation ensemble ; au moins jusqu'à ce point. Nous ne pouvons pas négliger ce que le vieil homme a dit ». Ils restèrent assis tous les deux en silence à penser à ce que l'avenir leur réserverait, jusqu'à ce que la nuit eût pris à nouveau possession de la vieille ville — cette ville qui était leur nouvelle maison.

Chapitre 14

Le lendemain matin, Aliuf se réveilla avec l'appel à la prière bourdonnant dans ses oreilles pour constater que Salif était déjà sorti. Il prit un simple petit-déjeuner fait de café au lait et de pain et se mit à laver ses vêtements, encore sales du long voyage dans le désert, avant de les accrocher à sécher sur les cordes à linge, sur le toit. Tandis qu'il les accrochait sur la corde il regarda au-dessus de Tamanrasset. Ce n'était pas sa première visite ici, mais cette fois, ce n'était pas la fin de son parcours, mais le début — sa passerelle vers un monde beaucoup plus grand. Il pouvait voir le souk de la vieille ville, entouré par les minarets carrés construits dans le style marocain. Dans le petit souk, des commerçants de jour transportaient des pots et des casseroles, des tissus colorés et des fruits secs. Les vendeurs à l'unité vendaient de la crème glacée ou du thé chaud et les étals de petit-déjeuner étaient pleins de gens sur le chemin de leur emploi — emplois qui avaient toujours déconcerté Aliuf : des gens en costumes allant s'asseoir à l'intérieur de pièces climatisées derrière un bureau pour regarder des écrans ou pousser des papiers d'un côté de leur bureau à l'autre. Ce monde, il était heureux qu'il ne soit pas le sien.

« Hey », la porte d'entrée claqua et il entendit la voix de son ami, « où es-tu ? »

« Ici. »

Le jeune homme monta les escaliers. Il s'était douché et portait des vêtements propres — un jean et un t-shirt. À ses pieds se trouvaient encore les sandales en peau de chameau, qu'il avait reçues d'Aliuf sur le trajet. « Où tu l'as eu ? », en montrant le jean.

« Peu importe, je pense qu'il y a quelqu'un à la porte d'entrée ». Ils descendirent pour trouver le domestique tenant une note. Aliuf prit la note et l'ouvrit, la lisant soigneusement plusieurs fois. Salif la lui prit, mais trouva que c'était du charabia, « Qu'est-ce que c'est ? »

« Hein ? Oh, c'est du *Tifinagh*. Nous l'avons appris à la lumière du feu pendant notre temps libre. Notre langue est plus ancienne que toutes les autres, et ces lettres », il souleva la note faite de points et de motifs étranges, « c'est en fait du phénicien — nous avons pris leur alphabet lorsque nous avons commencé à écrire, mais nos traditions orales sont bien antérieures à leur arrivée. »

« Mais qu'est-ce que ça dit ? »

« Oh, c'est vrai ! C'est de la part de ma mère. Elle nous remet entre les mains puissantes d'Allah. Mais cette partie ici », dit-il en montrant une phrase du doigt, « est, eh bien, elle est dure. "Tu n'étais jamais heureux ici, tu n'aurais jamais pu te consacrer aux chameaux et aux sables. Je vais prier chaque jour et chaque nuit afin que tu trouves l'endroit où ton esprit pourra être enfin en paix." »

« On dirait qu'elle comprend. »

« Elle est triste. Je l'ai rendue triste. » Aliuf s'effondra sur la petite table. « Je suppose que je savais qu'elle le serait — évidemment. Mais en lisant ses mots, je peux l'entendre parler dans ma tête. Je lui ai brisé le cœur. Non seulement parce que je suis parti, mais parce qu'elle savait que dans mon cœur, je *voulais* partir. »

« Ainsi va le monde », Salif était encore sérieux, « nous grandissons, nous apprenons et ensuite nous battons. Les hommes doivent se faire une place pour eux-mêmes avant d'appartenir à d'autres. »

« C'est là ta façon de penser. Ce n'est pas la nôtre. »

Le silence fut interrompu par le jeune garçon se raclant la gorge, tendant la main à nouveau avec une autre note, celle-ci en français. « Elle est du Amghar, il nous donne nos tâches. Ils nous offrent la protection, de

la nourriture et un abri, nous devons leur rendre par le travail. »

« Quel genre de travail ? » Salif était suspicieux.

« Le genre que je connais, prendre soin des chameaux. »

« Des chameaux ? » dit Salif. « Je n'ai pas fuit mon monde pour m'occuper des chameaux puants de quelqu'un d'autre. »

« C'est pour l'instant », dit Aliuf d'une voix ferme ; Salif lui jeta un regard perçant, « nous honorerons la demande et les risques qu'ils ont pris en nous donnant refuge. Nous allons faire le travail qu'ils nous demandent. » Il n'y avait pas de place pour débattre, et Salif savait apparemment à ce moment qu'il était préférable pour lui de se taire.

« Dites au Amghar », dit Aliuf au domestique, « que nous nous présenterons aux corral dans un délai de trois jours. Tout d'abord, aujourd'hui, je dois offrir mes respects au Tamenokalt. » Le garçon hochla la tête et partit.

« Qui est-ce ? »

« Une reine, notre première reine. »

« Quoi, une reine ? Quelle reine ? Hey ! » Salif était railleur, suivant son ami silencieux à travers la porte.

Chapitre 15

Aliuf se tenait pieusement à côté du monticule fait de boue et de roche qui se trouvait au milieu de l'aridité environnante, couronné de parois rocheuses. Il y avait une entrée arrondie à la hauteur d'un demi-homme qui était obstruée avec une pile de roches soigneusement placées. « Qu'est-ce que c'est ? » demanda Salif. « Je pensais que nous rendions visite à une reine ? »

Ils avaient chevauché leur chameau pendant presque deux jours, après avoir emballé un peu de nourriture de voyage, des viandes et des fruits secs avec des noix et de l'eau. Pendant tout le voyage Aliuf ne dit rien, et Salif était devenu de plus en plus perplexe — ce qu'il ne cacha pas en poivrant Aliuf avec des questions qui restèrent sans réponse. Enfin, ils se retrouvèrent devant le grand monticule de terre, qui reposait abandonné au milieu de nulle part.

Assis devant le monticule, la seule personne qu'ils avaient aperçue pendant ce qui semblait une éternité était une vieille femme. Elle était appuyée sous une structure de fortune en étain, et tout en face d'elle il y avait un assortiment de bibelots — une vieille croix touarègue, un poignard, plusieurs ensembles de boucles d'oreilles touarègues en argent et ce qui ressemblait à un revolver très vieux, poussiéreux et usé — tous sur un vieux bureau déformé qui reposait au sommet de deux blocs de béton.

« Pour mille dinars, je vous raconte l'histoire de cet endroit », dit-elle. Ils plongèrent dans leurs poches jusqu'à trouver la somme, et elle prit les pièces de monnaie, et, tandis qu'elle souriait, son visage laissa apparaître les marques du temps.

« Il y a plus de mille cinq cents ans », dit-elle, et sa façon de parler laissait voir qu'elle était une femme d'une certaine éducation, en dépit de son apparence et de l'isolement, « avant la venue du Prophète, avant la construction de la basilique Sainte-Sophie, avant l'arrivée des Ottomans ou des Arabes, il y avait une femme puissante berbère — fille du roi du Tafilalet. La cour de ce roi était grande — des seigneurs berbères venaient de toute la région, du Fezzan, et même les grands nobles Guanches quittaient leurs îles pour s'y rendre. Ils venaient voir ses richesses, se prosterner devant sa gloire et l'honneur de la société pleine d'ordre que ce grand homme avait construite. » Elle arrêta un instant, reprenant son souffle.

« Mais il arriva que, à ce moment là traversait un djinn surnois nommé Iblis. C'était le plus grand de tous les djinns et le plus virulent, cherchant toujours à faire du mal, détruire, et perturber. Il devint jaloux du Roi de Tafilalet, père d'une belle princesse nommée Tin Hinan. La légende raconte qu'il alla voir le grand roi et lui dit : "Vous, qui pensez que vous êtes si puissant et si sage, si honoré dans le cœur des hommes. Suivez-moi, faites comme je commande, et je doublerai votre prestige." Mais le roi était un homme qui craignait Dieu, et il connaissait la méchanceté du djinn. Il refusa. "Si vous ne le faites pas", lui aurait dit Iblis, "je vais vous faire regretter le jour où votre grandeur a attiré mon attention." Mais le roi refusa de nouveau.

Peu de temps après, au cours de l'une des audiences périodiques que Dieu tenait avec le djinn, avant qu'Allah se mette en colère et les bannit une fois pour toutes de sa présence, Iblis dit à Allah : "Le grand roi de Tafilalet se vante que sa richesse et sa puissance rivalisent avec la vôtre, ô Dieu", en cherchant à le faire réagir. L'histoire dit qu'Allah répondit : "Mais le grand roi dont vous parlez ne cesse de me remercier pour sa prospérité." "Bien sûr" répondit Iblis, "et c'est la raison

de cette richesse — il vous loue, puis rit derrière votre dos. Permettez-moi de le détruire et il vous maudira."

"Tu peux le détruire", répondit Allah, "mais ne lui fais point de mal." »

« Qu'est-il arrivé ensuite ? » demanda Salif, en retenant son souffle.

« Iblis commanda une armée de djinns contre le grand roi de Tafilalet sur les plaines du Jbel Bani sous la garde vigilante des imposantes montagnes enneigées de l'Atlas. Le roi fut vaincu, ses armées dispersées aux quatre coins et les nobles sous son contrôle cessèrent de lui offrir leur protection. Mais il refusa de maudire Dieu. Iblis se présenta à nouveau devant Allah, en le suppliant, "Il a encore des richesses, laissez-moi les lui prendre et il vous maudira et mourra". On dit qu'Allah, convaincu de la vertu de son serviteur, répondit : "Oui, prends ses richesses, mais ne lui fais pas de mal." Alors une grande inondation naquit des montagnes, détruisant ses champs et ses récoltes et mettant à nu son royaume. Le grand roi était ruiné, ses esclaves et ses vassaux fuyaient pour sauver leur vie et sa famille se mit à errer dans l'ancien grand palais, en haillons, à la recherche de rats à tuer pour se nourrir. Mais là encore, le roi ne maudit point Allah. "C'est à cause de l'amour de sa magnifique fille, Tin Hinan. Prenez-lui son amour, et il vous maudira et mourra." »

Aliuf suivit la vieille femme pour siéger sous un arbre clairsemé qui avait survécu à la sécheresse car ses racines avaient plongé plus profondément dans la terre que la plupart, et il s'assit. Salif le rejoint, « A-t-il maudit Allah ? »

« La légende raconte qu'Allah dit à Iblis : "Dites au bon roi de prendre Tin Hinan dans les gorges du Dadès et quand ils atteindront le point le plus bas — le plus proche des enfers — qu'il doit la sacrifier sur une pierre plate avec un poignard." Iblis était rempli de joie, et alla remettre le message au roi déchu du Tafilalet. Mais quand le roi alla voir Tin Hinan pour lui faire part des

commandements d'Allah, la belle femme se mit à rire : "Vous voulez me faire perdre ma vie pour certaines disputes ridicules ?"

"C'est la volonté d'Allah" lui dit le roi, ce à quoi elle répondit : "volonté ou non, c'est de la folie". Durant la nuit, tandis que le roi et Iblis dormaient tous deux, Tin Hinan quitta Tafilalet à dos de chameau accompagnée seulement de sa servante Takamat. Ils arrivèrent ici », la vieille femme fit un geste, pointant les montagnes du Hoggar, leurs formes étranges et envoûtantes, accentuées par leur aridité, « et elle nomma tous les Berbères du désert d'après elle-même — nous donnant le nom de Touaregs. Elle devint notre première reine — et nous sommes ses sujets éternels. »

Ils restèrent assis pendant un certain temps, regardant la vieille tombe et au-delà, le désert, berceau d'une grande civilisation. Salif parla enfin, « C'est une histoire formidable. Je n'en avais aucune idée. »

« Oui, elle l'est, c'est une de mes préférées », dit Aliuf.

« Tu es déjà venu ici avant ? »

« Quelques fois — lors de chaque séjour à Tamanrasset nous faisons le pèlerinage et venons écouter le conte. Avant, c'était toujours à la fin de mon séjour — cette fois-ci, il semblerait que mon voyage ne fait que commencer. »

« C'est la raison pour laquelle nous nous accrochons si farouchement à notre auto-détermination et nos traditions », poursuivit la vieille femme, après s'être levée à nouveau pour revenir à sa structure en étain et attendre ses prochains clients, « la civilisation de notre peuple tire ses origines de la défiance envers Dieu lui-même. Comment pourrions-nous plier devant les hommes gras et corrompus qui prétendent avoir le droit de nous commander ? Et en échange de quoi ; d'un puits d'eau, d'une école pour endoctriner nos enfants ? D'une clinique où leurs médecins examinent nos femmes ? Non — nous sommes peut-être pauvres, mais ce n'est pas notre plus grande préoccupation, c'est là qu'ils se

trompent. Nous sommes des gens d'honneur, fiers de notre pauvreté et inébranlables dans notre détermination à reconstruire le monde que Tin Hinan nous a laissé, et que nous avons perdu. »

« C'est ce que j'ai toujours dit aussi », dit Salif avec sympathie. « Vous savez », ajouta-t-il, « je viens de rien, je n'allais nulle part avant que je commence ce périple. Mais en moi je sens, en quelque sorte, que vous rencontrer — qu'apprendre l'existence de cet endroit et écouter les histoires de votre peuple a aussi un sens pour moi. Non pas parce que je prétends partager votre histoire — elle est à vous seuls ; mais parce qu'elle me donne la conviction que mon histoire, que la nôtre, doit avancer vers la grandeur. »

« Oui, je suppose », dit Aliuf à haute voix.

« Tu sais ce qui m'effraie le plus ? » demanda Salif. Ils étaient retournés monter leurs chameaux pour commencer le voyage de retour vers Tamanrasset. La vieille dame était toujours assise sur la chaise en plastique blanche sous le toit de tôle, et Aliuf ne pouvait pas s'empêcher de se demander qui elle était et comment elle s'y rendait tous les jours — et pourquoi elle revenait à cet endroit tous les jours alors qu'elle passait évidemment tant de temps seule.

« Quoi ? » répondit-il à Salif.

« Qu'on puisse passer sans laisser de trace. Que je puisse ne laisser aucune marque que j'étais là, aucun indice à ceux qui viennent après moi sur ce qui m'a fait rêver et me battre — ce pour quoi je vivais. Mes ancêtres gardaient les vaches et pêchaient dans les rivières ; ils se sont mariés et ont donné vie à des enfants. Ils ont observé leurs enfants grandir, puis leurs petits-enfants. Je vois ça, et ça me terrifie. De la poussière je suis venu, et à la poussière je vais, je sais qu'il n'y a rien que je puisse faire à ce sujet. Mais je ne m'en irai pas en silence. Ils sauront que j'ai existé. Ils sentiront que je suis passé, je vais m'en assurer. »

« Mon peuple », dit Aliuf à haute voix, « glorifie ses ancêtres, ses coutumes et ses traditions. Protéger et promouvoir cela, comme Tin Hinan l'a fait, est la plus grande gloire d'un Touareg. Mais cela fait bien longtemps que le grand empire du Tamenokalt a disparu, et nous avons languì dans la pauvreté, en étant les serviteurs de ceux qui rampaient encore dans la boue quand nous écrivions et nous combattons. Nous n'avons pas toujours été comme tu nous connais aujourd'hui. Il y a longtemps le Sahara était une magnifique plaine avec des animaux et des cultures. Mon peuple chassait et bâtissait des constructions. Pendant des milliers d'années, nous avons vécu dans le confort de cette grande plaine. Puis les temps froids durèrent et les plaines s'asséchèrent. Nous avons recherché la prospérité, et dans nos pérégrinations, nous avons trouvé le Nil — et nous avons établi là nos bases. Puis, nous avons dirigé les routes commerciales entre le Nil et le Niger, et au-delà — et ce avant même les anciens Hébreux. *Nous* avons construit les grandes pyramides. *Nous* avons construit les villes. *Nous* étions les Égyptiens d'origine. Puis les Romains nous ont repoussés dans nos déserts — où nous avons toujours été de toute façon, pour ceux d'entre nous qui étaient forts en tout cas. Nous avons résisté, repoussant les *qanats* de plus en plus pour tenter de garder en vie nos coutumes — celles des anciens Garamantes, qui étaient capables de construire des civilisations, même dans le sable. C'était possible pour ceux qui étaient prêts à faire leur vie autour de petits trous dans le sol — mais pour les nomades et les guerriers, le désert touareg profond ne convient pas. Le Tamenokalt rassembla les derniers d'entre nous, sauvages et fiers — jusqu'à ce que les Arabes ne viennent et ne brisent ce qui restait, nous repoussant plus profondément au fond de nos déserts. Pourtant, nous sommes toujours là et nous luttons encore pour nos terres — des terres qui étaient à nous bien avant qu'eux-mêmes n'existent. »

Aliuf monta à nouveau sur le monticule, « Nous sommes donc ici, à l'endroit de la sépulture de notre grande reine, qui a pris les tribus dispersées qui ont essaimé à travers l'immensité du désert et nous a réunis ; nous donnant la culture, les traditions — elle est la première de nos matriarches. Les Français l'ont "découverte" il y a cent ans », il rit profondément, mais sans joie. « Nous voyageons ici depuis un millénaire pour lui rendre hommage. Ils ont profané sa tombe, que nous avions gardée intacte pendant des siècles. Ensuite, les Algériens ont transgressé son repos, l'emmenant loin de la patrie du désert, la saisissant pour l'afficher dans l'un de leurs maudits musées. Mais elle ne leur appartient pas. Elle est morte ici, il y a si longtemps, après les avoir fui. Elle est morte sur sa terre, sur notre terre, cette terre que nous avons perdue parce que nous étions faibles. Ses regards vides, faisant face à des étrangers obèses derrière une vitre épaisse, sont comme une accusation, un rappel constant — que nous n'avons pas su la protéger. Comme tu as entendu l'Amghar le dire, nous n'osons plus défier nos dirigeants désormais. Du moins pas encore. Mais les vents au-dessus des sables sont en train de tourner. Notre heure reviendra. »

Chapitre 16

Pendant une saison Aliuf et Salif travaillèrent avec les chameaux. C'était un travail harassant, effectué dans la chaleur. Ils préparaient les chameaux pour leurs voyages, parcourant de grandes distances pour trouver le foin, pour le ramener et s'assurer que les chameaux mangeaient. Ils les brossaient, les lavaient, et nettoyaient leur fumier. Salif découvrit que malgré le fait que les chameaux se moquaient et crachaient, ils étaient en fait assez dociles et amicaux quand ils étaient traités avec respect, comme des vieillards ratatinés — chose qu'il n'apprit qu'après de bien nombreuses altercations qui le laissèrent couvert d'excréments ou de boue, tandis qu'Aliuf se tordait de rire au sol.

Chaque matin avant que le soleil eut invoqué l'appel à la prière, ils se réveillaient pour manger du pain et du vieux fromage, buvant du café fort en goulées avant de courir aux corrals à travers les ruelles tranquilles de la vieille ville. Aliuf adorait les aubes de cette ville. C'était le moment le plus paisible de la journée, qui faisait oublier la chaleur du jour. Le soleil se suggérerait dans l'obscurité de la nuit, au loin, depuis l'est. Les seuls bruits étaient ceux de leurs sandales qui claquaient sur les pavés froids, et le chat qui sautait occasionnellement dans l'obscurité sur une proie invisible. À l'intérieur des maisons qui moolaient la ruelle, ils pouvaient entendre les sons de personnes se réveillant — une douche, le grésillement d'un petit-déjeuner, un bébé qui pleure. Les odeurs de café frais et de pain chaud flottaient dans les ruelles. En arrivant dans les corrals en dehors de la ville, ils trouvaient les chameaux déjà éveillés, et arrivaient avec une mentalité joueuse mais aussi inquiète

face à la journée de travail qui les attendait. Ils faisaient leur travail en silence et avec satisfaction, appréciant la sueur coulant sur leurs visages et la contraction de leurs muscles, suite de leurs efforts. Ils retournaient dans leur maison le soir, bien après le coucher du soleil, pour se doucher et faire partir l'immondice accumulée au cours de la journée. Ils mangeaient un repas de couscous et de mouton en sauce sur le toit de leur maison, en regardant le vieux souk, et en allant se coucher tôt en prévision de la prochaine journée de travail. C'était une vie réglée. Elle était honnête et avait un sens.

Aliuf remarqua que, pour Salif, qui n'avait jamais été un homme laborieux — occupé qu'il était la plupart du temps par sa propre ambition — le travail semblait pour une fois lui convenir. Les maugréements avaient diminué ; les regards erratiques — qui semblaient toujours terrifier les gens — étaient devenus moins fréquents, et il gardait les yeux plus longtemps concentrés sur les tâches à accomplir, demandant aussi moins fréquemment des pauses. Il vit les muscles des bras de son ami se dessiner, de par sa détermination à réaliser correctement ses tâches. Toutefois, derrière le travail acharné se tenait toujours une certaine tension dont ils parlaient rarement — mais que pouvait-on dire ? C'était là qu'Allah les avait placés, et ils étaient reconnaissants de ne pas se trouver plutôt dans les donjons d'une chambre de torture malienne.

« Qu'est-ce que tu veux faire aujourd'hui ? » Vendredi était leur seul jour de congé. Ils dormaient souvent tard, et après être allés à la mosquée à midi, ils étaient libres pour le reste de la journée. « Nous pourrions aller au souk et regarder les femmes », Salif avait généralement cette première chose d'abord en tête, « ou nous pourrions nous exercer sur le terrain de football. »

« Je n'ai jamais vraiment joué au football. »

« C'est facile, il faut courir dans un sens puis dans l'autre. »

« Pour moi, ça ressemble à du travail supplémentaire », ricana Aliuf.

« Ça passe le temps — et peut-être que tu es doué, et que nous pourrons te vendre à un club européen. » Les deux amis rigolèrent.

« Très bien, après tout pourquoi pas », dit-il après avoir réfléchi pendant un certain temps à d'autres options qui ne coûtaient pas d'argent — car c'était quelque chose qu'aucun d'eux n'avait : « Je suppose que nous devrions jouer. Je vais voir si j'arrive à apprendre. » Ils marchèrent ensemble vers les champs municipaux où un groupe de jeunes jouaient avec un ballon de cuir usé.

« Pouvons-nous nous joindre à vous ? » demanda Aliuf.

« Aucun problème », dit un jeune garçon arabe, environ de la taille de Salif mais plus robuste. « Il nous manque deux joueurs aujourd'hui. Tu rejoins l'équipe bleue », dit-il, « et ton ami là-bas », en pointant Salif, « l'équipe rouge. Maintenant, allons jouer. »

Malgré le fait qu'il ne connaissait pas les tenants et les aboutissants de ce sport, Aliuf apprenait rapidement. Il jouait avec enthousiasme. Allant et venant sur le terrain, suant à grosses gouttes dans le chaud soleil d'été, il soulevait des flots de poussière en disputant la balle sur le terrain sec. Salif était un athlète par nature, et il quadrillait le terrain d'un bout à l'autre. Il tacla, courra ballon au pied, se précipita pour dévier un tir, puis fit du pressing sur le gardien de but, et envoya la balle à travers le but avec un mélange de finesse et de puissance ; et un petit garçon, trop jeune pour jouer, poursuivit la balle sale pour la rendre aux joueurs. Puis à nouveau ils attaquèrent, et Salif — jouant la défense — déplaça ses pieds pour protéger avec imagination le petit gardien derrière lui. Volant la balle au grand garçon arabe et enrayant son attaque, il traversa le terrain et claqua à nouveau la balle à travers le but. Son regard laissait percevoir une joie presque maniaque tandis qu'il

courait, dribblait, sprintait et frappait la balle de toute la force de ses pieds. Tout cela était trop pour le garçon arabe. Alors que Salif s'apprêtait à frapper au but, ennuyé de ce nouveau venu sur son territoire, il fonça sur le mince Fulani : il tacla et toucha Salif juste au-dessus du tibia. Le garçon mince s'écrasa au sol — tombant à plat, il se roula de douleur dans la saleté. Il se remit immédiatement sur ses pieds, le sang jaillissant d'une plaie ouverte sur son front, car il avait heurté une pierre. Il chercha à faire face à l'Arabe, qui haussa les épaules, « Oops ». Sans y réfléchir à deux fois, Salif avança les doigts de sa main ouverte dans la gorge de l'autre garçon. Prenant le forcené par surprise il l'envoya au sol. Sa victime se serra le cou, les yeux fermés, cherchant son souffle. C'était un coup bas, et Aliuf, impressionné par son ami l'espace d'une seconde, le saisit et dit, « Partons d'ici. »

« Pourquoi ? » demanda Salif, se tournant vers les autres, « c'est mon terrain maintenant. » Il se tint droit, les poings serrés, et il jeta un regard noir aux garçons, qui reculèrent, intimidés.

« À qui le tour ? Allez, à qui le tour ? »

Silence.

« Il faut vraiment qu'on s'en aille. » Le garçon Arabe s'était évanoui, serrant toujours sa gorge. Aliuf avait bien remarqué les autres qui commençaient à se rassembler en groupe à l'autre bout du terrain, tandis que l'un d'entre eux avait couru dans une maison voisine.

« Hey », après quelques secondes, un énorme Arabe, un monstre dans la vingtaine, courut hors de la maison dans laquelle le garçon avait disparu une seconde auparavant. Il était tout de suite évident qu'il s'agissait d'un autre type d'Arabe, avec le diable dans ses yeux et une cicatrice sur son épaule. « Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que vous lui avez fait ? ». Il courut se mettre à genoux à côté du garçon inconscient, le secouant et l'agitant pour s'assurer qu'il était toujours vivant. Sûr de lui, il se leva

et se tourna vers Salif, « Qui êtes-vous ? Je ne vous ai jamais vu avant. »

« Qui suis-je ? Et vous, qui êtes-vous ? » répondit Salif.

« Je suis le responsable ici, et lui c'est mon frère », en pointant vers le sol. « Vous feriez mieux de vous préparer à vous faire bastonner. »

« Vous ne me faites pas peur », rétorqua Salif à l'homme costaud. Ses yeux brillaient d'un genre spécial de rage — une rage qui ne mesurait pas les conséquences.

« Nous devrions y aller », Aliuf était presque hystérique, tirant avec énergie sur le t-shirt de Salif, bien conscient de leur condition à Tamanrasset. « Viens avec moi », dit-il en commençant à tirer énergiquement son ami plus âgé loin du terrain.

« Partir maintenant ? Jamais, c'est eux qui ont commencé. »

« Et ils vont y mettre fin — nous sommes en infériorité numérique. »

« Je m'en fiche, on ne s'enfuira pas. »

« Alors ils vont te tuer », Aliuf était finalement en mesure de croiser son regard ; et à voir le sentiment dans les yeux de son ami, Aliuf reprit un minimum de bon sens. La haine, cette haine explosive qu'Aliuf redoutait tant chez Salif, avait été remplacée, non pas par de la peur, mais par un plus grand sens de l'écoute.

« Très bien », dit-il, « mais je n'en ai pas fini avec vous », cria-t-il par dessus son épaule tandis qu'ils détaient.

« Hey, revenez ici », le grand Arabe engagea la poursuite, tandis qu'Aliuf et Salif — ce dernier découvrant ses dents comme un chacal blessé, hurlant des obscénités par dessus son épaule à l'attention des Arabes — coururent dans le labyrinthe de la vieille ville de Tamanrasset, tournant à la première à gauche puis à droite puis à nouveau à gauche. Derrière eux, ils entendaient le martèlement des jeunes Arabes, pleins de froide détermination, ne disant pas un mot — ils ne

proféraient ni cris ni menaces mais ils se rapprochaient, lentement.

« Tourne à gauche », chuchota Aliuf à Salif, qui suivit ses ordres — enfin —, prenant pleinement conscience de leur situation précaire. « Sous ces escaliers », et ils se cachèrent dans une modeste étagère sous un escalier de ciment qui donnait sur le toit d'un immeuble récent. « Tiens-toi tranquille », souffla Aliuf. Ils patientèrent. Très vite, ils pressentirent puis perçurent la présence lorgnante, pesante de l'ogre et de son entourage qui cherchaient le duo à travers les ruelles, en utilisant plus l'odeur que la vue dans la quête de leur proie. Aliuf et Salif retinrent leur souffle pendant ce qui semblait être des heures, jusqu'à ce que finalement leurs poursuivants reprennent leur course en avant. Les secondes se changèrent en minutes et les deux n'osaient respirer. Puis Aliuf, ne pouvant se retenir plus longtemps, se tourna plein de fureur vers Salif, « Qu'est-ce qui a pu te passer par la tête ? » murmura-t-il.

Salif, qui était revenu à lui-même, sourit timidement : « Je suppose que je n'avais rien dans la tête. »

« Mauvaise réponse. Tu connais notre situation ici, qui nous sommes et de qui nous dépendons. »

« Oui. »

« Alors qu'est-ce qui cloche chez toi ? »

« Moi ? Et eux donc ? »

« Ce n'est pas la question d'eux. Ils ne sont pas des fugitifs, *eux*, ils ne sont pas étrangers, ils ne vivent pas illégalement dans un pays qui n'est pas le leur. Nous oui, ou est-ce que tu l'aurais oublié ? »

« Hey, arrête de me faire la leçon. Je n'aime pas être bousculé », dit Salif, son sourire se transformant en une vilaine grimace narquoise. « Les gens doivent savoir qu'il ne faut jamais se frotter à moi — personne ne devrait jamais se frotter à moi », un frisson parcourut le dos d'Aliuf tandis que Salif lui jetait un regard tueur, et il stoppa ses réprimandes.

« Bien. Nous devons rentrer à la maison et faire profil bas pendant quelques jours. »

« Tout ce que vous direz, *patron* », dit Salif, qui suivit le Touareg vers l'habitation qu'ils avaient empruntée.

Chapitre 17

Pendant quelques jours, chaque fois qu'Aliuf quittait la petite maison, il jetait d'abord un coup d'œil furtif dans l'allée pour guetter le moindre signe révélateur d'une embuscade. Puis il se précipiterait vers Salif et vers le corral — le jeune homme se moquant de lui pour cela durant tout le trajet. « De quoi as-tu peur ? Ils n'ont qu'à venir ! On va leur montrer, comme la dernière fois. » Plusieurs fois Aliuf attrapa presque son fusil tandis qu'il s'apprêtait à sortir — le poids de l'acier froid était toujours rassurant. Il détestait le sentiment d'être démuni, mais il se rappela les mots du Amghar : « Ceci n'a pas sa place ici », et chaque jour où il franchissait la porte, il se rappelait avec nostalgie l'époque où il pouvait marcher librement, portant son arme avec fierté, comme un signe de force contre les nombreux dangers de la vie dans une terre aride.

Un soir, ils revinrent de leur travail et trouvèrent la porte de la maison ouverte et des sons en sortaient ; on les entendait depuis la ruelle. Supposant qu'ils avaient fini par être retrouvés par les Arabes — ou pire, que d'une certaine manière les autorités avaient enfin mis la main sur eux, et qu'ils devaient être renvoyés chez eux — Salif tira son poignard de sa ceinture et ils rampèrent devant la porte, regardant à l'intérieur en passant devant. Mais au lieu d'un grand Arabe avec une cicatrice ou d'un groupe d'hommes en uniforme, ils virent un jeune Touareg énergique sifflotant tout en préparant sa nourriture, qu'il déballait d'un sac poussiéreux en cuir, placé sur le sol à côté du fusil d'Aliuf. Le Touareg ne semblait pas être surpris que la maison fût occupée, et

n'eut pas d'hésitation en voyant l'arme, alors Aliuf supposa qu'il devait être le résident intermittent de la maison, enfin de retour après ce qui avait évidemment été un long voyage.

« Bonjour », dit-il, dans la demeure qui n'était plus la sienne.

« Bonjour », dit le jeune homme, « L'Amghar m'a dit que j'avais de la visite. Je suis heureux de vous rencontrer. Je m'appelle Yattara », et il tendit la main. Aliuf et Salif acceptèrent l'accueil chaleureux et furent immédiatement à l'aise.

« Depuis combien de temps êtes-vous là ? » demanda Yattara.

« On dirait que cela fait depuis toujours », dit Aliuf.

« Ouais, Tamanrasset peut être d'un grand ennui. Pour combien de temps vais-je avoir le plaisir de votre compagnie ? Je m'ennuie quand je suis ici tout seul. »

« Je suppose que seul Allah le sait. »

« Ça me va. Je suis heureux de vous avoir », dit-il en faisant un clin d'œil.

« C'est un soulagement de savoir que nous ne serons pas un fardeau », dit Aliuf, prudent et encore formel avec leur nouveau propriétaire.

« Non, vous ne dérangerez personne ici. »

« Vous êtes très aimable », dit Aliuf.

« Nous devons veiller les uns sur les autres, vous feriez la même chose. »

« C'est sûr », dit Aliuf en hochant la tête.

Pendant un moment, ils regardèrent Yattara déballer ses affaires, jusqu'à ce qu'Aliuf brise finalement le silence, « Au fait, où êtes-vous allé ? Ça fait une éternité que nous sommes seuls, nous commençons à penser que vous étiez le génie dont l'Amghar a parlé et qui nous a évité les ennuis — un génie présent tout ce temps, mais invisible. »

« Ouais, elle est bien bonne celle-là ! Moi, hélas, mon voyage m'a emmené très loin cette fois. Du bord de la Méditerranée où le sel durcit vos cheveux et nettoie vos

poumons, le long d'Alexandrie, puis à la grande ville du Caire où vous n'arrivez plus à penser à cause de tout le chahut ; puis à travers le Fezzan à Tunis et puis enfin je suis de retour dans mon désert. C'est agréable d'être à la maison, le voyage a été long et après un certain temps, mon âme aspirait aux sables du désert profond, au vent et à la chaleur. La mer est un endroit effrayant ; ce n'est pas fait pas les gens comme nous ; et les grandes villes sont bruyantes et sales, et on y côtoie que des idiots », grimaça-t-il. « Ici c'est un bon endroit, — bien que même Tamanrasset soit devenue plus grande que je ne l'aime et qu'elle ait ses propres idiots ». Il cligna de l'œil vers Aliuf pour le rassurer, mais celui-ci se demanda ce que signifiait cette pique.

« Wow », aucun des deux garçons n'avait jamais été plus loin que la petite ville où ils étaient maintenant cachés, et ils ne pouvaient qu'imaginer les grandes merveilles que cet *abobaz* pouvait avoir vu. « Vous avez vu tout ça ? »

« Oui, en effet. »

« Ils sont comment, les grands bâtiments du Caire ? Avez-vous vu le château de Saladin ? Avez-vous vu le Nil ? Les pyramides ? Êtes-vous allé à l'université ? » Même perdu en plein milieu du sable Aliuf avait entendu parler de l'Université du Caire ; c'était le centre de la pensée dans l'ensemble du monde islamique et la plus grande université en Arabie. Il avait toujours ressenti une attirance vers l'apprentissage — vers les livres et les idées et les pensées anciennes griffonnées il y a longtemps sur des morceaux de parchemins, attendant seulement d'être découverts. Pour lui, la connaissance était une raison suffisante en elle-même — quand il s'agissait de la tâche de construire une grande nation, de trouver la source, les racines de tout cela, c'était tout bonnement un rêve.

Une fois, quand Aliuf était seulement un petit garçon, Zeinabou l'avait laissé avec une tante pendant qu'elle faisait un long voyage — il ne savait où il était allé, car

il était trop petit pour donner de l'importance aux longs noms qu'elle lui avait dits. Le temps lui avait paru comme une éternité, et chaque nuit, il avait grimpé la plus haute colline pour regarder en vain la procession en serpent d'une caravane annonçant le retour de sa mère. Il était si anxieux qu'il reçut plusieurs réprimandes de sa tante ; mais enfin, un jour, tout en scrutant l'horizon, il l'avait vue ; soulevant la poussière au loin avec une longue ligne sinueuse de chameaux, sa mère rentrait. Il descendit en courant le dire à sa tante ; il mangea peu et fut incapable de dormir. Enfin le matin arriva, et sa mère aussi. Elle avait voyagé durant la nuit, si impatiente qu'elle était de voir son fils, et courut à travers les dunes vers l'oued. Aliuf piaillait d'impatience, courant et gambadant vers sa mère. « Viens voir », avait-il dit, pour lui montrer une grenouille morte qu'il avait trouvée et quelques coquilles d'œufs laissées dans l'un des nids des palmiers dattiers. Elle observait tout patiemment et écoutait ses histoires et prit ensuite de son sac quelque chose de carré enveloppé dans une toile cirée. « Qu'est-ce que c'est ? » avait dit Aliuf. « C'est pour moi ? » « Oui, mon fils, j'ai trouvé ça, je me suis dit que ça te plairait. » Il prit la toile cirée et l'ouvrit pour trouver un vieil exemplaire des *Mille et Une Nuits* — son premier livre. Il l'enroula soigneusement à nouveau, et le mit dans le coffre de cuir dur qu'il gardait dans sa tente. Mais chaque nuit, il le sortait et le lisait, le relisait et le relisait, jusqu'à ce qu'il eut mémorisé les mots par cœur et put réciter les histoires sur demande — ce que sa mère faisait souvent, si fière de lui qu'elle était. Et l'amour d'Aliuf pour la parole écrite commença à croître.

Distrain par ses souvenirs à la mention des grands centres, il revint à lui. Yattara avait sorti un ensemble de draps sales de son sac pour les mettre sur la pile des autres sur le sol à côté de la porte. « Il y a une mosquée, à côté du grand bazar, qui a des Imams de partout dans le monde. Ils viennent étudier avec le grand mufti. Là,

il y avait des hommes noirs, des hommes blancs, des hommes jaunes, et même quelques hommes bleus comme nous, tous se tenant assis aux pieds du grand Maître. Je me suis arrêté un instant pour écouter la discussion ; il s'avère qu'ils débattaient d'un verset particulièrement complexe dans le Coran et se défiaient les uns les autres sur la façon de réfuter les interprétations des duodécimains. » Il haussa les épaules : « Je ne comprenais rien, mais c'était merveilleux à regarder et à écouter. Il y a de grands hommes dans ce monde, et d'innombrables grands esprits. »

Aliuf était conquis. « Et ils venaient de partout ? Où séjournaient-ils ? Comment mangeaient-ils ? Passaient-ils leur temps à débattre comme ça ? »

« Je suppose qu'ils vivent de la *zakat* ; il y a tant de riches hommes d'affaires au Caire, je suis sûr qu'ils donnent de l'argent pour que les autres puissent étudier. »

« Et tout le monde peut s'y présenter ? »

« Je ne sais pas, je suppose. Je ne suis pas sûr de comment ils sont arrivés là, à vrai dire je ne leur ai pas demandé. »

« En quelle langue parlaient-ils ? »

« De ce que j'ai vu, en arabe moderne, pour que tout le monde puisse écouter. »

« Et combien de temps duraient les cours ? Comment choisissaient-ils leurs enseignants ? Ou alors est-ce les enseignants qui les choisissaient ? Que faisaient-ils ensuite ? Étaient-ils affectés à des mosquées, ou postulaient-ils ? »

« Wow, doucement », fit Yattara en souriant. « Je n'en ai aucune idée... »

« Ça devait être incroyable », l'interrompit Aliuf, « juste d'y aller, de lire les textes anciens et de rechercher les mystères des âges perdus. »

Un bref lap survint dans la conversation quand Yattara plaça ses vêtements à l'arrière du lavabo et revint

un instant plus tard. « Je m'occuperai de ceux-là demain. »

« Comment sont les femmes ? », Salif, qui avait été calme jusque-là, parla finalement, ne résistant plus à l'attrait du charisme de Yattara.

« Ah, les femmes. Ça c'est une bonne question », dit-il, donnant une tape à Salif dans le dos. « Je n'avais jamais rien vu de tel. Grande, petite, grosse, mince. Certaines portaient le niqab, mais il n'y en avait pas tant que ça en fait. Je n'avais jamais vu un tel étalage — c'était exaltant. Des jupes courtes, de gros seins. Parfois, certaines venaient même me parler, me demandant d'où je venais, clignant des yeux avec leurs longs cils. Il y a même un endroit où je suis allé, où les filles étaient totalement nues — tout le temps. Les gens mangeaient, jouaient au billard, buvaient des bières servies seulement par des filles ; certaines d'entre elles en string, d'autres ne portant rien du tout. »

« Woowwww », dit Salif.

« Mes préférées c'est les blanches, les blondes qui parlaient une langue étrange. Elles connaissaient bien leur travail, vous pouvez me croire ». Il ria de bon cœur.

« Et elles vous autorisent à les voir, à les approcher et à leur parler, juste *comme ça* ? »

« Oui, ça et bien plus, jeune homme. Ça et bien plus... »

Les yeux de Salif étaient écarquillés et il avait du mal à y croire.

« Mais mon endroit préféré c'était les marchés. » Yattara ne s'adressait plus qu'à Salif maintenant. « Tu devrais voir les énormes marchés ouverts. Ils vendent des choses dont tu n'as jamais osé rêver qu'elles existent. Des couteaux, des vêtements venant de partout dans le monde, de la nourriture que tu n'as jamais imaginée pouvoir goûter. Et d'autres choses. » Il se pencha pour murmurer, en dépit du fait qu'ils étaient seuls. « J'ai été dans l'un d'eux, à l'intérieur du souk derrière la grande mosquée dans la partie ancienne de la ville.

J'ai du demander l'autorisation d'entrer, et ils ont vérifié mon passeport, mais quand j'ai été autorisé à entrer, bordel, tu aurais du voir les armes. Pas de vieilles AK, comme celles que nous trouvons ici. De nouvelles armes — des armes américaines. Des grenades, des fusils de sniper, des petites mitraillettes israéliennes. Et ne pense même pas à nos hommes, qui pillent les caravanes sur des chameaux avec de vieux fusils russes ou pire, des couteaux et des arcs. Avec ces choses, nous pourrions refaire notre monde — reprendre notre pays et le faire nôtre ; bâtir une véritable République Islamique du Sahara. »

Ils parlèrent jusque tard dans la nuit, assis sur le tapis dans le salon, leur dos appuyé contre les murs blancs en plâtre brut, jusqu'à ce que Yattara dise : « Ok, les amis, je dois dormir. Cela fait trop longtemps que je n'ai pas dormi dans mon lit », et il les salua avant de se diriger dans l'autre chambre et de fermer la porte. Immédiatement ils l'entendirent ronfler. Aliuf et Salif se regardèrent l'un l'autre, sans rien dire, rêvant des rêves des grandes villes et des violences qu'il fallait pour s'emparer d'un empire. Les mots « République Islamique du Sahara » sonnaient fort et clair dans leurs oreilles.

Chapitre 18

« Vous n'avez pas entendu parler de ce qui se passe là-bas, dans les terres arides au-delà du grand Océan ? Nous ripostons enfin. Après des générations, des siècles d'humiliation et de soumission, nous avons enfin trouvé notre voix et notre lutte. L'époque où nous devions minauder, accepter ce qu'*ils* nous donnaient et faire ce qu'*ils* voulaient qu'on fasse est révolue. Nous nous sommes soulevés. Nous nous soulevons et c'est une révolution. Nous sommes l'espoir des nouvelles générations. »

Yattara se tenait près de la corniche sur le toit de leur maison ; sa silhouette contrastait avec le fond du souk tandis qu'il regardait le peuple — son peuple. Il était tard dans la nuit, Aliuf et Salif étaient revenus des corals à chameaux pour se laver dans l'eau rafraîchissante, et manger rapidement sur le toit un repas composé de couscous avec chèvre et tomates, avant de retourner regarder les étoiles qui brillaient toujours avec éclat dans la nuit désertique. Sur le parcours, ils pouvaient voir les projecteurs du terrain de football municipal brûlant dans l'air chaud de la nuit — et les équipes des villages environnants jouant un tournoi pour le championnat d'un prix convoité, mais mineur. Des chèvres bêlaient derrière le souk, chèvres que les vendeurs de nuit avaient saisi aux charmeurs de serpents et aux colporteurs de babioles pour vendre leur viande mystérieuse sur un bâton et des bols de soupe chaude nourrissante arrosées de jus d'orange. En arrière-plan, le son de la musique — du rock tunisien — consolait les fêtards de nuit de leur vie terne. Les amoureux marchaient main dans la main, dans l'espoir d'attraper un moment de calme sous les étoiles, se chuchotaient l'un

à l'autre des mots qui ont un sens, lorsqu'ils sont mélangés avec le ronronnement du désir. À l'occasion, un enfant criait, et le son strident dans la nuit rappelait aux jeunes hommes où ils étaient. Aliuf pouvait voir à travers les fenêtres sur le chemin, et il regarda avec mépris un gros monsieur à moustache et au crâne chauve assis sur sa table de cuisine avec sa jeune fille, derrière des piles de livres et de documents répartis en face d'eux : ils se heurtaient à un travail scolaire qui ne conduirait à aucune compréhension du monde mais à un diplôme qui lui-même ne conduirait à aucun travail. Il haussa les épaules face au sentiment de futilité. Une chauve-souris vola en poussant un cri, plongeant juste au-dessus de la tête d'Aliuf, à la recherche d'insectes du désert qui volaient à proximité des sommets du bâtiment. Devant les deux jeunes hommes, assis les jambes croisées sur le toit, se trouvait un petit foyer, dans un cercle de métal rond fait avec une vieille jante de la roue d'une Mercedes jetée dans le désert, remplie de charbons chauffés à blanc, sur lequel reposait une théière en étain. De minuscules verres furent remplis et re-remplis tandis que la nuit durait et que la discussion emmenait Aliuf et Salif à d'autres endroits, des lieux qu'ils ignoraient pouvoir exister.

« À travers cette vaste région — qui nous avait toujours appartenu, même s'ils l'ont oublié, et évidemment nous aussi — notre peuple s'est levé. Parfois, de façon pacifique, bien que cela ne marche pas vraiment. Plus souvent, cependant, nous avons choisi la voie du djihad, de la résistance active, avec plus de succès. Il n'y a de sens qu'à ça, sinon comment peut-on lutter contre leur brutalité ; avec des manifestations et des slogans ? Pfff ! Nous choisissons les armes. Nous choisissons les armes pour contester la corruption et le mal des systèmes que les Occidentaux nous ont imposés, eux qui mettent des hommes mauvais et méchants pour gouverner des systèmes frauduleux en nous disant qu'il s'agit de la liberté, ou du "règne de l'homme dans le

monde", nous disent-ils — comme si c'était une bonne chose. Ils disent que c'est pour notre bien, qu'ils s'y connaissent mieux, qu'il faut leur faire confiance tandis qu'ils manipulent nos vieilles civilisations et blasphèment Allah et son Prophète. Leurs systèmes ont peut-être marché pour eux, à l'époque où ils ont utilisé l'esclavage des noirs déportés chez eux », il regarda Salif, « ton peuple, emmené pour travailler leurs champs, parce qu'ils ne voulaient pas être incommodés par la tâche. Maintenant, ils utilisent l'esclavage hors des frontières pour faire avancer leur confort. Tandis que nous, musulmans, nous travaillons dans des usines et mourons jeunes, eux, ils s'engraissent. Et comment font-ils ? En utilisant des guerriers froids, des hommes locaux sans cœur pour nous dominer comme s'ils étaient de qualité supérieure et qu'ils méritaient les miettes jetées dans leur direction par leurs maîtres blancs. »

Il prit un paquet de cigarettes algériennes de sa seule poche, en offrant une à Salif qui accepta avec enthousiasme ; Aliuf lui, refusa.

« Vous savez cela tous les deux. Vous n'êtes pas stupides, aucun de vous deux ; et il y a une raison pour laquelle vous êtes ici, avec moi. Combien de fois avez-vous été secoués, battus, jetés en prison ou expulsés de l'école ou bien avez-vous été saisis, sans jamais même savoir pourquoi ? Combien de fois avez-vous eu à vous prosterner devant un homme blanc », il regardait Salif, « et à lui demander une faveur ou un cadeau, ou prétendre que vous étiez intéressé par ce qu'il avait à dire ou ce qu'il croyait être important — alors qu'il vous commande sur votre propre terre ? Et combien de fois avez-vous voté pour le premier idiot qui se présentait, plaçant ainsi les hommes au-dessus de nous quand nous devrions être asservis à Dieu seul. Ce sont des lois écrites par et pour les hommes, ignorant la volonté d'Allah et sa perfection divine : tandis que les lois, il

nous les a déjà données, et il ne nous reste plus qu'à écouter et à lui obéir. »

« Oui, nous nous plaignons depuis longtemps », dit Salif, « mais que pouvons-nous faire ? »

« C'est vrai », renchérit Aliuf, « nous sommes de jeunes, pauvres Africains en fuite. Les Américains ont des drones, l'armée malienne a des jeeps. Nous n'avons que nous-mêmes. »

« Qu'est-ce que nous pourrions bien faire qui fasse une différence ? » répéta Salif amèrement.

« Ah, mais comme je l'ai dit, notre heure est venue. »

« C'est ce que vous continuez à dire, mais vous êtes là, sur un toit dans une oasis perdue en plein désert avec nous. Si c'était vrai, vous ne seriez pas ici », dit Aliuf.

« Touché, très pertinent », Yattara se mit à rire, à gorge déployée, « mais encore une fois, vous avez tort. Il est impossible pour vous de connaître mes motivations — vous ne me connaissez pas. » Une lueur de colère apparut dans les yeux de Yattara, qui aurait même pu devenir dangereux, « et vous n'avez aucune idée de ce que je fais ici. »

L'ambiance était devenue tout à coup légèrement sinistre, comme une brise de froid qui parfois dérive à travers le désert. Des frissons apparurent sur les bras d'Aliuf et il tressaillit.

Pendant un moment, Yattara resta silencieux, donnant l'impression de méditer. Puis il regarda directement Salif, « Une armée d'hommes volontaires s'est constituée, des djihadistes comme quand les armées de Saladin ont combattu les croisés et ont saisi Jérusalem de leurs sales pattes. Les hommes d'ici et d'ailleurs se serrent les coudes, suivant la volonté d'Allah en faisant face aux infidèles. »

« Est-ce là où vous étiez ? » demanda Aliuf dans un murmure.

Yattara jeta un regard foudroyant sur le jeune garçon, le jaugeant pendant un long moment. Aliuf et Salif retinrent leur souffle.

« Si vous dites un mot de ça... »

« Nos lèvres resteront bien fermées », dirent-ils à l'unisson, en l'interrompant.

Yattara prit une profonde inspiration, « Quand je suis arrivé au Caire, j'avais seulement l'intention de faire quelques achats et de retourner de la façon dont j'étais venu. C'était un banal voyage à travers le sable — comme nous l'avons fait depuis tant d'années. Mais quand je suis arrivé à Alexandrie, je me suis arrêté à la vieille mosquée dans le centre de la ville ; c'était vendredi et je voulais prier. "Vous, jeunes gens qui êtes assis ici", a dit l'Imam dans son message, "il est de votre devoir de participer à la lutte contre les oppresseurs, pour aider à la création du califat. Vous souvenez-vous des moments de gloire ? Vous avez étudié et lu au sujet de l'époque où nous avons dominé le monde avec une civilisation puissante qui s'étendait de la Perse à l'Espagne. Nous ne l'avons pas fait avec des élections et des parlementaires. Nous ne l'avons pas fait avec des infidèles, des hommes impies qui gouvernent avec la torture et la violence. Nous avons construit ce monde parce que nous nous abandonnions à la volonté d'Allah et que nous avons compris que c'est seulement en nous soumettant humblement à lui que nous pourrions obtenir son règne divin sur terre." J'étais assis les jambes croisées sur le sol au milieu d'un groupe de jeunes dont certains étaient originaires de Somalie, du Nigeria et du Maroc. Tous hochaient la tête, et l'Imam nous dit, « Mais nous avons perdu tout cela. Nos califes devinrent mondains. Ils se mirent à boire et à parier, ils se mirent à batifoler avec les femmes, à faire des affaires terrestres avec les puissances terrestres qui reniaient la volonté d'Allah. Ils ont cessé de prier. Ils sont devenus complaisants dans leur richesse et dans leur pouvoir ».

« Puis il me regarda directement, je vous le jure », poursuivit Yattara, « et il dit : "vous, jeune homme, avez-vous jamais été à Grenade, vu l'Alhambra ?" Et j'ai répondu "non monsieur", et il a continué "c'est le problème avec nos jeunes — ils ne savent pas la grandeur que nous sommes capables d'atteindre si nous suivons la volonté de Dieu ; ils sont trop enveloppés dans leur lutte quotidienne pour manger, trop pauvres et piégés qu'ils sont sur leur parcelle de sable pour visiter les grands lieux et contempler les grands actes de création qu'un peuple soumis à Allah a été en mesure d'accomplir. Pendant huit cents ans, nous avons gouverné l'Espagne, jusqu'à ce que Boabdil ne devienne corrompu", puis il me regarda de nouveau et demanda, "savez-vous quoi que ce soit à propos de Ferdinand et d'Isabelle, les rois castillans qui ont jeté notre peuple hors d'Espagne ?" et de nouveau, j'ai répondu : "non, monsieur", et il a secoué la tête, "les jeunes", dit-il, puis, "laissez tomber. Nos califes manucurés, avec leurs huiles et leurs parfums amenés du bout du monde, assis, plein de gloire dans leurs châteaux impénétrables, avec l'eau courante pour alimenter des jardins luxuriants, ont été vaincus par une meute de chiens vantards imbus d'eux-mêmes. Il paraît que l'on ne pouvait même pas approcher à moins de dix mètres d'Isabel — il cracha littéralement le nom — sans se tenir le nez. Ce sont ces gens qui ont pris le dessus sur nous, parce que nous nous sommes détournés de nos usages." »

Aliuf et Salif restèrent silencieux, jusqu'à ce que Salif, les yeux brillants, demande : « Qu'a-t-il dit ensuite ? »

« Ensuite », dit Yattara, « il a commencé à murmurer : "Mais maintenant, nous commençons à nous retrouver. Nous avons commencé petit, attaquant leurs bâtiments, rendant la vie impossible pour les occupants. C'était de petites blessures, c'est vrai, mais un millier de petites blessures peuvent faire tomber un éléphant. Quand l'éléphant s'est retiré en boitant pour lécher ses blessures, nous avons repris la terre qu'il avait quittée

— une terre laissée sans guides et sans Dieu — et nous l'avons remplie de notre vision. Un État : voilà ce que nous construisons maintenant, un État qui répond à Dieu seul ; plus de lois d'hommes et d'institutions d'hommes pour le défier Lui et Sa volonté parfaite. Et rencontrons-nous une résistance ? Bien sûr. Des hommes corrompus et mauvais — des dictateurs mécréants qui ne sont pas musulmans, mais des hommes tout simplement avides de pouvoir qui aiment leur position et haïssent Dieu ont riposté. Ils ont intensifié leurs instruments d'oppression, leur police secrète formée par les Russes, leurs armées hérissées d'armes américaines, leurs chambres de torture où ils humilient les moudjahidin afin de nous briser. Mais cette fois, nous ne serons pas détruits. Leurs régimes sont pourris de l'intérieur, comme ce grand arbre qui craque pendant un orage, pour constater qu'à l'intérieur il ne reste rien que de la sciure de bois. Nous sommes la tempête, et nous avançons à travers le désert en soulevant des vagues de colère et d'indignation, à la recherche de la rédemption, et des comptes que nous avons à régler". »

« Wow », dit Salif, avec quelque chose de nouveau dans ses yeux, peut-être enfin une raison de vivre ou une orientation, et certainement une opportunité.

« Qu'avez-vous fait ensuite ? » demanda Aliuf.

« Qu'est-ce que je pouvais bien faire ? » demanda Yattara, « je suis resté après les autres. Je voulais en savoir plus. Tandis que les gens quittaient la mosquée, retournant dans la rue, dans la chaleur, pour aller nourrir leurs estomacs en surpoids, ou s'en aller à leurs petites maisons pour attendre que la dictature tombe d'elle-même, je suis resté. Avec deux autres, je me suis appuyé contre l'un des piliers à l'arrière de la mosquée. Finalement l'Imam nous a approchés. Il était vêtu d'une robe blanche, longue et flottante, avec un *Taqiyah* blanc sur sa tête. Il était corpulent, avec une longue barbe. "Jeunes hommes" dit-il, "comment puis-je vous aider". "Nous voulons en savoir plus" avons-nous ré-

pondu à l'unisson, et l'Imam laissa échapper un large sourire. »

« Est-ce qu'il vous en a appris davantage ? »

« Beaucoup plus que vous ne pourrez l'imaginer », dit Yattara. « Nous sommes restés avec lui pendant quelques semaines, assistant à des leçons qu'il tenait tous les matins. C'était extraordinaire d'apprendre toutes les choses que la plupart des musulmans ont peur de savoir. Le rôle du djihad, le droit chemin de la Sharia pour amener une véritable justice, et les plans d'Allah pour qu'Isa s'en revienne gouverner depuis Jérusalem. Bien plus que ce que je ne pourrai jamais vous dire. » Yattara continua de raconter aux garçons les choses qu'il avait apprises jusqu'à ce que la nuit profonde s'empare du désert.

« Il se fait tard », dit Aliuf, s'adressant à Salif, « et nous devons nous lever tôt. » Salif accepta à contre-cœur, bien qu'il y ait une lueur dans ses yeux qu'Aliuf n'avait vue que deux fois auparavant — une fois quand il avait espionné la jeune fille juive, et la deuxième fois sur le terrain de football.

« Qu'en est-il du Amghar, que dit-il ? », Aliuf demanda à Yattara.

Ce fut plus tard qu'ils retrouvèrent de nouveau Yattara à la petite maison — apparemment il était très occupé, souvent absent, se levant tôt et parfois ne revenant pas de toute la nuit. Aliuf ne repensa pas à deux fois aux absences de leur nouvelle connaissance, mais Salif apparut nerveux quand la disparition de leur nouvel ami dura dans le temps. Mais ce soir, ils étaient de nouveau assis sur le toit, bien que cette nuit, un vent frais soufflant du nord laissait présager la pluie.

« Que pouvait-il dire ? Il était né sous d'autres cieux, des cieux d'assujettissement et d'asservissement. Nous le respectons, comme un aîné, mais il ne nous bridera

plus désormais. La vraie réponse que vous cherchez c'est qu'il ne dit rien, parce qu'il ne sait pas. Et vous ne lui direz rien. » Ce n'était pas une phrase dénuée de sens.

« Après avoir passé du temps avec l'Imam, qu'avez-vous fait ? » Salif avait hâte de retourner à l'histoire.

« Eh bien, après environ un mois l'Imam se présenta tard un matin, tandis que nous étions allés à l'extérieur pour nous asseoir à un petit café à l'avant de la mosquée, buvant du café turc. Il est venu accompagné d'un petit Arabe mince qui avait une barbe courte très soignée et qui portait un jean. "Voici Ali", dit-il. "Je crains que votre temps avec moi ne soit arrivé à sa fin. Si vous voulez vraiment régler des comptes, vous pouvez aller avec Ali au Caire où il vous emmènera à l'endroit où vous avez besoin de vous trouver." "Mais, cheikh" dit l'un des autres, "nous voulons rester ici, apprendre avec vous." "Vous avez acquis ce que je suis capable de vous fournir. Maintenant est venu le moment de l'action", a-t-il dit. "Si vous voulez vous asseoir autour de la lecture jusqu'à la fin des temps, qu'il en soit ainsi pour vous. Je n'ai pas de temps pour les universitaires, seulement pour les soldats. Si vous êtes un soldat, vous irez avec Ali." "Oui, cheikh" avons-nous dit tous ensemble à l'unisson, et il nous a bénis tandis que nous suivions le petit Arabe dans la rue. De là... »

Tap tap tap, un claquement fort retentit sur la porte d'entrée, provoquant un sursaut chez Aliuf et Salif. Yattara marcha vivement en descendant les escaliers menant à la porte. « Oui », répondit-il, écoutant un instant. Aucun des garçons ne pouvait entendre ce que l'autre voix disait : « Ok, compris. Je serai là », et il claqua la porte.

« Puis-je venir ? » Salif avait sprinté après lui dans les escaliers et se tenait tel un enfant sur le seuil de la porte, suivant Yattara en le suppliant dans l'allée. Ce dernier se retourna pour regarder durement dans les yeux bruns de Salif et un pincement apparut au coin de sa bouche.

« Bien sûr », dit-il, et ensemble ils accélérèrent dans la nuit, laissant Aliuf debout juste à l'intérieur du cadre de la porte, se demandant ce qui venait de se passer.

« Ne sois pas un putain de lâche », dit Salif.

« Ce n'est pas de la lâcheté », dit Aliuf, « c'est juste que, eh bien, tu sais — je ne le sens pas... » Il se tut.

« Très touchant » ricana Salif.

« Crois-moi... »

« Non ! », il était ferme mais calme, « l'heure de l'argumentation est fini. Être assis ici à laver des chameaux, à ramasser leur merde alors que nos frères meurent », cracha Salif, « ce temps est fini. »

« Mais... »

« Tu t'attendais à quoi, que je m'installerai ici avec toi, perdu à jamais dans le temps, me livrant à des activités sans but, anciennes de plusieurs siècles ? Mes ancêtres ont été asservis aussi, ils ne l'ont pas aimé, et moi non plus. »

« Ce n'est pas juste », dit Aliuf. « Rappelle-toi, ce n'est pas ma faute si nous sommes ici. »

« Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ? »

« C'est censé vouloir dire exactement ce que j'ai dit », dit Aliuf, « sans ton, euh, ton indiscretion, nous ne serions pas ici. »

« Toi », Salif rayonnait de haine, « tu es tout simplement jaloux. »

Aliuf devint rouge vif et commença à postillonner et à écumer.

« De toutes façons, je ne t'ai pas demandé de m'aider. Je n'avais pas besoin de ton aide. »

« C'est facile à dire maintenant », il reprit son souffle, « loin des chaînes et des armes. De ce côté du sable, c'est facile de spéculer. La vérité c'est que je t'ai sauvé, et tu le sais, et tu me dois un peu de reconnaissance et de *respect*. »

« Du respect ? » hurla-t-il, « du respect pour quoi ? Je t'ai montré ton premier sein — je t'ai fait découvrir le monde, je t'ai donné la chance de t'éloigner d'une vie de chameaux et de tiques de sables. Je suis la raison pour laquelle tu es ici, et être ici est la meilleure chose qui te soit jamais arrivée. Tu devrais me remercier — je t'ai soutenu, et non l'inverse. »

« Vraiment ? Tu crois que les choses se sont passées de cette façon ? Regarde autour de toi. Tu es sous ma protection ici. Ce sont mes connaissances qui t'ont accueilli, car c'est nous qui veillons sur nos amis ; nous ne les trahissons pas dès que nous entendons les airs du premier venu — et on ne s'en va pas derrière leur dos. Nous parlons, négocions, dialoguons et parvenons à un consensus. Je pensais que nous étions une équipe... »

« Eh bien, tu croyais mal », dit Salif froidement. « Il n'y a pas de nous. Il y a toi, un petit Touareg blanc des sables avec tes réseaux et tes traditions et tes liens familiaux et tes nobles de fantaisie ; et il y a moi, un simple homme noir. » Des morceaux de mousse blanche volaient de la bouche de Salif. Aliuf ne l'avait jamais vu comme ça auparavant.

« Ce n'est pas juste », il essaya à nouveau, « je n'ai jamais... »

« Tu n'as pas besoin de perdre ton temps. N'oublie pas que les Touaregs nous ont asservis pendant mille ans. »

« Mais Yattara est aussi un Touareg... »

« Laisse-le hors de ça. Il n'a pas fait semblant d'être mon ami pour me faire veiller sur des chameaux au milieu d'une dune oubliée de Dieu. Il ne m'a pas gardé enfermé ici comme un paria. Il a partagé avec moi ses expériences, des idées de liberté et de foi et d'avenir, pas un avenir de fuite, réfugié dans une petite ville jusqu'à ce que ma peau se dessèche et que mes dents tombent. Un avenir où nous changeons les choses, où nous gérons les choses. Un avenir où eux ils ont peur de nous. »

« Salif, je ne sais pas quoi dire... Je pensais ... »

« Ne t'inquiète pas. Ne perds pas le sommeil. Tu peux continuer le nettoyage de tes chameaux jusqu'à ce qu'Isa revienne. Mais moi, il y a quelque chose que je dois accomplir. » Il se détourna de la table, où ils avaient dîné jusqu'à ce que la discussion éclate, pour revenir à son lit. Il ronfla rapidement, mais Aliuf resta éveillé pendant de nombreuses heures, se demandant ce qui était arrivé à son amitié avec cet étrange Fulani et ce que l'avenir leur réservait à tous les deux.

Salif avait commencé à disparaître après le dîner et à revenir tard. Aliuf ne lui demandait pas où il allait ; il se réveillait toujours à l'aube pour travailler les chameaux avec discipline et énergie, et il estimait que ce n'était pas son rôle de défier son ami. Il n'avait pas vu Yattara depuis cette nuit fatidique et savait d'instinct que les disparitions étaient liées.

« Hey », dit-il un soir où Salif arriva un peu plus tôt que d'habitude. Il venait de prendre une douche et avait mangé un dîner de figues, de fromage frais et de pain quand son ami passa la porte, paraissant débraillé et épuisé, transpirant et maugréant à voix basse. « Que t'est-il arrivé ? »

« Moi ? Oh, euh, et bien, euh salut », dit-il d'un air penaud, « comment ça va ? »

« Très bien, je suis heureux de t'avoir sous la main. »

« Pourquoi ? »

« C'est juste que je me sens mal à cause de la façon dont nous avons terminé les choses. Tu sais, je ne voulais pas... »

« Ouais, moi non plus. »

« Je voulais juste dire que je suis désolé... »

« Ouais, moi aussi », dit Salif. « Tu sais que je m'énerve vite quand je pense à certaines choses. »

« Amis ? » il étendit sa main et le plus âgé des deux jeunes la saisit avidement. « Amis. »

Salif s'occupa dans la salle en pliant des tissus et dépoussiéra son sac de voyage qui était resté inutilisé depuis que les deux étaient arrivés à Tamanrasset il y a longtemps. « Qu'est-ce que tu fais ? » demanda Aliuf, décidant d'aborder la question, « Et où étais-tu, si je peux me permettre ? »

Salif se tourna vers son ami, le regardant durement dans les yeux pendant une période prolongée, puis il dit : « Je peux te faire confiance ? »

« Bien sûr, tu peux me faire confiance », dit-il à haute voix. « J'espère que tu le sais, au moins, après tout ce que nous avons traversé. »

« Ok », dit Salif, « alors viens avec moi » et ils mirent tous deux leurs chaussures et se dirigèrent dans l'allée. Ils marchèrent à travers la vieille ville, errant en silence dans les ruelles qu'ils connaissaient si bien. Aliuf ne pouvait pas s'empêcher d'être un peu nostalgique, comme si quelque chose arrivait à sa fin, quelque chose de sûr et de doux, dérivant dans une inconnue de plus en plus périlleuse, et il déplora le décès de cette simplicité. Ils passèrent par le terrain de football, et Aliuf remarqua que Salif n'avait plus aucune crainte d'être vu. Ils allèrent de là dans le quartier commerçant, avec ses minuscules petites échoppes vendant de la nourriture et des marchandises passées à travers les océans ou le sable. Les odeurs de nourriture frite et de soupe venant de gros pots, cuisant lentement toute la journée, remplissaient les allées. Ils continuèrent sans rien dire jusqu'à atteindre le quartier des entrepôts — de grands bâtiments carrés qui paraissaient inquiétants dans la nuit. Plusieurs avaient des gardes de sécurité au-devant d'eux, dormant dans leurs petits box fortifiés ou accroupis en face de petits brasiers, faisant du thé. Ils descendirent une ruelle étroite et s'arrêtèrent devant une grande porte métallique tachetée de rouille. Le bâtiment lui-même était fait en ciment. Sombre et menaçant, il semblait abandonné. Salif cogna trois fois à la porte et recula. Le bruit métallique creux retentit dans

la nuit, partant en écho contre le ciment et ricochant vers le haut dans l'obscurité. Après une seconde, une petite fente dans la porte s'ouvrit et une paire d'yeux injectés de sang se présenta avant qu'un boulon ne soit actionné et que la porte ne s'ouvre dans un grincement bruyant.

« Viens à l'intérieur », dit Salif à Aliuf, qui avait l'air hésitant face à la fissure béante dans l'obscurité.

« Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? »

« Tu verras, il suffit de me suivre », et ils plongèrent dans l'ombre.

Chapitre 19

Alors que ses yeux s'ajustaient à l'obscurité alentour, Aliuf fut capable de s'orienter dans ce qui semblait avoir été une ancienne usine de textile. Des carcasses de machines, abandonnées à la rouille et se désintégrant dans les tas de poussière, se trouvaient au hasard sur le sol. Quatre hommes silencieux et costauds, armés de kalachnikovs, traînaient les pieds avec vigilance en faisant des rondes à l'intérieur. Dans un coin éloigné se trouvait ce qui avait été les bureaux administratifs de l'usine, et un éclat de lumière jaune scintillait à travers une fissure autour d'une fenêtre qui avait été peinte en noir. Ils marchèrent vers la lumière, escortés par le garde qui avait ouvert la porte, et Salif frappa de nouveau contre une vieille porte en bois qui autrefois était blanche.

« Qui est-ce ? », c'était la voix de Yattara.

« C'est moi », dit Salif, et Aliuf entendit un claquement de boulon de l'autre côté de la porte, qui grinça en s'ouvrant.

« Hey, que diable fait-il ici ? » demanda Yattara, ennuyé, en pointant Aliuf.

« Je l'ai amené. »

« Ça, je peux bien le voir, mais pourquoi ? »

« Nous avons vécu beaucoup de choses ensemble. Il a le droit de savoir. »

Yattara regarda Aliuf puis haussa les épaules. « Ok, tu peux entrer — mais si tu parles à quiconque de ce que tu vois ou entends, nous allons te tuer. » Encore une fois, ce n'était pas une parole en l'air. Aliuf était un peu fatigué d'être menacé par Yattara, mais laissa couler, sans rien dire. Ils entrèrent ensemble dans la pièce.

Au milieu se trouvait une table de conférence géante autour de laquelle étaient assis une douzaine de jeunes hommes. Certains étaient noirs, d'Afrique subsaharienne. Un paraissait malgache. Il y avait deux Touaregs et plusieurs Arabes et même un jeune qui avait l'air soit mulâtre soit de venir d'Amérique du Sud. Leurs vêtements étaient usés, ils avaient des barbes à divers stades de croissance, la tête rasée sous d'identiques taqiyah blanches — et le même feu brûlait dans leurs yeux. Étendue devant eux sur la table était une pile de passeports de pays divers et variés et des piles de billets, en dollars et en euros, à côté d'une carte de la région ouverte devant eux. Il y avait des lignes tracées à la main sur la carte avec des flèches aux extrémités, de Tamanrasset vers le nord en Libye ou à l'est au Soudan, puis à travers la mer Rouge.

« Comme je le disais », Yattara parlait en français, et ses paroles étaient traduites par plusieurs des jeunes en plusieurs langues qu'Aliuf ne reconnaissait pas. « Vous partez dans trois jours, la lune sera nouvelle et nous aurons les bonnes personnes aux frontières. Vous deux », dit-il en pointant vers les hommes noirs, « vous prendrez par là », indiqua-t-il en pointant vers le Soudan, « tandis que le reste d'entre vous », il pointa la flèche menant par la Libye à la mer, « prendrez cet itinéraire — en vous arrêtant ici à Benghazi où un bateau vous attendra. » Tous les jeunes hommes acquiescèrent. « Vous serez accompagnés le long du chemin par certains de nos hommes, et quand vous arriverez de l'autre côté, vous serez dirigés vers un camp d'entraînement où d'autres vous diront ce qu'il faut faire. Maintenant, vous allez attendre ici jusqu'à ce que nous venions vous chercher. Ne sortez pas, ne faites pas de bruit, ne jouez pas de musique. Tenez-vous tranquilles ! Votre nourriture vous sera amenée. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous pouvez en parler aux gardes. Des questions ? »

« Qu'est-ce qui se passe si on se fait prendre ? » la question, traduite en français par un des jeunes Touaregs, venait du mulâtre.

« Si vous êtes capturés, vous êtes livrés à vous-mêmes. S'ils vous torturent et que vous essayez de signaler l'un d'entre nous, d'abord vous ne saurez pas où nous trouver. Ensuite, nous le saurons et nous tuerons vos familles. D'un autre côté, si vous mourez dans le djihad, vos familles seront indemnisées. Ce que je vous recommande, c'est de ne pas vous laisser prendre — assurez-vous que vous mourrez dans la lutte, si tel est le plan que Dieu a pour vous. »

« Et si nous avons besoin de revenir ? » Une autre question en arabe, à laquelle Yattara répondit dans la même langue.

« Il n'y a pas de retour. D'ailleurs, maintenant, vous avez passé le point de non-retour. Dieu veillera sur vos préoccupations terrestres pendant que vous suivez Sa volonté dans la bataille. »

« Quand serons-nous payés ? » demanda l'un des hommes noirs.

« Le premier du mois, comme tout le monde. »

Un des Arabes, qui avaient gardé son regard sur la carte en face d'eux, leva les yeux et demanda à Yattara d'une voix calme : « Par contre, quand est-ce que je vais pouvoir tuer les *infidèles* ? »

Yattara sourit avec malveillance. « Enfin, une bonne question. Bientôt, mon ami, bientôt. »

Ils se tinrent debout, martelant leurs poings sur la table. « *Allahu akbar, Allahu akbar, Allahu akbar.* »

« Merci de votre engagement envers notre grand Calife », dit Yattara, et il commença à distribuer les documents et l'argent.

Aliuf ne dit rien tout au long de l'échange. Maintenant c'était fini, et Yattara les accompagna à la sortie avec un dernier adieu. « Tu es le bienvenu chez nous, *abobaz*. Si tu refuses, tu ne parles à personne de ce que

tu as vu et entendu. Ta situation est assez précaire comme ça. »

« Je comprends, et je vous remercie ». Ils se serrèrent fermement les mains.

« Je pars avec eux », dit Salif, alors qu'ils marchaient vers la maison.

« C'est ce que j'avais supposé. »

« Tu les as entendus ; c'est notre heure, notre moment est venu. »

Ils marchèrent en silence. La rue arabe la nuit est un endroit spécial, un carnaval d'odeurs et de couleurs qui se réjouissent de la retraite du soleil. Dans une grande partie du monde, la venue de l'aube est célébrée. Le soleil, dit-on, donne la vie et protège les personnes contre les dangers de l'obscurité. Ici, les gens annoncent le crépuscule ; la venue de l'obscurité représente un autre jour auquel on a survécu. Alors que la fraîcheur avance, chassant les derniers rayons du soleil sur les dernières dunes, tout change. Les gens sortent de la sécurité de leurs maisons pour se prélasser sur des chaises en plastique dans les rues et les ruelles. Ils jouent aux dominos ou aux cartes, certains parlent et d'autres ne disent rien — il suffit de regarder les gens qui passent et hochent la tête en reconnaissant les visages, nouveaux ou connus. Sur la petite place entre les maisons, devant les mosquées, les jeunes écoutent de la musique, flirtent et fument des cigarettes, et sont parfois chassés par les propriétaires de magasins qui vendent des boîtes de nourriture et du lait en poudre pour les acheteurs nocturnes. Sous la faible lumière, la pauvreté semble moins sévère, moins menaçante en quelque sorte. Sur les coins en face de la route, à côté des lumières de rue et dans le centre des petites places, des barbecues de fortune émergent, et on vend des bâtons de chèvre ou de la viande de chameau enveloppée dans

des baguettes françaises — héritage des anciens colons aussi omniprésente en Afrique du Nord que les armes russes.

« Tu ne vas rien dire ? », Salif paraissait inquiet.

« Qu'y a-t-il à dire ? »

« C'est ma vie, c'est ma décision, que puis-je faire d'autre ? Et je vais participer à quelque chose de grand — une bataille épique du bien contre le mal. Je ne peux pas rester ici pour toujours. Ce n'est pas que je suis ingrat — ce que je disais l'autre soir, c'était méchant. Tu sais, je ne le pensais pas ... »

« Je sais », dit Aliuf, « pas besoin de présenter tes excuses. Ça a été difficile pour nous deux — mais plus pour toi. Moi, je connais le désert et c'est mon peuple. Toi tu es, eh bien, comme un poisson hors de l'eau — si le jeu de mots ne te dérange pas, mon ami Bozo. »

Salif sourit. « Je te remercie, c'est aimable. Pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous ? »

« Pour quoi faire ? »

« Pour combattre — combattre les infidèles et les mécréants. Pour se tailler enfin une place dans le monde, même petite. Pour nous faire un nom dans l'histoire. Pour ramener le monde à la façon dont il était au cours des trois premières générations après le Prophète. » Il haussa les épaules car Aliuf le regardait avec sympathie, « Oh, merde — sinon, pour faire un peu d'argent, vivre une aventure, rencontrer des femmes et voir les gens te regarder avec respect plutôt qu'avec pitié. »

« C'est mieux. »

« C'est un combat glorieux, peu importe tes raisons. Allez, qu'est-ce que tu vas faire ici de toute façon ? Veiller sur les chameaux jusqu'à tes derniers jours ? Resserrer ton turban quand tu verras la police ou des soldats ? Te cacher dans ta petite maison d'emprunt pour toujours ? »

« Salif, je comprends tout ce que tu dis. Mais qu'est-ce que tout cela a à voir avec l'Azawad ? Avec notre grande République islamique du Sahara ? Quel sens ça

a de risquer ma vie à combattre pour un morceau de désert que je ne connais pas, pour une cause que je ne comprends pas vraiment ? Je ne parle même pas arabe, enfin pas vraiment. Notre Hassaniya est si distinct qu'ils me regardent quand je parle et sourient, puis passent au français. Je ne suis pas né dans la noblesse pour devenir de la chair à canon dans leurs guerres, des guerres conçues par des gens que je ne connais pas et combattues contre des puissances supérieures, plus puissantes que tu ne peux même imaginer. Je n'ai aucun chameau dans cette course. Ma vocation est de reconstruire la vision de Tin Hinan — son grand Empire Touareg, un endroit où nous pouvons répondre aux traditions et aux désirs de notre peuple. Tu ne sais pas ce que c'est de se sentir apatride, impuissant et humilié en permanence. Pour le meilleur ou le pire, tu es noir. Le gouvernement que tu as est peut-être terrible, mais il est composé de gens comme toi ; vous pouvez vous plaindre de tout ce que vous voulez, mais des noirs qui en spolient d'autres, ce n'est rien de nouveau. Tu aurais pu facilement être un fils de ministre, et ton histoire serait différente — et ton appel au djihad, bien moins convaincant. Mais pour nous, pourquoi devrions-nous prendre part aux disputes ? Nous ne sommes peut-être pas nombreux — pas assez pour élire des gens qui répondraient devant nous — mais pourquoi ça voudrait dire que nous sommes censés accepter les gens qui volent notre argent et les soldats qui violent nos femmes ? Parce qu'une certaine ficelle tirée par un Français en Afrique nous asservit perpétuellement à des gens qui n'ont aucun lien avec notre histoire ? Voilà mon combat ; c'est mieux qu'un voyage tous frais compris à un océan d'ici. »

« On ne sait jamais », dit Salif, « où les choses vont mener. Notre combat servira à tester notre courage et à approfondir notre engagement — après quoi nous pourrions revenir et construire le monde que tu envisages. Nos combats ne sont pas nécessairement différents. Il

faut bien commencer quelque part. Regarde autour de toi, votre Amghar l'a dit lui-même, "nous ne contestons pas les autorités". Avec ce genre de leadership, quand allez-vous obtenir l'occasion de construire votre monde ? Vous allez attendre ici, gardant des chameaux pour toujours. Au moins toi, viens avec moi, commence quelque part, fais-toi quelques amis qui vous aideront dans vos propres batailles. Après avoir vaincu les infidèles, le monde sera nôtre — et la construction de votre Azawad, votre République islamique du Sahara, sera facile. »

« Si je ne meurs pas au milieu d'une de ces dunes oubliées de Dieu, au milieu de nulle part. »

Salif joua sa dernière carte. « N'es-tu pas un bon musulman ? Penses-tu que les luttes des musulmans loin d'ici sont différentes des tiennes ? Ce n'est pas comme ça que ça marche. »

« C'est injuste, et tu le sais. Je ne prie peut-être pas cinq fois par jour, mais toi non plus. Cela ne signifie pas que je ne crois pas. Ne prétends pas que c'est une question de foi. Je te connais trop bien. »

Salif sourit en entendant la réplique. Ils étaient arrivés devant une petite boutique vendant de la pizza, et Aliuf acheta deux parts au vendeur, ainsi que deux petites bouteilles d'eau et ils s'assirent sur le trottoir à regarder les motos passer.

« Reste ici, avec moi », dit Aliuf, « pas pour toujours, mais jusqu'à ce que nous comprenions où nous allons, ce qui arrive, quelles sont nos options. »

« Pas moi — tu as entendu Yattara, c'est trop tard. Je me suis engagé. Mais je ne renoncerais pas, même si je pouvais. C'est le combat pour lequel je me préparais — c'est ma chance, ma seule chance. Tu dois t'en rendre compte. Qui suis-je, sinon un musulman noir dans un monde impitoyable ? Ceci est ma chance d'écrire mon nom dans le sang, à défaut d'autre chose. »

Il n'y avait plus rien à dire. Ils apprécièrent leur dernière soirée en compagnie l'un de l'autre, partageant de

la nourriture et marchant à travers le souk jusqu'à tard dans la nuit. Ils finirent par se retrouver devant leur maison, pour entrer et se préparer à dormir. Ils ne parlèrent pas, préférant réfléchir sur tout ce qui avait été dit. Finalement, ils dormirent. Lorsqu'Aliuf se réveilla le matin, Salif avait disparu.

Chapitre 20

Aliuf jaillit de l'eau pour reprendre sa respiration ; des gouttes d'eau sortaient de ses yeux et jaillissaient de son nez. Il s'étendit à plat sur son dos pour flotter, fixant les yeux sur les palmiers au-dessus de l'oasis, tandis qu'il crachait de l'eau de sa bouche aussi haut que possible dans l'air au-dessus du petit étang tranquille. Il resta là à dériver pendant un moment, attendant de voir de quel côté de la lagune les mystérieux courants sous-marins le conduiraient, en suivant les trajectoires des oiseaux qui volaient au-dessus de sa tête, avant de se mettre à nager la brasse d'un côté à l'autre et inversement, pour tester son endurance. Aujourd'hui, c'était vendredi. Sa journée avait été cruciale, c'était l'une de celles où se manifeste la volonté de Dieu — mais ce fut aussi un jour de chagrin, car l'après-midi même il avait reçu une lettre de sa mère.

Au début, il avait été surpris, car cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas entendu parler d'elle ou de la maison. Après l'envoi d'une douzaine de messages, lancés comme des flèches vers le désert, et restés sans réponse, il en était venu à accepter l'idée que sa mère l'avait désavoué. Il avait pleuré, mais peu, et à son plus grand étonnement les larmes avaient cessé de couler — et les lettres envoyées dans le vide avaient cessé également. Pourquoi lutter contre ce qu'il ne pouvait pas changer ? Il avait trouvé du réconfort dans un coin lumineux de son cœur où il avait niché le souvenir de leur amour — un amour parfait, un amour perdu — et il était passé à autre chose. Le temps avait passé, affaiblissant sa tristesse et sa culpabilité et les remplaçant

par une harmonie qui semblait avoir toujours appartenu au passé.

Enfin ce matin là le jeune employé de maison de l'Amghar était arrivé à sa porte avec une feuille de parchemin, pliée et assez sévèrement abimée. Il n'avait rien dit, remettant simplement le document à Aliuf et repartant ensuite. Aliuf retourna à sa petite table, s'assit pour déplier la lettre et la posa sur la table pour lire. C'était écrit en *tifinagh*, cet alphabet spécial avec des points et des lignes et des gribouillis que les Touaregs avaient adopté il y a si longtemps des Phéniciens, et qu'Aliuf n'avait pas utilisé depuis un certain temps ; il lui fallut un moment pour accéder aux parties délaissées de son esprit où était stockée la connaissance de ces lettres mystérieuses.

Mon cher enfant — je me rends compte que tu n'es plus un enfant depuis bien longtemps. J'ai reçu toutes tes lettres, et je les ai rangées soigneusement contre ma poitrine — afin de pouvoir les lire et les relire. Depuis tout ce temps, elles sont devenues mes biens les plus précieux, tâchées qu'elles sont après tant d'années de larmes. Je suis désolé de ne pas t'avoir écrit ; en venir à accepter que je t'avais perdu était trop difficile, et ce n'était pas un processus compatible avec l'écriture. J'avais pris la décision de ne jamais écrire, en me contentant simplement de te savoir en sécurité, même si tu ne pouvais pas l'être à mes côtés. C'était pour laisser la cicatrice s'affermir sur la blessure ; car une blessure ne guérit jamais si on y retouche souvent. Je ne t'ai pas abandonné, et j'ai cherché de mon mieux à obtenir de tes nouvelles de par les caravanes occasionnelles, et l'Amghar a été assez aimable pour garder un œil sur toi pour moi et pour me faire un rapport de temps en temps. Les choses ici sont comme elles étaient, comme elles ont toujours été et comme elles seront toujours, car rien ne change ici — et je comprends que c'est la rai-

son pour laquelle tu es parti. La jeunesse n'est pas une période facile pour un Touareg. Je ne te tiens pas rigueur de ta fuite, Allah a choisi un chemin pour toi, et s'il t'envoie vers le danger ce sera Sa décision. C'est ainsi qu'à travers cette lettre je te laisse partir, mon fils, en te disant que je ne t'ai pas oublié et que je n'ai aucun reproche à te faire. Que Dieu soit avec toi.

Aliuf avait passé l'après-midi complètement imprégné dans ses pensées, avalant d'abord son repas spartiate fait de noix, de pain et de fromage, mélangé avec du lait frais, tout en pensant à la lettre de sa mère, à l'Imam et à Youness — cet étrange Marocain que Dieu avait envoyé sur son chemin. Il n'avait pas voulu que son séjour à Tamanrasset se prolonge, mais un jour était devenu une semaine, qui était devenu un mois, qui était devenu un an, et ainsi jusqu'à l'infini et la routine. Le travail était facile — c'était tout ce qu'il connaissait. Et les conditions étaient aussi confortables : par rapport au sable et aux voyages, la vie de la ville était tranquille. L'eau courante, une nourriture abondante sur le marché, et même les divertissements qu'il pouvait se permettre ; ce n'était pas le pire qu'un jeune homme puisse demander. En fait, il dut admettre que cette vie valait mieux que tout ce qu'il avait vécu jusqu'alors, et que telle était peut-être la raison pour laquelle il était resté aussi longtemps. Mais les événements de ce jour-là étaient venus comme ces secousses électriques qui provenaient des sables du désert quand une tempête était à l'horizon. Quelque chose avait changé ; quelque chose de nouveau se tramait. Il y avait de la peur, de l'incertitude, mais aussi de cette excitation semblable à l'odeur de la nouvelle pluie après une longue période de sécheresse — l'histoire était en marche.

Il se tira de la fraîcheur de l'eau et laissa la chaleur venir le sécher en s'étalant négligemment sur un grand rocher plat à une certaine distance des eaux. Le soleil de l'après-midi était comme une couverture sur son

corps, et il dut s'assoupir car quand il se réveilla, le soleil était beaucoup plus loin vers l'horizon et une certaine fraîcheur était tombée sur lui. Il frissonnait en cherchant ses vêtements. « Qu'est-ce que tu veux dire ? » Il entendit une voix parler en contrebas, depuis l'oued. Le son flottait sur l'eau et il se pencha pour entendre la conversation. « Qu'est-ce que tu veux dire 'qu'est-ce que je veux dire' », dit la voix. « Je veux dire ce que je dis. La guerre va se propager ». La deuxième voix répondit, « Se propager où ? » « Qui sait », dit la première voix, « la Libye va tomber — nous ne savons pas quand. Et quand elle tombera, d'autres vont tomber avec elle. C'est devenu un petit monde et ceux qui ne nous comprennent pas ou sont jaloux de notre tranquillité sont de plus en plus à notre portée. Le mauvais œil est sur nous, même ici à Tamanrasset. On voit d'étranges allés et venues ; des gens bizarres et sauvages sont souvent vus sur les routes et assis sur les trottoirs de la place centrale. Je sens qu'une grande tempête est sur nous, une tempête pour laquelle nous ne sommes pas prêts et qui va engloutir notre ville — et saisir le Hoggar une fois pour toutes » ; la première voix était devenue réfléchie. « Qu'est-ce que disent les djinns ? » dit la seconde voix. « Ils restent silencieux ; cela fait longtemps je n'ai eu aucun contact avec eux. Les dunes disent qu'ils nous ont quitté, qu'ils sont partis de nouveau pour tenir conseil à Kaf Adjnoun, leur forteresse de roche dans le Fezzan, pour discuter des affaires des hommes et décider de comment ils vont semer la discorde. On dit que Shaytan lui-même est là-bas, et qu'il mène la discussion. Ce qui est sûr, c'est que les djinns se préparent à causer des malheurs ; et comme c'est le plus souvent le cas, ils sont les plus destructeurs quand ils sont totalement silencieux ». Les voix se déplacèrent toutes deux et devinrent hors de portée d'ouïe d'Aliuf, qui, ses vêtements enfin enfilés, se précipita vers sa maison d'emprunt pour réfléchir à tout ce qu'il avait entendu.

Le matin où il s'était réveillé et avait trouvé Salif absent, il y a maintenant bien longtemps, avait été pour lui comme un choc physique. Ce garçon devenu jeune homme, qui avait représenté pour Aliuf le pire de ses malheurs et les plus brillantes de ses espérances — ainsi que son plus grand concurrent — avait disparu ; parti dans une aventure où le jeune garçon n'avait pas sa place. Pour la première fois depuis longtemps, il ne savait pas quoi faire. Il s'était réveillé tôt et avait mangé son petit déjeuner comme il le faisait toujours — un yogourt, du pain et du café — mais cette fois en solitaire, terriblement seul, de cette solitude qui vous paralyse. Il s'était habillé et avait fait son trajet à l'aube vers les box de chameau pour son travail quotidien, à savoir soigner des animaux fougueux, — mais cette fois il le fit le cœur lourd. Le badinage insouciant de la semaine précédente avait été remplacé par le silence ; et la perspective d'une vie de silence s'étendant à l'horizon asséchait sa bouche. Il travailla efficacement, chirurgicalement presque — ne parlant pas, buvant peu et mangeant encore moins. Il sellait les chameaux, prenait leurs sacs, les répartissait, en recevait d'autres, déchargeait leurs paquets, les arrosait, les nourrissait, les lavait et les mettait dans le box. Tout cela sans réfléchir à la semaine suivante, au jour suivant ni même au prochain chameau. Il était mélancolique. Quand le jour commença à tomber il rentra chez lui, prit un peu de pain et de fromage ainsi qu'une pomme en guise de dîner, et mangea seul sur le toit de la maison. Par le passé, observer les lumières et le mouvement des étoiles le remplissait de joie — les observant tout en débattant avec son ami de comment ils trouveraient un sens à leur vie, de comment le monde serait contraint de se souvenir d'eux. Salif avait entamé son voyage. Pour le meilleur ou pour le pire, il avait choisi son moment et avait saisi les opportunités qui lui étaient offertes pour essayer de

se faire une place dans le monde — lui, un garçon musulman noir en colère dans un monde fait par et pour les chrétiens blancs. Il était épique, Aliuf devait l'admettre, ce combat que Salif avait choisi. Le reconnaître laissa Aliuf avec un sentiment plus fort de ridicule. Et encore plus seul.

Nuit après nuit Aliuf retourna sur le toit, et les graines du doute commencèrent à se développer comme des mauvaises herbes épaisses au-dedans de lui, leurs épines détruisant son appétit et interrompant son sommeil. *Pourquoi ne l'ai-je pas rejoint ? Qu'est-ce que je fais ici ?* Alors que le mauvais djinn le raillait, de quelque part lui vint la volonté de résister — une bataille épique entre les djinns et les anges pour gagner le cœur des hommes était observable à l'œil nu dans le désespoir d'Aliuf.

Ce n'est pas ton combat, se mit inconsciemment à dire Aliuf.

La lutte pour libérer la terre de nos hadiths des mains des infidèles ? Ce n'est pas ton combat ?

Nous devons tous suivre notre cœur.

Qu'est-ce qui te rend si supérieur à tous les autres musulmans, de partout, qui donnent leur vie pour le califat ? Le djinn était sarcastique.

Même le Prophète a suivi son cœur, répondit Aliuf.

Le Prophète a suivi la volonté d'Allah. Il n'a pas écouté ses propres opinions, avec vanité et arrogance. Il a fait ce qu'on lui demandait.

Nous devons regarder les étoiles, écouter nos ancêtres et faire que nos vies entrent aussi dans l'histoire de notre peuple, Aliuf se dit à lui-même.

Tu parles comme un païen, cria le djinn, *les gens ? les étoiles ? les ancêtres ?*

Même un musulman peut avoir des ancêtres.

Quand nous sommes appelés, nous abandonnons tout cela. Nous suivons Dieu dans le monde séparé de toutes ces choses que nous avons jadis chéri. Nous devenons les fidèles, la oum-

ma. C'est tout ; tout le reste n'est que cendres et poussières. Le djinn bouillonnait, sa respiration était saccadée et ses crocs étaient sortis.

Comment savons-nous, alors, la voix d'Aliuf devenant moins électrique, plus douce et plus empreinte de questionnement, comment savons-nous ce que Dieu nous dit de faire ?

Tu ne dois pas douter de la parole des Imams et des intentions du Calife. Nous savons, parce qu'ils nous ont dit et ils sont aujourd'hui les messagers de Dieu sur la terre. Non, pas comme le Prophète ou Isa ; mais ce sont néanmoins des hommes de sagesse et de savoir. Nous savons parce que les signes qui ont été écrits il y a des siècles dans nos hadiths s'avèrent être vrais.

Beaucoup d'autres ont dit cela par le passé, dit Aliuf, et ont été tués comme blasphémateurs à cause de cela.

Si tu suis Allah, est un saint homme qui embrasse les cinq piliers et que tu effectues le djihad avec tout ton cœur, tu ne peux pas avoir tort. Ceux qui ont été tués, ces blasphémateurs, n'étaient pas des martyrs de notre foi — c'étaient des hommes qui cherchaient à utiliser la foi pour leur avantage. Allah les a punis pour leur arrogance. La voie d'Allah est bénie et sans équivoque.

Très bien, Aliuf avait abandonné, je vais accepter tes mots — même si tu es un mauvais djinn.

C'est une bonne décision... le djinn était satisfait.

Mais attends, dit Aliuf, demain je vais suivre le chemin qui me conduira à suivre la volonté d'Allah. Je vais mettre un pied devant l'autre — je vais suivre mes pensées et le chemin qui est ouvert devant moi. Je considérerai mon futur comme étant le chemin parfait de Dieu, je ne faiblirai pas, mais je vais rechercher à obtenir ce qui ne se présente pas à moi de façon évidente. Si tout est comme tu le dis, alors Dieu a les moyens de me montrer le chemin — maintenant que j'ai pris position.

NON ! dit le djinn, je t'ai dit que la voie, c'est la guerre sainte. Voilà ce que je t'ai dit être le chemin d'Allah. C'est cela que tu dois faire, c'est lui que tu dois suivre. Va trouver Yatta-

ra. Tu as manqué ta chance la dernière fois. — Je t'ai dit ce que tu devais faire, maintenant c'est à toi d'agir.

Écoute-moi, la colère faisait finalement sa place dans la conscience d'Aliuf, depuis tout ce temps tu peux bien être puissant et infini, mais tu ne parles pas au nom de Dieu ; et tes motivations ne sont pas claires. Je mettrai mon chemin dans les mains de Dieu — voilà tout. Je vais attendre qu'il rende sa volonté visible ; mais je ne vais pas suivre aveuglément les autres hommes — ou les djinns — qui prétendent parler au nom de Dieu. J'ai ma propre individualité et j'aurais mon propre destin.

C'est ce que nous verrons ... dit la voix du djinn en s'éteignant.

Aliuf était épuisé. La bataille de volonté avec les êtres de l'autre monde avait laissé ses yeux injectés de sang et son souffle court. Il baissa les yeux pour se rendre compte qu'il n'avait rien mangé — les braises sous la bouilloire de thé étaient devenues froides et les étoiles avaient pris leur chemin de descente vers l'horizon. Il avait froid — beaucoup plus froid à cause du fait que le mal glaçant du djinn imprégnait encore l'obscurité. *Va dormir maintenant, dit son protecteur, demain nous allons accomplir ta destinée.*

Le lendemain matin, Aliuf se réveilla avec une détermination renouvelée ; avec les mots du djinn résonnant dans ses oreilles, il était prêt à tester les volontés d'Allah une fois pour toutes. Il avait langui trop longtemps avec les chameaux — sans savoir quoi faire ni où aller ; aujourd'hui, il allait corriger cette situation. Il prit une douche, laissant l'eau chaude couler sur son corps et le purifier de la malveillance sombre du mauvais djinn. Tout au long de la journée, appliqué à ses tâches, il garda à l'esprit sa mission singulière, celle de se tester lui-même, de tester le djinn, et même de tester Allah lui-même.

Au lieu de continuer à lutter au fond de son âme, il ferait comme le djinn lui avait suggéré. S'il était vrai

que la volonté d'Allah était singulière et inopposable, il se laisserait balayer par les courants et les circonstances vers son destin. *Pourquoi devrais-je lutter et essayer de comprendre, quand je peux suivre les panneaux que Dieu place devant moi et qui me guideront vers Sa volonté divine ? Tout a commencé il y a si longtemps, sur une dune de sable avec un fusil, où Allah a commencé à me faire servir pour sa volonté. Aurais-je du suivre Salif ? Je ne sais pas, je ne l'ai pas fait alors peut-être que je ne devais pas — qui peut défier la volonté d'Allah ? En tout cas, aujourd'hui je vais remédier à ce problème, une fois pour toutes.*

Au travail toute la journée, il fronça les sourcils et parla peu, méditant en lui-même sa discussion avec cet être fait de feu sans fumée. Au cours du déjeuner il ne mangea rien. Il s'assit sous un arbre et émietta son shawarma en mille petits morceaux, lesquels furent emportés dans le sol par des armées de grosses fourmis noires. Enfin la journée se termina et il marcha en vitesse vers sa maison d'emprunt, et chaque pas endurcissait sa détermination.

À peine une heure plus tard Aliuf se tenait devant le cadavre de l'entrepôt de l'autre côté de la ville. L'entrée était couverte par le mot « condamné » peint à la bombe sur les panneaux de bois. Les fenêtres du deuxième étage avaient été brisées par suite des féroces tempêtes du désert ou des pierres d'enfants errants. Cependant il marcha résolument vers la grande porte de métal et frappa avec fermeté. Il recula, regardant autour en quête d'un signe lui révélant que quelqu'un avait entendu. Rien. Il avança et frappa à nouveau à la porte. Il resta debout devant le bâtiment pendant une heure, jusqu'à ce qu'il admit de lui-même qu'il n'y avait personne et qu'il n'y aurait jamais personne ici — les choses avaient changé.

Il reprit la marche en direction du terrain de football où il savait que le grand Arabe avait coutume de passer son temps, parfois en la présence d'autres garçons et parfois pour fumer une cigarette et boire un Fanta sur la

touche, tout en jetant des regards malveillants aux autres. Mais à l'arrivée, Aliuf parcourut des yeux la foule à la recherche du jeune homme à la cicatrice. Mais encore une fois, il ne put trouver le signe d'aucun d'eux — ni l'Arabe ni son ami n'étaient là ce soir.

Il revint tristement à sa maison pour manger un repas froid et s'endormir tôt.

Aliuf répéta cet exercice chaque soir, visitant les sites où il croyait qu'il trouverait les signes de ce qu'il cherchait. L'entrepôt, le terrain, les stations de bus qu'il savait être fréquentées par ceux qui voyagent le long de la piste du djihad. Parfois, il repérait quelqu'un avec une longue barbe à l'abandon et une capuche avec ce regard dans leurs yeux et il les approchait pour demander — mais demander quoi ? Comment poser *cette* question, et vous répondront-ils ? Et s'ils ne répondent pas, vous dénonceront-ils ? Il avait déjà assez d'ennuis — c'était encore un homme recherché qui devait garder son chèche enroulé autour de son visage chaque fois qu'il croyait que les autorités étaient à sa recherche.

Une fois il vint à la mosquée qu'il savait avoir été fréquentée par Salif. Il entra et écouta le message de l'Imam, qui parla du sort des Palestiniens et de l'exigence que tous les hommes musulmans se battent pour leurs frères et détruisent les infidèles et les apostats. Il attendit sans bruit que quelque chose se passe.

« Puis-je vous aider mon fils ? » L'Imam l'avait approché, tandis que les autres s'étaient dispersés dans la cour afin de trouver quelque chose à manger et parler entre eux.

« Oui, enfin peut-être... »

« Vous semblez perdu. »

« Je suis... je sens que j'ai suivi jusqu'au bout mon chemin et que tout ce que j'y trouve est un grand mur de pierre. »

« Que recherchez-vous ? » demanda l'Imam.

« Je suppose que je suis à la recherche de la volonté de Dieu. »

« Vous n'avez pas à chercher cela », dit l'Imam, « c'est tout autour de nous. Sa volonté, j'entends. Tout ce qui arrive est une expression de sa volonté. Comme pour une flamme tenue à proximité d'un morceau de papier, le moment où le papier s'enflamme ne dépend pas de causes que vous puissiez connaître en dehors de la volonté de Dieu — que vous pouvez étudier à l'université et grâce auxquelles vous pouvez avancer tranquille avec la caution singulière qu'il en sera toujours ainsi, évitant ainsi d'avoir besoin d'Allah dans votre vie. Non, ça c'est ce que les apostats croient, pour les libérer de la charia. Ce papier brûle parce qu'Allah le veut — et s'il ne le voulait pas, il ne brûlerait pas. La volonté de Dieu est tout autour de vous, dans tout — dans chaque action, dans chaque réaction, dans toutes les interactions que vous avez, vous trouverez que vous faites partie du grand plan de Dieu. »

« Mais dans ce cas, est-il possible que je sois en dehors de son plan ? » Aliuf pensait à ce jour fatidique, quand il avait laissé partir Salif.

« Si vous pouviez faire en sorte d'être en dehors de son plan, cela voudrait dire que vous êtes plus fort que Dieu. Croyez-vous que vous êtes plus fort que Dieu ? »

« Bien sûr que non », Aliuf baissa la tête, « c'est simplement que, eh bien, vous savez il y a eu une fois où, comment dire... »

« Vous sentez que vous vous êtes égaré en dehors du chemin, que vous avez raté votre moment — votre chance ? »

« Oui. »

« Vous devez examiner vos prémisses. » L'Imam était assis sur le sol de la mosquée, recouverte de tapis, ses pieds nus tendus devant lui. Aliuf fit de même. Le gros tas de chaussures à la porte en était revenu à seulement deux paires. « Si vous trouvez que les choses sont difficiles, c'est une chose. Mais si vous les trouvez confuses, vous devriez examiner pourquoi. Car la volonté d'Allah est simple. La suivre — même à travers une somme

de tribulations et de dangers — c'est la chose la plus naturelle du monde. »

« C'est juste que », déclara Aliuf, « j'ai eu l'occasion de faire quelque chose une fois, et j'ai refusé. Il me semblait que ce n'était pas bien, mais je n'arrête pas de me demander si peut-être je n'ai simplement pas laissé la peur m'éloigner de la voie que j'aurais du prendre. »

« En supposant que vous ayez raison — rappelez-vous que la volonté de Dieu n'est pas une chance unique », déclara l'Imam.

« Vous voulez dire que j'ai encore une chance ? », répondit-il soulagé.

« Si vous cherchez à vous corriger, vous vous trouverez à nouveau dans les bonnes grâces d'Allah. »

« Je pensais que vous aviez dit que nous ne pouvions pas échapper à la volonté de Dieu. »

« Cela est vrai, mais Dieu peut vous exclure de sa volonté. Si vous rompez avec la *oumma*, si vous commencez à effectuer des activités mauvaises, si vous défiez Ses commandements ou si vous faites cause commune avec ses ennemis, Dieu peut vous tourner le dos. Cela ne signifie pas que sa volonté ou que ses plans changent — Dieu n'a pas besoin de vous. C'est vous qui avez besoin de lui. Il verra ses plans parfaits se concrétiser, avec ou sans vous. La question est de savoir si vous voulez faire partie de ces plans ou si vous préférez vous en éloigner ? » L'Imam se remit lentement sur ses pieds. C'était un vieil homme, avec une longue barbe blanche descendant sur sa poitrine par-dessus sa tunique. Sa capuche blanche reflétait l'éclat de ses dents quand il souriait — seules ses rides en pattes d'oie autour de ses yeux et la raideur de son dos donnaient une preuve que le chemin n'avait pas toujours été facile pour lui non plus.

« Alors, comment puis-je savoir ce qu'il faut faire maintenant ? », dit Aliuf.

« Demande-lui, et il te répondra. »

En marmonnant, « je l'ai fait. »

Le vieil Imam raccompagna le jeune Touareg jusqu'à la porte. Ensemble, ils mirent leurs chaussures et s'exposèrent au soleil brûlant de l'après-midi. L'Imam donna au garçon un clin d'œil malin et, sans un mot, se mit à repartir vers les escaliers qui menaient à ses appartements au-dessus de la mosquée.

Aliuf se tint longtemps au soleil, laissant la chaleur et l'air sec apaiser son âme. Il acheta un jus d'orange à un vendeur et s'installa au bord du trottoir pour se reposer et réfléchir.

« Bonjour mon brave homme », un homme énergique vêtu d'une longue robe noire se laissa tomber sur le trottoir à côté de lui ; il avait une barbe courte recadrée autour de son visage rond et une vigueur qui contrastait avec sa silhouette corpulente. « Je n'ai pas pu m'empêcher d'écouter la conversation que vous avez eue, là-bas », il fit un geste avec son pouce en arrière vers l'intérieur de la mosquée à travers la porte qui se tenait toujours entrouverte.

« Qui êtes-vous ? » Les yeux d'Aliuf se plissèrent.

« Je m'appelle Youness », dit-il en tendant la main. Aliuf tendit le bras et la prit, elle était froide et moite, mais ferme.

« Pourquoi écoutiez-vous ? »

« Eh bien, vous n'étiez pas particulièrement discret. Si vous ne voulez pas être entendu, n'ayez pas de conversation dans une mosquée le vendredi à midi. »

« Je vous l'accorde », admit Aliuf

« Quoi qu'il en soit, comme je l'ai dit je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre votre conversation. »

« Et ? »

« Eh bien j'ai souvent pensé la même chose. Je veux dire, vraiment, tout paraît être une vision glorieuse pour ceux qui sont assis autour du *grin* en sirotant un thé ou assis aux pieds de leurs enseignants. Mais pour nous, qui devons travailler pour vivre, qui devons négocier et voyager — qu'est-ce que tout cela a à voir avec nos vies ? Comment pouvons-nous faire le lien ? »

« Exactement ! » dit Aliuf.

« En effet, mais il existe une autre voie. »

« Vraiment ? C'est-à-dire ? »

« Mon fils, la plupart des gens pensent que la seule façon de suivre la volonté de Dieu conduit au djihad. Et ils ne sont pas dans l'erreur, mais il y a aussi d'autres chemins — d'autres choses que nous pouvons faire pour ceux qui ont de l'esprit et de la discipline. Bien sûr, ce n'est peut-être pas aussi excitant, mais à bien des égards, c'est tout aussi important — mais ça réclame aussi un sacrifice. »

« Qu'est-ce que c'est ? » Aliuf retenait son souffle.

« Je vais être plus clair. Je viens du Maroc, de Marrakech plus précisément. Il y a beaucoup d'endroits autour de cette ancienne ville pour des gens comme vous — des gens à la recherche d'un apprentissage et d'une compréhension ; pour le djihad de l'esprit. Si vous êtes intéressé, je pourrais vous donner un nom et un numéro de téléphone, peut-être que vous pourriez trouver quelques-unes des réponses que vous cherchez. »

« Vous feriez cela ? »

« Bien sûr, nous devons nous aider les uns les autres — nous les musulmans Amazighs. Oh, je sais que vous êtes un Touareg et que vous prétendez ne pas être comme nous, mais les cousins se connaissent toujours bien l'un l'autre. Nos mœurs sont différentes, plus anciennes que les Arabes qui sont toujours à faire la guerre, et ont plus d'importance. Il ne faut pas oublier que la grande Alhambra *elle-même* fut construite par les Amazighs ; malgré le fait que les Arabes aiment s'accorder le mérite de nos lumières, c'est notre peuple qui a porté Grenade et Cordoue à la gloire. Et c'est notre peuple qui a construit les bibliothèques de Tombouctou. Ne les laissez jamais oublier cela. Nous avons une culture qui est toute aussi riche que la leur. Elle est mystique et elle est belle. Étudiez-la et apprenez. » Youness se leva pour partir, « Maintenant je dois y aller. Je suis un vendeur de fruits, et je ne peux pas

laisser mes marchandises se détériorer à la chaleur du soleil, pendant que vous êtes assis là dans la confusion ». Il se baissa légèrement pour le saluer, et il était parti.

Aliuf baissa les yeux sur la note qu'il tenait dans sa main — un nom et un numéro. Rien d'autre qu'un nom et un numéro, c'était tout ce qui était sur ce papier — mais pour Aliuf cela paraissait comme un billet de première classe. Car implicitement dans ces lettres et ces chiffres se trouvait la vérité sous-jacente, *la volonté d'Allah — je n'ai pas été abandonné suite à mon refus, Dieu avait bien un autre plan pour moi.*

De retour à la maison, comme pour confirmer son épiphanie, la lettre de sa mère l'attendait sur la table. Il la lut attentivement et la relut, plongé dans ses pensées tout en déjeunant. Satisfait et rassasié, il alla à l'étang pour sa baignade du vendredi après-midi — son cœur léger comme une plume d'oie.

Chapitre 21

« Je tiens à vous remercier pour votre gentillesse », déclara Aliuf à l'Amghar, « vous m'avez sauvé la vie — sincèrement. Je ne sais pas ce que j'aurais fait si vous n'aviez pas été là. »

« C'est ce que nous sommes — nous devons nous soutenir les uns les autres dans notre combat contre les circonstances. Personne ne va se battre pour nous. Nous avons été si longtemps les victimes des caprices des puissants, mais je sens quelque chose de nouveau dans l'air — quelque chose est en train de changer, de grands changements sont en marche. Comme les dunes qui avancent à travers le Sahara un grain de sable à la fois, les choses bougent pour notre peuple et pour notre monde ; tout sera bientôt différent ».

« J'espère que vous avez raison, cela fait trop longtemps que nous vivons comme ça. »

« Vous êtes jeune », déclara l'Amghar. « Vous avez toute la vie devant vous. Votre destin est de vous battre et de chercher la lumière. Je suis un vieil homme — je dois prendre soin de mes enfants, des enfants de mes enfants et de tout ce peuple, face aux forces qui chercheraient encore à nous détruire — face aux forces qui nous haïssent encore. C'est une grande responsabilité que d'assurer la survie d'un peuple. » Il s'arrêta un moment pour réfléchir, puis demanda : « Où irez-vous ? »

« Je vais à Marrakech. Je dois lire et apprendre ; je dois étudier. D'autres choisissent comme armes l'acier et le bois, mais moi, ma voie ce sont les mots et la pensée », déclara Aliuf.

« Il y a de la place pour les deux. Allez avec Dieu, vous serez toujours le bienvenu ici — la maison de Yattara sera là lorsque vous déciderez qu'il est temps de revenir. Le travail auprès des chameaux dure depuis des milliers d'années, je suppose que cette tâche saura aussi attendre votre retour. »

« Je vous remercie Abba. » Ils se rapprochèrent pour une poignée de main qui signifiait plus qu'un bref contact, et Aliuf s'inclina légèrement en signe de respect pour le vieil homme. Il sortit de la maison, en route vers son futur.

Chapitre 22

Aliuf se tenait au centre de la médina dans les vieux quartiers de Marrakech à ce moment précis où la place commence sa métamorphose quotidienne. Chaque jour, quand le soleil commence au loin à chatouiller les sommets des montagnes de l'Atlas, la médina enfle sa tenue de soirée en préparation de la fête. Les charmeurs de serpents rangent leurs animaux épuisés, les quincailliers ambulants avec leurs nombreuses casseroles de couleur et de taille variées disposées un peu partout autour de leur corps s'en reviennent dans leurs maisons pour conter leurs exploits. Très vite les vastes espaces ouverts furent remplis, la plupart du temps par des vendeurs de nourriture. Un jeune vendeur sortit en courant d'un magasin de rue en poussant un chariot débordant de pâtisseries chaudes à peine sorties du four. Des rangées de restaurants ambulants se déversaient depuis... — en vérité Aliuf n'avait aucune idée d'où ils venaient — et étaient installés sur place à la hâte ; on trouvait aussi de petites tables avec du pain et de la soupe et des couverts enveloppés dans une serviette, devant lesquelles un homme interpellait et amadouait les passants afin qu'ils mangent chez lui, en essayant désespérément de mettre en évidence des différences qui n'existaient pas. Il y avait du Kebab, des salades fraîches, des hummus, du poulet rôti, du tagine — toutes sortes de tagine : à l'agneau, au poulet et au bœuf avec des oignons et des carottes, des olives et des cornichons. Les petits garçons se ruaient à travers la foule à la recherche d'une poche où venir voler ou pour essayer de vendre des jouets lumineux. On sentait des odeurs de cumin, d'estragon, de poivre, de cardamome et de cannelle,

lesquelles provenaient autant du marché des épices à côté de la médina que des marmites des cuisiniers de nuit.

Aliuf avait l'eau qui lui venait à la bouche, et il plongea la main dans sa poche pour compter les dirhams toujours moins nombreux pour voir ce qu'il pouvait se permettre d'acheter. Son choix se porta sur un bol de soupe chaude orientale piquante avec des haricots et des pâtes pour seulement quelques pièces de monnaie. Il s'installa avec son bol à côté d'un simple mur qui protégeait un hôtel cinq étoiles, invisible pour la multitude, afin d'observer les gens. Il n'avait jamais imaginé que ces genres de personnes existaient réellement. Il y avait des gros, des maigres, des chauves, et des hommes avec des cheveux longs tombant sur leurs épaules. Il y avait des blancs, des jaunes, des bruns, et certains semblaient être roses — beaucoup avec de mauvaises dents et certains avec des perles fixées uniformément dans leur bouche. Ils étaient bruyants et poussaient à travers les foules hargneuses pour prendre des photos un peu au hasard. L'un d'eux, avec des yeux bridés, se tint en face d'Aliuf et prit une photo de lui ; surpris, Aliuf en renversa sa soupe en levant la main pour couvrir son visage — non pas qu'il fut en colère mais plutôt ennuyé, et il se dit *je suis un de ces Touaregs du désert*. Plus que toute autre chose, il fut surpris par les vêtements des touristes. Les femmes ne portaient presque rien du tout — de petites bretelles fines et un tissu léger qui pendait négligemment sur leurs seins. Des shorts qui couvraient à peine leurs fesses. Les hommes étaient habillés tout aussi bizarrement, avec des couleurs flash sur leurs shorts et des chemises déboutonnées laissant apercevoir des chaînes en or avec des croix et un surplus de poils sur la poitrine et sur le ventre bedonnant. Quand ils marchaient près d'Aliuf, il pouvait sentir une forte odeur de parfum mélangée avec l'acidité de la fumée de cigarette. Ils s'arrêteraient régulièrement pour inspirer et expirer leur cigarette avant de continuer,

essuyant leurs têtes avec des morceaux de vêtement parce qu'ils transpiraient dans la mêlée du soir.

Au-dessus de la masse de gens, la musique envoûtante des grands chanteurs pop franco-arabes donna à Aliuf un sentiment d'excitation — elle ne ressemblait pas aux appels à la prière, pleins de réflexions et de noirceur. Il se concentra sur les paroles de la chanson « Aicha » provenant de quelque part à l'intérieur de la médina, la mélodie de la voix le berçant et lui communiquant un étrange sentiment de désir de liberté — ainsi que la bonne musique fait partout. Il avait de la difficulté à unir tout ensemble — l'adoration d'Allah et les plaisirs de la vie dans la rue arabe ; la nécessité de l'abandon de soi face au monde merveilleux que Dieu avait créé pour Son plaisir et celui de Ses enfants. *Comment a-t-il pu bâtir un endroit comme ça, et ne pas s'attendre à ce que nous en profitions ? C'est vraiment une tentation pour nous qu'il nous faut refuser et dénoncer, dans l'idée de prouver notre fidélité. N'est-ce pas ?*

Aliuf ne savait pas, et n'avait aucun moyen de savoir. Depuis son arrivée à Marrakech, il avait été tantôt attiré tantôt repoussé par ce qu'il voyait. La foule autour de lui était plus incompréhensible, mélangée qu'elle était par les allés et venues des croyants depuis leurs mosquées et leurs écoles, vêtus de robes brunes, portant des sandales et faisant balancer leur voile et leur longue barbe noire au vent du soir. Ils tenaient dans les mains des documents ou parfois leur livre de prière tandis qu'ils se frayaient un chemin au milieu des touristes, les yeux baissés de peur d'entrevoir en un coup d'œil quelque chose qui les enverrait directement en enfer. Les magasins autour de la médina étaient éclairées comme des arbres berbères de Noël, exposant des poteries peintes à la main, des bijoux, des tissus et des articles divers pour l'intérêt de ceux qui étaient venus de si loin pour admirer ce morceau de terre qui apparaissait ancré dans un autre temps. Comme les commerçants et les touristes, et les soldats et les chercheurs avant eux, tous

faisaient leurs affaires sous la surveillance attentive de la mosquée Koutoubia — se tenant debout au-dessus d’eux, légèrement fatiguée par des années d’effort de surveillance, mais continuant toujours à utiliser son pouvoir pour assurer que même si les choses peuvent changer, elles continueraient cependant à rester les mêmes. Ici, dans cet endroit sur lequel les siècles sont passés, le fracas de la guerre, du djihad, de la révolution, de la chute et de la renaissance, avait laissé cet endroit spécial tout à fait inchangé, conservé par l’imagination collective de ceux qui ont toujours trouvé leurs réponses dans l’observation du passé et qui avaient besoin d’un lieu à partir duquel jeter leur regard mélancolique.

Ibn Abaz suivit le regard d’Aliuf en direction de la mosquée des libraires, « Magnifique, non ? Voilà qui vous rappelle en permanence les jours où le Maroc ne dépendait pas des Américains, mais était par lui-même la plus grande puissance du monde. »

Il se tourna vers Aliuf. « Saviez-vous que certains des plus grands contes de l’histoire islamique ont été couchés sur les parchemins de l’Afrique du Nord en utilisant du sang berbère comme encre ? Ce fut à l’époque où nos épées atteignaient l’espace depuis l’Égypte jusqu’à l’Espagne. Imaginez, c’est un endroit où maintenant on nous refuse l’entrée. Nous sommes traités comme du bétail par les autorités espagnoles, mais ils ont un jour été nos serviteurs. Ils nous ont payé des impôts pour obtenir notre protection et notre clémence face à leurs coutumes impies. »

« Ne soyez pas en colère », Aliuf haussa les épaules, « nous devons penser aux Africains du sud — ces gens que nous utilisons pour commercer avec les grands califats de l’est ; notre sort pourrait être plus terrible ». Abaz et Aliuf laissèrent sortir tous deux un rire mélancolique.

« Mais regardez, cette grande mosquée », Abaz pointa à nouveau du doigt la mosquée, « elle a été construite

par les architectes almohades venus de la montagne. Ils ont combattu les Almoravides, des gens du désert qui portaient le tagelmust, comme vous », esquissant un geste vers la tête d'Aliuf. « C'était un peuple qui prônait l'embellissement fleuri du califat omeyyade, un style fait de faste et de plaisir terrestre — mais c'était des berbères avant tout, originaires du désert. Nous sommes ceux qui, les premiers, avons entrepris la conquête de l'Espagne, pour l'amener dans le Califat, non pas dans la soumission, mais en alliance avec les Abbassides de Bagdad. »

« Almohades ? Almoravides ? »

« Oui », fit Abaz en riant. « Vous vous êtes perdus trop longtemps dans votre désert, mon cousin Touareg. Malgré votre isolement, vous êtes un cousin berbère et cela fait aussi partie de votre histoire. » Il fit un geste de nouveau vers la grande mosquée.

« Les Almoravides étaient des nomades des sables, des berbères du désert qui ont émergé des endroits chauds et secs pour conquérir l'Espagne et la Libye et créer le premier grand califat berbère. Alliés aux Abbassides arabes, nous avons construit un empire qui s'étendait des colonnes d'Hercule à l'Inde. Nous sommes devenus célèbres pour nos architectes et nos scientifiques, nos philosophes, nos théologiens et nos bibliothèques ; nous étions respectés par les dynasties de l'est et puissants parce que descendant également du Prophète. »

Aliuf observa la grande tour, réfléchissant au fait que son peuple aussi avait, en quelque sorte, participé à la construction d'un tel bâtiment, il y a bien longtemps. Cela semblait si éloigné des déserts secs et des bâtiments en terre de Sankoré à Tombouctou — l'endroit qu'il avait toujours pris pour le centre du monde. Il était en même temps humble et fier.

« À leur suite sont venus les Almohades de Tinmel dans les montagnes du Haut Atlas, qui descendirent de leurs hauteurs pour se livrer à des combats acharnés

avec les Berbères du désert », et il montra du doigt, hors de la grande ville, les sommets enneigés au loin. « Depuis cette petite vallée ils préparèrent le renversement des Almoravides. Et quand ils ont obtenu la victoire ils ont construit cette grande mosquée comme le symbole de leur volonté de gouverner pour Dieu et non pour l'homme ; et ce depuis le centre de leur univers — de tous les univers — ici à Marrakech. Les Almoravides, comme les califats omeyyades plusieurs siècles auparavant, se sont perdus dans l'aspiration au pouvoir et aux richesses du monde. Ils ont considéré tout cela comme étant la gloire d'Allah sur la terre. Mais les Almohades partageaient une conception différente, ils voulaient construire un monde austère et équitable, qui soit en adéquation avec leur compréhension de la vie et de la foi, telle qu'ils l'avaient développée dans cet environnement hostile à la vie en haut dans les montagnes. Ils affermirent le contrôle berbère sur l'Espagne et l'Afrique du Nord, amenant l'âge d'or de l'Islam. Nous avions de grandes bibliothèques à Cordoue et quelques-unes des grandes villes administratives comme Séville ; les Juifs et les Chrétiens nous payaient des impôts et nous leur accordions un espace dénué de la violence et de l'ignorance de l'Europe. Si l'on doit nommer les responsables de la grande époque islamique de pensée et d'invention, ces responsables, c'est nous. »

« Et ensuite, que s'est-il passé ? » demanda Aliuf.

« Ensuite, eh bien les chrétiens, unis, nous ont repoussés hors de l'Espagne. Nous étions devenus gras et complaisants, préférant prendre de l'argent aux Juifs et aux infidèles au lieu de purger nos terres de ces cancers. Et nous en avons payé les conséquences. Nous avons perdu notre Califat et notre grand empire est tombé dans la tourmente. »

« C'est incroyable », Aliuf était vraiment impressionné. Il avait toujours pensé que les gens du désert étaient perdus aux marges du monde. Même le grand empire de Tin Hinan ne peut pas être comparé aux Gara-

mantes, et encore moins aux Ottomans ou aux Romains — et les Abbassides, le plus grand empire de tous les temps ? L'âge d'or de l'Islam ? Avoir un rôle dans cette histoire était impressionnant.

« Eh oui, mais ce n'est pas la fin de l'histoire. Les Berbères ont toujours été au centre du développement de l'Islam. Quand les Abbassides ont perdu le contrôle du Caire, le Califat fatimide, ismaélien et chiïte, ont saisi l'Égypte avec ses armées de Kutama — des guerriers berbères venus d'Algérie et de la Libye ; ce sont nos frères aussi. Ils ont gouverné jusqu'à ce que les Moguls cèdent la place aux Ayyoubides kurdes, puis aux Mamelouks blancs, jusqu'à ce que finalement les Ottomans se saisissent du pouvoir. Mais c'est nous, les Berbères du Caire à Marrakech, et de Cordoue à Fès, qui avons dirigé l'Âge d'or islamique en Afrique du Nord et en Ibérie. Tandis que les Abbassides avançaient dans la péninsule arabe, c'est nous qui avons construit les grands bâtiments — comme celui-ci ici. Comme l'Alhambra. Et nous avons composé les livres qui ont rempli les bibliothèques de Cordoue et de Tombouctou. L'histoire de l'Islam n'aurait pas pu s'écrire sans les Berbères. »

« C'est un héritage remarquable, qui s'accompagne d'une grande responsabilité », déclara Aliuf.

« Une responsabilité que nous commençons à prendre au sérieux. Nous devons connaître notre passé, si nous voulons reprendre en main notre avenir. Pas en tant que soldats, il y a déjà beaucoup de soldats. Mais comme les cheiks qui indiquent le chemin. Bientôt, notre temps viendra, et les Européens sentiront la colère renouvelée des Berbères — comme ils l'ont si souvent sentie dans le passé », déclara Abbas.

Aliuf fixait du regard un couple de gros se tenant la main, vêtus tous deux d'un short semblable qui révélait la cellulose sur leurs jambes, la femme portant un décolleté désagréable sur une chemise serrée qui affichait

le bleu blanc rouge du drapeau français. « Qu'ils aillent au diable », dit-il en désignant le couple.

« Qu'ils aillent au diable en effet », dit Abaz. « Et nous allons aider à les y envoyer. » Il croisa ses doigts, imitant l'œil d'un taureau, et les porta à ses yeux.

Ils commencèrent à marcher en direction de la petite mosquée au cœur de la vieille ville. Aliuf ne parvenait toujours pas à s'y conduire seul. Les petites ruelles se mélangeaient les unes aux autres ; les vendeurs vendaient tous le même assortiment de poterie, de bijoux et de vêtements. Ici un petit restaurant de rue vendait kebab et pita, ou un tajine de poulet cuit avec des olives et de la chaux. Ils prirent à gauche, puis à droite, puis deux fois à gauche et une autre fois à droite, et ils se retrouvèrent devant la petite mosquée avec à sa gauche un vieux *riad* mal entretenu. C'est là qu'était arrivé Aliuf, après son long voyage depuis Tamanrasset.

Le voyage n'avait pas été difficile pour lui, conquis qu'il était par cette inspiration de ce qu'il savait être une révélation divine. Il avait obtenu gracieusement une place dans un bus l'emmenant à la frontière. Il voyagea pendant plusieurs kilomètres jusqu'à atteindre Ben Ounif, à partir d'où il utilisa ses connaissances issues de ses périples dans les circonstances les plus inhospitalières et marcha tranquillement et traversa la frontière, échappant aux gardes-frontières et aux points de contrôle. Il était arrivé à Figuig du sud et s'embarqua tranquillement dans un bus qui le conduisit à travers les montagnes vers la ville de Marrakech. Le voyage avait été simple — plus simple qu'Aliuf n'avait pu l'imaginer. Malgré la réputation d'État policier qu'avait l'Algérie et les relations notoirement mauvaises qu'entretenaient ces deux pays voisins, les gardes-frontières étaient paresseux et sans entrain — ainsi qu'ils sont dans le monde entier — et Aliuf n'eut aucune difficulté

à effectuer la traversée. Il avait laissé son fusil, enveloppé dans du plastique, enterré sous un arbre près des enclos de chevaux de Tamanrasset ; il ne servirait qu'à attirer l'attention sur lui et ne lui était de toute façon pas nécessaire là où il allait.

Quand enfin il était arrivé à Marrakech, il avait pris le papier que lui avait donné Youness, le commerçant, et avait étudié les chiffres avant de trouver la cabine téléphonique la plus proche.

« Bonjour ? » Un homme répondit en arabe.

« Oui, on m'a donné votre nom — je viens juste d'arriver en ville. »

« Qui vous a donné cette information ? » La voix était sèche.

« Il m'a seulement dit que son nom était Youness. Nous nous sommes rencontrés à Tamanrasset ».

« Il ne t'a rien dit d'autre ? »

« Il m'a seulement dit que si je venais à Marrakech, je trouverais ce que je cherchais à ce numéro », Aliuf était patient.

« Et que cherches-tu ? »

« Eh bien... », le ton de sa voix chuta. Il ne s'était pas attendu à devoir répondre à cette question, « Je suppose que je suis à la recherche de la volonté de Dieu. Je cherche la réponse à la question éternelle qui a brûlé dans mon cœur pendant des années. »

« Et quelle est cette question ? » Il parlait d'une manière plus sympathique.

« La question ? Je suppose que c'est : et maintenant, que dois-je faire ? »

Il y eut un silence pendant un certain temps, et Aliuf put entendre la respiration de son correspondant de l'autre côté de la ligne. « Oui, Youness a eu raison de vous donner ce numéro. Où êtes-vous ? » Et Aliuf lui donna les indications du mieux possible. « Restez là, nous venons vous chercher. »

« Comment vais-je savoir qui vous êtes ? »

« Ne vous inquiétez pas — nous vous reconnâtrons. »

Aliuf avait attendu, assis dans un petit café près de la cabine téléphonique, espérant qu'il sonne. Il but tasse de thé après tasse de thé, ses yeux scrutant autour de lui comme un faucon à la recherche du signe révélateur d'une personne venant à sa rencontre. Les heures passèrent et il continua à attendre — mais il n'osa pas commander à manger de peur qu'il ne soit abandonné. Du salaire que l'Amghar lui avait versé au moment de son départ il lui restait d'ailleurs très peu d'argent. Il pourrait bien en avoir besoin s'il était forcé de retourner à Tamanrasset après avoir connu un échec. Au moment où la nuit commençait à tomber sur la ville et où ses yeux commençaient à faiblir, un jeune garçon vêtu d'une robe noire et d'un voile se glissa à côté de lui. Il le fit de manière si silencieuse que, pendant quelques minutes, Aliuf ne remarqua même pas qu'il était là, et il sursauta quand il sortit enfin de sa rêverie.

« Viens avec moi », dit le garçon, faisant un bond et se mettant à courir dans la rue. Aliuf attrapa son petit sac et se mit à courir derrière. Ils passèrent par l'une des anciennes portes en arche et plongèrent immédiatement dans le cœur de la vieille ville. Ils continuèrent leur course par les tunnels et les rues secondaires, effrayant par leur passage des chats qui semblaient être partout et passant à côté de lieux qui paraissaient tous semblables. Aliuf suivait le rythme imprimée par l'énergie juvénile du garçon jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent brutalement en face de la place qu'Aliuf finirait par bien connaître.

« Attendez ici », lui avait-on dit, et il était resté à nouveau debout dans l'allée à côté de la route, jusqu'à ce que ses jambes aient commencé à se raidir. Enfin un homme sortit et se dirigea vers lui. « Bonjour », c'était la voix qu'il avait entendu de l'autre côté du téléphone.

« Bonjour », dit Aliuf, soulagé.

« Nous sommes heureux que soyez venu. Quel est votre nom ? »

« Aliuf Ag Albachar. »

« Touareg ? » L'homme regarda Aliuf de haut en bas.

« Oui. »

« D'Algérie ou de Libye ? »

« Du Mali », et les yeux de l'homme s'éclaircirent.

« Je m'appelle Issam Bouchtat, et ceci », il montra du doigt derrière lui, « c'est ma maison. Je sens que vous avez une histoire à raconter, et Youness ne nous a jamais déçu — il repère instinctivement les gens qui sont », et il regarda Aliuf droit dans les yeux, « en quête de quelque chose ».

« Oui », dit Aliuf.

« Alors venez à l'intérieur, nous avons une chambre pour vous et je vais vous poser de nombreuses questions — et si je suis satisfait par vos réponses je vous laisserais m'en poser quelques-unes aussi. » Et ils passèrent par la porte en bois sculpté pour entrer dans la nouvelle vie d'Aliuf.

Chapitre 23

« Nous devons en revenir à l'époque du Prophète », Issam tenait un vieux parchemin qui craquait sous ses doigts calleux, « au plus près que nous pouvons du moment où le Prophète vivait sur cette terre. Ainsi qu'il a été dit, "les gens de ma génération sont les meilleurs, ensuite viennent ceux qui viennent après eux, ensuite ceux de la prochaine génération." »

« Cela semble plus difficile que vous ne le suggérez », dit Aliuf, un peu sceptique, « les choses ont tellement changé au cours du dernier millénaire. Il nous serait plus facile de labourer l'océan que de retourner dans le passé. Qu'on le veuille ou non, il semble que nous devions nous adapter à notre monde moderne. » Ils étaient tous assis les jambes croisées sur le sol en face d'Issam, qui s'était lui-même installé sur une simple chaise en bois avec un dossier rigide. Il tenait une copie usée des hadiths. Il y avait une demi-douzaine d'autres élèves à côté d'Aliuf. Ils étaient tous habillés de la même façon, avec leurs *djellabas* blanches — les robes longues du Moyen-Orient. Parmi les jeunes hommes les uns étaient Arabes, les autres étaient noirs et l'un d'entre eux était en provenance du Caucase. Aliuf était le seul Touareg.

« C'est ce que les gens de l'Ouest veulent vous faire croire », répondit Issam. « Mais, si vous le croyez, vérifiez vos hypothèses. »

« Lesquelles ? »

« Quand vous dites "le monde moderne", de quoi parlez-vous exactement ? »

« Eh bien, vous savez, nous vivons tous dans des pays, et voyageons avec des passeports. Les diplomates

parlent les uns avec les autres et les tribunaux et les lois se ressemblent », Aliuf était pensif. « Nous avons des systèmes éducatifs similaires — nous étudions les mathématiques et les lettres, pendant un certain nombre d'années, puis vient l'université. Nous utilisons les mêmes unités de mesure, vous savez, par exemple les kilogrammes. Les choses sont normalisées — la médecine et l'ingénierie semblent identiques dans le monde entier. Mais peut-être que cela va plus loin. Il y a des systèmes de pensée construits autour de l'admission commune de ce qui est bien et mal. Vous savez, des concepts comme la vie, l'égalité entre les hommes et les femmes, un procès devant un tribunal, le droit de vote, des trucs comme ça. Le Prophète n'avait aucune de ces choses en son temps, sans parler de la technologie. Il pouvait construire son monde avec la force de sa foi et la finesse de son épée. Tout cela est révolu. »

« Oui, ce sont toutes ces choses que l'on vous raconte depuis le début. Ces choses sont incrustées dans votre tête à partir du jour où vous commencez à lire — à assister à des cours, à apprendre. Mais n'avez-vous jamais cessé de croire à leur véracité ? » Issam vint s'asseoir à côté d'Aliuf. Les autres élèves regardaient avec attention.

« Eh bien... »

« Prenez, par exemple, les droits des femmes. Qu'est-ce que cela a apporté, à part l'avortement, la corruption des mœurs et le divorce ? Cela a-t-il rendu le monde meilleur ? »

« Effectivement, si vous considérez les choses de cette façon... »

« Qu'en est-il de l'éducation que vous avez mentionnée », Issam ajouta à nouveau, « a-t-elle aidé quelqu'un d'entre vous ici à obtenir de meilleurs emplois et à mener une vie plus prospère ? » Il regarda les autres étudiants.

Des murmures de « non » se répandirent dans la salle.

« Et les lois dont vous parlez — qui "se ressemblent" d'un pays à l'autre —, ont-elles empêché l'un d'entre vous de se faire brutaliser par la police ou voler par les "serviteurs de l'État" ? » Issam était plein de hargne.

« Est-ce que leurs diplomates vous ont défendu contre les bombes ? Est-ce que leurs unités de mesure augmentent leur droiture ? À quoi sert leur technologie à part à épier chacun de vos mouvements ? Est-ce que ce "monde moderne" a augmenté la qualité de votre existence ? »

« Non ! » Plus fortes désormais, les voix s'imposaient crescendo.

« Non », murmura Issam.

Il se replaça devant le groupe et frappa sur l'épaisse couverture verte d'un Coran. « Tout ce que nous avons besoin de savoir nous a été dit — dans le passé, écrit ici par Dieu et transmis à travers les histoires du Prophète dans la Sunna. À travers les textes qui nous ont été laissés, nous voyons l'exemple parfait d'une vie bien vécue ; et à travers les mots du Coran nous trouvons les commandements de Dieu. Il ne nous appartient pas de penser ou d'analyser, seulement de suivre. La charia n'est pas une manifestation mystique du divin ou un code mystérieux connu des seuls Imams. Ce n'est pas une incantation magique qui résoudra tous les maux de notre époque. C'est un code, un code juridique, écrit il y a plus d'un millénaire, observé à l'époque de l'âge d'or, jusqu'à ce qu'il soit abandonné par des comportements décadents et l'effondrement des califats. Il énonce les règles de la vie sur terre que nous devons suivre si nous voulons être juste avec Allah », déclara Issam. « Et ce n'est pas compliqué. Cette terre est une salle d'attente. Ce n'est pas notre demeure finale. La charia est le code de conduite à adopter, celui qu'on épingle au mur pour l'avoir constamment sous les yeux. Nous ne devons rien faire d'autre que suivre les commandements de Dieu et vivre comme il l'a demandé

dans l'attente du moment où nous allons être avec Lui au paradis. »

« J'ai entendu parler toute ma vie », déclara Aliuf, véritablement perplexe, « de nos grands mystiques et philosophes. Tombouctou, qui est le centre de notre univers, à nous Touaregs, est appelée la ville des 333 saints du fait des hommes saints qui y vécurent pendant des centaines d'années. Ils enseignaient aux autres, ils communiaient avec Allah et ont construit une ville prospère en marge de notre foi — avec une compréhension mystique de l'expérience intérieure, et sans trop se soucier des affaires de ce monde, ou de ses lois. Ahmed Baba lui-même a écrit de nombreux livres et a influencé les fidèles à travers sa grande université — répandant la parole de Dieu à travers les déserts à mesure qu'il devenait le plus grand érudit de l'Afrique ».

« Quelle est ta question ? »

« Ma question est que, si cette approche était suffisante pour eux — et ces hommes sont vénérés dans notre tradition et ont ajouté des volumes de savoir dans les bibliothèques de la connaissance — alors pourquoi donc ne pas suivre leur apprentissage et leur orientation ? »

Issam se leva et marcha afin de récupérer un autre parchemin présent sur une pile. Ils se trouvaient à l'intérieur de la petite mosquée dans le centre de Marakech. Dehors, ils pouvaient entendre l'animation des touristes, qui s'appelaient les uns les autres dans des langues étrangères. Des odeurs de nourriture de rue flottaient dans l'air et parvenaient à eux à travers les hautes fenêtres, ce qui fit gargouiller l'estomac d'Aliuf. « Nous les savants, les derniers seuls vrais théologiens, nous sommes fermement opposés à l'utilisation en théologie du *kalam*, de la dialectique ou des types de philosophie spéculative dont vous parlez. Tout ce que vous pensez savoir, toutes les idées qui vous sont présentées comme la vérité sont les tentatives faites par les hommes pour interpréter le message de Dieu. Ils refu-

sent d'accepter que leur devoir n'est pas d'interpréter, mais de lire, de comprendre et d'obéir. »

« Mais... »

« Tadhkirat al-Houffaz, al-Dhahabi a dit un jour de son disciple Ibn al-Salah, « il était salafi, de croyance ferme, et se tenait éloigné des interprétations des savants de la rhétorique, croyant en ce qui avait été textuellement établi, sans avoir recours à l'interprétation injustifiée ou à l'élaboration. »

« Donc nous ne devons pas penser ? »

« Bien sûr que nous devons penser. Nous réfléchissons sur ce qui a été écrit et tentons de découvrir la manière de vivre qui nous a été dictée. Nous utilisons nos esprits non pas à contester et à débattre, mais à organiser et à unifier. »

« Mais les temps ne sont plus les mêmes », protesta Aliuf.

« Et n'est-ce pas là le problème que connaît le monde ? N'est-ce pas la raison pour laquelle nous musulmans sommes agenouillés, sans le recours à nos anciennes lois ou sans pouvoir juger de la façon dont nous devrions vivre au milieu de la oumma ? Vous-même, si je me souviens correctement de votre histoire, vous êtes ici parce que vous avez fuit devant l'armée dans votre pays. Une armée formée par les Européens et équipée par les Américains pour mener une guerre contre les fidèles. Pensez-vous que l'armée est légitime ? Et plus encore, pensez-vous que les lois qu'ils appliquent sont elles-mêmes légitimes, écrites qu'elles sont par un *takfiri* corrompu ? »

« Eh bien... »

« Comment ont-elles été écrites ? Par des gens assis autour d'une table, buvant du whisky et divisant l'argent volé au peuple — votre peuple. Ensuite, ces lois, on vous dit qu'il vous faut les suivre au risque d'être confronté à la violence. »

« Oui, c'est exact. »

« Alors, ne serait-il pas meilleur de suivre simplement la charia ? Nos lois sont simples et claires — elles prescrivent la même chose pour tout le monde et elles ont été écrites par Allah lui-même et dictées au Prophète de manière à s'assurer que la oumma vive d'une manière qui soit agréable et prospère, dans l'harmonie les uns avec les autres et avec Dieu. Et elles ne sont pas compliquées. Ne vole pas, ne commet pas l'adultère, ne blasphème pas, et ne ment pas. C'est certain, les sanctions sont sévères — les gens doivent goûter au bâton pour découvrir la vérité. Mais sont-elles en quoi que ce soit plus sévères que les conséquences des lois absurdes faites par les hommes ? Ne conduisez pas votre voiture sur le côté gauche de la route. Envoyez votre enfant à l'école ou votre enfant vous sera enlevé. Ne coupez pas un arbre sur votre propre terrain. Sacrifiez une partie arbitraire de vos gains, et ne soyez pas assez fou pour demander des comptes. Servez dans leurs armées, sous peine de prison. Accrochez des photos de leurs présidents, ou faites face à une amende. Et c'est pire encore pour les lois non écrites — faites ce que les Américains vous disent de faire ou disparaïssez dans un trou noir où vous apprendrez véritablement ce que c'est que la douleur ; cette douleur qui ne vient pas de clarté de la loi ou de la supériorité de l'autorité morale, mais qui se dégage de l'obscurité de leur pouvoir. Est-ce la puissance qui fait le droit ? Alors nous devons devenir puissants, pour qu'on leur fasse voir et qu'on les fasse obéir », déclara Issam, suant à grosses gouttes dans l'espace confiné de la petite salle de classe.

« Ce que vous dites est logique », Aliuf était pensif.

« Maintenant, comparez cela avec nos coutumes — notre sharia, la source de notre droit. Par exemple, Aisha a dit : "Les gens de Quraish s'inquiétaient au sujet de la dame de Bani Makhzum qui avait commis un vol." Ils demandèrent, "Qui va la soutenir devant l'apôtre d'Allah ?" Certains ont dit, "Personne n'oserait le faire, sauf Usama bin Zaid, le bien-aimé de l'apôtre

d'Allah." Quand Oussama évoqua ce sujet à l'apôtre d'Allah, celui-ci dit : "Essaies-tu d'intercéder pour quelqu'un dans une affaire impliquant des peines prescrites par Allah ?" Puis il se leva et prononça un sermon en disant : "Ce qui a détruit les nations qui vous précèdent, c'est que si un noble parmi eux volait, il était pardonné, et si une personne pauvre parmi eux volait, ils lui infligeaient la punition légale prescrite par Allah. Par Allah, si Fatima, la fille de Muhammad (ma fille) volait, je couperais sa main." »

La voix d'Issam réverbéra tout autour de la petite mosquée tandis qu'il enseignait, les mots traversant l'allée intérieure et revenant avec résonnance dans les oreilles d'Aliuf.

« N'est-ce pas beaucoup plus simple, plus clair, plus pur ? L'égalité devant la loi ? Notre égalité commence dès la femme du Prophète, comment faire plus égal ? Notre loi est juste, équitable et égale pour tous — indépendamment de la position sociale. Combien les banquiers américains ont-ils volé au cours de leur crise économique, provoquée par leur propre cupidité ? Des millions ? Des milliards ? Et pourtant, combien d'entre eux ont été mis en prison, combien ont été tués, combien ont eu leurs mains coupées ? Ont-ils même perdu leur emploi ? Ont-ils été humiliés publiquement ? Ont-ils subi quelque chose ? Quoi que ce soit ? Non. Et pourtant, combien de vies ont-ils ruiné ? Et je ne parle pas seulement des vies américaines. Si tel était le cas, on pourrait dire que c'était la justice divine d'Allah. Non, combien de personnes dans le monde ont souffert — qui n'avaient rien à voir avec la cause du mal ? Même ici à Marrakech, le tourisme s'est asséché pendant deux ans — et beaucoup de gens ont perdu leur magasin et leur maison. Des banques ont été fermées — de bonnes banques islamiques que l'on croyait à l'abri de la folie. Les gens ne pouvaient plus acheter de maisons et ne pouvaient plus payer la scolarisation de leurs enfants et les soins de leurs parents malades. Certains

sont morts. Et qu'est-il arrivé à ces riches Américains blancs ? Ils ont reçu des subventions publiques, de l'argent pris par le gouvernement au peuple, soi-disant pour aider les pauvres, mais en fait pour donner à ces voleurs, parce que l'argent qu'ils avaient volé de leurs banques avait disparu. Est-ce un système qui satisfait Dieu ? »

« Non ! », hurlèrent les élèves, se levant à l'unisson, avec du feu dans les yeux.

« Alors nous devons œuvrer ensemble pour faire tomber ce système, pour détruire leurs institutions et les remplacer par nos propres institutions ; ces institutions que le Prophète a mises en place avec l'inspiration divine — avec la vertu qu'il a reçu de Dieu — et qui ne dépendent que d'Allah. Comme Ibn Taymiyya l'a écrit : « Il n'y a pas de critique à porter envers celui qui proclame la madh'hab des Salaf, qui s'y attache et s'y conforme. Au contraire, il est nécessaire d'accepter entièrement cela de lui parce que la voie des Salaf ne s'écarte en rien de la vérité ».

La chambre resta dans le silence, les étudiants méditant les paroles du vieux sage.

« On nous a appris », intervint Aliuf hésitant, « que les meilleurs systèmes sont ceux qui nous permettent de choisir nos dirigeants, afin de nous représenter et de protéger les faibles. »

« Cela, mon fils, fait partie du grand mensonge : que le gouvernement fait par les hommes et pour les hommes serait supérieur à celui décrété par Dieu. Le Coran dit : "Allah sait mieux combien de temps il leur reste. Il connaît les aspects invisibles du ciel et de la terre. Combien est grande sa vision et combien est puissante son ouïe ! Les hommes n'ont pas d'autre protecteur à part lui, et il ne partage avec personne son pouvoir." Ainsi, Aliuf, comment l'homme peut-il vraiment gouverner ? Alors que nous ne savons rien ? »

« Eh bien... »

« Le Coran enseigne aussi : "Et si vous obéissez à la plupart de ceux qui habitent sur la terre, ils vous écarteront du chemin tracé par Allah. Ils ne suivent que leurs intuitions, et ils transforment le vrai en faux", et encore : "la plupart des gens ignorent cela". Ce manque de connaissance est dangereux, car il conduit à la destruction : c'est suivre la volonté d'hommes insensés se précipitant ensemble vers une falaise. »

« Mais alors comment les gens qui vivent dans les sociétés musulmanes peuvent se faire entendre de leur calife ? Il doit y avoir un mécanisme de consultation, de sorte que les besoins de la population soient entendus par leur chef », dit-il à haute voix.

« Bien entendu, il y a du vrai dans ce que tu dis. Mais le Coran parle aussi de cela. Vous savez, il n'y a rien dans ce que l'Occident a inventé qui n'ait pas été déjà en place dans la société musulmane. Nous appelons ces institutions de consultation populaire des conseils shura, et le Coran les évoque, en disant : "pour ceux qui ont répondu à leur seigneur et établi la prière, leurs affaires sont déterminées par une consultation entre eux". Même le vote, chose auquel l'Occident pense exceller — et qui leur permet de servir les pauvres et ensuite de se servir des pauvres — n'est pas chose nouvelle pour nous. Le troisième calife Uthman fut élu par le vote populaire des musulmans. Mais sa candidature n'était pas arbitraire comme elle l'est en Occident, où tous les djinns à la langue habile peuvent convaincre les foules de leur sagesse et être élus pour régner sur eux ; nous avons des conditions fixées aux dirigeants que nous élisons. Il faut notamment être un bon musulman, dont la vie soit sans tache, et dont on connaisse l'amour d'Allah et de la oumma. »

« Qu'est-ce qui se passe si le Calife est mauvais ou devient mauvais ? »

« S'il commence à violer les principes qui ont présidé à sa sélection, ou s'il devient un apostat, le juge en chef — notre Qadi — peut le destituer, et ensuite s'il refuse

de quitter son poste, la oumma doit prendre les armes contre lui. Tout est ici, mon frère, comme je l'ai dit à plusieurs reprises. Il nous suffit de comprendre et d'obéir. Et surtout, nous devons faire confiance à Allah, qui mettra devant nous des dirigeants qui pourront conduire la oumma à la prospérité et la sainteté. »

« Maître, si ce que vous dites est vrai, si nous avons la volonté d'Allah avec nous, si nous avons la vérité et nous avons une forme plus juste de gouvernement, alors pourquoi sont-ils plus forts ? »

« Enfin, Aliuf, vous posez les bonnes questions », répondit Issam.

Aliuf était rayonnant.

« Et la réponse est simple, ils sont plus forts parce que nous nous sommes éloignés de Dieu. Nous en voyons la manifestation partout, depuis ceux qui pratiquent l'Irja, aux Soufis qui disent que notre voie est mystique et qu'elle ignore le monde moderne. Comme je l'ai démontré, tout cela est impossible. Parce que l'esprit de l'homme ne connaît rien d'autre que la corruption. Nous les avons laissés nous apprendre que leurs institutions étaient meilleures, que leurs tribunaux étaient plus rapides et plus justes, que leurs économies étaient plus prospères, et que, surtout, ils disposaient de l'autorité morale. Mais nous savons, après les avoir regardés pendant des années, qu'il n'y a rien de moral chez eux. Ils ne transpirent que l'injustice. Et pourtant, ils sont plus forts, et ils resteront forts jusqu'à ce que nous revenions à nos coutumes, que nous rejetions la proposition qui nous est faite d'adopter les leurs, et que nous nous attachions fermement aux préceptes qu'Allah mit en place il y a si longtemps. Quand nous avons fait cela, nous nous sommes toujours retrouvés victorieux. Quand nous ne l'avons pas fait, et quand nous les avons rejoints dans leurs coutumes, nous avons vu nos gens souffrir et Allah nous tourner le dos. »

Ils continuèrent la discussion tard dans la nuit, Aliuf émaillant le cheikh avec des questions et des contre-

arguments, apprenant de la façon si commune aux ruelles et mosquées ventilées du monde musulman. Aliuf ne savait pas ce qui se passait pour lui, mais il reconnaissait que la colère et l'impuissance de sa vie de fuite, et le fait de perdre sa terre et de devoir abandonner sa mère, contre l'immoralité qui l'assaillait de tous côtés, avaient attisé en son esprit une colère vive. Chaque fois qu'il était assis à boire du thé, les images de ses compatriotes musulmans fuyant une bombe, boitant en sortant de décombres ou blottis sans défense dans de vastes camps le recouvraient comme une vague. Il n'y avait pas d'échappatoire à ces images, ni à la colère bouillonnant dans son âme. En voyant les magazines d'information juxtaposer la violence à côté de la dernière histoire sur les femmes célèbres et moralement légères qui dominent le monde, leurs seins à l'air sans vergogne en pleine lumière du soleil de la Californie, sa rage flambait. Comme une fournaise, donnant forme à une pièce de poterie, les leçons du cheikh convertissaient l'esprit doux d'Aliuf en un four sous lequel quelque chose de dur comme la pierre se formait. Cela avait un nom, qu'Aliuf connaissait bien — et qu'il ne pouvait combattre, même s'il le voulait. Aliuf apprenait à haïr.

Chapitre 24

Aliuf trouvait que la vie d'étudiant et d'intellectuel lui correspondait bien. L'étude et l'écriture remplissaient ses jours et donnaient un sens à son existence. C'est avec les mots et les idées qu'il les combattait — il savait que tel serait son rôle.

Le temps s'écoula à la médina de Marrakech comme il l'avait fait pendant un millénaire, les saisons émergeant une à une des montagnes de l'Atlas pour venir s'abattre sur la vieille ville, qui continuait cependant sa vie sans en conserver aucune trace. Pendant tout ce temps Aliuf lut et étudia dans sa petite chambre remplie d'exemplaires du Coran, des hadiths et des traités de grands théologiens, comme tant d'autres l'avaient fait pendant des siècles. À mesure qu'il étudiait, sa barbe s'agrandissait sur sa poitrine, tandis qu'à l'extérieur de la médina les rituels qui rythmaient continuellement sa vie se répétaient maintes et maintes fois, comme dans une boucle sans fin. Il se réveillait tôt, faisait sa prière et prenait un petit déjeuner simple fait de yogourt et de miel, le tout arrosé avec de l'eau, avant de quitter le riad pour entrer dans la mosquée afin de se consacrer à l'étude. Il avait d'abord pesté contre la *Salat*, la prière cinq fois par jour lui ayant paru fastidieuse et dérangeante. Mais il se trouva bientôt happé par le rythme et le sens que les prières donnaient à ses journées. Sous la tutelle attentive du cheikh, il étudiait le Coran et les hadiths dans le but de parvenir à mieux comprendre ce qui avait mal tourné, pourquoi les choses étaient devenues comme elles étaient, et quel était le meilleur chemin pour redresser la situation. L'étude des idées anciennes attisa sa ferveur, le poussant à étudier l'arabe

ancien, ce qu'il fit avec frénésie dans l'espoir de gagner un accès à la connaissance antique, par la lecture des œuvres qui avaient été écrites au plus proche du temps du Prophète.

Après un déjeuner simple fait de pita avec du mouton, accompagné d'une copieuse salade de *matbucha* — cuite avec des tomates fraîches et des poivrons et agrémentée d'épices locales, qu'il avait achetées à l'un des fournisseurs de l'extérieur de la mosquée nommé Hassan, dont il était devenu l'ami — il se promenait à travers la vieille ville, s'arrêtant occasionnellement pour parler aux différents vendeurs, leur posant des questions sur leurs marchandises et sur leurs vies. Il aimait les bons musulmans qui s'occupaient de leurs affaires, et trouvait de la force dans leur ténacité. Pour eux, il était un phénomène courant à Marrakech, un jeune homme venu d'une terre lointaine dans le but d'étudier. Ils appréciaient à l'évidence entendre ses récits de la vie au milieu des dunes, si distincts qu'ils étaient de leur préoccupation constante de vente ; et à son tour il se mit à chérir les histoires des efforts quotidiens qu'ils entreprenaient pour se garantir contre la misère dans une ville qui était devenue un endroit difficile pour tous les gens ne disposant pas de ce filet de sécurité qui accompagnait la position sociale élevée et le pouvoir.

De retour dans sa modeste chambre au troisième étage du riad, allongé sur son lit sous la lumière déclinante de la fin d'après-midi qui entrait par la petite fenêtre du dessus, en face de murs nus et à côté de tas de manuscrits empilés sur et autour de son minuscule bureau, Aliuf mémorisait le Coran en arabe ancien, répétant et répétant les mots jusqu'à ce qu'ils deviennent une partie inaltérable de sa conscience. Lorsque son dos en venait à lui faire mal, il se levait pour se dégourdir les jambes — constatant que les quelques pas qu'il pouvait faire entre le mur et la porte l'aidaient aussi à intégrer en lui les mots qu'il lisait, et à les faire siens.

Souvent, il mettait de côté l'effort de mémorisation pour s'adonner à un plaisir nouveau, la calligraphie. Il préférait fabriquer son pinceau de lui-même à partir d'une plume de faucon ou d'aigle, comme les grands savants le faisaient dans les anciens temps. Il errait dans la médina pour discuter avec les vendeurs d'antiquités et de livres, à la recherche de la plume idéale. Quand il ne trouvait pas exactement ce qu'il cherchait, il passait commande auprès d'hommes en qui il avait confiance et avec lesquels il avait bâti des relations fondées sur une commune appréciation des anciens usages. Quand il trouvait la bonne plume, il dépouillait les plumes de la tige et grattait la membrane avec un couteau qu'il gardait dans sa chambre. Par la suite, après avoir trouvé l'extrémité de la tige de plume, il en coupait la pointe en un angle aigu en utilisant le même couteau. Il faisait une première incision, puis une autre à la suite de la première, mais avec un angle moindre. Enfin, après que la pointe fut parfaite, il coupait la fente permettant à l'encre de couler sur le parchemin ou sur le papier fait maison qu'il préparait également de lui-même. Il s'essayait à la fabrication d'encre à partir de matériaux de la vie de tous les jours qu'il trouvait dans la médina : des baies et des noix, du charbon de bois utilisé pour les petites poêles qui servaient pour le thé, des oranges et différentes sortes d'épices rouges et noires — toutes choses qu'il faisait cuire sur la petite gazinière qu'il avait dans sa chambre et qu'il mélangeait soigneusement à du vinaigre et à du sel pour préserver l'encre. Il réalisait chaque processus de manière méticuleuse, avec amour et dévotion — l'acte de faire des plumes et de l'encre formant autant de parties du culte de la calligraphie dont il maîtrisait de plus en plus la subtilité, par suite du temps et des efforts qu'il consacrait à cet artisanat. Il pratiquait de nombreux styles, l'écriture Sini du X^e siècle, mais aussi le Muhaqqaq, le Thuluth et le Maghribi, pour lesquels il avait développé une grande expertise. Tandis qu'il explorait cet art, bercé en arrière-

plan par des chants de djihadistes *anashid*, Aliuf laissait libre court à son intelligence, mélangeant soigneusement de nouvelles couleurs et des nouveaux mots, incorporant parfois des mots Tamasheq dans la langue arabe — bref, jouant avec les modèles qui formaient le fond de la culture de ceux qui vivaient constamment dans la peur d'offenser Dieu au risque de se voir exclus du paradis.

Après des heures d'étude et d'introspection, les affres de la faim commençaient à tirer sur son estomac et il revenait à la médina pour observer la foule — divisant dans son esprit les visiteurs du soir en plusieurs catégories. Les fidèles, les apostats, les infidèles — il mettait à part ce dernier groupe et se demandait comment ils pouvaient se complaire dans leur banalité tout en maudissant les fidèles de permettre au péché de traverser en toute impunité dans une ville qui avait jadis été sacrée. Il mâchait lentement sa nourriture et de manière délibérée, la laissant se transformer en cendres dans sa bouche tandis qu'il s'échappait en rêveries qui attisaient sa rage. De retour au riad après le dîner, il prononçait la dernière prière et, toujours pieds nus, commençait à courir. Puisant profondément de l'énergie dans sa colère, il traversait l'allée et la place, passait en face de l'hôtel, de la mosquée et d'un magasin, tournait à gauche, puis à droite, puis à gauche. La sueur coulait à profusion sur son visage et sa bouche était tordue tandis qu'il serrait sa mâchoire en esquissant une grimace. Parfois, quand son cœur était particulièrement lourd, il sortait à l'extérieur des anciens murs pour en faire le tour, méditant pendant que ses pieds martelaient le sol comme en représailles du moment où ils avaient laissé les infidèles souiller la sainteté de la ville ; et cet effort transformait en quelque sorte chez lui la vibrante douleur en une nouvelle sensation — la ténacité.

Cheikh Issam voyageait souvent, effectuant des incursions lointaines dans la campagne marocaine pour visiter les Imams de village au calme dans leurs mosquées et prêchant à une jeunesse apathique les vertus d'un pays oublié, dans sa recherche perpétuelle de convertis à ses croyances et de recrues pour sa milice. Un jour, avant d'entamer un tel voyage, Issam frappa à la porte d'Aliuf.

« Puis-je entrer ? »

« Bien sûr », dit Aliuf à haute voix, en reposant le livre qu'il lisait, « Comment puis-je vous aider ? » dit-il tandis qu'Issam entrait dans la pièce.

« Je repars en mission. »

« Ok, j'espère que vous ferez bon voyage », dit Aliuf.

« Je me demandais si tu voudrais venir avec moi cette fois-ci ? », dit Issam.

« Oui, ce serait avec plaisir ; où allons-nous ? »

« Nous descendons vers Guelta Zemmour, dans le Sahara occidental. Il y a une petite école coranique là-bas dont j'ai entendu parler depuis un certain temps. Il y a un marabout que je ne connais pas mais on m'a dit qu'il pourrait être prometteur ».

« Quand partons-nous ? »

« Demain matin, tôt », et le cheikh se retira, fermant la porte en sortant.

Aliuf n'avait pas quitté Marrakech depuis son arrivée, passant son temps dans l'étude et l'introspection, les jours se succédant en suivant une régularité parfaite. Il avait fini par aimer le rythme de ses journées, sachant par avance ce qu'il allait faire et quand, avec qui et dans quel but. Ce n'était pas si différent de sa vie dans le désert, où la vie suivait également des modèles établis, au rythme dicté par les chameaux et par cette certitude écrasante d'un monde naturel qui ne saurait être pris à défaut. Il était étonné d'avoir découvert une vie d'étude dont la seule finalité était la connaissance de Dieu,

quand la vie d'un nomade touareg était utilitaire par nécessité, avec très peu de possibilité d'étudier le transcendantal.

Bien qu'il aimait cette vie d'étude, Aliuf était ravi d'avoir l'occasion d'étirer ses jambes, d'étendre ses mains sans même toucher personne, et de voir son désert — il ressentait ces derniers temps un sentiment croissant de claustrophobie, à force de fréquenter les petites maisons de la médina qui l'enfermaient de plus en plus et la foule qui volait l'oxygène de l'air autour de lui. Il était fatigué de respirer l'air des autres. Passer un peu de temps sous les étoiles lui ferait du bien. Il était tellement excité qu'il parvint à peine à dormir, et il se leva dès l'aube afin de préparer son petit sac pour le voyage qui s'annonçait.

Quand Issam descendit, Aliuf avait déjà préparé un petit déjeuner simple pour chacun d'eux : des dattes, un yogourt au miel et du pain pita avec de la viande, le tout arrosé d'un verre de lait. C'était bien différent des petits déjeuners touaregs qu'Aliuf prenait avant ses voyages, lesquels étaient toujours copieux et variés, sans modèle prédéfini — les gens du désert mangeaient ce qu'ils avaient de disponible, et en grande quantité, afin de leur fournir des forces pour la journée. Ils marchèrent ensuite le long de la médina, en passant sous la grande muraille, se plaçant à côté de la route pour attendre, en face des palmiers soigneusement plantés qui s'étendaient bien haut dans le ciel frais du matin. Aliuf aimait ces matins dans la médina, avant la densité de la foule et l'agitation de la journée. Sur la route, des vendeurs venus des quartiers populaires rejoignaient leurs lieux de travail ; c'était des serveurs et des boutiquiers dont la tâche était de prendre soin des touristes. Des jeunes filles marchaient ensemble, bavardant comme elles le font dans le monde entier sur le chemin de l'école. Un mendiant approcha Issam, et celui-ci fouilla un moment dans sa poche jusqu'à ce qu'il trouve plusieurs dirhams qu'il laissa tomber dans la main tendue

du vieillard, recevant un sourire édenté et un « *alaykoum salam* », auquel Issam répondit par « *alaykoum salam* ». Ils attendaient là depuis quelques minutes quand un land cruiser s'arrêta devant eux, une voiture vieillie par l'usage mais maintenue propre et dont le moteur ronronnait encore comme un chat. Le conducteur était un homme qu'Aliuf avait vu plusieurs fois entrer le vendredi dans la mosquée et en sortir, mais ils n'avaient jamais engagé une conversation.

« Bonjour », dit Issam. L'homme se contenta de hocher la tête et ils montèrent.

Aliuf fut surpris, mais pas déçu, en voyant que les voyageurs dérivèrent vers un silence contemplatif. Issam ne prononça pas un seul mot, tout comme le mystérieux pilote. Ils s'arrêtaient de temps en temps sur un bord de la route pour acheter un petit verre de thé ou une pâtisserie fourrée à la viande épicée, avant de repartir. Aliuf n'était pas importuné par le silence. Les routes étaient pavées, ce qui rendait la conduite très douce et le berçait dans ses pensées. Il passa son temps à regarder le paysage. La route à travers les collines du sud des montagnes de l'Atlas lui rappelait sa propre terre — mais en plus magnifique. Aliuf sentit les pneus de la vieille voiture accrocher la chaussée, tandis qu'il était propulsé au fond de son siège par les grandes accélérations du vieux moteur néanmoins puissant. Il regarda par la fenêtre le paysage changeant, les broussailles laissant la place aux roches puis, peu à peu, à un environnement de montagne fait de vieux sapins et de cèdres, de genévriers, de pins et de grands chênes nichés dans la fraîcheur de la montagne, entourés par les roches et les gravats issus d'un ancien massif montagneux.

Tandis qu'ils entamaient leur ascension, Aliuf pouvait profiter du paysage. Des prairies cachées s'apercevaient de temps en temps. Plus loin se trouvaient des sources vers lesquelles ruisselait l'eau des glaciers de montagne au-dessus. Cette eau, ajoutée à la fraîcheur

des pins, contrastait avec les parterres délicats et rajeunissants de roses de montagne. Aliuf était — lui seul aurait pu l'exprimer — véritablement étonné. Jamais encore ce jeune homme des régions arides et sèches du monde n'avait été témoin d'un tel assortiment resplendissant de couleurs et des parfums luxuriants d'une nature restée intacte. Tandis qu'ils montaient plus haut dans les montagnes et jusqu'au désert — jusqu'à son désert — il eut la larme à l'œil en contemplant cette beauté qu'il n'avait jamais imaginé pouvoir exister. Les Touaregs étaient, avaient toujours été un peuple dur, vivant sur une terre dure. Ils se vantaient de leurs compétences pour la survie, de leur capacité à lutter contre les éléments les plus austères de la nature et à en sortir triomphant. Ils se délectaient à la vue de leurs ennemis quittant les premiers les dunes par besoin d'eau, alors qu'eux-mêmes ne ressentaient rien de plus qu'un « léger picotement inconfortable ». Ils se régalaient en regardant les visages rouge-vif de leurs ennemis qui rampaient dans le vide, brûlés par le soleil implacable, tandis que les Touaregs étaient assis sur leurs chameaux avec force et sérénité. La nature, telle que définie par tant de gens, cette nature faite de rivières et de vallées, de fraîcheur et de calme, était pour un Touareg la faiblesse ultime. La vraie nature, celle que Dieu avait voulue, c'était le Sahara — une nature aussi difficile et aussi périlleuse que la discipline de suivre Dieu.

À un certain moment, Issam arrêta la trajectoire ascendante de la voiture par un geste en direction du conducteur. « Accordez-moi quelques instants ». Ils étaient seuls dans une vallée de minuscules fleurs jaunes et de lavande, entourée par de puissants arbres de cèdre, et pendant qu'il se mit à se soulager dans un fossé à droite de la route, Aliuf descendit pour étirer ses jambes. En haut à gauche, au centre de la vallée, se trouvait un petit étang qu'Aliuf découvrit tandis qu'il se reposait après ce long voyage, soulageant les douleurs de son dos tout en explorant la vallée. Il y avait un

soupçon de pin dans l'air, avec une légère évocation de fumée, certainement la présence lointaine d'un chalet ou d'une villa, quelque part perdu dans les montagnes. Le lac de montagne, alimenté par un ruisseau qui serpentait paresseusement depuis le sommet des montagnes, regorgeait de truites et Aliuf s'approcha de l'eau pour regarder les déchaînements de ces poissons de montagne. Il respira profondément, et pendant un moment la haine qu'il avait accumulée ces derniers mois et ces dernières années était calmée par la bonté naturelle de la terre. Pendant un moment — un bref instant — Aliuf songea à rester là, à construire une petite cabane, à manger de la truite et à cultiver la richesse du sol, rejetant les jeux de pouvoir qui avaient défini son désert depuis des millénaires. Il se pencha en avant et enfonça ses doigts profondément dans la terre au fond de l'eau, en retirant une épaisse poignée de paillis. Un ver glissa entre ses doigts pour retomber dans le trou, creusant rapidement son chemin dans la terre noire. Pendant un moment, l'âme torturée d'Aliuf était en paix, tandis qu'il pensait à ce que ce serait de vivre ici, dans le plus silencieux de tous les lieux. Il pourrait élever une famille, se tailler un trépied, cultiver la terre et pêcher les poissons de l'étang. Personne ne les dérangerait et ils n'auraient même pas à voir quiconque. Pendant si longtemps il avait vécu inquiet et tourmenté, torturé par des rêves de grandeur qui remplissaient ses heures de veille, rêves qui lui étaient toujours refusés par les conspirations qu'il avait vues grandir derrière chaque buisson. Peut-être était-ce la chaleur de sa maison qui avait servi de foyer à l'intrigue, ou peut-être y avait-il quelque chose de naturellement déformé dans le cœur de son peuple, qui les maintenait accrochés aux dunes tandis qu'ils complotaient contre les pays et les clans, se battant entre eux pour la suprématie sur un morceau de terre que personne d'autre, d'ailleurs, ne voulait. Lentement, une larme jaillit dans son œil gauche et fit son chemin vers le bas jusqu'à venir suivre le lombric dans

la richesse de la terre, laissant ainsi pour toujours un morceau de lui-même dans cet ancien endroit plaisant, au moment où il se demandait quel sens avait tout cela. Pourquoi la violence et l'intrigue ? Pourquoi la guerre ? La rage, si soigneusement nourrie pendant si longtemps, commença à s'échapper de son âme tandis qu'il contemplait la vie présente dans un endroit tel que celui-ci.

Enfin résonna la voix d'Issam, « Aliuf, que fais-tu ? Nous avons du travail à faire, viens ici », et le cocon de paix que la nature avait tissé autour de lui se brisa comme du cristal fin. Il se remit debout, donna un coup de pied dans un gros rocher, qui plongea dans l'étang et poussa les truites à se précipiter vers un endroit sûr, puis il se retourna, descendant lentement en marchant vers le camion afin de continuer son voyage.

« Que faisais-tu là-bas ? » demanda Issam, toisant Aliuf.

« Rien, j'étirais juste mes jambes. Allons-y », et il monta dans la voiture. La route les emmena par le col et Aliuf vit tout à coup le grand Océan Atlantique s'étaler devant lui aussi loin que pouvait porter son regard. Il retint son souffle inconsciemment. Il avait entendu qu'on appelait le Sahara le grand océan de sable — d'ailleurs le mot Sahel signifiait réellement « rivage » dans les langues anciennes, les rives du grand océan de la sécheresse. Il n'avait jamais pensé que c'était réel. Il ne pouvait pas fournir à son esprit l'explication de ces grandes quantités d'eau, de ce bleu qui semblait s'étirer à l'infini. Des bateaux, petits et grands, parsemaient l'horizon, et quand la voiture descendit la montagne en direction des eaux — continuant sur son chemin le long de la route qui atteignait la côte avant de plonger dans le cœur du Sahara occidental — les plages commencèrent à prendre forme. Le bleu marin foncé se transformait en turquoise plus léger avec une pointe blanche, quand les vagues se brisaient sur une plage de rochers et de sable brun clair, créant une

mousse l'espace d'un instant, avant de revenir avec impatience rejoindre l'océan. C'était un jour de semaine, au ciel couvert, par conséquent il y avait peu de gens sur la plage. Les parapluies utilisés pour le tourisme étaient fermés et les chaises en plastique étaient empilées. Ils roulèrent sur une petite colline à côté d'une petite crique privée où se trouvaient quelques bateaux de pêche amarrés dans des eaux qui étaient peu profondes.

« Cheikh. »

« Oui ? »

« Pouvons-nous nous arrêter un instant ? C'est juste que, eh bien, je n'ai jamais... » Sa voix s'éteignait.

Son professeur sourit. « Bien sûr ». Les freins grincèrent légèrement et ils s'arrêtèrent pour se reposer sur le sable de la plage.

Aliuf ouvrit la porte de la voiture, laissant derrière lui ses sandales et marchant pieds nus vers l'eau. Il releva son *thawb* noir brodé pour entrer dans l'eau froide. Une nuée de petits poissons nageaient dans tous les sens autour de ses chevilles tandis que la marée aspirait ses pieds, qui s'enfoncèrent très légèrement dans le sable humide. L'odeur distincte de la mer, du sel et du poisson et ce que tant de gens qui font leur première expérience de l'océan appelleraient la liberté l'enveloppaient, et il frissonna. Une fine éclaboussure humidifia son visage et il sursauta. Non, cela ne ressemblait en rien à sa mer de sable — n'est-ce pas ? Il était déchiré entre un désir étrange de retrouver sa maison et un nouveau désir d'aventure, pour découvrir ce qui se trouvait au-delà de cette gigantesque étendue d'eau. Il sentait que s'il entrait directement dans l'eau, il pourrait sortir de l'autre côté dans un nouveau lieu avec de nouvelles idées et une nouvelle vision — chose qu'il savait folle parce qu'il ne savait même pas nager. Il sourit, se tenant là debout, puis il retourna à la voiture.

« Qu'en penses-tu ? » demanda Issam.

« C'est remarquable. Je n'ai jamais rien vu de pareil. »

« Allah est grand en effet — il a créé tout cela, votre mer de sable et cette mer d'eau, parce qu'il en était capable ; tout cela pour nous permettre de comprendre son pouvoir et pourquoi il faut le louer. »

« Oui, cheikh, Allah est grand, en effet. »

Chapitre 25

Aliuf se tenait sur le mur avec Issam, les yeux rivés à l'est vers l'étendue de vide.

« Ils ont construit ceci pendant les guerres du Polisario », lui dit Issam, « afin de repousser les combattants ; pour les forcer à se battre au sol, plutôt que dans des batailles asymétriques où ils avaient l'avantage. »

« Qui étaient les Polisario ? » demanda Aliuf.

« Oh, tu ne dois pas te méprendre, nous ne faisons pas cause commune avec le Polisario. »

« Pourquoi ? Ne sont-ils pas Berbères ? »

« Oui, bien sûr. Tout comme nous. Et la plupart des Marocains le sont aussi, d'une manière ou d'une autre. Il est certain que nos usages berbères sont en voie de disparition et chaque jour nous sommes de plus en plus comme les Arabes. Mais Amazigh n'est pas une cause qui nous motive », répondit Issam.

« Alors, pourquoi sommes-nous ici ? »

« Guelta Zemmour a subi certains des plus importants conflits de la guerre. Avant et après cet événement, ils ont construit ce mur, et il y a eu de féroces batailles ici. Cette petite ville a vu tant de combats, tant de violence. Par là-bas », et il fit signe au-delà du mur vers l'étendue infinie à l'est, « ils sont venus en vagues, maintes et maintes fois, et ont été repoussés ici », il gratta du pied la construction en terre sur laquelle ils se tenaient, « jusqu'à ce qu'ils soient trop faibles et qu'un cessez-le-feu soit prononcé. Il devait y avoir un référendum, mais personne ne s'en souciait. Maintenant, l'armée se trouve sur ce mur et attend pour rien. »

« Mais, nous ne choisissons pas un camp ? Tu penses que le gouvernement d'ici avait raison ? »

« Je ne suis pas un ami du roi », répondit Issam, « mais les Polisario — ils ont émergé lors de la Guerre froide, lorsque les Américains ont soutenu le roi contre les Algériens, financés par les Russes, et les Polisario. Ces athées de communistes, ils ne font pas parti de notre peuple. »

« Mais alors pourquoi... »

« Laisse-moi te montrer quelque chose, Aliuf », et ils descendirent ensemble du mur, en direction de la petite ville. Il y avait plusieurs mosquées dans le village, et Issam se dirigea vers la plus insignifiante de celles-ci. Entrant par une porte arrière, il salua l'Imam avec respect, « Asalam aleukum » et reçut « aleykum salam » en réponse.

« Puis-je vous aider ? » demanda l'Imam.

« Des éloges de votre bon travail ont fini par atteindre Marrakech », déclara Issam, en souriant gentiment.

« Ah. Je vous remercie. Oui, j'ai reçu l'information par un ami commun que vous viendriez nous rendre visite », dit l'Imam, et il les introduisit par une porte dans une petite pièce où il y avait quatre jeunes hommes.

Le cheikh s'assit sur la chaise branlante à côté du mur. À l'étage se trouvaient des tapis de prière et autour des murs on apercevait des parchemins, des exemplaires du Coran et d'autres livres. Issam se présenta aux jeunes gens, et ils prirent chacun la parole pour donner leurs noms. Lentement, patiemment, le cheikh expliqua l'appel au djihad et la vision du Prophète au sujet de leur rôle dans le monde, et il termina en lançant un temps de questions-réponses. Ils discutèrent longuement, Issam clarifiant les idées fausses et les approximations. Aliuf ne dit rien, préférant écouter l'approche du cheikh et permettre à ses arguments de s'organiser dans son esprit. Le cheikh pensait toujours clairement et présentait les choses toujours si proprement, qu'il espérait un jour pouvoir être aussi sûr de lui. Pendant que l'enseignant et les élèves étaient au milieu

de leur dialogue, le soleil faisait son chemin lentement vers l'horizon, plongeant la pièce dans une obscurité qui n'était combattue que par la présence d'une simple ampoule nue qui tombait du plafond de cette pièce vide.

L'Imam dit finalement : « C'est maintenant l'heure de la prière. Ensuite, nous espérons que vous et votre étudiant resterez dîner avec nous. Ce n'est pas grande chose, mais nous serions honorés de votre compagnie. » Les jeunes gens se regardèrent visiblement excités par leur échange et la chance offerte de manger avec le grand cheikh — et Aliuf réalisa avec une surprise tardive la qualité de l'apprentissage qu'il avait reçu : il était évident qu'Issam était admiré bien au-delà de sa petite mosquée dans la médina. Après la prière, ils allèrent dans une autre pièce où ils furent servis par des femmes vêtues d'un niqab noir, dont seuls les yeux étaient visibles à travers le long tissu. Elles avaient préparé un grand festin — pour autant que leur pauvreté le leur permettait — pour leur invité d'honneur. Il y avait du mouton, cuit à la manière traditionnelle et coupé en morceaux, servi avec du yogourt, de la salade marocaine, du thé et de l'eau — et aussi du pain français tout juste sorti du four.

« Tu vois », Issam chuchota à Aliuf tandis qu'ils se tenaient tous les deux inclinés pour manger, le professeur ramassant les plus beaux morceaux d'agneau et les mangeant avec du pain blanc frais, « tous ces jeunes hommes sont orphelins. Leurs parents ont été tués il y a longtemps pendant les combats, que ce soit par le gouvernement ou les rebelles — cela n'a pas d'importance. Tu verras que les plus grands combattants sont souvent ceux qui ont connu personnellement une grande violence, et les recrues les plus fidèles sont souvent sans famille. Je jette mon filet au loin, cherchant les oreilles qui sont prêtes à écouter, les esprits qui sont prêts à apprendre et les corps qui sont prêts à l'action. C'est à la fois un grand honneur et une grande responsabilité

pour nous d'être ici. Ne traite pas ta foi à la légère, tu as aussi un grand destin. Dieu a prévu quelque chose pour toi — une action que toi seul peut réaliser. Cherche-la, de peur de la manquer et de t'éloigner de la volonté d'Allah. »

Issam se pencha alors en arrière pour discuter avec les jeunes gens, parlant parfois tranquillement et parfois presque violemment des grandes questions — sous le regard attentif d'Aliuf qui était devenu son meilleur étudiant.

Le lendemain, ils poursuivirent leurs discussions, priant avec les convertis, puis marchant et parlant avec la méthode socratique afin de guider soigneusement leurs élèves vers la violence. Enfin, après le troisième jour ils étaient prêts à repartir, et ils dirent leurs adieux à l'Imam et aux jeunes — Issam leur donnant ses coordonnées. « Lorsque vous êtes prêts, vous trouverez une place à mes côtés quand Dieu l'aura voulu — après quoi il y aura du travail pour vous. »

Aliuf ne pouvait pas faire sortir les mots d'Issam de sa tête. *Cherche-la, de peur de la manquer et de t'éloigner de la volonté d'Allah*. Il réfléchissait, surpris par les possibilités qui s'étaient présentées à lui, mais toujours dans la contemplation — quelque chose changeait à nouveau, il en avait vu les signes dans les étoiles. Une mort ou une naissance — tout était sur le point de changer.

Chapitre 26

Ils avaient repris la route qu'ils avaient empruntée quelques jours auparavant, retournant le long de la côte et au-dessus des hautes montagnes de l'Atlas. Ils étaient venus avec l'un des jeunes hommes qu'Issam avait dit être prêts, laissant les autres continuer leurs études et leur apprentissage. En arrivant à Marrakech, ils firent leurs adieux à leur conducteur — qui n'avait pas dit un seul mot de tout le voyage — et marchèrent vers la porte d'entrée du riad. Aliuf se sentait heureux de rentrer à la maison ; ayant eu à l'esprit plusieurs questions concernant la volonté et la destinée, il voulait explorer quelques-uns des hadiths pour obtenir des réponses. En entrant, il rencontra le jeune employé de maison de l'Amghar. Il lui fallut plusieurs minutes pour le reconnaître. Cela faisait si longtemps depuis qu'il avait été à Tamanrasset. En fait, cela semblait provenir d'une vie tout à fait différente, et le fait de voir un visage familier au mauvais endroit le fit sursauter un instant. Le garçon, qui ne semblait pas avoir pris de l'âge, était vêtu simplement avec des vêtements du désert et un chèche détaché, tombant sur ses épaules, et laissant apparaître sa bouche et sur son visage plus de poils que la dernière fois qu'Aliuf l'avait vu. Il avait des sandales faites en cuir de chameau et une ceinture avec un poignard orné. Comme à son habitude, il ne dit rien, mais tendit simplement son bras pour donner à Aliuf une note.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Issam.

« Je ne sais pas », Aliuf fronça les sourcils en ouvrant la lettre, « lisons pour savoir », et il commença à lire le contenu à haute voix pour que le cheikh puisse entendre.

À Aliuf Ag Albachar. J'espère que cette lettre vous trouvera en bonne santé. C'est avec un cœur lourd que je dois vous écrire aujourd'hui pour vous informer de la mort de votre mère. Son décès ne se fit pas dans la paix, ce qui rend cette lettre encore plus difficile à écrire. Elle faisait un voyage depuis son domicile vers Taoudenni avec une caravane gardée par des membres du clan quand ils ont été attaqués par des éléments de l'armée malienne. Il semble que les soldats avaient reçu pour mot d'ordre d'interroger quelqu'un dans la caravane recherché pour un certain crime, et quand ils ont mené leur assaut sur la caravane une fusillade a éclaté et votre mère a été tuée — comme beaucoup d'autres. Le commandant du raid est le colonel nommé Mahmadou Keita. Je ne sais pas ce que vous allez faire avec cette information, mais je crois que vous avez le droit de savoir. Nous pleurons la mort de notre sœur et de notre grande mère — si l'histoire avait été différente, elle serait devenue une puissante Tamenukalt. Elle avait ce qu'il fallait. Mais aujourd'hui, nous pleurons sa perte en tant que communauté et confions son esprit à Allah.

Aliuf chancela et vint s'asseoir sur la chaise en bois ornementale près de la porte, son souffle lui venant en de courtes rafales rauques.

« Pourquoi a-t-il envoyé une lettre ? Pourquoi n'a-t-il pas tout simplement appelé ? » fut tout ce qu'Issam trouva à dire.

« Hein ? Oh. Vous devez comprendre les anciennes coutumes de mon peuple. Ce genre de nouvelle est toujours mise par écrit, et doit être livrée en personne. L'Amghar est trop vieux, il ne pouvait pas faire le voyage, mais ce garçon ici, c'est sa main droite », déclara Aliuf cavalièrement, tenant le papier avec précaution comme s'il allait se mettre à brûler spontanément.

« Je suis désolé », déclara Issam, « pour ma maladresse. Je vous dis toutes mes condoléances pour cette nouvelle et pour la perte que vous avez subie. Je vais faire une prière pour votre mère. Comme le dit le Coran, "Ô vous âme satisfaite. Retournez à votre Seigneur satisfait de vous-même et prêt à le satisfaire. Entrez parmi Mes serviteurs. Et entrez dans Mon paradis." » Le cheikh n'était pas un homme habitué au contact physique, mais il s'approcha d'Aliuf pour lui donner une tape maladroite sur l'épaule. « Étiez-vous proches ? »

« On ne saurait plus proche — jusqu'à ce que je la trahisse et l'abandonne. J'étais tout ce qu'elle avait. J'ai pris une décision stupide au mauvais moment et maintenant je ne la reverrai plus jamais. » Les larmes commencèrent à mouiller ses joues.

« Vous ne devez pas penser de cette façon », déclara Issam. « Je ne connaissais pas votre mère, mais je sais que tout ce qui arrive est ordonné. C'est la volonté de Dieu, et notre devoir n'est pas de combattre ou de protester, mais de comprendre et d'acquiescer. »

« Je sais », dit Aliuf, retenant un sanglot. « Mais, c'est juste que... » Sa voix se tut.

Issam s'assit à côté de lui. « Dieu n'a jamais dit que ce serait facile, mais il promet que si nous suivons ses voies, il nous fera une place dans ses grands projets. Et vous reverrez votre mère à nouveau au paradis, c'est certain. »

Aliuf haussa les épaules, peinant pour trouver le calme malgré son chagrin. « Je sais que vous avez raison, mais ces salauds ! Combien de temps notre peuple devra-t-il souffrir ? Combien de temps vont-ils nous marcher sur les pieds dans notre propre pays ? Combien de fois devons-nous entendre des histoires comme celle-ci ? J'en ai entendu tant d'autres, celles d'étrangers et de personnes qui m'étaient chères, — mais maintenant c'est ma mère ? Ce colonel Keita, je ne sais pas qui il est, mais de quel droit peut-il dormir tranquille ce

soir ? » La rage si soigneusement entretenue se trouvait finalement bouillonnante. « Pas cette fois. Cette fois, cela suffit. Cette fois, il y aura des représailles ! Cette fois, ces impies vont payer » grogna-t-il avec une voix basse et meurtrière.

Chapitre 27

« Je vous remercie de votre message. » Aliuf se tenait dans la petite salle de séjour d'Almahadi Ag Ghali à Tamanrasset. « En l'honorant vous me faites aussi honneur. »

« C'était une femme d'honneur », déclara l'Amghar. « Nous sommes tous très touchés par sa disparition. »

« Vous avez toujours été bon avec nous, les Touaregs du Mali. Nous savons toujours que nous avons un ami à Tamanrasset sur qui nous pouvons compter quand les temps sont difficiles. J'aimerais seulement que nous puissions vous rendre la pareille — mais hélas les gens de votre clan ne passent que trop rarement par Taoude-ni. » Aliuf sourit tristement.

« C'est un plaisir pour moi. Nous devons rester unis, et le Hoggar n'est-il pas le centre de l'empire ? » Il sourit. « Tin Hinan n'a-t-elle pas errée ici, à travers les rochers, avant que le Prophète ne vienne habiter cette terre ? Les Touaregs du Hoggar ont toujours eu à cœur de protéger notre peuple. »

« Oui », dit Aliuf.

« Et, de ce point de vue, je ne peux m'empêcher de vous demander ce que vous faites ici. »

« Que voulez-vous dire ? »

« Je pense, mon fils, que vous savez ce que je veux dire. Votre place n'est plus ici. Le désert, pour vous, appartient au passé. C'est là-bas, dans les villes jadis grandiloquentes, qu'est maintenant votre place — pour que vous tâchiez de leur faire retrouver leur grandeur. »

« Je ne suis pas à ma place ? Je suis un Touareg du désert profond, tout comme vous. Pas à ma place ? Alors que nous nous tenons ici à cent lieues à peine du

lieu où notre grand Tamenukalt est enterré ? Pas à ma place, moi qui ai été un fils des sables et moi qui ai tout sacrifié pour nous — jusqu'à ma propre mère ? » Aliuf postillonnait, emporté par sa fougue.

« Mon fils... »

« Arrêtez avec vos "mon fils". Je suis devenu un homme, comme vous pouvez le voir. Je ne souhaite pas vous manquer de respect, Abba, vous êtes d'abord et avant tout un aîné du clan et vous êtes digne de votre place à la tête de notre communauté. Mais vous avez tort, vous avez toujours eu tort. »

« Je sais qu'il peut parfois sembler... »

« Ce n'est pas qu'il semble, Abba, c'est la réalité. Vous me l'avez dit vous-même, il y a longtemps, quand je suis arrivé — quand j'étais ce garçon effrayé qui fuyait les soldats et le malheur, vous m'avez dit que tout cela n'avait pas sa place dans votre monde », Aliuf leva au ciel sa vieille Kalachnikov, qu'il avait déterrée de sous l'arbre près duquel il l'avait laissée avant d'entamer son voyage au Maroc. « Vous avez pris votre décision, celle de vivre selon leurs lois et non pas de remettre en cause le pouvoir sans limites de nos oppresseurs. Je vous respectais auparavant — que pouvais-je faire d'autre ? Vous étiez le grand Amghar, qui savait tout bien mieux qu'un simple garçon venu du désert profond. Mais je suis de retour maintenant, et je suis le Cheikh Aliuf Ag Albachar, fils de Zeinabou et chef de mon clan. Et je vous dis, Abba, que c'est votre chemin qui n'a maintenant plus aucune place dans l'avenir de notre peuple. »

« Patience, jeune Aliuf. Je vous prie de faire preuve de patience. »

« De la patience ? Cela fait des milliers d'années que nous sommes patients. Cela fait des milliers d'années que nous vivons en esclaves. Cela fait des milliers d'années que nos chefs de clan nous vendent aux chefs temporels du moment pour une babiole ou pour un emploi de bureau tranquille loin de la chaleur — de notre cha-

leur. Vous demandez pourquoi je suis ici, Abba ? Vous demandez ce qui me ramène à Tamanrasset ? Je suis ici parce que j'en ai fini d'attendre. Je suis revenu pour prendre part au combat contre les soldats maliens, algériens, français et américains, et quiconque estime qu'il peut continuer à nous priver des droits que nous avons sur notre terre. Voilà pourquoi je suis revenu. Et je n'ai pas besoin de votre bénédiction ! Le jeune petit garçon effrayé du passé vous regarde aujourd'hui avec compassion pour la gentillesse que vous avez montrée dans le passé. Mais je me tiens devant vous maintenant comme cheikh, et je vous préviens que vous ne parviendrez pas à me barrer la route. Si vous voulez, vous pouvez m'aider — de la façon qui vous plaira. Mais je ne tolérerai aucune opposition. Le temps de la complaisance et de la déférence est derrière nous. Maintenant il est temps d'agir. »

L'Amghar eut soudain l'air vieilli, et pour la première fois Aliuf réalisa le temps qui avait passé et observa que les années avaient pris le meilleur sur l'aîné. Celui-ci sourit à Aliuf, « Peut-être que tu as raison, mon fils. Je suis un vieil homme, mon temps est passé et quelles qu'aient été mes décisions, elles ont été prises il y a longtemps. Moi aussi, il fut un temps où je me tenais debout grand et fier comme vous, brandissant haut mon arme. C'était une lutte différente que celle que nous avons menée jadis, et je ne vais pas vous ennuyer avec ça. Mais je vais vous dire ceci, que les guerres qui peuvent sembler glorieuses de l'extérieur sont souvent tout à fait périlleuses, et pas dans le sens que vous pensez. Dans la guerre, le danger ne vient pas seulement des fusils de l'ennemi ; vous savez la violence elle-même est comme une tempête de sable. Elle ne fait pas de distinction entre l'honorable et le déshonorable, et elle ne permet pas même au plus petit grain de survivre face à une grande tempête. Invariable, la bourrasque l'engloutit, l'emporte, souvent par inadvertance, et l'ajoute à la puissance du carnage qui se prépare. Mais ce sont

des choses que personne ne peut vous enseigner, ce sont des choses que vous devez apprendre par vous-même. Donc, pour répondre à votre question, je ne vais pas me placer sur votre chemin. Je vais vous demander, cependant, de ne pas nous causer du mal à nous qui vivons ici. La vie n'a pas été facile pour les Touaregs de Tamanrasset, et je vous supplie, par respect pour la protection que nous vous avons offerte et l'aide que nous aurions apportée à votre mère si elle était venue jusqu'ici, de ne pas causer le malheur du Hoggar. Nous avons consenti un arrangement avec les autorités, arrangement qui a résisté à l'épreuve du temps. Vous pouvez en penser ce que vous voudrez, mais ce n'est pas à vous de le remettre en question. Cette tâche, si l'arrangement mérite d'être remis en question, incombe à d'autres que vous. Est-ce clair ? »

« Oui Abba, je comprends et respecte vos conditions. Je n'ai aucune intention d'influer sur vos décisions — comme vous l'avez dit très justement, votre clan décidera de quand il sera pour vous le moment de secouer le joug de vos oppresseurs, bien que je ne peux pas dire que je suis d'accord avec votre "arrangement". » Aliuf s'inclina légèrement.

« Très bien. Vous pouvez vous installer à nouveau dans la maison de Yattara. Elle est actuellement vacante, mais il a prévu de revenir — en vérité, il aurait déjà du être revenu, ce qui m'inquiète un peu. Je vais vous protéger des autorités et vous offrir un refuge pour, eh bien, pour ce que vous sentez que vous devez faire, peu importe quoi. Je n'ai ni besoin ni envie de savoir. » L'Amghar marcha ensuite avec Aliuf en direction de la sortie, ouvrant la porte en bois incurvé avec la poignée de porte en fer forgé et laissant le garçon devenu homme sortir dans l'allée.

« Je vous remercie encore une fois », déclara Aliuf, rangeant son fusil dans les plis de sa robe bleue — il avait repris la robe de son clan dès qu'il était revenu dans le désert, abandonnant le capuchon noir et austère

pour la robe et le chèche. Mais il avait laissé sa longue barbe.

Aliuf se tenait assis sur le toit de la maison. La large panoplie d'étoiles s'étalait au-dessus de lui comme une couverture de lumière. Il avait oublié à quel point les étoiles lui manquaient. À Marrakech, il était difficile de les apercevoir, à cause de l'interférence des lumières de la ville, de celles des hôtels, des boîtes de nuit et des veillées festives. Il en était à sa troisième tasse de thé et prit le temps d'apprécier une nouvelle fois les odeurs de son désert. Les vents balayaient la fumée de bois dans les environs et amenaient l'odeur improbable du fumier des chameaux et des ânes mélangée avec la senteur nocive du goudron de la chaussée, cuit toute la journée sous le soleil saharien — ces éléments si différents fusionnant ici ensemble, de l'autre côté du monde. Il se brûla la main en se versant du thé et émit un juron, après avoir sursauté en entendant la porte de la maison se fermer d'un coup sec et violent. Il attendit un moment — mais l'identité du nouvel arrivant ne faisait aucun doute — puis Yattara sortit des escaliers dissimulés sur le côté de la maison. Il monta jusqu'au toit et se dirigea d'un pas assuré vers Aliuf, qui se tenait immobile. Il saisit les épaules d'Aliuf afin de pouvoir le regarder, et Aliuf étudia également soigneusement son aîné Touareg. Il avait vieilli, il y avait maintenant un peu de gris dans sa barbe, laquelle avait aussi poussé en longueur. Elle était soignée, mais elle atteignait maintenant le bas de son cou. Sa silhouette était d'une construction solide, témoignage d'une activité dure et récurrente sous le soleil et de nuits courtes passées sous les étoiles. Ce n'était pas le corps d'un athlète, mais celui d'un soldat. Une cicatrice, apparaissant maintenant sur sa joue gauche, et qui ressemblait aux derniers vestiges d'un coup de couteau, accentuait cette impression. Ses

yeux verts étaient aussi vifs que jamais, mais ils étaient désormais empreints d'une résolution qui pouvait être interprétée comme de la cruauté.

« Aliuf, ça fait du bien de te voir après tant d'années. Mais par Allah, que tu es mince ! N'y a-t-il pas de nourriture au Maroc ? »

Aliuf ricana, « Je n'ai pas eu besoin des muscles que tu as acquis. Les exercices de l'esprit semblent avoir acaparés tout mon temps. »

« Oui, j'ai entendu dire que tu étais devenu un cheikh. La vie ascétique n'a jamais fait de bien à personne ; notre religion est une religion d'action, pas d'introspection. » Ils s'étaient déplacés afin de s'asseoir, et Yattara commença à vider les restes du couscous et de la sauce restés au-dessus du feu et à les verser dans le bol d'Aliuf, qu'il avait jeté après son dîner solitaire — après quoi il se mit à manger. « Mais je suis heureux que tu aies trouvé Youness, ou qu'il t'ait trouvé. C'est un bon petit homme, quoiqu'un peu surnois. J'ai envoyé un bon nombre d'hommes dans cette voie, ceux que je n'estimais pas aptes pour les tâches particulières que j'avais à réaliser. »

Aliuf haussa les épaules, « Il n'y a rien de mieux que l'étude pour aiguiser l'esprit afin d'accomplir la tâche d'interpréter et d'appliquer notre foi. Ce qui est clair, c'est que ce n'est pas fait pour tout le monde — et pour ceux qui ne sont pas à la hauteur des missions intellectuelles, il y a toujours une guerre où nous pouvons les envoyer se battre et mourir. »

« Ha », Youness jeta un cri, donnant une grande claque dans le dos d'Aliuf, « voilà pourquoi j'aime les moines. Ils ont toujours l'esprit vif. Mais dis-moi, qu'est-ce qui te ramène ici à Tamanrasset ? La furie te manque ? »

« Tu as entendu parler de ma mère. »

« Oui, terrible nouvelle. Je suis désolé, c'est un crime contre Dieu que la manière dont notre peuple est traité ici. » Yattara nettoyait son bol avec les restes d'une

baguette qu'Aliuf avait achetée avant d'arriver à la maison.

« J'ai un nom. »

« Quoi ? » fit Yattara.

« J'ai un nom, le nom d'un colonel. L'homme qui a mené l'attaque qui a tué ma mère. Mahmadou Keita. C'est son nom, qu'il soit maudit. »

« Et ? »

« Hein ? »

« Donc, tu as un nom », dit Yattara, « et alors ? »

« Alors, eh bien, je sais qui est responsable. Donc, je vais... »

« Tu vas quoi ? » demanda Yattara. « Tu vas marcher seul à travers le désert, pour retrouver un colonel de l'armée malienne et puis quoi ? En supposant que tu réussisses jusque là ? »

« Je vais le tuer », la voix d'Aliuf dégoulinait la haine.

« J'en doute. Mais imaginons que tu y parviennes — et après ? »

« Hein ? »

« Disons que tu y arrives », dit Yattara, « et que tu ne te fasses pas toi-même tuer dans l'affaire. Alors quoi ? Tu auras tué le coupable, c'est vrai, bon débarras. Et après tu vas aller à la plage ? Profiter du soleil ? »

« Je suppose que... Eh bien, je suppose que je pourrais... »

« Quoi, retourner au Maroc ? Tu sais que ça ne marche pas comme ça. »

« Je pourrais aller en Égypte, ou peut-être en Espagne. »

« Un djihadiste radical, meurtrier par deux fois — oui, je me souviens de ton histoire — et qui a des liens avec Issam Bouchtat ? Si tu es seul, tu ne t'en sortiras pas plus de quinze minutes. »

« Oui, je suppose », admit-il, résigné.

Une sirène retentit quelque part au loin. Un chat miaula, à la recherche d'une partenaire. Un bébé commença à pleurer dans l'une des vieilles maisons de

l'autre côté de l'allée. Aliuf rompit finalement le silence, « Alors, que proposes-tu ? »

« Moi ? Qu'est-ce qui te fait penser que j'ai des suggestions à faire ? »

« Allons, aucun d'entre nous n'est stupide. »

« Ok », Yattara hésita, « mais tu dois promettre de ne rien dire à personne. »

« À qui pourrais-je le dire ? »

« Bien. Je ne sais pas si tu as suivi ce qui se passe dans le monde. »

« Bien sûr que oui. »

« Alors tu sais que nous sommes au bord de quelque chose d'historique. Les Américains croient que c'est leur moment. Ils ont tort, plus qu'ils ne peuvent l'imaginer. Nous arrivons au moment où leurs idées sont enfin reconnues pour ce qu'elles sont, et jetées dans les corbeilles de l'histoire. Leurs dictateurs sont finis. Leurs armes sont désormais impuissantes. Leurs espions sont à la poursuite de leurs propres queues. Leur puissance est en déclin, ils sont un tigre de papier et ils sont sur le point de le comprendre, mais ce sera trop tard pour eux. Le plus drôle est qu'ils pensent qu'ils ont gagné — ils croient qu'ils sont enfin arrivés à la "fin de l'histoire". Ils sont à la fin de *leur* histoire. Parce que l'époque de notre histoire est à portée de main. » Yattara avait sorti un paquet de cigarettes de Sidon et s'en alluma une. Aliuf observa le paquet tendu, regardant le lettrage, les couleurs, avant de refuser le paquet poliment tendu.

« Qu'est-ce que cela a à voir avec ma mère ? » demanda Aliuf.

« Rien et tout à la fois. »

« Hein ? »

« Tu dois arrêter de penser petit, mon ami. Regarde tes livres, l'histoire et les prophéties de notre foi. Oui, oui, bien sûr, nous allons venger ta mère. Et oui, oui bien sûr Keïta va mourir. Mais ça c'est juste un bas-de-

page dans ce que nous allons faire *en-sem-ble*. » Yattara prononça chaque syllabe du mot.

« Ok, j'attendrai », répondit Aliuf, « mais de quoi est-ce que tu parles ? »

« Je parle, mon bon cheikh, de la République islamique du Sahara ». Yattara s'adossa sur sa chaise, le bout de sa cigarette orange brillant dans la nuit.

Chapitre 28

La lumière de l'aube inaugurait un nouveau jour quand Aliuf alla finalement se coucher. Ils avaient parlé et discuté toute la nuit. Il avait besoin de dormir, parce que ce jour-là il avait une décision à prendre et, pour cela, il aurait un court voyage à effectuer. Ce voyage ne serait ni très long ni très intense, mais il serait porteur de beaucoup de signification, parce qu'il lui offrirait des réponses, des réponses qui décideraient d'événements capables — il le savait — de tout changer, pour toujours, non seulement pour lui mais pour beaucoup d'autres. Mais il n'arrivait pas à dormir, et resta à la place couché sur le lit, regardant le plafond de la chambre qu'il avait partagée avec son ami Salif il y a si longtemps, et il médita la conversation qu'il venait d'avoir.

« À l'heure où nous parlons », avait dit Yattara, « il y a une colonne de chars et de jeeps, de blindés et de véhicules de transport des troupes qui foncent vers l'ouest à travers le désert. Une armée touarègue est enfin en mouvement — sous son propre commandement. Ils disent que le dictateur est mort — eh bien je dis vive le dictateur ! Pendant qu'il était traqué à travers les égouts, nous avons vidé ses dépôts et entrepôts. Pourquoi nous soucierions-nous de ce qui est arrivé à ce monstre ? Il n'y a rien de mieux qu'un dictateur paranoïaque pour acheter beaucoup d'armes et nous les Touaregs avons appris comment les utiliser, après tous les combats qu'elles ont servi à mener depuis si longtemps dans les nombreuses guerres africaines — au Tchad, au Darfour, au Congo, en Afrique centrale — dont le seul motif était l'argent, et où nous devons

échapper à cette existence apathique que nous subissons piégés dans nos villages. Mais ces armes, nous les possédons maintenant. »

« Où sont-ils désormais ? »

« D'après ce que j'ai entendu récemment », il sortit de sa robe un téléphone satellitaire, « ils sont entrés au Niger. »

« Où vont-ils ? »

« Ce sont des Maliens, où penses-tu qu'ils vont ? Les Touaregs du Niger se sont assimilés, mais les Touaregs maliens sont toujours restés rétifs et combatifs. Et maintenant, ils rentrent chez eux. »

« Mais bon, vous n'êtes pas de l'Azawad. Pourquoi cela te préoccupe ? » rétorqua Aliuf, sans aucune intention d'offenser. Il n'aurait pas du s'inquiéter.

« Nous sommes frères. Oui, notre chance de rétablir notre grand empire réside maintenant dans l'Azawad, mais cette fois-ci elle repose sur les idées sacrées d'une grande République islamique. Je suis un Touareg, tout cela est ma terre, des rives nord aux rives sud du Sahara, c'est *notre* terre. Notre grande reine se trouve à moins de cent lieues d'ici. Elle ne pensait pas que son empire devait être une somme de morceaux de désert, mais plutôt un grand empire transsaharien. Elle nous a donné un exemple, et nous ne l'oublierons pas. »

« Mais... »

« En plus », Yattara n'avait pas terminé, « je commençais à en avoir marre. La contrebande de personnes vers et depuis les guerres sur la mer — oui, ce sont nos guerres aussi, mais je ne parle même pas bien ces langues. J'ai essayé de combattre dans plusieurs guerres. Je voulais me battre, mais je savais que ce n'était pas pour moi, c'était l'affaire des autres. Bien sûr, c'est très excitant d'apprendre à se battre — mais je suis incapable de m'imaginer être à jamais de la chair à canon pour ces Arabes qui, franchement, sont des trous du cul. Mais maintenant notre chance est à portée de main, et je l'ai saisie. Ceci », il fit un geste avec les deux mains grandes

ouvertes comme pour englober la totalité du Hoggar et de ce qui se trouvait au-delà, « ceci c'est ma terre, notre terre et notre combat. »

« Quel est ton plan ? » demanda Aliuf.

« Je vais bientôt rejoindre les soldats. En raison de ma réussite dans les batailles et de quelques relations que j'ai, je suis l'un des commandants. Nous avons cinq divisions et je commande l'une d'entre elles. »

« Alors, qu'est ce que tu fais ici ? Pourquoi n'es-tu pas avec tes soldats ? » demanda Aliuf.

« Il y a certains, euh, certains arrangements qui doivent être faits avec certaines *autorités*. Il se trouve que les services de renseignements militaires et les services de renseignement civils, qui pourraient se révéler utiles — ou gênants — pour nos efforts en cours au sud de la frontière, ces deux services sont établis ici. Et beaucoup de ceux qui auront une emprise sur les décisions prises en haut lieu sont mes amis — des personnes avec qui je jouais au football et aux dames. C'est toujours utile d'avoir les bons amis aux bons endroits — et au bon moment. Donc je suis ici pour prendre des cafés et fumer avec quelques-unes des bonnes personnes avant que je ne retourne avec mes hommes. »

« Mais alors qu'est-ce que tu me veux ? Pourquoi tu me dis tout ça ? », demanda Aliuf.

« Parce que je veux que tu te joignes à moi. »

« Je ne suis pas vraiment un combattant, Yattara. Bien sûr, je peux tenir un fusil et tirer, mais je n'ai jamais participé à une bataille. »

« C'est facile, et nous t'aiderons pour cela. Nous n'avons pas prévu de bouger jusqu'à ce que la saison des pluies se termine — nous ne voulons pas nous enliser dans les sablières et les sables mouvants. Nous pouvons t'enseigner ce qu'il faut. » Yattara haussa les épaules, « Il y a beaucoup de jeunes Touaregs qui seraient très désireux de te montrer leur savoir-faire avec un fusil et un couteau. »

« Mais pourquoi moi ? »

« Elle est un peu providentielle notre rencontre, tu ne trouves pas ? Et notre, disons, notre trajectoire, ne l'est pas moins. Tu sais que je t'aime Aliuf — je t'ai toujours beaucoup aimé. Il fallait beaucoup de courage pour me résister ; tu me connaissais à peine, et Salif était ton ami depuis si longtemps, mais tu as senti que quelque chose n'allait pas. Il fallait beaucoup de courage pour rester seul — un courage dont très peu font preuve. Tu es un homme de grande valeur. Mais, pour répondre à ta question, tu es un cheikh ; un cheikh qui a étudié sous le grand Issam Bouchtat. Tu seras notre cheikh Moudjahidin. Tu dirigeras les hommes dans la prière et leur enseigneras les vérités éternelles. Nous avons beaucoup de guerriers, qui peuvent se battre et qui aiment l'odeur de la poudre et du sang. Mais la vérité c'est qu'au-delà des armes, nous avons aussi besoin des esprits, si nous voulons voir aboutir ce projet. La République islamique du Sahara ne sera pas fondée seulement sur des balles, mais également sur toute parole qui jaillit du Coran. Un grand esprit, un théologien touareg qui avance un fusil sous le bras et une copie du Coran dans l'autre — qui enseigne aux hommes la volonté d'Allah tandis qu'ils se battent — c'est quelque chose de très puissant ; et je crois que nous avons eu de la chance de nous rencontrer et que tu aies choisi le chemin que tu as choisi. Bien sûr, je voulais te voir rejoindre Salif, et j'ai été déçu quand tu as refusé — c'est un jeu de nombres aussi, et je suis payé à la tête. Mais maintenant, en voyant la volonté de Dieu dans sa perfection, je suis heureux que tu aies refusé — parce que tu n'es pas fait pour être de la chair à canon dans des guerres sanglantes au-delà de l'océan. Non. Au lieu de ça, toi et moi allons bâtir notre grande République islamique du Sahara, ensemble. »

Aliuf se tut pendant un certain temps, laissant enfin sortir un mot tranquille sous son souffle, « l'Azawad ». Il s'assit longuement, observant patiemment sur les toits de la vieille ville, regardant les rats courir dans les allées

chassés par les chats, hurlant dans la nuit, et écoutant le cri des chauves-souris au-dessus de sa tête. Tels étaient les sons familiers des villes de terre de l’Azawad, indiscernables les unes des autres, et qui seraient toujours ses villes. Il devait admettre que ce que disait Yattara avait beaucoup de sens, et que ses mots trouvaient un écho au plus profond de son cœur. Mais plus que cela, il ressentait l’excitation d’avoir retrouvé une finalité pour son existence, reconnaissant que ce qu’il avait d’abord supposé — que son apprentissage était un processus de déni — s’avérerait entièrement faux, et qu’au contraire cet apprentissage était une préparation pour lui permettre d’accomplir quelque chose de grand, de puissant et de significatif. « Je vais te rejoindre », dit-il finalement à Yattara. « Je me suis posé des questions depuis si longtemps, car j’étais à la recherche de mon but. Maintenant, je le vois. C’est d’obéir — et de combattre. »

« Je me souviens de vous », dit la vieille femme.

« Oui, *temghart*, vous avez une bonne mémoire. Cela fait longtemps maintenant, mais je suis venu pour rendre hommage à notre grande reine, comme je le fais toujours quand je voyage à travers le Hoggar ». Aliuf se tenait en face de la tombe de Tin Hinan, mais cette fois il était seul. Il était parti tôt le matin après sa conversation avec Yattara. « Si ma mission est de reconstruire notre empire de Tamenukalt, je dois d’abord en demander la permission ». « Fais ce que tu dois faire », avait dit Yattara. « Je serai ici pendant environ une semaine — tu dois être revenu avant que je ne parte. »

« Mon voyage ne devrait prendre que trois jours », et ils s’étaient serré la main, en témoignage de leur accord.

« Eh bien, mon fils. Elle est là, mais elle sera en colère si vous venez les mains vides. Vous pouvez acheter une amulette pour seulement quelques dirhams », dit la

vieille femme en souriant. « Mieux vaut ne pas offenser la maîtresse. » Aliuf acheta la babiole et se dirigea lentement vers l'entrée de la tombe, où un assortiment désordonné d'offrandes avait été déposé. Se tenaient des pièces, des plateaux qui avait autrefois contenu de la nourriture, de vieux parchemins écrits dans le script de son peuple, des amulettes, des coupes, des os prémonitoires, des offrandes de sang des désespérés — tout cela déposé aux pieds de la reine. Aliuf se pencha, plaçant son offrande au milieu de l'amoncellement. Il était un bon musulman, et même maintenant un cheikh, et il savait que ce qu'il faisait n'était pas très orthodoxe. Le salaf interdit tout hommage aux tombes — et il sentait qu'Allah serait peut-être en colère. Pourtant, il était aussi un Touareg, qui vénérât les grandes femmes du passé et qui devait demander leurs bénédictions dans les moments difficiles. Il détourna le regard de sa contribution, apercevant Issam au fond de son esprit fronçant les sourcils par frustration. Il écarta cette image de sa tête.

« Tamenukalt », déclara Aliuf à haute voix, « je viens ici pour vous donner une offrande. Une amulette, oui, mais quelque chose de plus important encore. Ma vie, telle qu'elle est. La force de mes bras et l'acuité de mon esprit sont mises au service d'Allah et de la reconstruction de notre grande nation, la République islamique de l'Azawad, régie avec la charia par et pour les Touaregs musulmans. C'est la volonté de Dieu que nous reconstruisions l'empire et que nous en fassions un endroit pour nos enfants et pour les enfants de nos enfants. » Il se tut l'espace d'un instant, dans l'attente d'une réponse du petit monument, des sables ou du Soleil — mais sans être tout à fait sûr de la forme par laquelle elle viendrait. Il ne croyait pas aux présages — du moins, on lui avait enseigné de ne pas y croire, c'était du *haram* — et après un moment pendant lequel rien n'arriva, il salua la tombe et se retourna, prêt à revenir à Tamanrasset. Mais dans son cœur il était mal à l'aise.

Chapitre 29

Aliuf baissa le canon de sa Kalachnikov face au convoi qu'il apercevait au loin, plissant ses yeux abîmés par le soleil pour essayer de distinguer les formes dans le chatolement brûlant. Au bout d'un moment, il remit son fusil sur son épaule — c'était juste un convoi tout ce qu'il y a de plus banal. Il y en avait de plus en plus ces temps-ci, se déplaçant plus rapidement et avec plus de détermination. Les armes lourdes qu'ils traînaient derrière eux étaient beaucoup plus sophistiquées. Aliuf avait même vu des chars et des véhicules blindés faisant chemin à travers les déserts. Il retourna à sa patrouille, montant puis dévalant la dune. Dans l'Intejedit, une vallée reculée faite de roches et de sable rougeâtre, peuplée seulement par le djinn, résonnait un silence sinistre. À l'ouest se trouvaient des dunes de sable, tandis qu'à l'est se tenait l'Adrar des massifs Ifoghas, un ensemble impénétrable de grès et de rochers usés de granit entourés de wadis secs.

De l'autre côté de la dune se trouvait le site qu'il gardait, le camp d'entraînement. Il était toujours en colère d'être obligé de venir ici, mais Yattara avait insisté, disant que ce n'était pas une option. Mais cela n'aidait pas Aliuf à apprécier davantage cette situation. Il baissa les yeux par dégoût. Le camp se composait de plusieurs bâtiments de ciment rugueux déposés à même le sable. À l'intérieur du plus grand d'entre eux, un bâtiment à doubles portes mais sans fenêtre, il recevait — avec deux douzaines d'autres « étudiants » — un tout autre type d'éducation de la part d'un homme basané pakistanais avec une moustache en guidon et deux dents manquantes, remplacées par des dents en or qui scintil-

laient à la faible lumière de l'intérieur. À côté de ce bâtiment se trouvaient les « casernes », une ancienne école qui avait servi à la communauté vivant autour de l'oasis avant que l'eau ne vienne à manquer. Couvrant plusieurs hectares de l'autre côté de l'oasis s'étendaient un parcours d'obstacles et un champ de tir.

Les jours d'Aliuf étaient strictement organisés, divisés en segments précis. Se réveillant avant l'aube, il faisait son lit qui se trouvait à côté de ceux des autres recrues — le manque d'intimité et les habitudes personnelles de ses compagnons lui faisaient regretter l'isolement luxueux et les régiments autonomes du riad. Il parcourait ensuite la courte distance qui le séparait de l'étang putride qui était tout ce qui restait de l'ancien oasis, afin de recueillir l'eau stagnante qui devait accompagner son maigre petit-déjeuner — du thé et du pain pita et ce qui pouvait être arrivé dans les camions qui venaient et partaient sans se faire remarquer. Le reste de la matinée était rempli par des cours : des leçons sur des campagnes dans les pays lointains et sur comment ils avaient réussi ou échoué, avec étude des textes des grands combattants, de Che Guevara à Ayman Al Zahawi ; des sessions sur la façon d'assembler une bombe ou un engin explosif improvisé ; de la formation sur les systèmes de surveillance des Américains et la façon d'y échapper. La matinée était suivie d'un déjeuner simple, après quoi l'après-midi était consacrée à l'entraînement physique. Préparer des assauts ou des attentats, effectuer un parcours d'obstacles et parfois se battre en duel, tout cela toujours suivi d'un débriefing obligatoire. Ils assumaient à tour de rôle les corvées, la garde, le nettoyage des latrines et la préparation des repas — dans des escadrons, toujours accompagnés, jamais seuls. Il régnait ici une certaine forme de camaraderie — jusqu'à un certain point — mais pas de confiance. Des prières étaient observées, et malgré le fait que c'était le Ramadan ils continuaient à manger normalement — gardant leur force en tant que guerriers, comme l'or-

donne le Coran. Aliuf voyait rarement Yattara, qui semblait extrêmement occupé, mais s'arrêtait à l'occasion pour vérifier la formation des recrues, pour en apporter de nouveaux ou en emmener certains avec lui.

« Qu'est-ce que je fais ici ? » demanda une fois Aliuf à Yattara, quand ils tombèrent l'un sur l'autre devant la caserne.

« Tu t'entraînes à combattre, tu gagnes en force. Regarde-toi, décharné comme un chameau malade. Nous ne voudrions pas que sur le terrain de bataille notre cheikh tombe d'épuisement à cause de la chaleur, ou pire, qu'il fuie comme une petite fille au premier obus de mortier », Yattara se mit à rire de sa propre blague.

« Encore combien de temps ? » demanda Aliuf, qui ne voulait pas admettre à haute voix qu'il détestait cet endroit, et pire, qu'il détestait ses compagnons. L'assortiment hétéroclite d'individus le fatiguait. Il y avait, pêle-mêle, des Africains et des blancs et même quelques enfants aux yeux écarquillés qui parlaient ce qui ressemblait à du Russe. *C'est là le mieux que nous puissions faire dans la lutte contre les infidèles ?* Leur piété était discutable, leur niveau d'alphabétisation était suspect et leur hygiène était inacceptable. Il avait tenté une fois d'engager une conversation sur le *kalam* mais ils l'avaient regardé bêtement, et c'était en vain qu'il était passé, pour se faire mieux comprendre, du *tamasheq* au français puis à l'arabe. Il avait abandonné cet essai et décidé de garder ses pensées pour lui-même.

« Le moment n'est pas idéal, les pluies ont commencé et vont durer un certain temps, ce qui nous donne la chance de nous préparer, de nous réapprovisionner et nous redéployer. Nous avons du apporter beaucoup de, euh, de *fournitures* de la côte — et cela prend du temps. Nous devons les déplacer par petits convois, car s'ils sont trop volumineux, ils sont attaqués, à cause des yeux que les Américains ont partout dans le ciel. Nos combattants se déplacent aussi lentement sur les caravanes de chameaux ou en bus pour que nos mouve-

ments ne soient pas observés. Mais nous avons accumulé une grande force maintenant — et le temps est de notre côté. Allah le veut, je peux le sentir et bientôt viendra le jour de l'action. »

« Très bien, du moins pour l'instant. Mais tu dois me dire où est le colonel Keita, ça j'ai besoin de le savoir » dit Aliuf.

« Nous allons venger ta mère, je te le promets, mais tu ne dois pas laisser une ambition personnelle freiner nos efforts collectifs. »

Aliuf était néanmoins très impatient. Tandis que le temps passait dans ce camp misérable son dégoût s'accroissait. *Alors c'est ça le djihad ?* Il se posait très souvent cette question. Regardez ces gens. *Ils puent, ils sont bruts et vulgaires.* Un jour il en avait même vu un avec un jeu de cartes arborant des femmes nues. Ils ne semblaient même pas être particulièrement fidèles et étaient encore moins des soldats d'Allah. *Est-il possible que Dieu applique sa volonté à travers des gens comme ceux-ci ?* Il était nostalgique de la solitude remarquable du riad et de ses conversations pleines de sens et de conséquence avec Issam. Que dirait le grand cheikh s'il voyait ce bric et ce broc d'idiots ? Aliuf essaya de trouver une réponse, et son esprit s'arrêta sur le fait que le grand maître aurait probablement dit quelque chose comme : « Dieu utilise même des outils imparfaits pour construire sa volonté, et rappelez-vous que nous sommes tous imparfaits aux yeux de Dieu. La façon avec laquelle vous regardez ces hommes est aussi la façon avec laquelle Dieu vous regarde ». Aliuf sourit de lui-même, savourant les souvenirs de son mentor et imaginant les grandes discussions qu'ils auraient eues même dans ce lieu sordide. « Pourquoi tu souris comme ça ? » grogna un vilain Nigérien en mauvais anglais. « Rien du tout », Aliuf répondit en arabe standard, avant de tourner les talons et de revenir à pied de l'autre côté de la dune en laissant l'homme baraqué curer ses dents avec son couteau.

Enfin les nuages en colère qui gonflaient dans les cieux commencèrent à s'amincir et à perdre de leur furie, diminuant jour après jour jusqu'à ce qu'ils aient disparu dans la brume, et qu'ils ne laissent derrière eux que le soleil qu'Aliuf connaissait si bien et aimait profondément — c'était pour ainsi dire son soleil. L'humidité s'était évaporée de l'air et les essaims de mouches et de moucherons qui avaient tout infesté s'en retournaient à creuser profondément dans le sable pour y attendre patiemment la prochaine année.

La saison des pluies était terminée.

Un matin, tandis qu'Aliuf préparait le petit déjeuner pour la cohue, il entendit le cri d'un garde au sommet de la dune. Une minute plus tard Yattara entra dans le camp d'entraînement à bord d'une vieille jeep, suivie juste derrière par un vieux camion militaire peint d'un vert olive délavé. Le camp était recouvert d'un gros nuage noir. « L'heure est arrivée », dit-il, et Aliuf rassembla rapidement ses affaires. Il grimpa dans la jeep tandis que le reste des djihadistes recueillaient leurs maigres possessions et s'installaient à l'arrière du camion. Les lance-grenades et les kalachnikovs, hérissés pêle-mêle, donnaient au véhicule le look d'un scorpion. Sur le bord de la jeep avait été peint un drapeau : le rouge, le jaune et le vert de l'Azawad.

Chapitre 30

Aliuf était exalté. Malgré l'apparence stoïque qu'il s'évertuait à cultiver en saint homme de l'armée rebelle, il ne pouvait presque pas résister à la tentation de vociférer et de crier comme un adolescent. Il réprima son impulsion en regardant par la fenêtre ouverte de la jeep tandis que le paysage passait comme un éclair. Des couleurs rouge et marron, des rochers et des arbustes occasionnels alternaient à grande vitesse à travers la vitre de la jeep. Il n'y avait pas de route à proprement parler, seulement une parcelle aride qui était peut-être plus nivelée et plus visible que celles qui se tenaient de part et d'autre. Le véhicule dévalait le long des dunes, suivi par plusieurs dizaines d'autres. Des jeeps et des Toyota remorquaient des batteries antiaériennes, grouillaient de grenades propulsées par roquette et transportaient chacune une poignée de rebelles enthousiastes, dont les habits amples claquaient dans le vent du désert et dont les chèches leur couvraient la tête et leur enveloppaient le visage d'une sorte de voile mystérieux. Aliuf pouvait sentir la puissance brute et maîtrisée de leur rage mêlée d'espérance et de patience, d'excitation et d'impunité.

« Où allons-nous ? » cria-t-il pour couvrir le bruit du vent qui claquait.

« À la bataille, mon bon cheikh, à la bataille », lui répondit Yattara avec un sourire en coin de lèvres.

« Je le sais bien, mais je voulais dire où allons-nous *maintenant* ? », répondit Aliuf en pointant devant lui dans le néant, aussi loin qu'il pouvait voir.

« Il y a un avant-poste militaire à Aguelhoc. Ils utilisent cette base pour surveiller les routes commerciales

et pour patrouiller. C'est le point d'appui de leur présence en Azawad. C'est pourquoi cet avant-poste est le mieux ravitaillé, et qu'ils y ont leurs soldats les mieux entraînés, les bérets rouges. On va tendre une embuscade sur la base dès ce soir, avant qu'ils pensent que nous sommes prêts. »

« Savent-ils que nous venons ? »

« Qui sait ? Peut-être, peut-être pas. Ils se sont renforcés et se sont ravitaillés pendant des semaines. Nous ne savons pas exactement quels sont leurs renseignements, même si des Touaregs travaillent bien pour eux. Ce sont des déserteurs, des vendus, des traîtres », cracha Yattara.

« Comment le savez-vous ? »

Yattara rit, « Mon bon saint homme, ce sont *nos* terres. Aucun scorpion ne rampe, aucun serpent ne siffle sans qu'on le sache. Tu devrais t'en rappeler. Tu t'es peut-être absenté trop longtemps dans la grande ville, où l'anonymat est une option. » Aliuf encaissa le coup avec humour.

« À propos, qu'est-il arrivé à Salif ? » La question brûlait les lèvres d'Aliuf depuis qu'il était à nouveau en contact avec Yattara.

« Oh, je ne sais pas. Je l'ai fait passer à quelqu'un qui l'a fait passer à quelqu'un d'autre. Aux dernières nouvelles, il était dans un camp d'entraînement. Soit il fait la guerre en mer, soit il est mort. Il est probablement mort. Tu penses que les Arabes nous traitent, nous les Touaregs, comme de la merde, tu devrais voir ce qu'ils font aux noirs. Ils n'aiment pas beaucoup combattre aux côtés de ceux qu'ils détenaient autrefois comme esclaves, et ils le leur font comprendre. »

Aliuf resta silencieux.

Ils s'assirent dans la jeep dans une tranquillité rassurante et se préparèrent pour le combat à venir. Le soleil descendit du point culminant dans le ciel vers les dunes, comme s'il menait le convoi. Les soldats mirent leurs lunettes de soleil ou se couvrirent les yeux avec leur

couvre-chef. Et la visibilité se réduit alors que la pleine lumière du soleil se fixait devant l'armée qui s'approchait. Ils avaient chaud et ils étaient fatigués mais exaltés. Enfin, lorsque le soleil plongea en dessous des dunes et que les premières étoiles apparurent à l'est, Yattara se tourna vers Aliuf. « Nous sommes presque arrivés. » Le camion de tête mit le clignotant tandis qu'ils ralentissaient pour quitter la route, puis ils mirent pied à terre et commencèrent à se préparer pour la bataille. La nuit était tombée, mais la lune n'était pas visible et les étoiles brillaient d'autant plus vivement dans le ciel qu'il n'y avait pas la lumière artificielle des lampadaires urbains pour l'éclairer. Aliuf avait oublié à quel point le ciel était rempli d'étoiles. *J'ai en effet passé trop de temps dans les villes*, se disait-il à lui-même.

L'Adrar des Ifoghas apparut autour d'eux, voilant les étoiles de ses motifs menaçants. Aliuf pouvait voir les yeux rouges des djinns observant avec malveillance ce mélange étrange de Touaregs, et il aurait juré qu'il pouvait entendre leurs cris incitant les hommes au combat et remplissant leurs âmes de colère. Un personnage silencieux apparut furtivement de l'ombre, murmura quelque chose à Yattara, puis s'éclipsa dans la nuit après leur bref échange.

« Bon », dit Yattara à son bataillon, « sur cette colline se trouve le village d'Aguelhoc. Ils ne nous ont pas entendus, et je n'ai vu aucun signe de guetteur. Les gens dans le village m'ont dit qu'ils ne sont pas en état d'alerte. Toi », dit-il en pointant du doigt un grand Touareg en colère qui tenait une DShK, une mitrailleuse lourde, dans sa main, « prends ton unité avec toi et va vers le sud-ouest, en rebroussant chemin pour approcher la ville par le sud. Toi Iyad », dit-il en pointant un autre Touareg du doigt, « prends ton unité avec toi et positionnez-vous au sommet d'une de ces dunes là-bas », rajouta-t-il en montrant l'endroit qui se situait directement en face du convoi. « Vous attaquerez du nord. Quant à nous », dit-il en s'adressant à sa propre

unité, « nous commencerons immédiatement à infiltrer, lentement, le village. Vous attendrez mon signal pour vous engager. Ce sera au moment précis où la nuit sera la plus sombre et que les soldats commenceront à s'endormir. Mon signal, ce sera deux coups de feu discrets tirés dans l'obscurité. Si vous entendez une rafale de mitrailleuse, c'est que nous avons été découverts et que le plan de bataille est annulé — obéissez aux ordres de vos chefs d'unité mais si vous fuyez, vous serez fusillé. Nous attaquerons la base du sud et du nord simultanément, mais alors que les soldats s'attendent à affronter un ennemi à l'extérieur de la ville, nous les prendrons en embuscade dans leurs enceintes. Ils ne sauront pas qui combattre en premier, et avant qu'ils puissent recevoir leurs ordres ou fuir », dit-il avant de s'arrêter pour rire, « ils seront à nous. Maintenant, notre grand cheikh a peut-être quelques mots à nous dire ? » et Yattara se tourna vers Aliuf, le prenant au dépourvu.

« Euh, eh bien », Aliuf était perdu, mais il se souvint de quelque chose qu'il avait lu. « Dans la bataille des Tranchées », dit-il à voix basse, bien que sa voix portât auprès du bataillon tout entier, « lorsque le messager de Dieu — que la paix et la bénédiction soient sur lui — se battait contre les Banu Nadir qui avaient été expulsés de Médine, il avait été sommé par Dieu de construire un fossé pour protéger la ville de la progression des infidèles. Lors de la construction, qui avait duré six jours, les soldats récitèrent les mots suivants :

Nous sommes ceux qui ont prêté serment d'allégeance à Mahomet. Nous combattons donc dans la voie de Dieu aussi longtemps que nous vivrons. Par Dieu, si Dieu ne nous avait pas appelés au combat, nous n'aurions pas été guidés, et nous n'aurions pas donné l'aumône ni accompli nos prières. Apporte-nous du calme et de la tranquillité et consolide nos assises si nous confrontons l'ennemi.

Aliuf s'arrêta un instant pour garantir l'effet, et dit : « Allez à présent et consolidez vos assises avant de confronter l'ennemi. *Alahu Akbar* ».

« *Alahu Akbar* », dirent-ils tous à voix basse, tandis que la puissance des mots résonnait contre l'Adrar et à nouveau sur la cohue.

« Allez-y maintenant », dit Yattara, et les deux unités commencèrent à se déployer.

« Quant à nous », Yattara se tourna vers sa propre unité, « nous irons à un ou deux à la fois au cours des prochaines heures. Vous irez en priorité dans les maisons qui ont une fenêtre ou la porte entrouvertes, vous pourrez vous y glisser sans crainte d'une embuscade. Nous prendrons seulement des couteaux ou des armes de poing mais vous pouvez toujours cacher vos Kalachnikovs dans vos vêtements si c'est possible. Nous ne devons pas être remarqués, si vous voyez un soldat en patrouille ne lui souriez pas, ne vous adressez pas à lui, mais regardez vers le bas et acquiescez avec servilité. Ils sont habitués à cette attitude. S'il vous arrête, marmonnez quelque chose en tamasheq et dirigez-vous vers la maison la plus proche dont la porte ou une fenêtre est ouverte. Si vous êtes arrêté, suivez les soldats. Il leur faudra du temps pour comprendre ce qu'il faut faire avec vous, et on vous libérera quand on prendra la base. »

Aliuf regarda les soldats marcher vers le sud-ouest et les autres se déployer dans des positions avancées autour des dunes environnantes d'Aguelhoc. Il n'avait pas été à Aguelhoc depuis de nombreuses années. Il était passé une seule fois à travers la ville pour une simple course mais il s'en souvenait bien. Quelques rues poussiéreuses, quelques bâtiments en terre cuite, un marché ouvert et quelques édifices gouvernementaux construits en briques. Et une base. Il observa que les rebelles du groupe de Yattara tiraient leurs chèches autour de leurs yeux et cachaient des épées et des fusils dans leurs te-

nues flottantes. Ils marchèrent lentement dans la ville. Personne ne parlait. Yattara restait en arrière avec Aliuf. « Quand y allons-nous ? »

« Nous ? », demanda Yattara.

« Oui, quand y allons-nous ? »

« *Nous* n'y allons pas. J'irai dans quelques minutes, tu resteras en arrière jusqu'à ce que tu entendes les deux coups de feu, puis tu arriveras dans la ville en suivant l'unité qui progresse à partir du nord. »

« Mais... »

« Ne va pas me contredire. C'est ta première bataille. Tu peux regarder comment ça se passe et apprendre des hommes : ils font cela depuis longtemps. Je ne peux pas laisser mon cheikh se faire tuer dans la première bataille — pas de chance pour toi », dit-il en souriant.

Quelques minutes plus tard Yattara se prépara en pliant ses vêtements et en fixant son turban — dissimulant seulement une arme de poing et un court poignard — et il marcha lentement sur la colline vers Alguéhoc.

Aliuf alla voir Iyad, le commandant de l'unité qui avait pris position au sommet de la dune qui donnait sur la ville. Autour de lui, des dizaines de soldats tenaient leurs armes, aiguisaient leurs poignards ou faisaient simplement preuve de vigilance. L'un d'entre eux fumait une cigarette algérienne bon marché et la fumée âcre flottait au-dessus de l'unité. Aliuf pouvait à peine distinguer le corps de son ami, le dernier d'une ligne d'infiltrés qui marchaient péniblement dans la ville en regardant autour de lui comme s'il rentrait d'un long voyage ou d'une nuit à s'occuper des chameaux.

Au-dessus de la ville, les spectres du mauvais djinn sifflaient au-dessus du camp en formant un cercle, des fantômes d'une obscurité si profonde que la couleur noire semblerait pâle à côté. Il pouvait presque entendre leurs cris à mesure qu'ils anticipaient le carnage et qu'ils incitaient la violence dans le cœur des hommes. Lorsque son ami attint le centre minuscule du village, un soldat marcha près de lui — un fantôme de

noir dans la nuit — et Aliuf retint son souffle. Mais l'homme continua simplement à marcher et Aliuf exprima discrètement son soulagement. Les secondes s'éternisaient et les rebelles commençaient à se crisper. Ils tinrent leurs fusils plus fermement, leur respiration s'accéléra et toute conversation s'interrompit. Leurs yeux froids d'acier étaient tous fixés sur l'extrémité du village où la base militaire était encore en sommeil. Sur la gauche, un chien aboya et Aliuf sursauta. Une mule brayait dans le silence. Un moustique bourdonnait dans l'oreille d'Aliuf, qui, en tentant de l'envoyer balader d'un revers de main, frappa Iyad sur l'épaule. « Fais gaffe, abruti, j'ai failli te tirer dessus. » Aliuf se sentait inutile, ridicule, stupide. *Qu'est-ce que je fous là ?* se demandait-il. Même sa rage contre les soldats diminua momentanément, remplacée par de l'incertitude. Puis, avant que d'autres pensées ne viennent empoisonner le moment il entendit clairement deux coups de feu qui déchirèrent l'air de la nuit, allèrent dans toutes les directions et rebondirent sur l'Adrar tout autour. Après les bruits, une fraction de seconde de silence, puis le tourbillon.

Chapitre 31

« Feu à volonté », ordonna Iyad, qui n'avait plus besoin d'être silencieux, d'une force puissante qui résonna sur les montagnes. Un par un les rebelles se tinrent au sommet de la dune et commencèrent à déverser des tirs foudroyants sur le camp de l'armée en dessous. Les balles traçantes du nord et du sud illuminèrent le ciel avant l'aube dans une exposition électrique surnaturelle.

« Descendez », l'ordre fut lancé dès que les militaires commencèrent à répliquer et à tirer, les armes lourdes montées à l'arrière des jeeps transformant les dunes en une mêlée de nuages de poussière et de sang. Aliuf s'effondra sur le sol lorsqu'un obus siffla près de l'endroit où se trouvait sa tête un instant auparavant. « Chargez ! », l'ordre fut lancé, et les hommes franchirent le bas de la colline, s'arrêtant alternativement pour décharger une rafale de balles dans le camp avant que l'homme derrière eux ne ralentisse la marche pour couvrir leurs arrières.

Aliuf s'arrêta sur la colline afin de suivre ses instructions — mais pas ses instincts — et regarda le combat.

Immédiatement, les portes en fer de la base éclatèrent tandis qu'une ligne de véhicules blindés avec des mitrailleuses montées et un tank avançaient bruyamment depuis l'intérieur plongé dans l'obscurité. La dernière jeep émergea, tandis que quatre jeeps et l'APC se dirigeaient vers le nord et que le tank et deux autres jeeps se dirigeaient vers le sud. De légers coups de feu retentirent instantanément des deux côtés et les tanks et les jeeps s'arrêtèrent brusquement pour faire pivoter leurs tourelles et trouver leurs assaillants. L'embuscade avait

fonctionné parfaitement, les bêtes de fer avaient été stoppées net dans leur course, ne sachant pas s'il fallait répondre à l'embuscade localisée ou aux tirs foudroyants qui venaient d'en haut sous la forme de grenades propulsées par roquette. Les maisons en terre cuite explosèrent. On pouvait même entendre des cris de femmes et d'enfants, qui cherchaient désespérément leurs cibles.

L'odeur âcre de la poudre flottait dans l'air au-dessus de la ville, provoquant des étouffements chez Aliuf. Une jeep explosa dans une gigantesque boule de feu orange suivie par une fumée noire et huileuse qui tourbillonna dans le ciel, un coup direct provoqué par l'envoi d'une grenade propulsée par roquette sur le réservoir de carburant du tank de l'un des rebelles de l'unité de Iyad. Les soldats répondaient frénétiquement et hurlaient dans une atmosphère de terreur, tandis qu'ils déchargeaient leurs balles tour à tour dans l'obscurité. Ils avaient cessé de cibler les dunes et avaient concentré l'attention de leurs feux nourris sur les silhouettes sombres qui voletaient de maison en maison et sillonnaient dans une progression régulière vers leur position.

De l'autre côté du camp, les miradors surplombant le néant du sud avaient subi un assaut violent de derrière les buissons et avaient abandonné les camions. Aliuf pouvait entendre les balles frapper le métal et l'étain, ainsi que des cris occasionnels lorsqu'une rafale de munitions touchait sa cible.

Les jeeps restantes faisaient des demi-cercles autour du tank et protégeaient leur flanc tandis qu'ils cherchaient à se frayer un chemin et à se regrouper pour retrouver une sécurité relative sur leur base. Mais ce projet fut vite court-circuité par les commandos silencieux de Yattara qui opérait maintenant à courte distance par des unités d'artillerie présentes au niveau des portes métalliques de la base. Les corps des soldats qui se tenaient à la garde de l'entrée gisaient désormais en

désordre de l'autre côté des murs ou dans des tas de bras et de jambes qui s'amoncelaient sur le sable dur.

Puis l'aube jaillit sur la bataille. La lumière mettait le carnage dans un relief saisissant. Aliuf comptait les corps d'au moins quinze soldats éparpillés sur le sol, et au moins la moitié autant de rebelles. Les maisons dans un rayon de cent mètres avaient été pulvérisées et les cris des mères et de leurs enfants punctuaient le moment, tandis que l'air était encore rempli de poussière et de fumée et semblait chargé d'une énergie maléfique.

Lentement, les coups de feu se calmèrent à mesure que les soldats jetaient leurs armes à terre et s'agenouillaient les uns après les autres. Le tank avait été détruit par une grenade propulsée par roquette, et la trappe avait été ouverte : trois soldats émergèrent, eux aussi avec les mains en l'air. L'équipe de Yattara sortit des fossés et de derrière les murs et tomba sur les soldats. Ils leur balancèrent des coups de pied et leur crièrent dessus mais la plupart d'entre eux abandonnèrent leurs armes de poing, leurs radios et leurs grenades et tous les autres accoutrements de la bataille. Ils défilèrent ensuite sans cérémonie en file indienne vers les portes détruites et dans la base de l'armée qui avait été nettoyée par l'unité de Yattara.

Aliuf, en suivant le signal de la fin de la fusillade, se hâta de descendre des dunes et se dirigea vers sa destination à travers la ville. Une petite fille était couchée sur la route. Une flaque rouge naissait en dessous d'elle tandis que le sang suintait d'une blessure par balle sous son tee-shirt. Ses yeux vides fixaient le ciel du désert. À côté d'elle dans le sable de la route se tenait sa mère, avec également une entaille dans le front. Elle empoignait désespérément sa petite main et récitait encore et encore des prières pour les défunts tout en saluant sa petite âme auprès de Dieu. Aliuf s'arrêta un moment pour placer sa main sur la tête de la mère et prononça une prière de réconfort, avant de continuer à marcher. À côté d'une autre maison entachée d'un trou im-

mense, produit de l'un des obus de char, un vieillard assis avait du mal à respirer et se tenait le bras gauche collé contre la poitrine, tentant de trouver l'énergie de se lever et de marcher — bien qu'il n'y avait nulle part où aller. Un chameau était assis sous un mur, son sang suintant tandis qu'il respirait ses derniers souffles. Un petit enfant était assis à côté et chuchotait des mots de réconfort auprès de ses vieilles oreilles renfrognées, et des larmes coulaient librement le long de ses petites joues. Des signes de la misère de son peuple agressaient Aliuf les uns après les autres tandis qu'il continuait à avancer.

Il sentait la rage monter en lui.

C'étaient les Touaregs éternels, son peuple. Ces soldats — et Aliuf cracha sur le corps d'un soldat mort en passant à côté de lui — n'avaient pas leur place ici. De quel droit avaient-ils infligé de tels dommages, se battant pour une terre qui n'était pas la leur ? Pourquoi étaient-ils ici, après tout ? Que voulaient-ils faire avec cette terre ? En quoi les affaires de son peuple — un peuple qu'ils ne se souciaient que d'humilier et d'assassiner de manière répétée — les concernaient-ils ?

Il marcha le long du camp et ses pieds battant sur le sable dur produisirent un écho dans le silence alors que sa colère était sur le point d'exploser. Yattara se tenait devant une ligne de deux cents soldats agenouillés dans le sable avec leurs mains sur la tête. Ils le fixaient, lui qui était devenu pour un moment l'incarnation des vieilles légendes des combattants Touaregs, alors qu'il se tenait debout avec son poignard, le visage caché derrière un voile pâle. « Vous, les soldats », dit-il. « Vous avez occupé l'Azawad pendant trop longtemps. Nous avons combattu les Français, ce n'est pas pour les remplacer par votre terrain désolé ». Il s'arrêta pour cracher. « Nous n'avons pas participé à votre révolution : nous avons fait la nôtre. Nous n'avons pas chanté vos hymnes. Nous n'avons pas écrit vos constitutions et nous n'avons pas approuvé vos lois. Nous ne voulons

pas de vos écoles, de vos docteurs ou de vos administrateurs ici. Et nous ne vous voulons certainement pas. Pourtant, vous semblez inconscients de cela. À de nombreuses reprises vous avez envahi notre territoire, désespérés que vous êtes de posséder ce qui ne vous appartient pas. C'est notre désert. Mais vous n'apprenez jamais. »

Il se tourna pour regarder Aliuf directement dans les yeux. « À présent », dit-il toujours en regardant Aliuf, « prenez vos positions, mes hommes ». Et un soldat rebelle vint se tenir derrière l'un des soldats capturés. « Donc, puisque vous n'apprenez pas par la manière simple, vous l'apprendrez à la dure ». Les rebelles préparèrent leurs armes, en plaçant les canons encore chauds sur l'arrière de la tête des soldats. « Toi », Yattara fit signe à un mince soldat et désigna un garçon à peine sorti de l'enfance qui était en larmes, « tu seras le seul à être épargné. Tu vas retourner dans le sud dire au reste de ton peuple ce qui arrive s'ils continuent à nous combattre. Nous n'aurons aucune merci, comme vous n'avez eu aucune merci pour nous ». Et il recula, regardant les rebelles avant de chuchoter le mot « feu ». La base militaire se remplit d'une cacophonie qui était l'expression finale de la haine. L'odeur âcre de la poudre à canon remplit le terrain de manœuvre de l'ancienne base. Une odeur de sang frais émana du sable qui baignait dans une couleur rouge et du sang coula comme une rivière jusqu'à l'entrée principale.

Aliuf était sidéré, sa fureur s'échappait de ses pieds comme le sang des soldats morts. « Enfin bon... »

« Quoi ? Tu as une objection ? »

Aliuf arracha ses yeux du regard de Yattara pour regarder les rebelles autour de lui qui venaient juste d'assassiner ces soldats. Ils regardaient leur cheikh, certains avec des yeux durs et froids comme de la pierre, d'autres avec des yeux doux et vulnérables et plusieurs avec des larmes qui se frayaient un passage sur leurs joues à travers la poussière. Tous cherchaient

à justifier leurs actions. Aliuf respira profondément et redressa ses épaules. Qu'allait-il faire ?

« Je tenais à tous vous remercier », dit-il. « Ces gens nous ont volés. Ces gens ont violé nos femmes. Et ces gens ont mené le raid qui a tué ma mère — une de nos aînés. Méritaient-ils autre chose ? »

« NON ! », répondirent-ils dans un cri guttural devenu comme un cri de triomphe.

« Non, bien sûr que non ». Aliuf s'exprimait avec une confiance croissante. Après un moment, il ajouta : « ils ont défié la volonté d'Allah ; ils l'ont cherché. Aujourd'hui ils ont reçu leur juste punition ».

« Voilà, mon brave homme », Yattara marcha vers Aliuf pour le tapoter dans le dos. Aliuf sourit, mais au fond de son cœur il doutait.

Chapitre 32

Aliuf marcha à travers l'hôpital de campagne provisoire, dirigé par une organisation caritative européenne. Sa bouche se remplit lentement de bile en observant les gens — son peuple — ravagés par la maladie et la guerre, marqués par la violence et la malnutrition, les yeux vides regardant devant eux. Il était là pour rendre visite aux soldats, ceux qui avaient été blessés dans les combats. Un garçon, sans doute de l'âge d'Aliuf quand il avait fui, avait perdu une jambe. Un autre avait un bandage blanc et rouge enroulé autour de sa tête et sur son œil. À cause de blessures par balle, d'éclats d'obus et de mortiers, ces garçons étaient marqués à vie ou ruinés par les combats contre les envahisseurs.

Il se dirigea rapidement vers le soleil. À côté de l'hôpital, dans une tente avec un lettrage en gras écrit au-dessus, il y avait un centre d'alimentation thérapeutique pour les enfants les plus mal nourris. Il y avait quelque chose d'étrange et d'épouvantable dans cette chambre avec plus de cinquante bébés où vous pouviez entendre un grain de sable glisser contre le rabat de la tente. Pas un bruit, pas de rires ou de jeu, et pas de pleurs. Aucune calorie à gaspiller, même pour les larmes. Les vieux jouets d'occasion amenés de loin pour le plaisir des tout-petits étaient empilés dans le coin, où la poussière les recouvrait. Des Européens visiblement fatigués allaient réveiller les enfants toutes les deux ou trois heures pour les nourrir avec un lait maternel spécial dans l'espoir de restaurer leur esprit et s'enthousiasmaient lorsque l'un d'entre eux rampait ou commençait à pleurer. De minuscules cercueils s'empilaient dans la cambrousse quand les travailleurs sociaux

échouaient à leur tâche. Aliuf, avec sa barbe longue et une robe immaculée qui glissait sur le sol, se dirigea vers chacun d'eux, les mains croisées derrière le dos, s'arrêtant pour remercier les étrangers pour leur service au peuple. Il alla ensuite vers les bébés, saisissant leurs petites mains et versant une larme pour les vies perdues. Les mères ne pouvaient même pas se résoudre à le regarder dans les yeux, meurtries qu'elles étaient par la honte et le désespoir de ne pas pouvoir prendre soin de leur bébé. Il leur parla, partagea avec elles leur peine et écouta leurs histoires. C'étaient des histoires déchirantes. Elles vivaient près d'ici ou loin, et arrivaient souvent ici après avoir pris la plus difficile des décisions. Ayant entendu qu'un endroit existait avec un peu d'espoir, elles avaient décidé quel enfant elle devait prendre avec elles, ayant seulement les ressources et l'énergie de faire le voyage à travers le sable avec l'un de leurs bébés. Décider de quel enfant doit vivre et lequel doit mourir est une décision qu'aucune mère ne devrait jamais être forcée de prendre.

La campagne s'était prolongée. Après la victoire rebelle à Aguelhoc, le gouvernement avait répondu vigoureusement, mettant tout ce qu'il pouvait dans la bataille : des hélicoptères russes décrépis, des vieux moyens de transport, des véhicules de transport de troupes en panne et bien sûr des fusils — il y avait toujours plein de kalachnikovs en Afrique. Ils marchèrent avec leurs hommes en avant, se préparant à rencontrer les armées touarègues sur le champ de bataille et à les conduire vers le nord. Ils étaient en colère, mais ils étaient aussi stupides. Les vastes distances n'étaient pas en leur faveur. Aliuf, Yattara et leurs armées touarègues connaissaient leur désert, s'étant battu ici pendant des siècles. Ils savaient quand se battre, quand se reposer, où se cacher des tempêtes de sable et quand les serpents

étaient de sortie. Et ils savaient où se trouvaient les oasis et les puits — non parce qu'ils disposaient de cartes, ou même qu'ils en avaient besoin. Dans un endroit aussi hostile que celui-là, les moyens de leur salut étaient imprimés dans leur esprit comme peut l'être la voix d'une conscience.

Les soldats noirs étaient comme des nouveau-nés. Ce serait même comique à voir, si cela ne soulevait pas un tel dégoût. Ils s'alimentaient à travers le désert, se dirigeant vers le nord au hasard d'une rumeur dans l'espoir de combattre leur ennemi et de lui porter un coup mortel. Les Touaregs attendaient. Les soldats préparaient les réserves limitées de nourriture et d'eau qu'ils pouvaient transporter. Les Touaregs attendaient calmement. Un jour passait, un deuxième commençait, et les Touaregs, de derrière leurs dunes, prenaient en vue les installations logistiques servant à approvisionner l'armée en progression. Ce n'était pas difficile. Une mine, une grenade propulsée par roquette, un dispositif explosif improvisé et les vieux camions verts se mettaient à cracher de la fumée noire. Ces véhicules qui transportaient de l'eau vers un camp de fortune étaient ainsi mis à l'arrêt, pour toujours, et leur contenu vivifiant était détruit ou pillé par les voleurs. Quand ils voulaient tenter leur chance avec un hélicoptère, les Touaregs tiraient sur l'oiseau de derrière les rochers avec des missiles volés dans les entrepôts de la méditerranée ou avec des batteries anti-aériennes montées sur l'arrière de camionnettes. L'appareil prenait alors feu, et, incapable de continuer à voler, il s'écrasait dans le sable dans un nuage de fumée et de honte. Lorsque les soldats avaient subi des privations pendant plusieurs jours, parfois une semaine, les Touaregs s'engageaient dans la bataille, envoyant les restes des unités et des bataillons vers le sud pour qu'ils aillent mourir de soif à côté des routes de sable.

C'était facile — drôlement facile — et après chaque bataille passée les soldats devenaient encore plus démo-

ralisés, plus effrayés et les rebelles plus confiants, leurs rangs se gonflant en sentant la victoire. Lentement, le flux de soldats sur les terres du nord commençait à diminuer tandis que leur équipement était volé et que leurs véhicules étaient mis hors service. Mais le gouvernement n'avait pas abandonné.

« Il est temps que nous nous dirigions vers le sud », dit un jour Yattara alors que lui et Aliuf inventoriaient une cargaison de nourriture qu'ils avaient saisi d'un convoi vers un avant-poste de l'armée qu'ils avaient lentement affamé jusqu'à la mort, les soldats étant restés pétrifiés à l'idée de se déplacer derrière les clôtures de fil de rasoir de peur qu'ils ne mettent en colère les hommes de Yattara. Aliuf reconnaissait en lui-même qu'il aimait la trêve que son bataillon avait obtenu après une série de raids des plus réussis qui avaient forcé les soldats à manger leurs ânes.

« Dieu est avec nous dans cette campagne », dit Aliuf, « nos victoires qui s'enchainent prouvent que nous sommes dans Sa volonté. Nous devons appuyer sur notre avantage, de peur de quitter Son parfait dessin. Nous devons aller vers Tombouctou, puis vers Gao. Ce seront les premières grandes villes de notre République islamique du Sahara, que nous appellerons l'Azawad. Et Tombouctou sera notre capitale ».

« Tu as raison, bien sûr, comme toujours », dit Yattara. « Tombouctou est le bon endroit pour notre capitale. Cet endroit qui était autrefois le symbole de la connaissance et de la richesse islamique est maintenant vu comme la représentation de "nulle part". Nous en référons le centre même, ce qu'il était lorsque c'était une ville islamique protégée par les Touaregs. En vertu de notre grand nouveau *Qadi* ». Et il tapota Aliuf dans le dos.

Aliuf sourit. « Tombouctou attirera à nouveau la richesse et la connaissance de tout le monde musulman. Ils viendront d'Arabie et d'au-delà pour apprendre dans nos écoles et pour vivre dans un endroit gouverné par nos lois. Ils viendront pour échapper à l'immoralité de l'Occident. Ils viendront nous aider à construire un endroit au service d'Allah. Ils viendront évidemment... », et sa voix se tut.

Chapitre 33

Le bataillon fit marche vers le sud le long des routes de sable tassé et des occasionnels tronçons de routes pavées, en laissant derrière eux ces jours où ils pensaient à leur avenir. Leur énergie et leur détermination avaient été renouvelées par leurs victoires, qui avaient écarté les patrouilles de soldats déshydratés comme des mouches. Ils s'étaient trop longtemps cachés dans les dunes et avaient saigné peu à peu les armées de leurs ennemis à coup de milliers de petites incisions, en attendant que leur temps ne vienne. Puis ils s'étaient enfin réunis en cinq unités sous le commandement de Yattara et s'étaient assignés la mission de la libération finale de Tombouctou. Tombouctou, la grande ville de la connaissance, dont certains n'avaient entendu parler que dans les vieux livres et dont ils avaient rêvé à la lumière du feu sous les étoiles du désert. Tombouctou la grande capitale de l'empire touareg, le point culminant de décennies, de siècles de lutte. Tombouctou la fin d'une époque et le début d'une autre.

Aliuf conduisait encore à côté de Yattara à la tête d'un convoi de jeeps et de camionnettes pleines de soldats et de fournitures. De temps en temps ils échangeaient un mot, mais ils étaient surtout silencieux et se préparaient, Yattara pour la lutte et Aliuf pour ce qui arriverait après. Il se souvenait très bien du jour où un garçon s'était assis sur une dune au-dessus de Tombouctou et où il avait promis qu'il construirait une grande civilisation. À cette époque, il s'agissait seulement des rêveries enivrantes d'un adolescent qui rêvait de laisser sa marque dans l'histoire de l'humanité, et il pensait à tous les sacrifices qui l'avaient ramené à nou-

veau à cet endroit. À travers la tragédie, la mort, la destruction mais aussi l'opportunité et la providence, la main d'Allah le guidait vers le bon et parfait moment.

Ils s'approchèrent de plus en plus près, ne rencontrant encore aucune résistance. De temps en temps ils voyaient des équipements militaires abandonnés dans le sable, des fusils et d'autres armes lourdes, et tout ce qui ralentirait la fuite de leurs adversaires. Le sourire en coin de Yattara montrait des dents tachées, et une incisive cassée, dont Aliuf soupçonnait qu'elle était la résultante d'un combat. « Regardez-les, regardez leur manière de combattre. Pourquoi nous a-t-il fallu si longtemps pour les pousser dehors, si tel est le courage de nos ennemis ? »

« Qui sait ? La seule chose que nous savons est que le plan de Dieu est parfait. Et maintenant, tout se passera bien pour nous », dit Aliuf.

Le soleil continuait son chemin vers l'horizon, explosant enfin dans les oranges et les roses tandis qu'ils s'approchaient de leur destination. Ils étaient arrivés sur les dunes à l'extérieur de la vieille ville, le même endroit où Aliuf était resté il y a si longtemps. Il pouvait encore sentir son odeur à cet endroit, elle imprégnait sa mémoire tandis que la nostalgie le ramenait à ce moment où il était jeune et sous la surveillance attentive de sa mère, si fort et sûr de lui, responsable et autoritaire. Il pensait même être capable de sentir la présence de son djinn protecteur, qui devait être revenu à l'endroit où une grande femme touarègue et son fils rêvaient de ce qui aurait pu être. Aliuf marcha vers le sommet de la haute dune qui surplombait la ville de Tombouctou tandis que le soleil se couchait sous l'horizon et commençait son chemin de l'autre côté du monde.

Dans la ville en dessous, les odeurs de poêles à bois accentuaient l'arôme plaisant de riz, de pois et de poisson. L'odeur de la nourriture annonçait la fin de la journée. Le générateur massif qui fournissait la lumière de la ville s'éteignait pour la nuit, laissant la ville dans

un silence éthéré. Une à une, les ampoules qui n'étaient pas alimentées par l'énergie solaire ou par leur batterie s'éteignaient. Le dernier appel à la prière lança une étrange cohue sur les trois mosquées qui avaient surveillé la ville pour toujours. Sur les toits, dans les ruelles et sur la place Sankoré elle-même, peut-être des centaines voire des milliers de personnes avaient posé à terre leur tapis de prière vert et se prosternaient en direction de La Mecque. Savaient-elles peut-être que les armées d'Aliuf étaient arrivées ? Peut-être délivraient-elles une prière spéciale à Dieu pour les protéger de ce qui pourrait leur arriver le lendemain. Aliuf lui-même tira son tapis de son sac, le déroula et le déposa sur le sable en face de La Mecque, faisant cause commune avec les hommes et les femmes qui étaient son peuple. Il s'abaissa, se pencha et tourna sa tête vers la terre, répétant les prières qu'il avait mémorisées et qu'il avait accomplies un millier de fois déjà. Puis, une fois l'appel à la prière terminé, il replia son tapis, le replaça dans son sac et revint à la position assise, les jambes croisées, en regardant la ville avec l'air reposé, et il entra dans une phase de somnolence. Finalement épuisé, il revint à son camp pour manger le maigre repas que Yattara avait préparé et il s'étira sous les étoiles pour un court sommeil. « Nous entrerons à l'aube », lui avait dit Yattara avant de s'endormir. Il avait seulement hoché la tête en réponse, trop profondément dans ses pensées pour engager une conversation avec son ami.

« Il est l'heure », Yattara remua Aliuf pour le réveiller. Ce dernier avait trop dormi et se sentit aussitôt embarrassé.

« Oui, allons-y », dit Aliuf, sans même prendre le temps pour le thé. « À quoi devons-nous nous attendre ? »

« Nous avons reçu un message de nos hommes en ville », dit Yattara. « L'armée semble avoir fui à travers le Niger dans la nuit. Ils sont partis sans laisser de trace. Ils nous laissé la ville. »

« Comment ont-ils pu traverser le Niger ? »

« Je suppose qu'ils ont pris un des ferries, ou qu'ils ont conduit leurs voitures vers les passages pour évacuer. J'ai même entendu des rapports selon lesquels ils seraient allés aussi loin que le Gourma. »

« Donc la ville est à nous ? » Aliuf était stupéfait.

« Il semble que ce soit le cas », dit Yattara. « Allah soit béni », dit-il, sarcastique.

« En effet. »

Ils montèrent dans la jeep et conduisirent le long du chemin, décidant d'entrer dans la ville par la route qui passait par l'aéroport au cas où il y aurait une embuscade de ce côté. Ils n'avaient vu aucun avion ni aucun hélicoptère mais la prudence est la mère de toutes les vertus. Leur convoi passa devant l'aéroport. Il était vide — il n'y avait pas même de gardes de sécurité ou de personnel civil. On distinguait plusieurs petits avions à hélices qui avaient été abandonnés et laissés sur le tarmac par différents groupes missionnaires ayant utilisé cet aéroport comme point de chute. Ils étaient sans valeur sauf pour de l'aviation de brousse. Un vieil hélicoptère avait ses entrailles posées furieusement dans le sable à côté d'un vieux hangar et des pièces du moteur étaient étalées sur une bâche qui indiquait UNHCR. Ces restes avaient été laissés ici après une évacuation rapide des installations. Ils entrèrent par la porte, remarquant les quelques magasins (tous fermés) qui vendaient auparavant des vêtements aux touristes et de la bijouterie en argent aux Touaregs. L'endroit était étrange, presque hanté. « Nous allons continuer à avancer », dit Yattara, laissant un parmi la douzaine de rebelles sécuriser l'aéroport. L'homme monta immédiatement à bord de l'un des camions et le stationna au milieu de la piste. Il se mit à brûler plusieurs pneus et

une dizaine de grosses caisses, ce qui rendit la piste inutilisable. Aliuf et son armée continuèrent.

La route de l'aéroport à la ville était pleine de nids de poule, et il fallut plus d'une trentaine de minutes au bataillon pour faire le court trajet. Ils ne virent personne à part un âne et un chameau. À plusieurs moments, ils entendirent un enfant crier pendant quelques instants avant de retrouver rapidement le silence. L'hôtel *Auberge des déserts* avait ses portes solidement fermées et un grand panneau indiquant *Fermé*, écrit au marqueur en français et en arabe, était accroché sur la porte d'entrée. Aliuf se souvenait de la ville depuis la dernière fois, bien que l'excitation qu'il avait senti, jeune adolescent touareg face à la grande ville, avait aujourd'hui disparu. Ils passèrent devant le lycée, le grand Institut Ahmed Baba et la dizaine d'autres bibliothèques privées de l'époque où la ville était plus riche que Paris et Londres et que les bibliothèques avaient plus de livres qu'Alexandrie ou Oxford. Le minaret triangulaire de la mosquée de Sankoré fit son apparition, et Yattara laissa deux camions chargés de soldats garder la place.

Quand ils arrivèrent dans le centre de la ville, la vieille statue d'Al Farouk se leva devant eux. À côté du rond-point, la base militaire était vide, désertée comme le reste de la ville fantôme. Ils se déplacèrent pour occuper la maison du gouverneur. Yattara monta au deuxième étage avec un pied de biche pour ouvrir les portes du bureau privé du gouverneur et entra dans la salle de cérémonie. Là, il détacha du mur des photos d'hommes et déchira toute représentation vivante ou non — c'était de l'idolâtrie et du *haram* — jetant tout cela dans la cour en dessous. Dans le même temps, Aliuf se fraya un passage au milieu des soldats impatients et il retira de son sac le rouge, le vert, le noir et l'or de l'Azawad. Arrivant au mât du drapeau au centre de l'enceinte, il baissa lentement le vieux drapeau, le remplaçant avec les nouvelles couleurs, des couleurs vives, des couleurs fraîches — leurs couleurs. L'humeur

était tranquille, et quelqu'un commença à fredonner l'hymne du nouveau pays qui était en pleine fondation. Les hommes se joignirent tous ; même le plus stupide comprenait les implications profondes de ce dont ils étaient témoins. La prise de Tombouctou avait eu lieu sans qu'un seul coup de feu ne soit tiré. Yattara sortit sur le balcon, joint par Aliuf qui avait grimpé les escaliers, et ils regardèrent tous les deux les soldats qui étaient en bas dans la cour, attendant leurs ordres.

« Bienvenue à Tombouctou », dit Yattara. « La ville est maintenant la capitale de l'Azawad, le centre de notre République islamique du Sahara, qui s'étendra du Nil à l'Atlantique. Souvenez-vous de ce moment lorsque vous pensez au futur et à notre conflit épique. Nos batailles ne sont pas finies — l'ennemi ne restera pas assis indéfiniment tandis que nous construisons notre empire. Mais pour l'instant, cette ville doit sentir notre présence. Allez de l'avant. Ne touchez ni les Touaregs ni leurs biens, à moins qu'ils ne sympathisent avec l'ennemi. Pour les Noirs et les Arabes, laissez-les à moins qu'ils ne soient avec l'ennemi. Pour les collaborateurs de l'ennemi, vous pouvez agir avec eux comme vous le souhaitez. »

La foule leva les yeux avec excitation, attendant que leur commandant les lâche pour leur opération furieuse, pour laquelle ils avaient été si impatients. Depuis l'aube des temps, le viol et le pillage avaient été le domaine des vainqueurs. L'armée de l'Azawad ne faisait pas exception.

« Toutefois, avant de commencer », sa voix portait à tous les coins de la foule, « je dois continuer à déployer mon unité. Nous joindrons les autres bataillons qui ont pris les devants, afin de nous préparer à reprendre Gao, où les combats seront féroces. Je quitte ici notre grand Qadi, Aliuf Ag Albachar. » Aliuf regarda rapidement Yattara qui haussa les épaules et lui lança un clin d'œil rassurant. « Nous avons la chance d'avoir un homme très érudit pour mener Tombouctou à la charia. Je ne

vois personne de mieux préparé que lui », et puis dans un souffle, « à toi ».

« Mes amis », Aliuf constata que le commandement venait naturellement. D'une certaine manière il remplissait le balcon et le vent qui soufflait attrapa sa longue barbe juste au bon moment. Au moins, il sentait le rôle qu'il avait été invité à jouer. « Allez, recherchez les infidèles, et rappelez-leur par vos actions que faire cause commune avec le diable se traduira par la punition, car le Coran nous exhorte à "tuer les infidèles partout où nous les trouvons", à "faire la guerre aux infidèles qui vivent dans notre voisinage", et enfin, "quand l'opportunité se présente, à tuer les infidèles partout où vous les attrapez". Mais ne touchez pas aux fidèles musulmans, à leurs biens ou à leurs lieux de culte — sous peine de mort. »

Une grande acclamation retentit jusqu'aux cieux, avec des cris de *Allahu akbar, Allahu akbar, Allahu akbar*, tandis que les rebelles tiraient en l'air avec leurs fusils.

Chapitre 34

Le pillage de Tombouctou dura trois jours et trois nuits.

Aliuf n'y participa pas, mais il ne l'empêcha pas non plus. *Ils doivent savoir que nous sommes sérieux*, se dit-il en haussant les épaules, *ils doivent savoir que les choses ne seront plus les mêmes. Ils doivent savoir que les choses vont changer*. Mais au fond de son cœur, un endroit où il n'avait jamais laissé entrer personne, il savait qu'il avait tort. *Est-ce vraiment le chemin ? Est-ce bien suivre la raison ? Ces activités, au commencement de notre empire, vont-elles ouvrir la voie de la prospérité ?*

Il passa son temps à élaborer des plans pour la gouvernance de la ville, et garda un œil vigilant sur le chaos de peur qu'il n'échappe à tout contrôle. « Allons-y », dit-il à son adjoint Iyad qui avait radicalement changé de personnalité, de récalcitrant à servile, lorsqu'il avait appris qu'Aliuf serait le Qadi.

« Où ça, cheikh ? »

« Nous devons évaluer la situation », et ils marchèrent vers les pick-ups qui maintenaient en l'air le drapeau de l'Azawad. Ils empruntèrent les routes principales et regardèrent se dérouler le chaos. Des hommes coiffés de chèches traditionnels se trouvaient partout, entraient par effraction dans les entrepôts pour saisir de la nourriture et des appareils électroniques. Ils pénétraient dans les maisons individuelles pour en expulser les gens et en sortaient avec des articles ménagers. Dans la semi-obscurité d'une ruelle, il y avait plusieurs hommes penchés sur une jeune fille. En face de la banque un large contingent tentait de forcer les barreaux et d'entrer dans le bâtiment ; l'un d'entre eux préparait un bâton de dy-

namique pour le coffre. Ils se dirigèrent vers le lycée, où tous les équipements et les approvisionnements non boulonnés étaient chargés sur le dos d'un pick-up. On entendait partout des sons de chaos avec des bris de verre et des cris, ainsi que des coups de feu occasionnels suivis d'un cri de douleur à glacer le sang. Ils roulèrent jusqu'aux anciennes bibliothèques où quelques Touaregs assis en face de l'entrée buvaient du thé et fumaient des cigarettes. « Sont-ils des hommes de confiance ? » demanda Aliuf à Iyad. « Comme tu l'as ordonné, les bibliothèques, les sanctuaires et les mausolées sont protégés. » Ils continuèrent à rouler à côté d'un magasin qui vendait du tissu pour les vêtements traditionnels. Une femme avait du sang qui coulait le long de son visage à cause d'une blessure à la tête. Elle pleurait et suppliait à genoux sur le sol en face de la boutique, tandis que trois hommes chargeaient des tonnes de tissu bleu, rouge et vert à l'intérieur d'un taxi jaune qui était évidemment volé. « Est-ce que tout cela est nécessaire ? Cela ne semble pas juste. »

« Vous êtes un homme de savoir, grand Qadi », déclara Iyad sournoisement, « les moyens de la guerre et les passions de simples soldats doivent vous paraître fautifs. Mais c'est ainsi que le monde fonctionne, c'est ainsi que le Prophète — qu'il soit béni — gérait également ses armées. Les soldats sont des soldats et ils ont droit au butin de la victoire. Sinon comment pouvons-nous les amener à combattre ? »

« Je suppose », dit Aliuf en haussant les épaules. « De combien de temps avez-vous encore besoin ? »

« Cela va s'arrêter dans un jour ou deux. » Et fidèle à cette parole, après le troisième jour la violence commença à se calmer. Lentement, après une semaine ou deux, les gens commencèrent à quitter leur maison — ils n'avaient pas d'autre choix s'ils voulaient manger — pour évaluer les dégâts et s'adapter à la vie sous la nouvelle administration.

« Mon bon Imam », dit Aliuf en s'adressant à l'Imam de la Grande Mosquée Djingareyber, la maison de culte la plus célèbre de Tombouctou. Elle avait été construite 800 ans auparavant durant l'empire de Mansa Musa et avait toujours résisté. Elle était réparée chaque année au cours d'une journée d'action civique pour que le saint bâtiment soit maintenu intact. Mais même après tout ce temps, elle rayonnait encore de sagesse, comme son Imam. « Vous n'avez rien à craindre de nous, vous êtes un homme de Dieu. »

« Merci », dit l'Imam avec l'air sceptique mais avec une certaine habileté. C'était un homme noir âgé, un Songhaï d'une longue tradition d'Imams songhaïs de la Grande Mosquée, qui se méfiait évidemment du jeune Touareg qui lui faisait face. « J'étais bien curieux de connaître l'homme maintenant en charge de notre ville. »

« La ville appartient à Dieu maintenant, enfin », répondit Aliuf en le corrigeant. « Je suis simplement et humblement l'un de ses juges, jusqu'à ce qu'Il juge bon de me remplacer. »

« Je vois », répondit l'Imam avec prudence. « Et est-ce qu'Allah a l'habitude de commander le viol des vierges et le pillage de la propriété privée des bons musulmans ? Mon peuple vient me voir depuis des jours maintenant. Ils disent qu'ils sont harcelés, il y a beaucoup, beaucoup de témoignages de viol et de vol. Vous devriez savoir, en tant que *Qadi*, que ces choses ne sont pas permises contre les autres musulmans. »

« Hélas, cela est vrai. Mais je suppose que cela dépend de votre interprétation de ce qui constitue un *bon musulman*, n'est-ce pas ? Ceux qui ont souffert n'étaient pas de vrais musulmans. Comment pourraient-ils l'être si on les laissait souffrir ? Mon bon homme, il n'y a pas de position intermédiaire, et l'Irja est de l'apostasie. Dieu nous permet de savoir qui est fidèle et qui ne l'est pas de sorte que nous puissions agir en conséquence. Sinon la charia serait impossible. »

L'Imam était sur le point d'objecter, mais il fut interrompu.

« Mais ce n'est pas le moment pour ce débat. Je vous assure toutefois que nous *aurons* ce débat, tôt ou tard », répondit Aliuf sur un ton qui exprimait un avertissement et une menace. « Et je n'aime pas répondre aux *témoignages*, comme vous les appelez. Pour l'instant, les hommes ciblent ceux qui ont fait cause commune avec nos ennemis. Il ne faut pas faire cause commune avec le mal. Si on le fait, il y aura des conséquences, à la fois dans ce monde et dans le prochain, Allah soit loué. »

« Cheikh... »

« D'ailleurs », continua Aliuf, « ils ne font que suivre des ordres, en étroite coordination avec ceux que nous savons ne pas avoir été complices. »

« Les ordres de qui ? » dit l'Imam.

« Mes ordres », déclara Aliuf sévèrement. « Mais je vais faire cela pour vous, je vous reconnais le rôle important, en tant que chef spirituel, d'intercéder pour le peuple auprès de l'autorité gouvernementale. Je suis l'autorité gouvernementale, dûment établie par Dieu, à travers des preuves très claires. Notre victoire affirme notre légitimité. Je suis le *Qadi*, le juge. Et vous pouvez m'apporter les affaires où vous sentez qu'une injustice a été commise. »

« Cela est très aimable, *Qadi* », répondit l'Imam avec prudence. « Il n'y aura pas besoin d'attendre trop longtemps, si vous pouvez m'accorder un moment maintenant », dit l'Imam avec nonchalance.

« Oui, maintenant, c'est très bien. »

« Bien. Alors permettez-moi de vous présenter le cas d'Oumou. » Ils étaient en train de parler à l'intérieur de la Grande Mosquée, qui était silencieuse et tranquille. De grands pilastres soutenaient l'épais toit de chaume avec une hauteur de plafond qui maintenait la fraîcheur de l'intérieur. De vieux ventilateurs détraqués tournoyaient discrètement dans la semi-obscurité, et la lumière n'entraît que par une fenêtre étroite du vieil

édifice séculaire. Un tapis de prière reposait sur un plancher rugueux et sale. Tous les hommes avaient enlevé leurs chaussures, mais les rebelles tenaient encore leurs armes dans les mains *car nous faisons le djihad*, avaient-ils dit à l'Imam en se justifiant — car les fusils dans la maison du culte mettaient clairement tout le monde mal à l'aise, même Aliuf. Derrière un pilastre, une femme noire âgée faisait les cent pas.

« Voici Oumou », dit-il. « C'est une des fidèles, toujours attentive à obéir et à prier. »

« Bonjour Oumou », Aliuf essaya de paraître gentil, « comment puis-je vous aider ? »

Oumou ne dit rien. L'Imam intercédait en sa faveur. « Elle a été la gérante d'un hôtel, une sorte de loge pour les touristes. Elle dit que son hôtel a été saisi et qu'il y a des soldats qui vivent actuellement dans les chambres. »

« Oui », Aliuf avait donné cet ordre lui-même, « nous avons repris l'hôtel. Nous devons avoir un endroit où loger nos soldats. Tout le monde doit faire des sacrifices. »

« Mais que doit-elle faire maintenant ? » lui demanda l'Imam.

« J'ai dit au caporal en charge de cette unité qu'elle doit rester et continuer de gérer son établissement et qu'elle sera payée au même taux qu'elle pratiquait ». Aliuf se tourna vers Iyad, « Fais en sorte que cela soit le cas. »

« Oui cheikh », Iyad baissa la tête. La femme Oumou hocha la tête, n'ayant pas dit un seul mot, et se précipita hors de la mosquée sur l'esplanade en façade.

« Il y a une autre affaire », dit l'Imam, « plus difficile que la première. »

« Oui », dit Aliuf. Ils s'étaient assis pour faire face l'un à l'autre, les jambes croisées sur le sol. Une mouche bourdonna autour de la tête d'Aliuf, qui agita vigoureusement la main, se sentant alors moins cérémonial que la manière dont il imaginait les *Qadis* depuis longtemps.

« Viens ici, Ousmane », et un homme d'un âge moyen sortit de derrière un autre pilastre. « Raconte ton histoire au *Qadi*. »

« Cheikh, je suis juste un homme modeste, un pêcheur. Je revenais de mon travail en fin de soirée avec mes prises, et j'allais sur les marchés. J'allais d'abord m'arrêter à ma maison pour me nettoyer et me laver, quand j'ai entendu une agitation... » Sa voix vacilla à cause d'une trop forte émotion.

« Continue », dit l'Imam.

« C'est, eh bien, c'est juste que j'ai... Je veux dire que j'ai eu... » sa voix se brisa alors qu'il étouffa un sanglot.

« Parle », dit Aliuf, et l'homme pâlit. « Je suis désolé », dit Aliuf, « je ne voulais pas t'effrayer. Tu peux continuer. »

Rassuré, la voix du pêcheur revint, « J'ai entendu le bruit d'une jeune fille, et je suis sorti derrière ma maison où j'ai trouvé deux... hommes... au-dessus d'elle, de mon Inna... » Il ne put rien dire de plus et s'effondra comme un petit tas à côté de la colonne épaisse. L'Imam intercédait, finissant l'histoire : « Ousmane les a attaqués avec le couteau qu'il utilisait pour nettoyer le poisson, aveuglé par la rage. Quand il a pu voir à nouveau, les deux étaient défigurés sur le sol, morts. »

« Étaient-ils à nous ? » demanda Aliuf à Iyad par-dessus son épaule, qui grimaça un acquiescement avec colère. « Et », toujours en regardant le pêcheur, « ta fille a-t-elle survécu ? »

« Non », l'homme haleta, « elle, elle est morte. »

« Je vois. Allah a dit "Il n'est pas autorisé à un croyant de tuer un autre croyant à moins que ce soit par erreur. Celui qui a tué un membre de la oumma par erreur doit libérer un esclave croyant et payer le prix du sang à la famille, à moins qu'ils ne l'en dispensent par charité." » Aliuf regarda l'Imam, comme s'il attendait d'être défié sur ce qu'il s'apprêtait à dire. « Ainsi, cela signifie qu'Allah ordonne que le prix du sang pour la mort accidentelle soit payé à la famille. Si nous prenons

acte de la mort de la fille à la suite du viol comme un accident, et la mort des deux violeurs comme un accident (provoquée par la douleur), alors ils s'annulent l'un l'autre. Et nous nous retrouvons avec seulement l'acte de viol, ce qui nécessite le paiement d'un prix de la mariée du violeur à la famille de la victime. Par conséquent », il leva sa main pour faire signer à Iyad, « nous prendrons les salaires et le butin des deux violeurs et nous le donnerons à Ousmane ici présent comme prix pour la mariée. Considérez-vous cela juste ? », demanda-t-il à l'Imam, qui acquiesça bien qu'à contre-cœur. « Bon, vous constaterez que nous ne sommes pas dénués d'un sens strict de la justice », et il se leva pour quitter la mosquée. À la porte, il se tourna pour s'adresser à nouveau à l'Imam, « Comme *Qadi*, je vais continuer à juger les affaires que vous m'amènerez. » Et il se leva cérémonieusement et sortit.

Chapitre 35

C'est ainsi qu'Aliuf débuta son travail en tant que *Qadi* — le juge et l'administrateur civil de Tombouctou. Il arrivait au bureau du maire à sept heures et demie du matin, récupéré devant son domicile par Iyad et un contingent de gardes du corps destiné à le protéger des infiltrés qui, lui dit-on, se faufilaient à nouveau dans la ville, habillés en civil, pour commettre des actes de sabotage.

Il travaillait toute la matinée, en auditant durant deux heures des affaires qui étaient portées à son attention par l'Imam ou par les gens qui cherchaient ses bons offices pour la justice. Au début, peu de gens venaient, tout le monde avait peur des Azawadis et de leur *Qadi*. Mais peu à peu sa réputation de dispensateur d'une sorte de justice brutale attira les gens à lui, sachant qu'à tout le moins leur cause pouvait être entendue, qu'ils ne seraient pas obligés de payer un pot de vin et qu'ils pourraient trouver une résolution à leurs problèmes les plus épineux.

Après l'audition des affaires, il travaillait pendant plusieurs heures en tentant d'établir un semblant d'ordre dans l'administration de la ville. Il y avait encore des hôpitaux à faire fonctionner, bien que les travailleurs humanitaires internationaux y fassent l'essentiel du travail. Il y avait de l'essence à se procurer pour le générateur, mais il pouvait là aussi compter sur les Européens qui semblaient séduits par l'idée de se procurer des produits de l'Azawad. Pour aider les pauvres, il dépendait de plusieurs organisations qui recevaient de l'argent du Golfe. Il participait souvent aux distributions, pour se faire connaître et assurer que sa bienveil-

lance soit comprise. À côté de cela il y avait les questions les plus difficiles, qui occupaient la plupart du temps d'Aliuf. Sauvegarder l'eau courante, maintenir l'électricité, collecter les ordures, maintenir la paix, et d'autres questions similaires. Pour collecter les ordures, il avait d'abord embauché une flotte d'ânes tirant des charrettes derrière eux et avait employé les jeunes hommes de la ville pour collecter les poubelles. Mais il y avait la question de l'endroit où les conduire, et elles finirent par être tout simplement déversées dans la rivière, ce qui souleva l'inquiétude des pêcheurs. Ils décidèrent donc finalement de les ensevelir sous les dunes, où ils mettaient le feu chaque semaine, provoquant une fumée noire et rance qui recouvrait la ville pour une nuit entière, et qui à son tour contribuait à augmenter le nombre de cas de maladies respiratoires à l'hôpital, et qui conduisit les travailleurs des ONG à se plaindre. Il y avait aussi la question de la fiente d'âne, qui devint encore plus problématique que le problème initial des poubelles.

Des préoccupations frustrantes et similaires surgirent avec le maintien des réseaux d'électricité et d'eau courante. L'arrivée des rebelles avait entraîné un exode massif de la ville de quiconque avait les ressources pour fuir et les compétences nécessaires pour s'accorder le financement d'un ailleurs. Plus précisément, les quatre électriciens et les trois ingénieurs hydrauliques avaient fui ou avaient été tués, et les ouvriers électriques artisans, que tout le monde à Tombouctou professait être, continuaient à faire des ravages qui se manifestaient dans des pannes sans cesse croissantes. Aliuf embaucha et licencia puis embaucha et licencia à nouveau de nombreuses personnes jusqu'à ce que finalement sa confiance se fixe sur deux jeunes hommes, et il leur donna ses instructions avec un haussement d'épaules.

La vraie tragédie était toutefois celle des réseaux d'égouts publics. Même dans les bons moments ils n'avaient jamais vraiment fait l'affaire. Mais la situa-

tion avait dégénéré lorsque l'usine de traitement hydraulique s'était effondrée en raison d'un mauvais entretien. Tandis qu'une odeur nauséabonde flottait sur la ville et que les réserves limitées de chlore et d'eau de javel étaient épuisées, l'ingénieur impromptu des eaux usées fut contraint de monter un système qui court-circuitait l'ensemble des installations de pompage des eaux usées directement dans le Niger, causant encore des problèmes avec les pêcheurs. C'était une boucle sans fin, en circuit fermé, de problèmes.

Pour la sécurité, il transforma le bataillon que Yattara avait laissé derrière lui en une forme de police improvisée, ce qui posait des problèmes pour de nombreuses raisons, et non des moindres puisqu'ils avaient très peu de respect pour le droit, islamique ou autre.

La question du paiement restait un problème majeur dans tous les domaines. Après le pillage des banques, l'administration avait été laissée avec une réserve extrêmement limitée de monnaie, dont la valeur fluctuait violemment en fonction du moment où arrivait de l'argent de l'extérieur de Tombouctou, laissant un problème difficile à résoudre à Aliuf. Ils avaient d'abord essayé d'utiliser les francs régionaux, mais l'offre était instable. Ils avaient tenté le dinar algérien mais la distance était si grande que cela rendait impossible le restockage de la monnaie. Ils avaient émis leur propre monnaie, l'appelant le billet de Tombouctou, mais personne évidemment n'en voulait car il n'était couvert que par la violence continue des rebelles. Aliuf leva une taxe spéciale sur les ventes sur le marché, un impôt sur les services publics, et finit tout simplement par envoyer ses voyous vers les citoyens les plus riches pour une extorsion occasionnelle. Dans les marchés et pour les services, les citadins recourraient à du troc, ce qu'Aliuf ne pouvait pas faire car il n'avait rien à échanger en dehors de la violence — qu'il détestait utiliser — et de la justice du *Qadi* — dont il était interdit de faire le commerce. Ce dont il disposait, c'était des reçus. Sous

les ordres d'Aliuf, les rebelles étaient méticuleux sur l'émission des reçus, des tampons spéciaux qui avaient été imprimés aux couleurs de l'Azawad par le dernier imprimeur de la ville, qui lui-même avait seulement obtenu un reçu pour son travail. Ils devaient formaliser les paiements et assurer une tarification correcte, combattre la spéculation et garantir la transparence de ses administrateurs — mais alors que l'offre monétaire se desséchait, ils devenaient de facto des reconnaissances de dette, le mot tout en capitales *IMPAYÉ* ornant le bas de la plupart des reçus. Deux kilos de riz — *IMPAYÉ*. Deux gallons de diesel — *IMPAYÉ*. Et ainsi les jours passèrent. Aliuf espérait que finalement, les flux économiques de la ville se renverseraient, tandis que l'ordre reviendrait et que le monde se rendrait compte qu'ils avaient affaire au nouveau gouvernement azawadi. Il rêvait même d'une assistance étrangère d'un grand État islamique vers l'est, mais pour l'instant, ils devaient s'en sortir par eux-mêmes.

La nuit, Aliuf revenait à la petite maison, dans la vieille partie de la ville, qu'il avait trouvée vacante. Il supposait qu'elle avait appartenu à une sorte de haut fonctionnaire car elle était pleine de livres sur le droit local et la jurisprudence. Il y avait deux chambres minuscules, une cuisine équipée, petite mais efficace, avec une cuisinière et un réfrigérateur, et une salle de séjour où la télévision se tenait à côté d'un ensemble de canapés rembourrés. Une photo encadrée d'un homme politique était suspendue au mur — Aliuf l'avait vite enlevée. La maison pouvait aussi se vanter de posséder une belle salle de bains avec de l'eau courante et une douche. Outre la photo de l'homme politique, Aliuf avait rassemblé tous les autres accessoires qui rendaient hommage au monde au-delà de la rivière et mit cela dans un carton à l'arrière, qu'il brûla. Il s'agissait de pamphlets, de photos, de drapeaux, d'uniformes, de documents, et d'images de tout type. Il laissa la télévision, se disant qu'il pouvait l'utiliser pour suivre les

programmes diffusés par satellite depuis l'est, s'inspirant des sermons et des admonestations pour sa propre administration. En arrivant à la maison chaque nuit, il se cuisinait quelques plats, généralement des pâtes et des haricots avec un peu de pain et de temps en temps un morceau de fromage ou de viande qu'il trouvait sur les marchés. Suite à quoi il montait l'escalier métallique circulaire pour observer Tombouctou — sa ville.

Sa ville. Les mots raisonnaient dans son imagination. Depuis combien de temps avait-il fui, travaillé, se cachant et se préparant pour ce moment qui était finalement arrivé ? Combien de temps avait passé depuis qu'il se tenait au sommet de la dune et qu'il avait regardé les bâtiments en terre cuite sur lesquels trônaient dans le silence les trois grandes mosquées ? Depuis combien de temps avait-il jeté son regard d'adolescent vers la rivière et savait-il que son destin reposait sur ce petit lopin de terre entre le grand Sahara et le Niger ancestral ? Et maintenant, toute sa préparation, sa patience et son émerveillement étaient terminés ; il était enfin à la maison. Mais ce n'était pas de tout repos.

Pendant son temps libre, le soir et les vendredis après-midi loin du travail et des inquiétudes, Aliuf pouvait trouver le repos pour son âme troublée dans les bibliothèques. En entrant dans le grand Institut Ahmed Baba, ses pièces pleines de milliers, de centaines de milliers de livres, il reconnaissait que c'était ce qui l'avait toujours attiré vers la grande ville. Il passait de nombreuses heures penché sur les collections. Il évoluait d'abord à travers les livres qui avaient été catalogués ; leurs titres et leur contenu étaient traduits de l'arabe classique, du tamasheq transcrit ou même des langues africaines du peuple de la jungle. On y trouvait des traités sur la santé, l'économie et la philosophie. On y trouvait des copies du Coran, des hadiths, de la Bible et de la Torah.

On y trouvait des inscriptions arabes d'Aristote, de Socrate et de Saint Augustin. On y trouvait des anciens scripts d'Ibn Tufayl, d'Ibn Sina, d'Ibn Rushd ; des vieilles œuvres d'Al-Ghazali et de Nasir al-Din al-Tusi ; et même, étonnamment, des traités de Wasil Ibn Ata et d'al-Jahiz. Tous avaient la calligraphie distinctive et colorée de l'âge d'or dans toute sa splendeur et son élégance, des indigos profonds et des pourpres, des bruns et des noirs charbon et des jaunes soleil, des couleurs tirées de la richesse de la nature qui avait été sous la domination des califes ancestraux et mise sur le papier par leurs scribes.

Un soir, après une recherche dans les listes, il localisa un exemplaire rare d'une œuvre écrite par Ahmed Ibn Hanbal, dont il avait entendu parler mais qu'il n'avait jamais été en mesure de lire, et il commença à parcourir la bibliothèque. Ne trouvant l'essai dans aucun des endroits normaux, protégés dans sa boîte non acide ou dans la salle aseptisée où avait eu lieu le catalogage, il s'aventura plus profondément. Il chercha au premier étage, de l'avant à l'arrière de la bibliothèque, mais en vain. Il ouvrit les placards du concierge et les toilettes en anticipant qu'il avait pu être négligemment égaré. Il chercha sous les escaliers, et alla même jusqu'à déplacer les étagères dans la salle principale de peur qu'il ait pu tomber derrière l'une d'elles.

Rien.

Alors qu'il continuait sa recherche, de plus en plus désespéré de maintenir le savoir ancien, il se retrouva dans une salle arrière qui accueillait une salle de bains. À mi-chemin entre la porte et un placard de stockage, une vieille porte mince en tôle se présentait à seulement deux pieds de hauteur et fermée par un verrou qui était rouge de rouille. Il regarda autour de lui pour trouver la clef, et n'en trouvant aucune, il se saisit d'un bloc de ciment soutenant l'une des grandes portes en bois dans la salle principale et brisa la serrure. Le cliquetis métallique remplit la bibliothèque, et il regarda autour de lui

en quête d'une réaction mais tout resta silencieux. Il retira la serrure, la mit de côté, ramassa une bougie épaisse et, l'éclairant avec un briquet qu'il gardait toujours en main, il descendit dans l'obscurité. Il descendit profondément dans les entrailles du vieux bâtiment. Il écarta les toiles d'araignée, évita le corps d'un rat mort, trébucha et fit voler un nuage d'une ancienne poussière. La température se refroidit subitement, maintenant la sécheresse qui avait préservé les manuscrits pendant un millénaire. En bas de l'escalier branlant en colimaçon, il descendit jusqu'à atteindre le sol sablonneux. Il regarda autour de lui et vit l'épine dorsale de la bibliothèque — de simples poteaux et des piliers d'une époque révolue, construits avec des techniques amenées de l'est dans un lointain passé, ciselés à partir de simples morceaux de granit et tirés difficilement dans le sable dur au milieu d'une pièce immense mais principalement vide. D'un côté se trouvaient des vieux fûts de chêne et un pressoir vinicole tacheté qui datait de l'époque où les cheikhs étaient moins stricts sur certains grands péchés. Dans un autre coin se trouvaient des étagères de livres qui avaient été stockés ici plus récemment et qui avaient été oubliés. Il y avait des coffres entiers de vieux livres éparpillés un peu partout entre la presse et une table de copiage qui pouvait avoir été amenée du Caire ou même d'Andalousie pour l'usage des novices qui apprenaient leur métier. Il y avait une pile de vieux outils, puis enfin, dans le coin, il trouva un fatras de manuscrits rongés par les mites et ravagés par le temps.

Il s'approcha prudemment, se courbant davantage dans la fraîcheur de l'intérieur. Il déposa sa bougie dans le sable et commença à trier les livres. Il était ravi de les trouver encore lisibles en dépit du temps et de la négligence. Après une heure, il redressa son dos pour s'étirer. Rien d'important ici, il s'agissait surtout de documents écrits par les bibliothécaires, des registres, des agendas et des contrats. Déterminé à finir son examen

sommaire, il se courba à nouveau et creusa plus profondément et tandis qu'il se penchait, sa main effleura le sol sous le papier et le parchemin, et son cœur s'arrêta le temps d'un battement. Une ouverture, une fissure. Il empila délicatement les documents sur le côté pour regarder le carré parfait qui mesurait deux pieds par deux pieds. C'était une trappe.

Il regarda frénétiquement autour de lui afin de trouver quelque chose pour faire levier. Il n'y avait rien. Il se précipita vers le vieux pressoir vinicole et bricola jusqu'à ce qu'un poteau de métal solide ne se détache. Aliuf ne savait pas à quoi cela servait, mais il s'empressa de retourner vers le coin pour commencer à manœuvrer délicatement autour des bords de la portière. C'était solide, les charnières étaient rouillées par le temps. Il s'y attela, poussa et appuya, et fut récompensé après un certain temps par un grincement. Il lutta doucement avec le métal situé entre la portière et le cadre et commença à la soulever pour l'ouvrir. Il lui fallut plusieurs minutes, mais il leva lentement le dessus en bois. Une partie du sable tomba au sol tandis qu'une autre partie se fraya un passage dans le trou d'ouverture vers tout ce qui était en dessous.

Aliuf retint son souffle. Sa bougie vacilla quand la porte s'ouvrit, libérant un air ancien et mystérieux. Il posa doucement la trappe entrouverte et regarda dans le trou. Une échelle en bois était tout ce qu'il pouvait voir, appuyée contre les murs inégalement sculptés de la salle. Il saisit sa bougie, serra sa robe autour de lui et se retourna pour descendre dans l'obscurité.

Chapitre 36

L'obscurité s'installa autour de lui. Les odeurs humides renfermées dans cet air inutilisé pendant près d'un millénaire étaient toujours en quelque sorte chargées d'une énergie latente. Il descendit lentement au bas de l'échelle branlante. Comme toutes les échelles Dogon, il y avait un axe central sur lequel dépassaient alternativement des marches de chaque côté, et tout était sculpté dans un seul morceau de bois, à l'époque où le Mali se glorifiait d'avoir de grandes forêts. Il serra la bougie dans une main et il tint dans l'autre l'échelle avec force, jusqu'à ce que son pied trouvât le sol et il monta sur le sol inégal, laissant la chandelle limitée explorer et exposer à ses yeux la petite chambre.

C'était une chambre privée, une résidence. D'un côté contre le mur reposait un lit en bois finement sculpté — une belle peinture rouge et verte recouverte d'une gravure ornée d'Arabie. Un coffre ordinaire reposait à côté du pied du lit. Un tapis rouge tissé avec goût s'étendait sur le sol jusqu'à un lavabo simple fait d'albâtre, une cruche d'argile posée à côté. De l'autre côté de la chambre se trouvaient deux chaises et une table en bois réalisée selon la manière traditionnelle du Sahel, un article sans doute acheté sur le marché local, mais avec davantage d'élégance, de l'époque où Tombouctou était riche et puissante. Il y avait une fine couche de poussière sur tout, preuve que la chambre était restée inutilisée pendant une longue période.

Un manuscrit mince était soigneusement posé sur la table.

Aliuf s'approcha délicatement de la table et mit la chaise de côté pour s'asseoir en face du document. Il

utilisa son chèche pour essuyer la saleté accumulée au cours du temps. La mince brochure était écrite en caractères coufiques. Il retourna avec précaution la couverture pour lire les caractères gravés sur la première page et son cœur s'arrêta de battre. Il retint son souffle, sa tête chancela, tandis qu'il répétait les mots écrits en face de lui dans sa tête, et qu'il commençait à réaliser la signification de sa découverte. *Jamais auparavant quelque chose comme cela n'avait été évoqué dans les grands textes, encore moins lu. Une telle chose peut-elle même exister ?* Il commença à lire.

Mon nom est Rayhana. Je suis un Djinn, et je suis en train de mourir. Oui, nous les Djinns, nous existons. Nous sommes nés, nous vivons et nous mourrons tout comme vous, bien que nos vies soient bien plus longues. Nous faisons partie des trois êtres créés par Dieu au commencement des temps. D'abord il y eut les anges, qu'Il fabriqua à partir de la lumière pure. Puis vinrent les djinns, créés d'un feu brûlant sans fumée. Et enfin il y eût aussi vous, les humains, fabriqués à partir de l'argile des champs. Pourquoi sommes-nous trois ? Seul Dieu le sait. Contrairement aux anges, irréfléchis et serviles, nous les Djinns avons notre propre volonté. Nous nous marions, nous avons des enfants, et nous interagissons avec un monde qui est également le nôtre. Bien sûr, nous sommes souvent invisibles, parce que nous trouvons que vous les humains êtes fatigants et sujets à la panique. Toutefois nous pouvons prendre — et nombre d'entre nous le font, y compris dans mon clan — la forme que nous voulons, bien que nous préférons les serpents. Nous ne sommes pas omnipotents comme Dieu, mais nous avons l'habitude de prétendre que nous le sommes, nous déplaçant rapidement à tra-

vers de grandes distances pour impressionner l'homme, stupide et faible. Je suis, comme le Prophète Muhammad l'a dit, l'un des Djinns qui ne demeure qu'en un seul endroit. Je vis parmi vous. Nous sommes souvent appelés Sila. Certains nous décrivent comme beaux, bien que je sois trop vieux maintenant et que je doive admettre que j'ai oublié l'époque de ma beauté. J'ai décidé de briser les règles — nous les Djinns ne sommes jamais bons pour respecter les règles de toute façon — et j'écris donc certaines de mes réflexions avant que je ne passe de l'autre côté. À vous, qui lisez cela, sachez que les choses que je dis viennent d'un amour profond que j'ai développé pour votre genre et votre monde, un amour qui est peut-être unique parmi les Djinns, et qui m'a causé de grandes peines. Mais je n'ai aucun regret. Allah soit loué.

Aliuf s'assit dans une contemplation tranquille sur le coussin poussiéreux de la maison qu'il occupait, la brochure reposant sur la table basse en face de lui à côté d'une boîte ornée magnifiquement sculptée. Il les avait prises de la bibliothèque. Qui pouvait l'en empêcher ? Il était le *Qadi*. Il pensait aux implications de ce qu'il avait lu. C'était quelque chose d'unique : c'était la première fois que quelqu'un avait pu poser les yeux sur un document aussi ancien, écrit, si c'était vrai, par un djinn qui était mort il y a huit cent ans à Tombouctou. Cela, avec un ensemble complet de documents autrefois perdus écrits dans la Maison de la Sagesse par le peuple de l'unité et de la justice qui avait apparemment échappé aux pillages.

Après sa lecture superficielle des premières pages, il avait rentré la brochure dans sa robe pour une étude

plus approfondie à la maison et avait fait l'inventaire de la chambre. La chambre était dépourvue de tout autre objet personnel, à l'exception du coffre au pied du lit. Il l'avait approché presque pieusement, ouvrant le couvercle avec les deux mains, se penchant doucement pour extraire le seul objet à l'intérieur du coffre, une caisse en bois richement sculptée de la taille d'une boîte à pain, vieillie avec le temps et décorée d'ivoire dans le style des Omeyyades. Il s'était assis sur le sol, maintenant la caisse sur ses genoux et levant le couvercle. À l'intérieur se trouvaient vingt livres, identiques l'un à l'autre et numérotés. Il avait doucement retiré le premier, recourant à l'arabe classique si soigneusement rangé dans son esprit, précieuse récompense de son époque à Marrakech, afin de lire le titre. C'était un volume datant de plus de mille ans, l'*al-Mughni* du Qadi Abd al-Jabbar, qui avait été perdu pour le monde quand certaines idées perdirent de leur importance après l'inquisition vers la fin de l'âge abbasside. Il réalisa qu'il retenait son souffle seulement lorsque ses poumons commencèrent à le démanger, criant pour de l'oxygène. Il expira tranquillement, ne voulant pas contaminer les anciens volumes. Il avait seulement entendu parler de ces livres car ils avaient été référencés avec dérision par Hanbal et Wahhab. Mais ils avaient été perdus pour toujours — c'était le jugement de Dieu sur la folie, lui avait-on dit. Mais ils étaient là. Il les compta lentement — ils étaient tous là. Alors qu'il allait d'un livre à l'autre, il les souleva de leur lieu de repos pour s'assurer qu'ils étaient ensemble. Son esprit s'embrouillait. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Il se pencha en arrière sur son canapé et ferma les yeux, pour contempler ce qu'il lui était arrivé cette après-midi. Il savait que les révélations du jour pouvaient avoir un impact profond sur son âme et il était nerveux, mais tout au fond il était aussi très excité.

Chapitre 37

Un jour il arriva au travail plus tôt, déjà fatigué, et se prépara pour une journée difficile, en se disant à quel point il en était venu à détester ce travail. La veille, une explosion du générateur avait eu lieu et les lumières étaient restées éteintes durant la nuit entière, interférant avec une série de conférences sur les jours précoces du Prophète diffusée sur la télévision arabe depuis l'Arabie Saoudite. Toute la journée il avait été impatient d'assister à cet événement, et l'interruption de ses plans l'avait agacé. Iyad avait accusé un sabotage et ils avaient supposément pris un homme songhaï sur les faits qui aurait revendiqué la responsabilité, ou du moins c'est ce dont Aliuf avait été informé. Il était devenu de plus en plus désintéressé des affaires d'intrigue. Aujourd'hui il devait auditionner l'affaire, mais plus important encore, il devait réparer le générateur, ce qui allait requérir le travail d'un technicien, et peu d'entre eux étaient prêts à se porter volontaires, puisqu'ils craignaient apparemment d'être punis s'ils se trouvaient incapables de réussir leur mission. Il avait l'intention d'aller directement voir l'Imam, qui était à sa grande surprise devenu un ami, pour lui demander conseil, mais il décida d'aller d'abord au bureau du gouverneur qui avait été reconverti en siège de la nouvelle administration azawadi de Tombouctou.

Il arriva au bureau dans l'intention de résoudre le problème qui l'avait tracassé depuis hier, et il remarqua, en passant à côté d'eux dans la cour, que deux de ses « policiers » — il avait toujours des difficultés à utiliser ce terme pour se référer à ces deux idiots — tenaient chacun fermement les bras d'une femme dont la

chevelure rouge tombait sur le visage. Aliuf ne regarda pas une seconde fois, et se précipita vers son bureau au deuxième étage pour fouiller certains de ses documents. Après quelques secondes, quelqu'un frappa à la porte.

« Entrez. »

Les rebelles entrèrent avec la femme. Aliuf ne leva même pas les yeux.

« Cheikh. »

« Oui, que se passe-t-il ? Qu'a-t-elle fait ? », dit-il d'une manière ennuyée.

« Cheikh, cette femme a fait effraction dans la boulangerie en passant par le stade tôt ce matin. Elle ne nous a pas vus, et elle a rampé à travers une fenêtre après avoir brisé la vitre avec une pierre ou quelque chose d'autre. »

Aliuf leva les yeux. Les cheveux tombaient encore sur les yeux de la femme et il pouvait voir qu'elle avait des coupures sur les mains — sans doute du verre — et du sang ruisselait sur le nouveau tapis qu'il avait acquis grâce à une reconnaissance de dette particulièrement élevée auprès d'un revendeur local d'antiquités. « Femme », il soupira, en regardant toujours ses papiers, « avez-vous essayé de pénétrer dans la boulangerie ? »

« Oui », la voix était ferme et pleine de haine, ni inféodée ni apologétique. C'était une voix de défi.

« Réalisez-vous », Aliuf leva les yeux de ses papiers pour châtier la femme, « que le vol exige une peine maximale... »

Sa voix tremblait et il gémit par-dessus le silence. Ces yeux. La femme avait levé les yeux, elle n'était pas vieille et elle était en fait très belle, même en dépit de son état actuel. Mais ces yeux... Aliuf se souvenait d'un moment dans son passé où deux amis avaient eu un regard interdit. Il avait été capturé par ces yeux, ces mêmes yeux, ces yeux qui avaient depuis lors percé son âme. Cela l'avait empêché de penser à autre chose et de tourner la page même après que de nombreuses personnes s'offrirent à lui lors de son séjour au Maroc. La

détermination d'un bleu d'acier s'était désormais braquée sur lui, non pas coquettement cette fois, mais avec une sorte d'amertume. Toutefois, pendant un bref instant, un regard de reconnaissance jaillit à travers ses yeux, avant de disparaître aussi vite qu'il était venu.

« Laissez-nous », sa voix était enrouée.

« Qadi ? »

« J'ai dit, laissez-nous », il se leva pour donner son ordre avec plus de gravité, et jeta un regard intense aux deux idiots qui sortirent rapidement du bureau en saluant brièvement de la tête et en marmonnant l'un à l'autre.

« Vous », dit Aliuf lorsqu'ils furent seuls.

« Monsieur », la jeune femme le regarda en face, sans le saluer. « Je ne vous appellerai ni *Qadi* ni cheikh ; je ne reconnais pas votre autorité ici. Mais je vais vous appeler Monsieur, parce que vous avez une arme à feu. » Elle continua à regarder Aliuf un long moment, en le fixant des yeux.

« Étiez-vous en train de voler du pain ? » demanda Aliuf, l'air préoccupé.

« Oui. »

« Pourquoi ? »

« C'est mon affaire. Celui qui s'accapare un bien n'est pas nécessairement un voleur », dit-elle.

« Celui qui tient une arme à feu n'est pas nécessairement illégitime. »

« Touché. »

Une mouche bourdonnait après être entrée par la porte ouverte et faisait des pirouettes autour de la femme. Elle l'éloigna en frappant dans les airs, et la mouche alla se reposer sur le fauteuil sous l'endroit où une photo était autrefois accrochée, un contour carré étant encore visible au-dessus d'une peinture délavée.

« Vous, qui me menacez de la peine maximale, permettez-moi de vous expliquer la peine maximale », elle n'était pas intimidée. « La peine maximale c'est la pauvreté dans laquelle vous avez plongé les gens de cette

ville. La peine maximale c'est de lentement mourir de faim au coin de la rue, de baisser les yeux de peur que vos crétins en noir ne me fassent du mal. La peine maximale c'est d'être violée par un de vos "soldats" parce que je ne suis pas sur la bonne liste. La peine maximale c'est de réfléchir à mon avenir et de réaliser qu'il n'y a rien, en dehors de vous et de vos armes. »

« Vous ne comprenez pas... », Aliuf tenta de retrouver son calme.

« Ah », rit-elle, mais le son ne contenait pas de joie, « vous dites qu'une femme ne peut pas sortir sans sa famille ? »

Aliuf hocha la tête en silence.

« Eh bien, je n'ai pas de famille. Vous dites qu'une femme ne peut pas occuper un emploi ? Eh bien je n'ai nulle part où aller pour acheter de la nourriture. Vous dites qu'une femme ne devrait pas lire, ou écrire, ou rêver ? Eh bien, vous pouvez voler ma nourriture, mais vous ne pourrez pas entraver mon esprit. Faites donc le mal, fils de Satan. Je ne suis pas de votre religion. Y avez-vous déjà pensé ? Je devrais suivre ce que vous dites parce que c'est dans votre livre ? Je ne reconnais pas votre livre, pas plus que je ne vous reconnais. Vous voulez me donner la peine maximale ? Très bien ! », elle cracha violemment sur le tapis et tendit ses mains, paumes vers le haut.

Aliuf resta immobile, son orteil jouait avec un pompon à l'extrémité du tapis récemment souillé. Le silence se prolongea.

« Eh bien, puis-je y aller ? », ses mains étaient fermes, « ou voulez-vous me donner la peine maximale ? »

« Vous ne me connaissez pas ? », chuchota Aliuf.

« Pourquoi le devrais-je ? »

« Vous avez semblé me reconnaître pendant un moment », Aliuf poussait, avec espoir.

« C'était une erreur, un flash de mon enfance. Ce n'était rien. »

Aliuf dit, « je veux que vous sachiez que vous n'êtes pas en danger ici, si c'était ce dont vous aviez peur. »

« Merci », dit la femme, en baissant les bras, « donc je peux y aller ? »

Cela ne se passait pas comme Aliuf l'avait espéré, lui qui en avait rêvé si souvent. Si souvent dans de longues nuits solitaires dans les coins lointains de son désert, il avait pensé à elle, à sa nudité et à sa vulnérabilité, à comment elle allait se précipiter vers lui, se confier à lui, trouver le confort et la sécurité auprès de lui. Comment il la prendrait dans ses bras, lui caresserait les cheveux et lui tiendrait tendrement la tête dans le creux de son cou, en la protégeant. C'était des idées adolescentes, peut-être, mais surtout des idées qui ne se réalisaient pas. Pourtant, il savait aussi qu'il devait accepter son rôle ; il était l'oppresseur, le commandant d'une armée de voyous qui avaient exigé leur vengeance sur la ville. Dans l'esprit de cette femme, il n'était rien d'autre qu'un bandit.

« Oui, vous pouvez y aller », dit-il, et elle se tourna et se dirigea vers la porte avec autant de dignité qu'elle pouvait en réunir.

Deux semaines plus tard, il la revit.

Il était dans son convoi avec ses gardes du corps et se dirigeait vers le port. Il avait entendu parler d'une péniche qui voulait accoster et il était curieux de savoir qui avait osé le voyage vers l'Azawad. Aliuf avait commencé à requérir des visas pour les personnes qui souhaitaient entrer dans Tombouctou, ainsi que des ordres de mission décrivant leurs motivations de voyage, et avait trouvé en leur absence une bonne excuse pour extorquer des fonds au nom de l'État de Droit. Celui-ci était difficile à appliquer, puisqu'aucun État du monde ne reconnaissait la nouvelle administration, de sorte qu'ils n'avaient pu établir aucuns services consulaires

dans les pays voisins. Mais à l'aéroport, qui n'avait pour l'instant accueilli aucun vol, et dans le port qui recevait rarement de bateaux, il avait placé un Touareg musclé et imposant avec un timbre et un tampon encreur. Tandis qu'il accélérât à travers la ville, il repéra sur le marché une crinière de cheveux rouges comme le feu.

« Arrêtez-vous ici. »

« Oui *Qadi* », et le pick-up se gara sur le côté de la route. Aliuf sortit.

« Je dois vérifier les prix au marché. »

« Oui *Qadi*. »

Aliuf commença à marcher d'étal en étal, les mains croisées derrière le dos dans sa manière contemplative habituelle. Des petits oignons, des tomates écrasées, de l'ail. Les étals de viande étaient presque vides, ceux qui étaient ouverts présentaient quelques steaks de chameau brunis. Une carcasse se vendait comme une chèvre qui pourrait tout aussi bien avoir été un chien, puisqu'il manquait la tête et les pieds. La puanteur de la charogne et les mouches bourdonnantes forcèrent Aliuf à passer rapidement, et lui rappelèrent de réprimander à nouveau son employé de maison pour avoir servi occasionnellement de la viande au lieu de légumes et de céréales ainsi que le lui ordonnait Aliuf.

Il passa lentement près de la femme, la heurta volontairement et bouscula son sac qui contenait quelques légumes. Il se pencha pour l'aider à recueillir les éléments tombés par terre.

« Oh, c'est vous », dit-elle.

« Bonjour. »

« Est-ce vraiment un bon jour ? »

« Il l'est maintenant », dit-il avec sourire. « Par hasard, vous n'êtes pas en train de les voler, n'est-ce pas ? », mais sa tentative de plaisanterie tomba à plat.

« Pourquoi, voulez-vous me couper la main ? Voulez-vous me faire fouetter ? »

« Oh », répondit-il, « rien de la sorte. Je me demandais seulement si je ne pouvais pas vous aider à acheter ce dont vous avez besoin. »

« Merci. Je ne veux pas de la charité, surtout pas de vous », dit-elle.

Encore une fois, la rencontre ne se passait pas comme il l'avait prévue, et il dut admettre qu'il ne savait pas comment parler aux femmes. Cloîtré aussi longtemps avec ses livres et sa colère, il n'avait jamais pensé à perfectionner l'art de courtiser les femmes. Il changea en essayant l'approche directe.

« Vous ne vous rappelez vraiment pas de moi ? », dit-il.

« Je n'ai jamais quitté Tombouctou », lui répondit la femme.

« Ce n'est pas mon premier séjour à Tombouctou », dit Aliuf.

« Non, je ne vous connais pas », elle essaya de passer devant lui, à la recherche, selon toute évidence, d'un chemin de sortie.

« Non ? Parce que je vous connais, bien que nous ne nous soyons jamais rencontrés », Aliuf se mit à côté d'elle.

« Comment cela ? »

Ils étaient arrivés en bordure du marché, où il y avait une place à côté d'un restaurant qui servait un maigre petit déjeuner avec du pain et du thé. Aliuf acheta une baguette et une théière. « Pouvons-nous nous asseoir ? » lui demanda-t-il, en désignant un banc qui donnait sur la route.

« Oh, bien sûr », il put voir qu'elle était affamée. Enfin, une étincelle d'intérêt apparut dans ses yeux, et Aliuf tenait à s'appuyer sur la moindre occasion.

« C'était il y a longtemps... » dit Aliuf, « et je n'étais qu'un jeune garçon. J'étais venu en voyage avec ma mère », et Aliuf lui raconta toute l'histoire. Elle l'écouta patiemment et mâcha son pain tout en inclinant la tête

d'un côté. Une fois qu'il eût fini de parler, il attendit sa réponse avec impatience.

« Donc c'était vous », fut sa réponse finale.

« Vous vous souvenez ? »

« Vous m'avez espionnée », dit-elle, « comment peut-on l'oublier ? Et *vous* m'appellez, *moi*, la voleuse ? J'essayais de prendre du pain ; ce que vous avez volé, ou que vous essayiez de voler, a bien plus de valeur. Le pain, je peux le remplacer, mais la vertu d'une femme... »

Ils s'assirent en silence pendant un moment. Personne n'avait quelque chose à dire à l'autre, mais aucun n'avait hâte de se lever. « Où habitez-vous ? » demanda finalement Aliuf.

« Là-bas », elle pointa vers la rivière.

« Puis-je vous raccompagner jusqu'à chez vous ? »

La question sembla la secouer, et elle sauta du banc. « Merci Monsieur, pour le pain et le thé. Maintenant, je dois y aller », et elle se tourna pour s'éloigner, dans la direction opposée qu'elle avait indiquée.

« Mais, mais attendez... » hurla-t-il.

« Oui ? » elle se figea, mais ne tourna pas la tête.

« Puis-je vous demander quel est votre nom ? »

Elle hésita, réfléchissant à sa requête. « Azter Chailo », dit-elle finalement, puis elle recula dans la foule du marché et Aliuf en perdit immédiatement la vue.

Chapitre 38

Aliuf commençait à voir Azter partout, mais cela était moins le fait du hasard que parce qu'il sortait de son chemin habituel pour la retrouver. Il prenait les routes attenantes jusqu'à ses destinations et se promenait tranquillement près du marché, de la boulangerie ou de tout autre endroit où il pensait qu'il pourrait la voir et où il avait déjà entraperçu ce rouge ardent qui l'obsédait.

« Bonjour Azter », il la prit au piège en face de la pharmacie, la seule de la ville qui était encore ouverte. Les étagères vides faisaient penser qu'il y avait eu des jours meilleurs, mais une organisation caritative avait récemment réapprovisionné certaines d'entre elles. On pouvait y trouver de l'aspirine, des bandages et même quelques antibiotiques. « Comment allez-vous ? »

« Je vais bien, Monsieur », dit-elle. « Merci », dit-elle avec moins de froideur, Aliuf faisait des progrès.

« Aimeriez-vous un bol de soupe ? » Il avait commencé à comprendre que s'il voulait son attention, il fallait lui offrir à manger. Il pouvait deviner qu'elle était affamée. Ses robes étaient toujours anciennes, bien que propres, et elle ne portait aucuns bijoux ni ornements d'aucune sorte. Plus révélateur encore, son apparence présentait cette qualité particulière qui était si évidente auprès du monde, en particulier des hommes — le désespoir. Chaque fois qu'il mentionnait la nourriture, il pouvait voir ses mains se crispier et l'extrémité de sa bouche trembler. Telle était la situation des anciens riches dans cet endroit à l'extrémité du monde. Il l'escorta vers un restaurant à proximité, qui n'était vraiment rien de plus que quelques dalles de béton fixées

dans une vieille porte mise à plat au-dessus de deux chevaux de construction. Une femme Foulani âgée leur apporta deux grands bols d'une soupe épaisse de riz et de poisson frais pêché ce matin de la rivière, avec un morceau de pain. Les deux gardes du corps d'Aliuf se déployèrent et surveillèrent la situation.

« Si je peux vous le demander », dit Aliuf lorsqu'ils eurent mangé la moitié de leur repas, « qu'est-ce que... eh bien, que s'est-il passé ? Pourquoi êtes-vous comme *cela* ? Je me souviens de votre maison, bien que c'était il y a bien longtemps. Vous étiez riche, prospère. La situation ne peut pas être devenue si terrible pour votre famille que vous ayez tout perdu ? Avez-vous eu des problèmes ? »

« Ce n'est plus ma maison désormais. »

« C'est-à-dire ? »

« Ce n'est pas vos affaires, Monsieur », et le mur était de retour. Ils passèrent le reste du repas en silence, après quoi elle se leva et baissa la tête vers lui sans dire un mot et disparut à nouveau dans le soleil de l'après-midi.

Aliuf était interloqué. Il revint chez lui et donna des instructions ce même après-midi à son employé de maison pour enquêter sur ce qu'elle était allée chercher chez le pharmacien, ainsi que des instructions pour l'acheter afin de l'envoyer à sa maison — il avait depuis longtemps trouvé où elle vivait, c'était une petite ville et il avait des yeux et des oreilles partout.

Il s'installa et saisit un moment de libre de l'après-midi pour retirer le livre du Djinn de sous le canapé et recommença à le lire à partir de l'endroit où il l'avait quitté.

Je ressens le besoin de clarifier certaines choses qui ont mal tourné, et qui ont causé beaucoup de mal dans le monde à différentes occasions — un méfait pour lequel on a blâmé le Djinn. Vous voyez, j'étais là pendant la dispute entre Shaytan et Allah.

Bien que je sois sans importance, j'étais dans la salle lorsqu'Allah a donné l'ordre, « Vous devez vous prosterner devant l'homme. » Lorsque Shaytan refusa, au nom du reste d'entre nous, Allah haussa les épaules, « Oh Shaytan, je ne comprends pas ce qui t'empêche de te prosterner devant ce que j'ai créé avec mes deux mains », et dans Sa rage, Il envoya Shaytan et le reste d'entre nous sur terre. À partir de ce moment, dans Sa juste colère, il ferma à jamais le paradis pour nous, suspendit les conseils périodiques où nous avions l'occasion d'observer Dieu entouré de sa cour sur la terre et les planètes. Nous étions dispersés aux quatre coins du monde, chacun cherchait à vivre sa vie. Nous étions privés de notre but premier et de nos volontés — notre chute nous avait perdu.

Aliuf s'arrêta de lire, et fixa attentivement le document dans le foulard blanc qu'il avait acheté. Il ramassa le premier volume de l'*al-Mughni*, et le cheikh commença à étudier.

Chapitre 39

« Cheikh », Iyad s'adressa à lui un matin dans son bureau.

« Oui Iyad, comment puis-je t'aider ? » demanda Aliuf en posant sur la table une feuille de comptabilité qui reflétait les dépenses et les recettes. Ils allaient lentement vers la faillite et il manquait complètement d'idées. Il ne voulait donc surtout pas faire face à la mauvaise humeur d'Iyad ce matin-là.

« Eh bien, Qadi, je vais être franc. C'est au sujet de la jeune fille. »

« Quelle fille ? » Aliuf fit l'innocent.

« Vous savez très bien quelle fille », Iyad dit malicieusement. « Elle est... eh bien, elle n'est pas une bonne femme pour vous. Une femme comme elle ne peut que souiller votre réputation. Vous êtes notre cheikh, et nous devons faire attention à votre... à votre réputation. »

« De quoi diable parles-tu, Iyad ? »

« De... de sa profession, Qadi. »

« Sa profession ? Que penses-tu qu'elle fait dans la vie ? »

« Vous êtes-vous déjà posé la question ? » dit Iyad innocemment.

« Non », marmonna Aliuf. « Je suppose que non. »

« Nous les bons Musulmans, nous sommes purs et sans reproche, afin d'avoir la force d'Allah pour combattre et pour gagner contre nos ennemis. Il ne se battra avec nous que si nous sommes irréprochables. »

« Iyad », dit Aliuf, « tu parles de manière énigmatique et je n'ai pas le temps. »

« Posez-vous la question, Qadi. Vous verrez », et le soldat tourna les talons et sortit du bureau, sans même un salut, laissant Aliuf s'exprimer dans le vide, « très bien, eh bien je vais... », puis il disparut dans la chaleur du matin de Tombouctou.

Que pouvait-il vouloir dire ? se demanda Aliuf, ennuyé, et résolu ce jour à aller au fond de la question. Il n'avait jamais été convaincu par Iyad — l'homme était sournois. Son regard était toujours méfiant et ses manières grossières. Mais juste un peu, pas assez pour attirer la réprimande. Il avait un caractère désagréable qui transparaissait de sa personnalité et qui témoignait de son âme véreuse et de son violent tempérament.

Aliuf s'accroupit sur le trottoir dans le coin de la maison où il savait qu'Azter vivait, ses yeux fixés sur la porte peinte en bleu avec des fleurs roses et jeunes décorant le cadre. Il était seul, il avait laissé ses gardes du corps derrière lui. Il regarda la porte ouverte et un homme sortit. Il était corpulent et blanc, peut-être arabe. Ses cheveux étaient plaqués sur sa tête avec de la graisse, dans une vaine tentative pour dissimuler sa calvitie. Il avait une moustache épaisse ; son *shalwar kameez* blanc était froissé et il tenta de l'ajuster en pleine après-midi. L'homme lissa ses cheveux plats et essuya ses mains sur ses vêtements. Il avait un sourire stupide sur le visage.

Il attendit quelques instants, et lorsque l'Arabe corpulent disparut au coin de la rue en sifflant vulgairement il se leva, les mains derrière le dos, et il traversa la route pour se tenir en face de la porte, puis frappa deux fois.

« Un instant », dit une voix étouffée.

Aliuf ne dit rien. Les minutes passèrent et Aliuf resta debout. Son visage se contorsionnait tandis que le mauvais djinn lui chuchotait des actes de violence dans l'oreille. Enfin la porte s'ouvrit, et sans un mot, Aliuf contourna Azter, sans même la regarder, pour faire un

petit tour rapide de la petite maison — une maison dans laquelle il n'était jamais entré, ne voulant pas salir la « réputation » de la femme. Il se sentait stupide, ce qui le rendait encore plus en colère. Il y avait deux chambres, et l'une d'entre elles avait le lit encore en désordre. La cuisine n'avait pas de réfrigérateur ou d'appareils électroménagers, mais il y avait l'eau courante et un réchaud à gaz pour la cuisson. La petite salle de bains contenait une douche qui était encore humide, ce qui expliquait les cheveux mouillés d'Azter. Le salon avait la télévision sans satellite, deux canapés minuscules du genre de ceux qui pouvaient être achetés aux bords des routes partout en Afrique centrale, et une peinture — une sorte d'huile épaisse qui pouvait être trouvée dans tous les magasins de souvenirs, qui représentait trois bateaux de pêche sur le Niger dans un style peu recherché. Il retourna dans la chambre à coucher et l'observa pendant un long moment. Azter ne disait rien. Elle ne se déplaça pas et ne ferma pas la porte. Elle se tenait penaud, tout simplement.

« Puis-je te demander, qu'est-ce que c'est tout ça ? » Aliuf demanda calmement, parlant avec une douceur qui démentait la violence qu'il y avait dans ses yeux, « tant pis, je ne veux pas savoir. Je ne veux pas entendre les mots qui sortent de ta bouche. »

Aliuf s'assit, son esprit tournoyait à la recherche d'une solution. Il savait par ses études que commettre de tels actes était *Fasad fil-ardh*. C'était répandre la corruption dans une terre musulmane. Mais il savait également que l'islam permettait le pardon, en particulier dans le cas de la contrainte et d'une réelle contrition dans le cœur de son auteur.

« Je dois te poser une question », dit Aliuf.

Azter ferma la porte et fit quelques pas dans le salon pour s'asseoir en face d'Aliuf.

« Je dois savoir pourquoi. »

« Ce ne sont pas tes affaires », dit Azter, mais sans méchanceté.

« Écoute-moi très attentivement », Aliuf mesura sa rage, « Je suis le Qadi. Je suis responsable de la rectitude morale de ce lieu. Que cela te plaise ou non. La turpitude affaiblit la société, le vice crée la faiblesse, et la licence invite les gens à suivre les voies de Shaytan. Je peux t'aider, mais je suis aussi obligé de suivre la loi. Donc je dois savoir *pourquoi*. »

La femme soupira, pesant apparemment ses options. Elle finit par hausser les épaules, et une larme coula sur sa joue. Elle ouvrit la bouche, mais avant qu'elle ne puisse dire un mot, la porte s'ouvrit vers l'intérieur et une petite fille entra. Elle était minuscule, fragile, sur le point de sortir de l'enfance, mais toujours une fille après tout. Ses yeux avaient le bleu acier d'Azter, mais son teint de café et ses cheveux crépus témoignaient d'un patrimoine mixte.

« Maman, maman », dit la fille avant de voir l'étranger, qui au grand dam d'Aliuf ne sembla pas la surprendre, « oh, je suis désolée, je reviendrai. »

« Cela vaut mieux, Ruth », dit Azter, et la fille ferma la porte en sortant. Aliuf la vit courir dehors par la fenêtre vers la rivière.

« Maintenant, tu sais pourquoi », lorsqu'il retourna son regard vers Azter, elle le regarda en plein dans les yeux, et ses yeux d'acier perçants lui déchirèrent profondément l'âme. Elle ne continua pas.

« Mais, mais... » Aliuf lutta pour trouver les mots. Azter ne bougea pas ni ne cligna des yeux. Elle semblait attendre la réaction d'Aliuf.

« Maintenant, que vas-tu faire de moi ? » demanda-t-elle.

« Je, c'est... », dit Aliuf, en essayant de récupérer de sa stupéfaction, « donc qui est-elle ? »

« Ruth ? C'est ma fille. »

« Je me doutais bien. Qui est le père ? Est-elle la conséquence de... tu sais... ? »

« Non, rien de la sorte. Ruth est la conséquence heureuse d'un moment d'imprudence il y a longtemps », répondit Azter en haussant les épaules.

« Mais, qui est le père alors ? Pourquoi n'est-il pas ici, pourquoi ne te soutient-il pas, pourquoi s'est-il éloigné de toi alors que, eh bien, alors que tu étais forcée de... Tu sais s'il y a un vrai père ? Si tu me le dis, je peux m'assurer que les choses se passent bien. Je vais trouver le soutien nécessaire. » Aliuf posait ces questions avec le sentiment d'angoisse qui gonflait de plus en plus dans le creux de son estomac alors qu'il connaissait déjà les réponses.

« C'était il y a longtemps, il ne sait même pas pour Ruth. » Elle soupira. « Dans le passé, quand j'étais jeune, c'était un garçon sauvage et excitant. Beau, bien sûr, mais difficile. Il créait toujours des histoires autour de lui. Mais j'étais à ce moment particulier de ma jeunesse où je ne comprenais pas encore que les actions avaient des conséquences, où mon esprit n'avait pas encore rattrapé mon corps. Il semblait passionnant, interdit, mon père m'avait toujours protégé — eh bien, je pensais que je faisais quelque chose de spécial », et elle raconta à Aliuf l'histoire. Elle hésita un moment, puis elle finit avec : « Son nom était... »

« Salif », Aliuf l'interrompit.

« Oui », Azter sembla surprise, « comment le sais-tu ? »

Aliuf lui raconta son récit du Salif qu'il connaissait, les moments épiques qui ont façonné et apporté du sens à sa vie par la volonté ou la providence d'Allah. Ce qu'ils ont fait ensemble, où les ont amenés leurs chemins croisés et le moment où leurs chemins se sont séparés. Il ne lui dit pas que Salif était parti à la bataille dans les guerres sacrées. Il sentait qu'il devait en quelque sorte la protéger, même maintenant, de toute la vérité, comme si en quelque sorte elle ne pourrait pas le supporter, même après tout ce qu'elle avait enduré. Il parla longtemps, en des termes qui passaient rapide-

ment sur les décennies. Elle se tut en l'écoutant, contemplative, perdue dans ses pensées. Tandis qu'il parlait, les aiguilles de l'horloge noire et blanche faite en plastique de mauvaise qualité et accrochée au mur du salon se chassaient l'une l'autre en faisant des cercles, et le soleil de l'après-midi s'enfonçait lentement vers l'horizon.

« Je vois », dit Azter quand il eût fini. « C'est vraiment une histoire. »

« Oui. Maintenant, c'est ton tour. Qu'est-ce qui s'est passé, après que Salif soit parti, pour te laisser ainsi ? », en montrant par son geste autour de la pièce.

Elle s'allongea contre le canapé, comme si elle essayait de faire semblant que ce qu'elle allait dire n'avait aucune importance pour elle. « Mon père était en colère quand il nous a trouvés. Je pensais qu'il allait tuer Salif. Il l'aurait fait s'il avait pu le rattraper. Après la fuite de Salif, mon père m'a attrapé par les cheveux, m'a traînée dans la boue sans se soucier des regards, et m'a ramenée à la maison. Il m'a ensuite forcée à monter les escaliers, m'a enfermée dans ma chambre en claquant la porte, qu'il a fermé rapidement de l'extérieur d'abord avec une clef puis avec un cadenas. Il a ensuite fait sceller la fenêtre avec des briques, des briques de ciment laides qu'il a fixées négligemment avec du mortier local. On m'a ensuite interdit de quitter la maison. On m'a interdit de participer à des événements familiaux ou à nos cérémonies religieuses privées. Il ne me laissait même pas manger en famille. Il m'envoyait les repas dans la chambre avec un plateau. Il me dit que j'avais déshonoré Dieu et notre peuple, que nous étions les derniers d'une lignée de Juifs à cet endroit et que j'avais mis fin à la lignée. Tu sais, je n'ai pas de frères. Mon père comptait beaucoup sur moi pour perpétuer nos traditions. Je l'ai trahi. Je ne lui en veux pas pour sa réaction. Pendant huit cent ans, les Juifs de Tombouctou se sont battus pour préserver notre culture et nos

traditions, et j'ai été assez stupide pour gâcher tout cela dans une expérience nocturne. »

Aliuf se tut, écoutant silencieusement.

« Je ne savais pas quoi faire, et puis cela a empiré, parce que lentement, je me suis aperçu que quelque chose clochait, et petit à petit mon ventre a commencé à se manifester. Et après un certain temps, il est devenu impossible de cacher la protubérance. Je portais des robes amples, je prétendais que j'étais malade à cause d'une intoxication alimentaire, je refusais d'ouvrir la porte, et je feignais la colère à son égard. Mais cela ne pouvait pas durer éternellement, et finalement il l'a découvert. Sa colère a été terrible, je pensais qu'il allait me battre. Mais il n'a rien fait de la sorte, sa punition a été pire encore. Un jour, il est venu à ma chambre et a ouvert la porte. Il m'a attrapée par le bras, m'a tirée dans les escaliers et m'a expulsée de la maison dans la rue. Ma mère s'y est opposée, elle a pleuré, elle a crié. Elle est venue avec moi pendant un moment sur le trottoir, mais la nuit a fini par tomber et elle a été contrainte de rentrer. J'ai essayé de rentrer aussi, mais mon père a mis ses épaules dans l'encadrement de la porte et m'a dévisagé dans une expression de haine pure, « tu nous as déshonorés, et tu vas maintenant apprendre à quel point le monde est dur », et il m'a jeté une liasse de billets pleine de sueur puis il a claqué la porte. Pour toujours. Je... j'ai erré en réfléchissant sur mon futur. Puis peu de temps après, il a vendu la maison, et ils sont partis. Je les regardais de l'autre côté de la rue, mais ils ne m'ont rien dit. »

« Où sont-ils allés ? » demanda Aliuf.

« Israël, je pense. Qui sait ? Il n'y avait vraiment rien pour les Juifs ici de toute façon, nous étions la dernière famille. Et maintenant que vous avez pris le contrôle de la ville, eh bien qui sait... »

« Et pourquoi es-tu restée ? »

« Où pouvais-je aller ? J'ai grandi ici, Tombouctou est ma ville. Une Juive avec un bébé mulâtre qui ne con-

naissait personne... Personne ne m'ouvrait la porte, personne ne voulait me rencontrer ou m'aider à m'installer. J'ai pu avoir ce petit appartement, et depuis j'accepte tout travail que je peux trouver pour payer le loyer. Quand je ne peux pas trouver de travail, eh bien, je fais ce que je dois faire pour m'assurer que ma Ruth a un toit au-dessus de la tête et de la nourriture sur la table. »

« Je vois », dit Aliuf à haute voix de manière pensive, à court d'options dans son esprit. « D'accord, écoute-moi maintenant. »

« Oui », Azter dit sans émotion, sans espérance ni peur.

« Tu vas rester ici. Ne sors pas, au moins pour l'instant. Tu vas arrêter ton travail, tout ton travail. Mon employé de maison va t'apporter de la nourriture deux fois par semaine. Tu lui diras ce dont tu as besoin et si tu as besoin de me transmettre un message, tu peux le lui donner et il me le livrera. »

« Comment vais-je payer le loyer ? »

« On va se charger de ton loyer, et aussi de toutes tes autres charges. »

« Combien de temps serais-je prisonnière ? »

« Tu n'es pas prisonnière. Tu peux refuser mon offre, si tu veux. Si tu la refuses, je ne peux toutefois pas te protéger. Après un moment, tout va se dissiper. Les choses vont se calmer, et je te trouverai un travail respectable et ce chapitre de ta vie sera oublié. »

Pour la première fois, Azter regarda Aliuf avec une gentillesse mêlée de soulagement. « Je ne te mentirai pas, Qadi », il était surpris qu'elle utilisât ce mot, « ce sera agréable de me reposer pour un temps. Quant à mon avenir, seul Dieu le connaît, et je suis trop fatiguée pour m'en préoccuper de toute façon. »

« Cela est vrai. *Salam alaykoum.* »

« Que la paix soit avec toi. »

Aliuf se leva, s'inclina légèrement et se déplaça vers la porte, sortant de la fraîcheur de l'édifice en terre cuite

JOEL D. HIRST

et en ciment pour retrouver la chaleur de l'extérieur. Il
marcha, contemplatif, dans la rue.

Chapitre 40

« Tu n'aurais pas dû faire cela, *Qadi* », chuchota Iyad à Aliuf.

« Pourquoi ? »

« Khaled est un homme important dans la communauté. »

« Je m'en fous », Aliuf jeta un regard foudroyant à son adjoint.

Aliuf, Iyad et une dizaine d'autres soldats rebelles se tenaient au centre de la place Sankoré, en face de la Grande Mosquée du même nom. L'Arabe corpulent, qui avait un air idiot avec sa moustache, se mit à genoux au milieu d'un demi-cercle. Il tremblait de partout, sentait sa propre urine et dégoulinait de sueur. Ses yeux jaunes regardaient à travers la foule à la recherche d'un sursis ou d'un visage amical, sa bouche était sèche et il avait le plus grand mal à déglutir.

« Nous savons tous que la punition pour le viol c'est *zina*, c'est-à-dire la lapidation si l'auteur est marié. Je vous donne Khaled Almahady » dit Aliuf à la foule rassemblée en face de chez lui. « En de multiples occasions, il a violé de nombreuses femmes, sous couvert d'un "achat de service". Mais qui voudrait vendre un tel service ? Seule une femme licencieuse, ou seule une femme sous la contrainte. Il se trouve que ce pécheur visait surtout les femmes pauvres, sans défense et profondément nécessiteuses. C'est de la violence, et pour cette violence nous exigeons la punition maximale requise par nos lois. » Aliuf prit une pierre.

« Ne suis-je pas en droit de me défendre ? » dit l'Arabe Khaled de peur.

« Non. Nous avons seulement besoin d'un témoin pour vous condamner, vous êtes donc condamné. »

« Mais... »

« Silence », la voix d'Aliuf était un grognement sourd. Il regarda la foule autour de lui et vers le tas de pierres qui avait été recueilli par les travailleurs journaliers pour l'occasion. « Qui est avec moi pour appliquer la loi parfaite de Dieu ? »

Personne ne bougea.

« Si vous ne participez pas, je saurai que vous avez également le péché dans vos cœurs. »

Lentement, les gens attrapèrent une pierre un à un. Ils avaient été amenés de force de leurs magasins et de leurs maisons pour assister à l'événement. Ils refusaient tous de regarder Aliuf ou Khaled. L'un était nouveau, et l'autre était connu de tous, et personne ne l'aimait vraiment beaucoup. De la foule, une seule pierre de la taille d'une brique survola les têtes dans un mouvement lent, pirouettant dans l'air chaud du désert, tournoyant et tournant tandis qu'elle atteignait le sommet de la voûte pour commencer son chemin atrocement lent vers l'homme condamné. La brique le frappa sur le front dans un bruit sourd assourdissant. Un jet de couleur rouge vif éclaboussa de la blessure sur le sable en dessous — l'odeur aigre du sang remplissait les narines des spectateurs. Puis une autre pierre, puis une autre. L'Arabe s'effondra sur le sol sous une pluie de violence. À la fin, lorsque le corps ne bougeait plus, Aliuf jeta son rocher au sommet de la pile qui couvrait l'homme mort. « Bon débarras », dit-il, et en pointant vers l'un des rebelles, « nettoie ce bordel », et il commença à marcher en direction de la voiture, à la fois honteux et exalté.

Et ainsi se déroula la première exécution publique d'Aliuf dans le nouveau Tombouctou. Une exécution qui — Aliuf le savait dans son cœur, même s'il ne le dit à personne — n'avait rien à voir avec le droit islamique

et avait tout à voir avec une motivation, une revanche et une jalousie toute personnelle et toute terrestre.

« Cela ne change rien », Iyad attrapa Aliuf fermement par le bras et le tira à l'écart de la foule. « Ta petite putain est toujours souillée, et ses péchés ne resteront pas impunis. »

« Cela change tout », dit calmement Aliuf. « Je suis le Qadi. Mon jugement a été rendu et la justice a été servie. N'oublie pas qui a le premier et le dernier mot maintenant à Tombouctou. »

« Tu penses que tu es là par ta propre puissance ? Souviens-toi juste, mon bon cheikh, qui t'a mis ici et quels maîtres tu sers vraiment », le souffle rance d'Iyad fit reculer Aliuf.

« Je sers Allah — que son nom soit loué. Je suis là par sa puissance, par la volonté du divin, et non pas d'un homme mortel ou d'un ensemble de circonstances. »

« C'est ce que tu crois. Mais tu ferais mieux d'être prudent », chuchota Iyad.

« Être prudent de quoi ? Tu ne me fais pas peur. »

« Il y a des vents de changement qui soufflent de l'est. Les batailles pour l'Azawad ont ébranlé les vieilles alliances et en ont formé de nouvelles. Il y a un nouvel État puissant qui prend le contrôle, un nouveau Calife a été annoncé. Pendant que tu joues avec ta salope, de grandes choses se passent — et de plus grandes choses encore vont se produire bientôt. »

« Tu n'es pas un homme érudit, donc je vais te pardonner tes indiscretions — cette fois », Aliuf le stoppa, à mi-chemin de la camionnette, et se retourna. Puis il arracha son bras d'Iyad puis regarda l'ancien combattant dans les yeux. « Dans les jours du califat, les gens qui se sont adressés au juge comme tu le fais ont été sujets à la réprimande publique. Ou pire encore. Je suis le Qadi, et je dois être respecté », et il frappa Iyad sur le visage avec le dos de sa main avant de se tourner pour marcher vers la camionnette et partir. Il cherchait à

rejoindre ses bureaux mais au lieu de cela, il retourna à la maison, le cœur lourd et effrayé.

Chapitre 41

Ses études du *Mughni* étaient devenues plus frénétiques. Plusieurs fois par semaine il ne pouvait pas dormir et travaillait même pendant la nuit. D'abord il lisait les mots, puis les relisait, encore et encore. Après plusieurs fois, lorsque les mots prononcés commençaient à lui devenir familiers, il sortait son stylo et son encre préférés et empruntait le parchemin des étagères qui n'étaient pas utilisées à l'Institut Ahmed Baba — il y avait peu de place pour le *kalam* dans la République islamique du Sahara — et il commençait à écrire.

Quand on met le feu d'une bougie sur
un morceau de papier,

Et ainsi commença son commentaire grandiloquent :

On nous a appris que le papier brûle car Allah le veut chaque fois. Chaque occasion est un acte de la volonté de Dieu et le feu se répète toujours car Dieu tire plaisir à être cohérent. Mais que se passerait-il si ce n'était pas le cas ? Que se passerait-il si le papier brûlait à cause de lois, mises en place par Dieu au commencement du temps, qui font que cela se passe ainsi — de lois qui peuvent être découvertes par nos esprits et utilisées par notre raison pour nous amener au plus près du créateur ? Serait-ce du blasphème, comme on nous l'enseigne, ou est-ce que cette idée est en fait le fondement même de la foi et de la justice ?

Tandis qu'il laissait le *Mughni* s'infuser dans sa conscience, il s'étonna que les enseignements d'Issam occupaient moins d'espace dans son imagination, combattus qu'ils étaient par l'utilisation croissante de ses facultés de pensée rationnelle.

Chapitre 42

Après l'effondrement, j'ai erré pendant quelques temps. J'avais le temps — le temps ne signifie pas la même chose pour nous et pour vous. Nous sommes faits de feu, et le feu brûle encore après que l'argile se soit transformé en poussière et ai été balayé par les vents. Pendant que d'autres étaient impliqués dans des troubles, grands ou petits, je me suis fixé pour objectif de vous comprendre, de déceler la fin que Dieu visait en créant une telle entité désordonnée et imprévisible ; et par la connaissance de l'esprit de l'homme je découvris l'univers parfait qui nous entoure ; cet univers créé par Lui de façon à pouvoir être découvert par notre esprit. Ce ne fut pas vraiment une révélation, après tout, car la grande vérité est que Dieu ne tromperait pas ses créatures en créant un univers irrationnel. À travers cette connaissance et l'étude avec les grands hommes, j'ai découvert qu'il est en effet possible de discerner un rationalisme qui ne soit pas en opposition avec Allah, et qui ne rejette pas non plus les vérités divines de la révélation — mais qui est en fait notre porte d'entrée vers ces vérités. Une liberté humaine, un dynamisme et une responsabilité qui ouvrent la voie aux grandes idées qui ont établi les empires — des endroits où un grand Dieu était adoré, non pas au coin d'un feu par des mendiants édentés, ou dans un taudis par des hommes nus, accroupis, vivant dans la peur et l'ignorance, mais dans

de grands palais au sommet de la civilisation.

Aliuf avait entendu beaucoup de choses sur la lutte pour Gao et l'expansion du territoire de l'Azawad. Alors que ses jours étaient occupés par le besoin minutieux de garder la ville vivante, souvent — plusieurs fois par semaine — il recevait des lettres des combattants rebelles à Gao, à Kidal ou plus au sud vers Mopti. Le plus souvent, dans ces lettres, ils demandaient de la nourriture et de l'argent, et de temps en temps de nouvelles recrues — cette dernière tâche était le travail d'Iyad et occupait la grande majorité de son temps. Il allait pendant des jours ou des semaines dans les villages pour parler avec les communautés et ramener de jeunes hommes pour le combat.

La bataille pour Gao avait été âprement disputée et la victoire avait été belle. Les nouvelles qui revinrent par l'intermédiaire du messenger informèrent que Yattara était sorti hors du périmètre des combats pour une mission spéciale et qu'il n'était pas encore revenu — et ce message datait de quelque temps. Des bateaux rebelles contrôlaient maintenant le Niger : des bateaux à moteur — en fait des pirogues avec des moteurs installés dessus — naviguaient tout le long de la rivière pour transporter des armes, de la nourriture et des recrues. Aliuf allait souvent au port sur le Niger pour envoyer les nouveaux soldats ou pour converser avec les commandants qui venaient et s'en allaient. Ils avaient occupé l'école, utilisant ses salles de classe comme dortoirs et sa cuisine pour nourrir la foule constante de personnes qui allaient et venaient, vers et depuis la rivière et remontrant dans le désert vers l'Algérie. De nouveaux camps de formation étaient installés dans les zones rurales — encore une tâche pour Iyad.

Aliuf passait avec Azter chaque seconde de temps libre dont il disposait. À mesure que passèrent les se-

maines et les mois, son aspect s'améliora : la bonne nourriture qu'elle était capable de préparer et celle qu'elle obtenait la ranima. Ses cheveux reprirent l'aspect scintillant qu'ils avaient au souvenir d'Aliuf à l'époque du premier coup d'œil volé. Sa silhouette reprit en volume et retrouva sa volupté. Ses yeux brillaient de nouveau, remplis de curiosité et même d'un peu de bonheur — surtout quand elle regardait Ruth. Entre les visites, elle passait son temps à lire des livres, à parler à Ruth, et à regarder la télévision — il y avait encore un satellite sur le toit, installé par les locataires précédents, qui étaient parti quand la situation était devenue critique. Elle lavait ses vêtements là où elle se lavait elle-même, dans la salle de bain, et c'est l'air chaud du désert présent sur le toit qui se chargeait de sécher les habits. De ce toit, elle pouvait regarder la rivière et sa ville : c'était le seul endroit qu'elle avait jamais connu.

Aliuf faisait parfois irruption dans la maison, souvent sans frapper, dans le but de l'apercevoir encore non préparée — il aimait la voir s'affairer comme elle pourrait le faire s'il n'était pas là. Il entrait fréquemment quand elle faisait frire des aliments dans la cuisine, des lentilles avec de la tomate et des épices comme la cardamome ou du cumin ou même du curry ; le grésillement de la casserole et le sifflement du riz donnait à Aliuf le sentiment d'être à la maison. Non pas sa maison, car il avait toujours vécu sous les étoiles à côté de l'oasis, couché sur des nattes à mâcher des dates avec les anciens. Mais c'était l'image d'une maison, d'une maison normale, une maison telle qu'elle devait être. Une maison à l'abri des éléments, avec des horaires stricts définis pour manger, se laver, parler, dormir, etc. Chaque fois qu'il entrait, elle arrêtait ce qu'elle faisait, à moins bien sûr qu'elle ne fut en train de cuisiner quelque chose — dans ce cas, il tirait une chaise de la petite table rustique où il mangeait avec Azter et Ruth aussi souvent qu'il le pouvait. Leur relation était plato-

nique, non pas qu'Aliuf n'ait pas de pensée pour elle. Mais, pour une femme qui a vendu son intimité, l'absence de cette même intimité est souvent la forme la plus profonde de rapports charnels. Pendant que le temps passait, il vit que la haine qu'il avait entretenue pendant si longtemps — qu'il avait nourri et soigné et cultivé — fondait lentement aux alentours de la petite maison d'Azter.

« Qu'est-ce que ta famille faisait à Tombouctou ? » lui demanda-t-il un jour. « J'avais souvent pensé qu'il ne t'en restait aucune. »

« C'est l'histoire de mon peuple », déclara Aztar. « Et elle n'est pas nouvelle. Depuis que Rome a détruit Jérusalem et dispersé mon peuple au vent, nous avons vécu comme marchands ambulants ; survivant grâce à notre sens de la décence et de l'honneur et grâce à notre relation étroite avec les vérités que Dieu nous a donnés. L'origine des Juifs de Tombouctou remonte aux temps bibliques — ils ont géré le commerce du sel et de l'or depuis des siècles. C'est notre peuple, qui était alors devenu Berbère, qui a combattu contre l'avancée des Arabes. Mais moi, je viens d'une famille de Juifs séfardes. Nous avons quitté l'Espagne au XI^e siècle après un pogrom particulièrement agressif. Nous sommes allés à Fès, y vivant de la vente des épices et des livres et y gérant des banques. Nous occupions un rôle très particulier. Étant donné que les gens de votre genre ne peuvent pas faire payer des intérêts, aucune de vos banques ne fonctionne ; donc il n'y a pas d'argent nouveau disponible pour financer de nouvelles entreprises — et donc nous avons rempli la niche en créant un réseau bancaire qui a servi le peuple du Maroc. Puis la haine se développa, jusqu'à amener les pogroms de Fès. Certains, parmi notre peuple, ont fui dans les montagnes ; nous, nous avons avancé vers le sud. Nous avons toujours eu des contacts avec Tombouctou pour cause de commerce. Nous avons donc chargé tout sur des chameaux et avons fait le voyage à travers le désert.

Mais nous sommes arrivés trop tard, car le vent avait tourné à nouveau contre nous, et l'un des empereurs Songhaï nommé Askia Mohammed proscrivit le judaïsme. À l'époque, nous avions un temple à Tombouctou et pouvions prier librement. Mais en l'espace d'un jour, nous étions obligés de nous convertir ou d'être jetés hors de la ville. Certains se sont convertis, d'autres ont fui. Ma famille a conservé le judaïsme, discrètement, en privé. Au cours des centaines d'années qui ont suivi nous avons conservé notre foi en nous-même, tâchant de ne pas prier aux yeux de tous et de ne pas provoquer la bête — nous tirions notre subsistance du commerce et de l'intégrité que nous avons toujours eu, et nous nous arrangions pour nous marier avec d'autres qui étaient aussi « discrètement juifs », ou pour aller à l'étranger chercher des maris. Et, comme c'est toujours le cas, ils ont fini par nous oublier lorsque leur haine identitaire cessa d'être nécessaire. Et il est vrai que nous nous sommes soumis — pendant un certain temps. Ma famille a été la dernière, et maintenant il n'y a plus que moi. Bien sûr, il y en a d'autres autour de nous dont les ancêtres ont peut-être été juifs. Mais ils font maintenant partie du paysage, ce sont des musulmans, ils ont la peau noire et ils ne prennent pas l'étoile de David pour les guider. » Elle regarda Ruth, qui était en train de lire. « Je me demande souvent ce qu'elle deviendra, ce que nous deviendrons. »

J'ai eu de la chance : de par qui je suis, de par ce que je suis, j'ai eu l'occasion de voir des choses que les autres n'ont pas vues. J'ai vu le développement et la chute des empires et des civilisations — et j'en ai compris les causes. J'ai été un témoin direct des grands événements de l'histoire — j'ai côtoyé Ibrahim, Moïse, Isa et Mohammed ; l'exode, les tribunaux de Salo-

mon, la mise à sac de Jérusalem et le début de l'âge d'or de l'Islam. Je suis resté proche du pouvoir tandis qu'il tremblait et disparaissait. J'ai vu les tribunaux de Salomon sombrer dans la corruption, et j'ai vu Isa se faire crucifier. J'ai observé tout au long de l'inquisition les Abbassides devenir brutaux, remettre par paresse leurs pouvoirs brillants de persuasion à des tortionnaires.

Une tempête se préparait. Des vagues de nuages bruns et sombres passaient désormais de plus en plus vite, s'écrasant l'un sur l'autre et ainsi de suite. Aliuf, assis sur le toit à lire, se raidit face aux coups de vent venus de l'est, des vents de changement qui présageaient quelque chose de nouveau. De grandes forces se combattaient, de grandes armées étaient en mouvement — l'atmosphère était turbulente, électrique, signe d'une grande attente. Il pouvait sentir le moisi de la pluie. Son djinn lui chuchota en termes légers et rapides ce qui allait arriver et ce qui ne serait plus jamais. D'épaisses gouttes tombèrent sur le toit ; il y en eut d'abord une, puis deux, puis le ciel éclata — trempant la ville et précipitant tout le monde à l'intérieur. Aliuf descendit les escaliers métalliques qui menaient dans sa maison, mais il était nerveux, préférant regarder par la fenêtre le tonnerre chasser l'éclair dans le ciel au-dessus de sa maison sombre et voir les violentes rafales sahariennes remuer le Niger.

Enfin j'ai trouvé une place dans la Maison de la Sagesse, où j'ai fait quelque chose qu'aucun autre djinn n'avait jamais fait. Je suis devenu l'étudiant de l'un d'entre vous : j'ai pris Abd al-Jabbar comme cheikh, devenant sa main droite tandis que sa renommée a grandi jusqu'à ce que tout, jusqu'au bout de la terre, fût couvert de ses livres et de ses disciples. Et une Pax Isla-

mica s'est installée. Car il est écrit « l'encre du savant est plus sacrée que le sang du martyr. » Je suis devenu un disciple de l'*ijtihad*, un élève de la raison et de la logique. J'ai appris que la loi est bonne non pas parce qu'Allah l'a révélée, mais qu'il l'a révélé parce qu'elle est bonne.

J'ai appris que les humains et les djinns sont moralement responsables de leurs actions devant Allah ; qu'Allah ne peut pas faire le mal — car cela n'est pas en son pouvoir, non pas qu'il ne soit pas tout-puissant, en utilisant le raisonnement circulaire qu'Iblis aime tant, mais parce qu'il est seulement bon — comme tout bon *mutakalimun* le sait. J'ai appris que le premier devoir que Dieu nous impose est d'effectuer le raisonnement spéculatif, car cela nous amène à le connaître — la raison, qui est antérieure même à notre foi, donne aux hommes, de par leur volonté, la possibilité de répondre à des questions spécifiques. Parce que si vous ne vous connaissez pas d'abord vous-même, vous ne pouvez pas ensuite connaître Dieu par la raison, en utilisant votre esprit. Et si vous n'utilisez pas votre esprit, vous serez à la merci des vents qui balayent la tradition, la politique, la puissance et les préjugés, et vous risquez de lui déplaire par inadvertance, récoltant ainsi la foudre et périssant à jamais dans l'enfer. Tout cela, je l'ai appris.

Ce soir-là ses rêves étaient troublés — un serpent noir rampa sur le sable et monta pour mordre l'arrière d'un cheval blanc. Aliuf se réveilla en sueur. Quelque chose se passait. Quelque chose se déplaçait — discrètement, dans la nuit, caché des faibles lumières de la ville, quelque chose était en train de changer. Il se tourna et se retourna pendant le reste de la nuit, pensant à son rêve. Il alluma une bougie pour ramasser l'histoire du djinn, écrite, il en était maintenant sûr, uniquement

pour lui. Lentement, caractère par caractère, il en étudia le sens — traduisant dans son esprit grâce aux études qu'il avait suivi il y a si longtemps. Il se débâta avec les vieilles idées transmises sur une telle distance en direction d'une époque comme celle-ci.

Puis la Maison de la Sagesse a été mise à sac et l'âge d'or était terminé. Dans un monde dur et froid, qui avait tourné le dos aux hommes de l'esprit, je suis allé à la recherche d'un endroit où la connaissance était encore estimée. Dans mes recherches, j'ai entendu parler de Tombouctou et je suis venu ici pour reposer mon esprit dans un lieu où les grands travaux étaient encore lus et débattus. Et c'est ici que je vais bientôt mourir. Cette ville m'a accueilli, elle m'a donné un statut et une place particulière. Les Soufis n'ont pas peur de moi, ils nous acceptent, nous les djinns, comme une partie de leur monde, aussi réel que le reste de ce qui est invisible. Et j'ai apporté avec moi le *Mughni* pour le garder précieusement — de peur qu'il ne tombe dans les mains des barbares et périsse ainsi pour toujours. Maintenant, vous l'avez, vous qui lisez ceci. Je suis vieux, et écrire ceci a été une mission qui m'a amené jusqu'à la fin. Quoi qu'il en soit, j'en ai assez dit. Protégez la connaissance et gardez-la en sécurité, étudiez les volumes et vivez selon leurs principes, ouvrez votre esprit aux réalités du monde et utilisez votre jugement pour voir ce qui est bien et ce qui est mal ; de peur que vous ne deveniez paresseux, englué dans les vieilles traditions du passé, et que la lumière de la raison s'efface pour toujours de la terre.

Chapitre 43

« Vous feriez mieux de venir voir ça. » Le soldat rebelle avait passé sa tête par la porte ouverte du bureau d'Aliuf.

« Que se passe-t-il », demanda Aliuf agacé — il était fatigué. Il avait essayé de résoudre un problème qui avait surgi après le pillage d'un camion d'approvisionnement destiné à l'un des centres de formation, juste au nord de la ville — un acte commis par des bandits inconnus, mais qui avait laissé sans nourriture cinquante nouvelles recrues venues de partout dans la région et faisait passer Aliuf pour un incompetent.

« Venez voir par vous-même. »

Aliuf se leva et se dirigea vers le balcon en face du bureau, donnant sur le rond-point au milieu duquel se trouvait le monument en l'honneur d'Al Farouk. Sur la route, et jusqu'au plus loin où Aliuf pouvait voir, des camionnettes remplies de combattants passaient par la ville en direction du rond-point — lentement et l'un derrière l'autre. Les hommes qui conduisaient les camions, les voitures et les véhicules blindés, qui étaient suspendus à l'arrière ou marchaient en file indienne à côté d'un pot d'échappement qui vomissait de la fumée noire dans l'air, étaient habillés tout en noir, depuis les baskets noires à leurs pieds jusqu'aux masques de ski noirs qui couvraient leurs têtes, malgré la chaleur écrasante. Ils portaient dans leurs mains des fusils Kalachnikov, des grenades propulsées par fusée, des fusils américains M-16 et d'autres armes qu'Aliuf ne reconnaissait pas. Ils portaient des couteaux de douze pouces de long sur leurs ceintures noires. Sur la porte de chaque camion brun et de chaque camionnette était

peint un même symbole noir ; et au sommet de chacun des camions un drapeau noir issu de la révolution ab-basside — un drapeau qui annonçait l'arrivée du Mahdi — battait sinistrement au vent du désert. Volant au-dessus de l'armée, une masse de djinns en colère se propulsait dans l'air, jetant un voile sur la ville, et provoquant des tourbillons de poussière par le heurtement de leurs épées et le feu qui remplissait leurs yeux tandis qu'ils regardaient les habitants de la ville — lesquels avaient pris refuge à l'intérieur de leurs maisons, sécurisant leurs portes avec tout ce qu'ils avaient.

« Où est Iyad ? » demanda Aliuf.

« Je ne sais pas, Qadi », répondit le soldat.

Aliuf joignit les mains derrière son dos, comme il avait coutume de le faire et il descendit lentement les escaliers pour aller saluer le convoi qui approchait. Sa longue barbe dansait aux vents des djinns et sa longue tunique bleue traînait sur le ciment sale. Il avait l'apparence d'un Qadi — mais il n'en allait pas de même de ses sentiments.

Au bas des marches, il s'immobilisa pour attendre patiemment l'arrivée des visiteurs. Les camionnettes s'arrêtèrent en face de la grille en fer forgé du bureau du gouverneur où l'administration azawadie s'était installée. Les combattants touaregs qui gardaient le bâtiment n'avaient pas fait le moindre bruit ni émis un quelconque avertissement — apparemment, ils savaient ce qui se passait, contrairement à Aliuf. Depuis la troisième jeep, plus imposante que les autres et avec une radio plus sophistiquée, deux hommes, assis sur le siège arrière, sortirent. L'homme à l'avant était costaud — Aliuf n'avait jamais vu un corps aussi imposant — et portait son arme à la manière d'un expert. Deux douzaines de combattants sortirent également de leurs véhicules et se déployèrent autour de ces deux hommes — il était clair que ceux-ci représentaient des cibles de grande valeur pour certaines personnes. Ils passèrent en fanfare par la grande porte et se présentèrent devant

Aliuf. Le premier homme plaça sa main sur son masque pour le retirer et Aliuf fut englouti par une inondation de soulagement en voyant émerger la tête de Yattara.

« Comment vas-tu mon cher ami ? » demanda le Touareg plein de gaité.

« Je vais très bien, je te remercie. C'est un plaisir de te voir. »

« Plaisir partagé, mon ami. »

Pendant ce temps, le deuxième homme, marchant légèrement derrière Yattara, était arrivé. Il s'arrêta l'espace d'un instant pour regarder Aliuf avant d'enlever finalement son masque.

« Salif?! » Aliuf faillit tomber à la renverse.

« Salut », Salif esquissa un large sourire, « Quel plaisir de te voir, mon vieil ami. »

L'aîné africain attrapa les épaules d'Aliuf et ils se regardèrent. Le temps avait fait du bien à Salif. Il était devenu épais, fort et confiant. Son sourire, toujours vainqueur, présentait une certaine assurance qui était nouvelle. Sa barbe était longue, pas autant que celle d'Aliuf, mais elle lui tombait tout de même à côté de la poitrine. Ses cheveux noirs et crépus étaient coupés courts. Il était presque aussi épais que large, sa poitrine se remarquant au-dessus d'un ventre plat. Mais plus que tout cela, il y avait quelque chose dans ses yeux. L'espièglerie de sa jeunesse, cette étincelle spéciale dans son œil, qui avait toujours causé tant de peine, avait été remplacée par de la méchanceté. Son sourire n'était pas joyeux, comme il l'avait été tant d'années auparavant — il représentait maintenant la confirmation d'un pouvoir arbitraire. Cependant, il avait l'air sincèrement heureux de voir Aliuf. Ils ne s'étaient pas vus depuis tant d'années et de le voir là debout, dans le centre de cette ville de Tombouctou où ils avaient joué jadis en tant qu'enfants, était tout bonnement surréaliste.

« Je ... euh, comment as-tu ... ? Où donc ... ? »

« Chaque chose en son temps, mon ami. Chaque chose en son temps », et ils grimpèrent ensemble les marches en direction des bureaux d'Aliuf.

Chapitre 44

Les choses changeaient à Tombouctou. Les changements étaient venus rapidement et en succession rapide, et cela n'était pas du goût d'Aliuf. « Les choses doivent changer », lui avait dit Salif, « nous devons être disciplinés si nous voulons suivre les plans parfaits d'Allah, suivre les ordres du Calife et semer la terreur dans le cœur des infidèles et des apostats. »

Mais devait-il y avoir ce genre de changement ? Ce matin sur son chemin quotidien vers le travail, il vit un groupe de maffieux, des jeunes hommes vivant en toute impunité et dégageant de la haine dans chacun de leur mot. Ils arrêtaient les jeunes gens dans les rues, avec des couteaux pour raccourcir l'ourlet de leur pantalon. « Le Prophète — que son nom soit loué — a commandé que nous portions un pantalon au-dessus de la cheville. » Les hommes, les jeunes et les vieux tout à la fois, s'éloignaient en ressemblant à des adolescents se dirigeant vers l'école, avec la peur et le dégoût à peine masqués sur leurs visages.

En face de son bureau se trouvaient de grandes affiches écrites à la main — toutes en arabe — décrivant les nouvelles lois du pays. Les peines étaient sévères : fouet, travail forcé, prison, ou pire. Le drapeau qui flottait au-dessus de la cour — le drapeau noir, rouge, or et vert de l'Azawad — avait été remplacé par le drapeau noir.

« Mais Salif », déclara Aliuf, en essayant de contenir sa colère, « je suis le Qadi ici, j'ai construit l'Azawad en conformité avec les principes du Coran, mais ça ... » Il fit un geste à travers la fenêtre.

« Oui », dit Salif, « et tu as fait de ton mieux. Mais nous avons des ordres, des ordres différents. Notre projet nécessite le plus grand des sacrifices ».

« Mais c'est ma ville... »

Salif le coupa. « C'est maintenant une province du Califat. Je suis l'émir du Calife pour tout l'Azawad — c'est-à-dire, le gouvernorat islamique subsaharien du Califat. »

« Mais je suis le Qadi », insista Aliuf en vain.

« Oui. Et tu vas continuer à mener à bien ton travail ici à Tombouctou, à gérer, par la charia, les problèmes mineurs de l'administration civile et les affaires civiles locales. Je serai responsable de l'ordre public et de l'application de la loi islamique en toutes choses. »

« Mais... »

« Ne m'énerve pas, Aliuf. Nous sommes de vieux amis, mais ne prends pas ma patience pour de la faiblesse. »

Aliuf était perplexe. Il effectuait son travail tranquillement, veillant à ce que les pharmacies soient approvisionnées en médicaments, essayant de réparer les puits et les pompes et de garder l'électricité en marche. Il travaillait avec l'Imam de Djeneberger pour régler les différends conjugaux ou les rumeurs. Tout son travail était devenu vide de sens. Personne ne parlait avec lui. « Personne ne me parle à moi non plus », déclara l'Imam. « Les gens ont peur. *Ces personnes là* trouveront une toute petite chose de travers et appliqueront leurs punitions barbares », frissonna l'Imam.

En revenant de la grande mosquée en direction de sa petite maison, il pouvait voir et sentir le voile tombant sur les citoyens de cette terre qu'il avait juré de libérer ; c'était une ombre avançant lentement, aussi clairement que les barbes sur les visages de chaque homme adulte.

« Yattara, j'ai besoin de ton aide. Parle-lui. »

« C'est ton ami », répondit Yattara à Aliuf. « Je me souviens du jour où vous êtes venus tous les deux chez moi, il y a bien longtemps ; il n'y avait pas un seul cheveu du menton entre vous. » Il ria de bon cœur.

« Mais ce qu'il fait maintenant, ce n'est pas ce qui était prévu. Ce n'est pas notre grand empire touareg ; ce n'est pas l'Azawad. Tin Hinan n'aurait pas approuvé tout cela. Cette grande amenokal nous regarde, et elle est en colère. »

« Peut-être, Aliuf », dit Yattara, « mais nous devons être réalistes. La vérité c'est que nous étions en train de perdre, nous étions en train de perdre complètement. »

« Quoi ? »

« La bataille, la bataille pour Gao. »

« Ah oui ? » Aliuf était confus.

« Nous avons commencé l'assaut sur la ville, remontant la rivière en pirogue depuis le Ghorma — comme lors des grands assauts du passé. Mais plus nous nous sommes rapprochés, plus nous avons réalisé que quelque chose clochait. Le djinn était silencieux et la rivière coulait trop lentement. Tout d'un coup, quand nous sommes arrivés près de la ville, des tirs de mortier ont commencé à pleuvoir. Ils savaient que nous allions venir, quelqu'un les avait averti ».

« Mais j'ai entendu de grandes histoires sur votre victoire », déclara Aliuf.

« Nous sommes sortis rapidement des bateaux, et nous nous sommes séparés en deux bataillons pour entourer la ville — mais cela pour nous apercevoir que les dunes étaient déjà occupées. Nous nous sommes engagés dans des batailles féroces ; les escarmouches avec l'ennemi durèrent des jours. Nous les avons frappés à la périphérie de la ville, et ils ont répondu avec des armes lourdes. Nous formions des embuscades sur leurs lignes d'approvisionnement, et ils nous atta-

quaient avec un hélicoptère. Après des semaines de guérilla à la périphérie, sans jamais parvenir jusqu'à la ville — et à chaque fois que nous faisons face directement à l'armée, nous perdions — nous nous sommes repliés sur Menaka pour soigner nos blessés. »

« Et c'est à ce moment-là qu'ils nous ont appelés. » Salif était apparu derrière eux, à travers la porte qui menait au toit du bâtiment.

Le visage d'Aliuf devint pâle. « Salif. Je pensais que tu étais sorti. Nous étions juste... »

« Vous étiez en train de parler de moi. Je sais, ça ne fait rien. » Salif se pencha contre le versant de la fenêtre ouverte, avec une allure sévère et imposante. « Je suis heureux d'être rentré. Le calife avait raison. "Retourne sur tes terres" me dit-il, "l'heure est à la conquête". » Les formes de son corps semblaient s'épaissir. « Je suis parti en petit garçon, persuadé que j'allais mourir dans des guerres étrangères de l'autre côté des océans. Mais ce n'était pas la volonté d'Allah. Au lieu de cela, je suis devenu fort. Il y eut d'abord une bataille, puis deux, puis quatre. J'ai appris à me battre. J'ai appris la discipline. J'ai appris à faire ce que Dieu commande, ce que commande le Calife. Nous étions une douzaine venant d'Afrique de l'Ouest ; et je les ai tous vu se faire tuer. L'un est mort d'un coup de mortier. Deux autres ont été tués par des armes chimiques, et ils ont vu des cloques douloureuses pousser sur leurs visages et sur leurs mains avant que leurs yeux ne finissent par exploser. Un autre a été tué à cause de sa lâcheté — il a couru pour s'enfuir de la bataille et je lui ai tiré dans le dos. Trois autres ont disparu dans un raid aérien. J'ai trouvé les corps des autres avec des brûlures électriques sur le front et sur le reste de leurs corps abandonnés nus — et noyés, à la fin, après qu'ils aient dit tout ce qu'ils savaient. Mais Allah a jugé bon de m'épargner, de me laisser me battre encore un autre jour, pour que je puisse me préparer pour le moment où je reviendrais pour devenir l'émir de la grande province saharienne

du califat. J'étais sur le chemin du retour quand Yattara a appelé. C'était un signe providentiel. Maintenant, excusez-moi, mais j'ai du travail à faire. » Salif sortit par la porte et descendit vers la ville. Son djinn, auprès de lui, était accompagné par les onze autres — le djinn de ces hommes qui étaient morts, tués dans une aventure mortelle en un lointain pays.

Chapitre 45

« Les griots chanteront à tout jamais sur cette période sombre dans la longue histoire de Tombouctou et la présenteront comme un temps de bien rare mésaventure » dit Aliuf à Azter. « Tombouctou avait vu des djihads auparavant — les djihads Fulani, les raids touaregs, les Arabes fuyant l'effondrement en chaîne des Califats. Pendant plus d'un millénaire, la violence, semblable à des vagues de sable, s'est écrasée sur ce lieu ; il n'y a rien que les murs en briques de boue et les minarets obliques n'aient déjà vu ». Il poursuivit : « Mais il y a quelque chose de spécial à propos de ce nouveau malheur — l'obscurité est plus pénétrante, le mal plus éloquent. »

Azter écouta attentivement Aliuf déverser son cœur à ses côtés, raconter son échec, sa faiblesse. Il lui dit au revoir et rentra tôt à la maison.

Chaque jour, sur le chemin du travail, Aliuf passait devant des camionnettes de la nouvelle police islamique de Salif. Ces hommes étaient vêtus de noir et portaient des armes, à l'affût des violations que les habitants pourraient faire des commandements affichées avec arrogance sur la grille devant le siège central. Ils étaient originaires d'Algérie, de Libye, du Nigeria et de plus loin — du Maroc et de Syrie et même du Caucase. Ils s'étaient engagés à une idée basique, celle de revenir aux trois premières générations suivant le Prophète. Cette nécessité leur était répétée *ad infinitum* par des hommes qui avaient perdu la capacité de penser, de raisonner et de remettre en cause.

« Les femmes ne doivent être accompagnées que par leur mari ou leur père. Vous devez porter le hijab com-

plet et ne pas parler, de peur que votre voix ne pousse les hommes au péché et qu'Allah ne fasse pleuvoir la destruction sur nous tous », disaient-ils à travers le haut-parleur. « Tous les chrétiens et les païens doivent se faire inscrire au bureau du Califat. »

Chapitre 46

« Il ne faut pas venir ici », dit Azter paniqué en tirant Aliuf à l'intérieur de la maison, après avoir jeté un coup d'œil à travers la porte pour voir si quelqu'un les avait vu. « Tu ne dois jamais venir ici. »

« Mais il fallait que je te vois », déclara Aliuf.

« Tu ne connais pas la situation ? »

« Si. »

« Alors tu sais que je suis doublement damnée. Je suis coupable de péché et d'infidélité. »

« Tu peux compter sur moi pour te protéger », déclara Aliuf, faisant semblant de respirer la confiance.

« Me protéger », ricana-t-elle, « et combien de temps penses-tu que ça va durer ? Ces personnes ne respectent pas ce genre de chose. »

« Je suis le Qadi. »

« Tu es comme tous ces Touaregs flirtant avec le désastre. »

« Azter, tu sais... » Sa voix se tut.

« Quoi ? », répondit-elle.

« Tu sais que... Eh bien, tu sais que je... »

« Oui ? » dit-elle.

« Oh, et merde, tu sais que je t'aime — que je t'ai toujours aimé, qu'il n'y a personne d'autre, qu'il n'y a jamais eu que toi. Quand je rêve, je rêve de toi. Quand je pense à un avenir, cet avenir est avec toi. Quand j' imagine une femme, cette femme, c'est toi — c'est ton corps, celui que j'ai vu dans la douche il y a si longtemps... »

« Je sais », dit-elle, sa voix devenant d'un coup plus douce. « Je crois que je l'ai toujours su. Mais c'est sans importance. Il y a de plus grandes choses en jeu. »

« Il n'y a rien de plus grand », déclara Aliuf.

« C'est certain, l'amour est une grande chose. Et — si ça peut te faire plaisir — je t'ai aimé aussi, à ma manière. Mais l'amour n'est que l'une des grandes forces. »

« Et les autres sont... ? »

« La haine. La violence. L'envie. L'avidité. »

« Qu'en est-il de l'honneur, de la dignité, de la justice ? » rétorqua Aliuf. « Ce sont aussi de grandes puissances. »

« Oui, pour ceux qui veulent mourir. Mais moi je ne veux pas, je ne peux pas... »

Aliuf s'affala sur le canapé. « Tout cela, je m'en fout », dit-il enfin, mais sa voix était calme. « Si je dois mourir pour t'avoir aimé, eh bien je mourrai. Qu'ils me tuent, cela n'a pas d'importance. Parce que je t'aurai connu. »

« Tu n'es pas sérieux », dit-elle. « C'est dans notre nature, la volonté de survivre, de vivre et de combattre jour après jour. Même si ce doit être seul. »

« Ne dis pas ça. Nous pourrions nous enfuir... »

« Où ça ? » dit Azter. « Où irions-nous ? Une infidèle et un cheikh démis de ses fonctions ? Une Juive et un rebelle touareg en fuite ? Avec une fille métisse ? Qui nous accepterait ? »

« Mon peuple... »

« Ton peuple est celui qui a commencé tout ce gâchis. Bien sûr, ceux ici qui s'habillent en noir sont pires — infiniment pire — mais c'est toi et ton peuple qui avez ouvert la porte à la folie. Ne pense pas que nous ayons oublié les viols, les pillages, la violence. Évidemment, peut-être que cette violence n'était pas recouverte d'un vernis religieux bien lisse, mais est-ce que ça la rend plus acceptable, ou bien plus honteuse ? »

« Mais Azter... »

« Il n'y a pas de mais », elle était maintenant en colère. « Grâce à votre avarice et à votre nostalgie de la puissance vous avez ouvert la porte au grand mal qui nous est tombé dessus. Vous vouliez ce que vous ne

pouviez pas avoir — et ce que vous ne méritiez pas. Et vous avez échoué, et alors dans votre faiblesse — oui j'ai bien dit, dans votre faiblesse — vous avez cherché un allié pour vous aider à gagner ; mais en faisant cela, vous avez ouvert la porte et lâché Shaytan lui-même sur nous tous. Vous avez lâché le diable, et vous êtes surpris de ne pas pouvoir le contrôler à présent ? Vous êtes des imbéciles. Vous récoltez les fruits de vos erreurs, et pour ces erreurs vous êtes damnés, et vous serez damnés pour l'éternité. »

« Je le reconnais. Ce n'est pas ce que nous voulions... »

« C'est pourtant la réalité aujourd'hui. Je suis Juive — mon peuple n'a pas survécu aux tentatives répétées faites pour nous exterminer en nous trompant sur la vraie nature des choses. Nous n'avons pas survécu, du moins pas ici. Je suis le dernier reste de cela, et je vais probablement mourir à cause de mon identité, tandis que les autres survivront encore — encore une fois en fuyant. Mais moi, maintenant, je sais que je ne dois jamais te revoir. Alors vas-t-en, sous peine qu'ils te cherchent comme un ennemi et qu'ils jettent leur regard sombre sur moi. » Azter le raccompagna vers la porte et, après avoir à nouveau regardé les alentours, elle poussa Aliuf dans le soleil de l'après-midi.

Il se tint debout un instant, abattu. Et puis il partit, les épaules tombantes à cause de la défaite qu'il avait subie.

Chapitre 47

Il était déjà tard dans la nuit quand Aliuf entendit une agitation venant de la ruelle étroite en face de sa maison. Il était arrivé en retard, après avoir pris le dîner près de la rivière dans un petit restaurant géré par une femme Bozo qui vendait du poisson fraîchement pêché, frit dans de l'huile de palme, et servi avec du riz. Il avait marché vers sa maison sous la lumière de la lune, laissant les odeurs et les sons de la ville reposer son esprit ; ils le remplissaient d'un certain désir de ces choses qu'il ne pourrait jamais avoir et ne pourrait jamais mériter. Il y avait toute sorte de sons — la préparation d'un repas, des bébés qui pleurent à l'intérieur des maisons, un aboiement de chien, le son d'une télévision, une femme qui gronde une petite fille qui lui tient tête avec la vigueur des jeunes enfants ; et à mesure qu'il se rapprochait ces bruits étaient recouverts par la musique que les griots de Tombouctou avaient chanté pendant un millénaire. Il aimait ces sons, envoûtants et anciens ; ils agitaient des passions en lui — la nostalgie du désert et son anonymat, la soif de vérité et de justice, et, plus encore, la recherche éternelle de la liberté. Tel avait été le rêve touareg depuis toujours : l'indépendance, la liberté, l'autodétermination. Il devait admettre que la réalité actuelle de Tombouctou était très éloignée des idées d'une nation touarègue qu'il avait partagées depuis l'adolescence.

Il apparaissait qu'ils avaient en quelque sorte remplacé un moindre mal par un plus grand. Après tout ce temps, il savait maintenant qu'il avait eu tort. Il avait appris que la violence dans le but de la foi était le chemin tracé par Allah, car c'était le seul moyen d'arracher

à ses ennemis l'espace nécessaire pour suivre la volonté parfaite de Dieu. C'était devenu un théologien incomparable, qui utilisait son immense savoir et sa discipline prodigieuse pour défendre la torture des prisonniers, le viol de petites filles, et la destruction de la propriété privée. C'était un maître architecte qui construisait des prisons ; un brillant médecin qui administrait des injections létales ; un grand écrivain qui composait des nécrologies — il était pire qu'un fraudeur ou qu'un escroc ; il était devenu un maître du mal, utilisant son esprit comme un outil pour le diable et se servant de sa malveillance comme un apologiste. Il avait compris tout cela maintenant, mais il n'y avait rien qu'il puisse faire. Du moins lui semblait-il.

Il arriva à la maison, prit une douche pour enlever la poussière et les odeurs de son corps, et après s'être préparé pour lui-même son thé favori il s'allongea pour dormir. Il avait pris l'habitude de dormir sur le toit ; c'était la saison sèche et la vue des étoiles se déplaçant dans leurs chemins éternels le réconfortait — il trouvait une certaine beauté dans la régularité et la logique de la symétrie des astres. Le boucan commença quand les étoiles furent parvenues à cet endroit dans le ciel qu'Aliuf savait être associé à l'aube matinale.

« Ouvrez la porte ! » On frappait.

Il y eut des cris.

« Nous avons dit ouvrez la porte », et Aliuf regarda en bas, au-dessus du petit mur, pour voir dans la ruelle dix hommes, habillés tout en noir, armés — comme toujours — de kalachnikovs. L'un d'eux tambourinait à la porte avec son fusil, jusqu'à ce que finalement le son du bois fracassé n'annonce son succès. Les cris s'intensifièrent.

« Qu'est-ce que c'est ? »

« C'est juste un luth, monsieur. »

« Et à quoi sert-il ? »

« C'est, c'est juste de la musique — pour chanter des louanges à Allah. »

« Vous n'avez pas lu les annonces ? Vous n'avez pas entendu parler des nouvelles lois ? »

« Eh bien, si », la voix était grinçante, la panique remplissant chaque syllabe.

« Alors, vous êtes en infraction. Allah n'est pas glorifié par votre musique mondaine. Il n'est glorifié que par le culte éternel que nous lui vouons de par la discipline et la préparation pour l'au-delà. » Le combattant criait.

« Mais... »

« Il n'y a pas d'objection à faire, vous êtes coupable. Vous venez avec nous », le boxon continua tandis que les combattants traînaient dans la ruelle un jeune homme avec une barbe à peine formée, le rouant de coups avec leurs crosses de fusil jusqu'à ce qu'il devienne calme et le tirant ensuite de la ruelle vers la rue et vers un pick-up qui attendait.

Les disparitions commençaient à se remarquer. L'homme qui gérait le petit commerce où Aliuf achetait du lait en poudre et du sucre avait disparu. Le magasin était occupé par un jeune garçon, qui refusa de parler à Aliuf même lorsque celui-ci lui adressa la parole.

La femme qui faisait la lessive et réparait ses pantalons quand ils étaient déchirés, travaillant derrière une porte en métal, non loin de la maison d'Aliuf, un jour n'ouvrit pas la porte. Aliuf frappa lourdement, sans succès, essayant chaque jour pendant presque une semaine — sans même qu'un son ne se fasse entendre de l'espace sombre situé de l'autre côté.

Depuis leur arrivée, aucun cours n'avait été dispensé à l'école. Même les classes, de taille limitée, devant lesquelles Aliuf, comme Qadi, avait été en mesure d'enseigner, commençaient à faire face à des résistances et les présents devenaient rares. On lui avait dit, dans des termes clairs, que ses leçons n'étaient pas orthodoxes, mais il n'avait pas arrêté pour autant — il enseignait de

son mieux à partir de passages ou tirés du *Mughni* ou faussement attribués. Les groupes de jeunes hommes qui flânaient en dehors du marché ou sur le terrain de basket étaient partis ; ils remplissaient désormais les camps d'entraînement situés en dehors de la ville. Le sport lui-même était interdit et les terrains restaient à l'abandon après que la police islamique ait démantelé les paniers de basket pour s'assurer le respect des nouvelles lois.

Passer en voiture à travers la ville était devenu un cauchemar macabre. Des têtes décapitées étaient placées sur des piquets et proposées à la vue de tous aux intersections ou devant les mosquées — avec leurs yeux vides, gelés par la douleur et la panique. La nuit, il y avait des passages à tabac — des hommes, dont la barbe dépassait de leurs masques noirs, flagellaient en masse, hommes comme femmes, jeunes comme vieux, noirs comme blancs, et ce sans relâche et avec beaucoup d'enthousiasme.

« Nous avons pour commandement de nous arrêter ici », le pilote d'Aliuf était arrivé sur la place Sankoré. Dix-sept hommes étaient agenouillés sur le sable dur, des hommes noirs, sans barbe, et avec un regard de feu dans leurs yeux. Aliuf ouvrit la porte ; au moment où il posa le pied sur le sable, une secousse électrique fit sursauter son cœur. Il se dirigea vers les contours de la foule.

« Ah, notre Qadi est arrivé », la voix, qui avait soufflé à travers un masque, était celle de Salif. « Viens ici ».

À contrecœur, Aliuf se fraya un chemin à travers la foule massée sur la place afin de s'installer aux côtés de son ami.

« Ces hommes » dit Salif, « ce sont des apostats — ils ont renoncé à Allah et ont soulevé les armes contre le Califat. Celui-là », il montra du doigt un homme noir,

très baraqué, et suffisamment vieux pour approcher avec arrogance de l'âge moyen. Sa mâchoire était fixe et robuste. « C'est le colonel Keita ». Aliuf tourna la tête pour regarder Salif dans les yeux, et il y vit une étincelle s'allumer quand il continua pour demander : « Qadi, selon la loi islamique — selon le Coran — quelle devrait être leur punition ? »

« Les lois permettent une position intermédiaire qui ne serait pas... »

« Même pour celui-là ? » Salif pointa à nouveau Keita du doigt.

Aliuf était étonné de constater que son âme, jadis sèche et dure, pouvait s'ouvrir même à cet homme qui lui avait fait le plus grand des torts. « Oui, même pour... »

« Pour ceux qui ont assassiné des musulmans ? Méritent-ils une position *intermédiaire* ? », le mot était employé comme moquerie. « Dites-nous la vérité, Qadi. »

« Non », dit Aliuf ; sa voix était basse et graveleuse. « La punition, c'est la mort, mais Allah... »

« Quoi ? Personne ne vous entend. Qu'avez-vous dit ? »

« J'ai dit qu'Allah... » articula-t-il plus fort.

« Vous avez dit *la mort*. Vous là, vous avez tous entendu notre grand Qadi — occupez-vous de faire exécuter la sentence », et devant les yeux d'Aliuf les hommes en noir sortirent le couteau qu'ils avaient disposé devant leurs genoux et ils commencèrent à découper le cou des victimes. Les prisonniers ne criaient pas, ils grimaçaient seulement et émettaient de temps à autre des insultes, jusqu'à ce que toutes les bouches se taisent et que les corps se trouvent étalés sur le sable — les combattants plaçant la tête coupée sur le dos de chaque condamné. Aliuf fit de son mieux pour tenir son estomac, mais l'envie était incontrôlable et il se mit à vomir sur le sable — et il n'était pas le seul : des cris et des exclamations se faisaient entendre dans la foule, et une odeur de vomi, mélangée avec celle du sang, remplissait

bientôt l'atmosphère autour de la mosquée. Aliuf se précipita vers le camion, les yeux en délire, et dit : « Direction le bureau. » Il ne pouvait penser à rien d'autre, et le camion démarra.

Il lisait désormais les volumes du *Mughni* lentement, logiquement, les étudiant un par un. Il prenait de larges notes pour préparer son grand commentaire. Par cette investigation silencieuse, il obtenait une réponse à la violence et à la haine ; il savait qu'il devait saisir ses pensées et les préserver afin qu'un autre chemin puisse être trouvé. Personne n'avait commenté le *Mughni* puisque ce texte avait disparu il y a près de mille ans — mais ses idées étaient plus éclatantes et plus vivantes que jamais. Il travailla minutieusement et ligne après ligne son traité émergea.

« Je sais que tu es un cheikh, et pas un soldat, mais tu dois te forger un estomac plus résistant », Salif se faufila à travers la porte ouverte du bureau et s'étendit sur l'un des canapés. Aliuf était en train de passer en revue une série de recettes de taxes prélevées sur les chrétiens.

« Salif, que fais-tu ? » Il posa les documents et marcha pour venir s'asseoir à côté de son vieil ami.

« Qu'est-ce qu'il y a, *Qadi* », avec à nouveau du sarcasme.

« Je veux dire, quel est ton projet ? Qu'est-ce que c'est, cette histoire ? »

« Tu devrais le savoir, cheikh. Tu es celui qui a le plus étudié les textes anciens. Eh bien, nous appliquons ce qui est écrit dans les hadiths. Nous préparons le monde pour l'arrivée d'al-Jahjah et du Mahdi, qui marquera la fin d'une époque. Les écrits de Hudhayfah ibn al-Yaman et d'Ibn Umar sont clairs sur ce qui doit arri-

ver ; les hadiths ne le sont pas moins. Une montagne d'or sera découverte dans l'Euphrate. Les chrétiens et les musulmans travailleront ensemble à la conquête de Constantinople — ce qui du reste est déjà arrivé — et pousseront à partir de là vers la Syrie et vers Médine, ce qui est à l'œuvre aujourd'hui. Mais dès lors des drapeaux noirs, nos drapeaux, se répandront depuis le Khorasan. Il y aura une éclipse, et le Mahdi arrivera, apparaissant à la Mecque et fuyant ensuite à Médine. Derrière les chrétiens et les apostats, le Sufyaani quittera la Syrie pour rejoindre le Mahdi à la Mecque ; l'armée de Khorasan les repoussera et le Sufyaani sera vaincu ; le Mahdi emportera Sham puis Constantinople puis Jérusalem en Palestine. Lorsque cela se produira, le Dajjal viendra — parce que les musulmans seront encore faibles et faciles à duper — mais après trois ans et demi, il sera tué par Isa — qui viendra pour accompagner le Mahdi — et la bataille finale pour la conquête du monde sera lancée dans la vallée d'Ifiq. Et nous, les musulmans, nous en sortirons victorieux. » Sa voix était devenue mélodieuse. Il récitait par cœur quelque chose qu'il avait mémorisé quelque part et qu'il avait clairement répété à plusieurs reprises.

« Salif, de quoi tu parles ? Tu utilises des passages obscurs et tu les interprètes à l'aide d'autres textes apocalyptiques mystérieux dans le but de promouvoir la violence qui doit créer un type spécial de l'enfer sur terre. La théologie, la philosophie, la connaissance — ces savoirs ne doivent pas être déformés et mis au service des sollicitations d'Iblis. Ils servent plutôt à nous aider à nous placer face à face avec Dieu en utilisant notre esprit, et à chercher le divin dans la nature comme dans les autres hommes, et à vivre suivant Ses commandements. »

Salif secoua la tête. « Aliuf, je te parle de la fin. Tout bon musulman aspire à la fin des temps, quand Allah établira à nouveau son règne parfait. Les gens comme toi semblent vouloir essayer de vivre bien et joyeuse-

ment côte à côte avec le *haram*, en essayant de tirer le meilleur parti de cette situation jusqu'à ce qu'il vienne à nouveau. Mais ce n'est pas ce qui a été prescrit. Dieu nous commande de travailler avec diligence pour amener la fin des temps ; il nous commande de nous perfectionner par l'oubli de soi et la soumission à sa parole, le Coran, qui est lui-même la perfection et ne fait qu'un avec Dieu, afin d'appliquer fidèlement ce que l'on trouve dans ses pages — et rien de plus. Nous ne cherchons pas à construire sur la terre un califat fait d'or et de licence, nous cherchons à retourner aux temps d'Isa et du Prophète — que son nom soit loué. »

« Mais Salif, quel rapport avec nos anciennes volontés ? » Aliuf essayait d'emprunter une autre piste, faisant appel aux souvenirs du jeune garçon noir qui s'amusaient sur un bateau il y a bien longtemps, « c'est ça, notre grande République islamique du Sahara ? Celle qui serait gouvernée par la sagesse des Imams de Tombouctou, en utilisant la charia comme guide pour promouvoir la justice et la réconciliation ? Celle qui serait comme dans le passé, lorsque Tombouctou était plus riche que Londres et que Paris ? Celle qui pouvait être à nouveau ? N'avons-nous pas toujours parlé de l'âge d'or comme de la plus grande époque pour notre peuple ? Comment peut-on réconcilier le présent avec cette vision que nous avons ? »

« Si vous donnez de la valeur à ce que désirent les hommes », déclara Salif lentement, « les responsabilités, le pouvoir, l'argent, la richesse, l'alcool et les femmes et l'apprentissage des choses de la terre — alors vous auriez été heureux à cette époque là. Mais Allah n'était pas heureux — il l'a bien montré quand il a renversé ce que l'homme avait construit pour lui seul. Nos grands califes sont devenus complaisants dans leur corruption et leur dévergondage — faisant cause commune avec les Juifs et les infidèles et participant même à leur vénalité. Allah les a détruits. »

« Si tu penses ça », dit Aliuf, « alors pourquoi même essayer de gagner des terres, de les défendre et de les administrer ? Pourquoi ne pas choisir la voie du quétisme — si l'on doit rejeter son esprit et suivre la tradition — en ignorant le monde et en se concentrant sur l'éternel ? N'est-ce pas d'ailleurs ce qui nous a été demandé ? »

« Aliuf, tu me surprends », déclara Salif, remuant son doigt et fronçant les sourcils. « Je vais me répéter. Nous attendons le jour de la reconnaissance et du jugement qui va inaugurer un nouveau monde — un monde dirigé par Allah et administré par Isa. On ne peut pas faire confiance seulement à l'homme pour bien administrer la terre. Même aux musulmans bons et éduqués. Nous l'avons appris lors de cet âge d'or précieux lorsque nous possédions les moyens — le pouvoir et l'argent et l'autorité — et que nous les avons abandonnés pour le joli visage d'une femme et un verre de vin. Nous ne vivons en harmonie avec Dieu que lorsque nous serons gouvernés par Sa vision parfaite ; quand Isa reviendra gouverner le monde depuis Jérusalem, main dans la main avec le Prophète — que son nom soit loué. Mais il y a des choses qui doivent arriver — des choses qui ont été prédites et qui doivent se produire avant qu'Isa puisse revenir. Nous avons déjà parlé de certains d'entre eux : les drapeaux noirs venant de l'est, la prise de Constantinople, la lutte contre les grandes armées du Yémen. Notre monde parfait nous attend et viendra après la tourmente. Mais c'est à nous de l'obtenir. Les grandes batailles ne se feront pas toutes seules, les prophéties ne se réaliseront pas toutes seules. Et les armées de Shaytan à l'ouest — l'Amérique et l'Europe — doivent être poussées dans cette bataille finale avec l'Islam qui amènera l'apocalypse. Ils ne rentreront pas dans la bataille spontanément : ils sont paresseux, gras et complaisants, et ont toute confiance en leur pouvoir temporel — ils pensent qu'ils ont atteint la "fin de l'histoire". Donc nous devons les attirer dans la bataille. Pour cela, nous

devons avancer, glaner des territoires, les défier et les terrifier, les forcer à nous faire face — tout cela afin de jeter les bases d'une bataille finale où ils seront enfin vaincus et grâce à laquelle le monde vivra en parfaite harmonie sous la seule autorité d'Allah. »

Salif se leva brusquement et prit Aliuf par le bras, le tirant à moitié de sa chaise tout en le regardant dans les yeux. « Il faut que tu arrêtes d'être obstiné. Nous sommes de vieux amis, et je te laisse beaucoup de latitude à cause de ce que nous avons partagé, mais, même moi, j'ai mes limites ».

« Mais Salif », il était presque suppliant, « Salif, dis-moi, alors, pourquoi toute cette horrible violence ? »

« Argh », c'était un signe d'exaspération, « ne sois pas stupide. Tu as lu le Coran, les hadiths. Tu as étudié la sunna ; et ce beaucoup plus que chacun d'entre nous. Enfin, c'est même dans la Bible et dans la Torah — dans aucune de ces religions la fin des temps n'est un moment agréable. Il y aura des rivières de sang, Qadi, des rivières de sang », ses yeux étaient brillants de malveillance quand il se retourna et sortit de la pièce.

Chapitre 48

Des semaines passèrent, Aliuf essayant de son mieux d'éviter Salif en travaillant sur la gestion publique de la ville alors en décomposition, et, le soir, en se consacrant entièrement à son commentaire critique. Azter lui manquait désespérément, mais il gardait son esprit occupé grâce à l'étude — la recherche de preuves et de réfutations était le seul rôle qu'il pouvait occuper dans le théâtre qui s'était construit autour de lui.

Un matin, il marcha vers son travail — il s'était réveillé tôt et avait ressenti le besoin de faire un peu d'exercice — et il dévia de sa route habituelle afin d'observer quelques-uns des grands monuments du passé. Il approcha de son monument favori, la grande *Porte de la fin du monde*. La porte, scellée cinq cents ans auparavant, devait rester fermée jusqu'à la fin des temps — jusqu'au moment où son ouverture inaugurerait une nouvelle ère pour le monde. Quelle ne fut pas sa surprise quand il vit que la porte était non seulement ouverte, mais qu'elle avait été arrachée et jetée à terre, et qu'elle se reposait désormais au hasard au sommet d'une pile de briques de boue. Des hommes vêtus de noir, avec des pioches et des pelles, s'occupaient de tout démanteler, détruisant à chaque mouvement des siècles de tradition.

« Que faites-vous ? » leur demanda Aliuf.

« Des vestiges comme ça », dit l'homme entre deux coups de pioche, « c'est... de l'idolâtrie... et... ça doit... être... détruit », il posa son instrument sur le sol pour se reposer, utilisant son manche en bois comme une canne.

« Ces monuments font partie de nos traditions. Vous n'êtes pas Touareg ; vous n'êtes pas d'ici. Vous devriez

laisser ces choses aux populations locales — ces monuments ne font aucun mal, et en vérité, ils sont très vénérés. »

« C'est bien le problème, Qadi. D'ailleurs, nous sommes arrivés à la fin des temps, n'est-ce pas ? Et c'est la porte en question ? Êtes-vous sûr que vos traditions ne parlaient pas de moi ? » dit-il pour plaisanter, et il ramassa à nouveau sa pioche tandis que les autres djihadistes s'exclamaient en signe d'approbation.

Aliuf se précipita vers son travail — il n'y avait rien qu'il pouvait faire. En approchant du bureau, il vit une camionnette au-dessus de laquelle flottait un drapeau noir stationné sur le bord de la chaussée du rond-point ; une corde attachée à son pare-chocs était reliée à la base de la statue d'Al Farouk, le djinn protecteur de la ville, et qui — Aliuf le savait maintenant — représentait bien davantage. À l'intérieur du camion se trouvait Iyad, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Il s'esclafait et hurlait de joie tandis que le camion accélérât et que la corde commençait à se tendre. Au bout d'un moment, il entendit un bruit de craquement et vit quelques fissures apparaître sur la statue ; en un instant elle tomba dans un nuage de poussière et de gravats. Al Farouk avait disparu. Aliuf était choqué — il se souvenait de la première fois qu'il avait vu la statue, il y a plusieurs années, et qu'il avait entendu l'histoire du djinn et la légende du garçon touareg. Il ne pouvait s'empêcher de penser à l'ironie de la situation, quand il se rappelait la petite brochure cachée dans sa cuisine sous une pile de vrac. Il ne savait pas quoi faire. *Dieu, fais-moi un signe, aide-moi à comprendre comment résister*, se dit-il ; puis il monta à son bureau.

Chapitre 49

« Il faut qu'on parle », Aliuf avait approché Azter sur le marché. Il avait eu envie de la revoir depuis qu'elle l'avait jeté hors de sa maison. Elle était maintenant vêtue d'un *niqab* noir complet, mais il la connaissait. Elle était son amour, et même entièrement couverte elle ne pouvait pas cacher sa silhouette, sa posture, et la façon avec laquelle elle marchait et tout ce qui faisait remuer le cœur d'Aliuf au moindre coup d'œil. La beauté de son esprit se montrait d'elle-même, malgré les efforts faits par des extrémistes pour la cacher.

« Laisse-moi tranquille », souffla-t-elle avant de poursuivre sa route.

« Non », dit Aliuf, « je ne veux pas. »

« Combien coûtent-ils ? » demanda-t-elle à une femme qui gérait l'un des rares étals du marché désormais bien vide, en montrant de la main quelques oignons malodorants. « Vas-t-en », insista-t-elle derrière sa respiration.

« Non, je ne veux pas. Azter, comment vas-tu faire pour payer ça ? » Il pointa du doigt les articles qui se trouvaient dans un seau d'orange au-dessus de la balance. « Comment fais-tu pour manger ? Tu n'as pas recours... ? »

« Non... »

« Alors comment fais-tu ? »

« *Il est de retour* », il y avait de la terreur dans sa voix, « il est de retour, et il est leur chef. »

« Je sais. »

« Tu ne sais rien — il est venu à ma maison, il y a quelques temps. Après notre dernière conversation. »

Elle l'attira dans une ruelle sombre derrière la vendeuse de tomates.

Le cœur d'Aliuf s'emballa. « Qu'a-t-il dit ? »

« Il a simplement fait irruption dans ma maison ; il était seul. Il a dit qu'il savait... »

« Qu'il savait quoi ? »

« À ton avis ? Qu'il savait pour *Ruth* ». Elle parlait presque en criant, puis elle regarda autour d'elle, désireuse de ne pas attirer l'attention.

« Qu'a-t-il fait ? »

« Il a dit que j'étais sa femme et que Ruth était sa fille et que moi... je devais... enfin... je me réinstalle avec lui », elle pouvait à peine prononcer ces mots.

« Quoi ? »

« Il a réquisitionné une grande maison près de la rivière — je m'y suis installé, et Ruth est avec moi. Il dit que nous devons vivre en conformité avec les lois d'Allah — qu'aux yeux de Dieu nous sommes mariés, que toute autre situation serait de l'adultère », elle commença à paniquer, « c'est pour ça que tu dois partir. »

« Mais que vas-tu faire ? » lui jeta-t-il.

« Je ne sais pas », murmura Azter. « Il a changé, Aliuf, il a changé. J'ai toujours su qu'il y avait quelque chose de sombre dans l'âme de ce garçon insouciant, quelque chose d'un peu sinistre ; mais je suppose que c'est ce qui le rendait excitant, dangereux. Mais tu verrais la façon dont il parle maintenant, dont ils parlent tous maintenant. Tout tourne autour de la vengeance, de la violence, de la façon de faire payer les méchants. Je n'avais jamais imaginé que Shaytan puisse exister dans la vie réelle — je n'avais jamais imaginé que la haine pure, pure et parfaite, puisse vraiment exister. Mais maintenant je sais, maintenant je suis certaine, parce que je l'ai vu. Je ne sais pas ce qui lui est arrivé de l'autre côté des mers, au cours des guerres étrangères où il a combattu ; il ne veut pas en parler. Mais ce que je sais, c'est que je vais protéger Ruth. Même si ça doit

être avec mon propre corps, avec ma propre vie, je ferai en sorte qu'elle soit en sécurité. »

« Laisse-moi t'aider », supplia-t-il.

« Non », dit-elle. « J'ai pu penser un jour que tu pourrais m'aider, mais j'étais folle. Aujourd'hui... »

« Veux-tu que je m'occupe de Salif ? Nous sommes toujours amis, même si beaucoup de choses ont changé. »

« Quoi ? » Elle était incrédule.

« Tu sais, la force des mots du Qadi ; je suis toujours le Qadi. Je lui dirais qu'il doit avoir ton consentement — mon consentement ».

« Tu ne sais pas ce qui se passe ici ? Tu es idiot ou quoi ? »

« Oui », déclara Aliuf, vaincu, « et non en même temps, pas tout à fait. »

« Alors tu ne sais pas que ça serait un arrêt de mort non seulement pour moi, mais pour toi aussi ? »

« Pourquoi ? »

« Ai-je vraiment besoin de te le dire ? »

« Dire quoi ? »

« *Que je t'aime, que tu m'aimes, et qu'il est au courant* ». Azter était en larmes. « C'est tout ce que je peux faire pour te sauver — j'ai tout nié, je lui ai dit que rien n'était jamais arrivé entre nous, que tout ce qu'il avait entendu c'était des rumeurs inventées par les apostats pour essayer de détruire le grand cheikh — j'ai dit tout ce que je pouvais, tout ce que j'ai trouvé à dire. Mais il est au courant. »

Une camionnette avec sept hommes vêtus de noir s'arrêta devant le marché. Le visage d'Azter devint pâle. Elle réarrangea son *niqab* plus étroitement sur sa tête, puis poussa Aliuf sur la route et s'éloigna rapidement en marchant.

Chapitre 50

Le temps s'écoulait, chaque jour apportant de nouvelles horreurs. C'était comme si les esprits malveillants des djihadistes avaient été déchaînés par Iblis, qui leur avait transmis des pleins pouvoirs de créativité pour leurs actes de destruction et de cruauté. Aliuf ne savait pas quoi faire. Il avait débattu avec Salif plusieurs fois, mais sans succès — il n'avait réussi qu'à détruire le reste d'amitié qu'ils avaient encore. Il avait tenté d'émettre une fatwa s'opposant à la violence et aux destructions, mais les combattants l'avaient lu en riant. Il avait pensé à fuir, mais Azter était ici — et il ne voulait pas quitter Azter et Ruth ; et d'ailleurs où irait-il ? Ruth avait raison, c'était sa faute tout autant que celle des autres. Il devait réparer les dégâts, du moins il devait essayer. Il avait abandonné tout espoir de fonder la grande République de l'Azawad, dirigée par des Touaregs et respectant les anciens usages. Maintenant, il savait que son seul devoir était de remettre en cage le mal qu'il avait laissé s'échapper d'une façon ou d'une autre.

« Rendez-vous à la Bibliothèque Baba Ahmed ». Aliuf reçut ce message très tôt le matin : après avoir entendu marteler à sa porte, il avait ouvert pour découvrir un Arabe échevelé qui lui donna le message écrit en langue arabe avant de repartir en courant dans l'air de l'aube. *Que veut-il à présent ?* se demanda Aliuf à lui-même en se préparant pour une longue journée au soleil. Sur l'ordre de Salif, il avait lui aussi troqué son chèche et ses robes légères pour des vêtements noirs — il n'avait toutefois pas accepté le masque de ski. Il ne pouvait pas supporter ce dernier affront.

« Tu porteras ça », avait dit Salif.

« Mais ce n'est pas les vêtements de notre peuple. »

« Aliuf, fais ce que je te dis — pourquoi faut-il toujours que tu essaies de mettre à mal ma patience ? Nous avons de bonnes raisons de porter des uniformes, Qadi », Salif avait pris l'habitude d'utiliser le terme officiel pour nommer Aliuf, mais d'une manière telle que le mot montrait de la condescendance plutôt que du respect. « Ils nous garantissent l'anonymat pour certains de nos actes de violence les plus remarquables, et ils nous permettent de cacher le nombre réel de nos hommes — nous avons l'air d'être plus nombreux que nous ne sommes en vérité. Et ils servent à les tromper, eux qui nous observent en permanence depuis le ciel. »

Aliuf avait essayé de défier les ordres, mais à chaque fois qu'il était sorti dans son costume traditionnel, il n'avait pas pu faire dix pas qu'il était déjà réprimandé par les hommes en noir et forcé de rentrer chez lui. Il savait qu'il s'agissait là d'un jeu qu'ils jouaient avec lui, pas encore par malice, mais plutôt, simplement, par routine — ce qui le mettait encore plus en colère. Après une semaine de frustration, il avait accepté à contre-cœur. Mais il avait refusé de porter le masque de ski. « Je n'ai rien à cacher. Tout ce que je fais, je le fais sous les yeux de Dieu et de mon peuple. » Il monta dans son pick-up et prit la direction de la bibliothèque.

« Merci d'être venu, cheikh », déclara Salif, debout devant le bâtiment. Aliuf remarqua avec chagrin qu'Iyad était à ses côtés. Il salua Aliuf avec nonchalance et lui fit un grand sourire assez noir. « Qadi », dit-il, « je te présente Iyad. » L'animosité était à son paroxysme.

La bibliothèque, le plus grand bâtiment de Tombouctou, était calme. Elle contenait un théâtre qui pouvait facilement accueillir cinq cents personnes et des pièces où le catalogage des manuscrits et la conservation étaient réalisés — ces tâches comprenaient la construction de boîtes spéciales sans acide, l'inventaire du con-

tenu exact des manuscrits et l'attribution d'une cote à l'aide du système décimal de Dewey.

À cet endroit ils conservaient soigneusement chaque livre, chaque manuscrit, chaque parchemin et même chaque morceau de papier, et s'occupaient de les ranger, de les cataloguer, de les traduire et même de les numériser. Cette bibliothèque avait abrité près d'un demi-million de documents à une époque où les grandes bibliothèques de l'Ouest n'en avaient à peine que plusieurs centaines. Quand la grande Maison de la Sagesse à Bagdad fut saccagée et détruite, un grand nombre de livres furent envoyés au-delà du grand désert pour les protéger des esprits animés d'un désir de destruction. Mais c'était finalement leur heure : huit cents ans plus tard ils étaient enfin arrivés, ceux qui préfèrent la tradition à la raison, et qui présagent toujours de ce chaos que leur genre particulièrement populaire de philosophie a toujours apporté.

« Aujourd'hui est venu le temps du nettoyage des bibliothèques », déclara Salif d'un ton neutre. Par sa nature, Aliuf était tout sauf un brûleur de livres. Il aimait lire, écrire, étudier les langues anciennes et interagir avec les idées anciennes. Il était devenu dévot non pas parce qu'il détestait l'apprentissage, mais parce que, comme il l'avait senti, l'apprentissage l'avait rapproché de l'état de paix, du moins pour un temps. Malgré le fait que l'apprentissage avait été perverti, se mettant à faire cause commune avec la violence et un type bizarre de barbarie qu'il n'avait associé qu'aux infidèles, cela ne voulait pas dire qu'il tenait la connaissance pour coupable. Après avoir lu le *Mughni* et avoir étudié les anciens savoirs il connaissait même exactement la raison pour laquelle elle avait fait fausse route. Et pourtant il se tenait là, debout devant un centre du savoir, avec une allumette.

« Il n'y a aucune raison de faire ça », dit-il à Salif, en jetant derrière lui le paquet d'allumettes.

« Il y a des œuvres de pornographie là-dedans, ainsi que des documents qui glorifient l'homme plutôt que Dieu, en prétendant que nous pouvons connaître les choses. Nous ne pouvons pas connaître, nous ne pouvons qu'obéir. Tout ce qui indique le contraire est un blasphème et doit être détruit. »

« Laisse cet endroit tranquille, s'il te plaît », il savait que le débat ne fonctionnerait pas — il n'y avait pas d'esprit face à lui avec lequel débattre ; il devait plutôt faire appel à l'émotion. « Elle ne te fait aucun mal, elle ne fait du mal à personne. »

« Elle fait du mal à notre foi. »

« Ce n'est pas vrai, je t'en prie. Oui, je te supplie même », Aliuf s'était mis à genoux. « Je t'en supplie, Salif, ne fais pas ça. Laisse la bibliothèque, au moins pour moi, tu sais ce qu'elle représente pour moi. Je vais m'en occuper — je te promets — je vérifierai livre par livre et j'éliminerai ceux qui sont contraires à la religion. Je te promets. Je serai heureux de te les remettre pour que tu les brûles. J'y passerai ma vie, je n'en partirai jamais — je resterai cloîtré dans la grande salle et j'y vivrai en ascète ; tu ne me verras plus, tu n'entendras plus jamais parler de moi, je ne te causerai plus aucun problème. Mais laisse cette bibliothèque, laisse-la pour moi. »

Des rangées de djihadistes avaient commencé à sortir d'un seul coup de la bibliothèque, avec dans leurs mains des boîtes de livres qu'ils jetaient chacun leur tour au-dessus d'une énorme pile au centre de la place.

« S'il te plaît, Salif, s'il te plaît. Pense à ce que nous avons été. Je t'ai sauvé la vie une fois, Salif — tu t'en souviens ? Tu me dois au moins de m'accorder une volonté. Je t'en supplie. C'est ta vie — il y a bien longtemps — contre cette pile de vieux papier et d'encre. C'est un échange équitable. »

La pile dépassait désormais les dix pieds de haut et était si large que quinze personnes se tenant la main ne pouvaient pas en faire le tour. Iyad se pencha pour

récupérer la boîte d'allumettes qu'Aliuf avait jetée et il se dirigea lentement vers la pile. Il y craqua une allumette et se retourna pour regarder Aliuf droit dans les yeux en jetant l'allumette sur le tas par-dessus son épaule. Les anciens documents, fragiles, s'embrasèrent, les flammes montant très haut — plus haut que le drapeau noir qui flottait au-dessus de la mosquée. Les cendres retombèrent sur toute la ville.

Aliuf se jeta sur Iyad, sans que ses intentions soient bien claires, sa volonté se concentrant pêle-mêle sur son désir de se battre, d'arrêter les flammes, ou de se jeter lui-même dans le feu. Elle était là, cette connaissance inestimable, intemporelle — la connaissance accumulée de plusieurs siècles, matérialisée et conservée à jamais sur de vieux morceaux de papier à l'abri de la chaleur sèche du Sahara, détruite par une brute qui ne pouvait pas en comprendre un seul mot, même s'il savait lire la calligraphie ornée. Il se jeta sur cet homme, avec les yeux d'un sauvage et ses bras s'agitèrent féroce-ment ; mais le combattant expérimenté évita facilement l'attaque et porta un coup sur la tête d'Aliuf qui l'envoya titubant dans le sable. Il était sonné. Quand il retrouva ses esprits, il ne put rien faire d'autre que se retourner pour s'asseoir sur le sable en tenant ses genoux et pour regarder le feu et la rangée de djihadistes enchaîner les allers et retours dans l'intérieur de l'ancienne et imposante bibliothèque.

Chapitre 51

Au milieu du silence, un léger claquement sur la fenêtre des toilettes réveilla doucement le cheikh. Au début, il était désorienté : il restait sous le choc après s'être fait battre et il sentait douloureusement une grosse bosse sur le sommet de sa tête. Il lui fallut une seconde pour se rappeler ce qui était arrivé ; le feu de joie, le retour humiliant à pieds vers la maison sous le soleil de l'après-midi — ils lui avaient retiré sa camionnette et son garde du corps. Il savait que la fin était proche. Salif, en s'éloignant, n'avait rien dit ; il l'avait seulement regardé en secouant la tête et en jouant avec sa langue. La joie d'Iyad avait été, elle, palpable — presque enfantine.

Le claquement se poursuivit, et Aliuf entra dans la salle de bain pour voir si une chauve-souris ou un rat n'essayait pas de se faufiler à l'intérieur. Il ouvrit la fenêtre et regarda en bas le passage étroit entre sa maison et celle de son voisin et il discerna deux silhouettes cachées dans l'obscurité, leur souffle visiblement court et rauque après un effort physique ou peut-être à cause de la peur.

« Qui est-ce ? »

« C'est moi. » Il savait qui c'était, il avait su avant même de demander. « Laisse-moi entrer. »

« Viens par devant », murmura-t-il tout bas.

« *Non* », il y avait de la terreur dans sa voix, « non, ils pourraient nous voir. Tu es sous surveillance. »

« Eh bien, eh bien. Cette fenêtre est trop petite, tu peux venir par la fenêtre de la chambre ? » Il lui montra, à droite, une fenêtre légèrement plus grande à proximité de l'allée principale.

Il se précipita dans sa chambre. Il déplaça son lit pour le placer devant la fenêtre et grimaça au boucan que fit cette opération, au beau milieu de la nuit. « Là-haut », dit-il, et les deux personnes montèrent, saisissant ses mains pour se hisser dans la maison.

« Aliuf, je suis désolée, je ne savais pas quoi faire. Je ne savais pas où aller. »

« Mais que s'est-il passé ? »

« Je suis vraiment désolée, je sais que tu es déjà en difficulté, mais c'était soit ça, soit... soit... »

« Azter, calme-toi. » Il alla dans la cuisine et ramena deux verres d'eau. Il n'alluma pas la lumière, préférant une bougie, grâce à laquelle il vit sur son visage pâle qu'Azter avait pleuré. Elle portait un *niqab* complet, tout comme Ruth — qui elle ne disait rien, regardant Aliuf avec un visage impassible, inexpressif même à la lumière de la bougie.

Ils prirent toutes deux de grandes gorgées d'eau. « Vous voulez que je vous amène quelque chose à manger ? »

« Non, nous n'avons pas le temps pour ça. Nous devons nous dépêcher, ils sauront bientôt que j'ai fui et ils savent parfaitement où je suis allé. »

« Mais qu'est-ce qui ne va pas ? Que s'est-il passé ? »

« C'est Salif. Il est revenu aujourd'hui avec un visage noir. Il amenait avec lui un vieux Touareg, un vieillard affreux avec un sourire en coin... »

« Iyad », grogna Aliuf.

« Oui, c'est son nom — et il sentait le chameaux et la sueur. » Ruth frissonna par inadvertance ; son visage indiquait une forte répulsion.

« Qu'est-ce qu'ils voulaient ? »

« Eh bien... »

« Quoi ? »

« Salif a dit que », elle toussa et s'accorda une seconde pour se calmer. « En fait, il m'a fait venir dans le grand salon, qu'il avait débarrassé de tout — il ne restait que quelques tapis sur le sol. Il m'a dit de m'asseoir.

"Azter", a-t-il dit, "nous formons une vraie union, toi et moi. Après tout, tu es ma femme." Je ne pouvais pas imaginer ce qu'il voulait, "qu'est-ce que tu veux dire ?" lui ai-je demandé. "Ah, a-t-il dit, notre grand Gouvernorat saharien du califat est construit sur des alliances. Tout comme le Prophète, béni soit son nom, construisit des alliances pour faire avancer la volonté de Dieu en conquérant le Moyen-Orient, nous allons consolider notre position dans le Sahara à travers la construction d'alliances qui seront agréables pour Allah et judicieuses pour la cause du djihad." J'étais terrifiée. "De quoi tu parles ?" J'avais des sueurs froides. "Ah, tu sais ce que je veux dire, cher Azter. Je parle de Ruth, bien sûr." À ce moment, je me suis certainement évanoui, parce que quand j'ai rouvert les yeux Salif était au-dessus de moi et souriait avec son sourire maniaque. "Comme je le disais, continua-t-il, nous allons consolider notre grand nouvel État en construisant une alliance — mélangeant le sang des dirigeants de notre nouvel État avec le sang touareg de ceux qui ont toujours été là. Ensemble, grâce à cette alliance, nous allons forger une union parfaite. Nous allons donner Ruth à Iyad, et à travers cette grande union, nous allons contrôler le Sahara pour toujours — nous allons contrôler la tribu et l'État jusqu'au retour d'Isa." »

« Mais où était Ruth ? » demanda Alif.

« Dieu merci, elle était sortie, elle jouait avec un ami au bord de la rivière. Elle n'est rentrée qu'assez tard. »

« Et ensuite ? »

« Au moment où elle est arrivée, nous avons fui, nous cachant discrètement jusqu'à trouver un moment adéquat pour venir ici. »

« Est-ce qu'ils savent que tu es partie ? » Aliuf était plongé dans ses pensées.

« Je ne pense pas. Nous sommes partis quand ils étaient endormis — dans la joie de leur célébration, Salif et Iyad avaient trop bu. Mais quand ils se réveille-

ront, ils seront alertes, à chaud et en colère. Je ne sais pas quoi faire ! »

« Laisse-moi réfléchir une minute », déclara Aliuf. Pendant un moment, ils se turent.

« Il n'y a pas d'autre choix, il faut fuir », dit-il.

« Mais où irons-nous ? »

« Peu importe ! » dit-il, « vous ne pouvez pas rester ici, ça au moins c'est certain. Vous devez devenir des réfugiés de la folie — Dieu sait qu'il y en a beaucoup dans ce cas, ceux qui ont cherché un moyen de se faire une place loin de... — et bien, loin de *nous*. » Il prononça le dernier mot avec amertume.

« Ok », Aliuf regarda autour de la maison, saisissant tout ce qu'il pensait pouvoir être utile. De l'argent — bien évidemment ; tout ce qu'il avait, des dollars, des dinars, des euros et des francs. L'argent qu'il avait prévu d'utiliser pour payer l'électricité ou la collecte de déchets, il le prit pour le donner à Azter et Ruth ; il ne se souciait plus de rien. Il prit aussi tout ce qui était petit et se vendrait facilement : de l'or ou de l'argent, des bibelots et des babioles recueillies au fil du temps. Il jeta le tout dans un sac et prit Ruth et Azter pour les amener à la porte. À la dernière seconde, il retourna à la cuisine et souleva des planches pour récupérer une vieille boîte ornée qui était cachée. Il l'ouvrit et y plaça sa propre œuvre, un traité tout récemment terminé — son commentaire final du *Mughni*. « Maintenant, nous pouvons y aller. »

Ils se faufilèrent discrètement dans le petit matin de Tombouctou. Derrière eux, ils ne voyaient aucun signe qui puisse leur faire croire qu'ils étaient suivis, mais ils prirent tout de même une route détournée pour arriver enfin à la rivière. Une douzaine de bateaux de pêche s'y trouvaient, la propriété d'hommes qui avaient passé les dernières heures à profiter de l'imprudence nocturne des poissons et venaient les vendre sur le marché — car même sur des terres occupées les populations doivent manger.

Aliuf s'approcha de l'un des pêcheurs, qui était noir comme un morceau de charbon de bois et dont les dents, en souriant, ressemblaient à des perles. « Qadi », dit l'homme. « Oui — j'ai besoin de votre aide. » « Tout ce que vous voudrez » dit l'homme, et Aliuf murmura soigneusement dans son oreille, et à la fin il lui donna une poignée de francs.

Il prit Azter et Ruth par la main pour les aider à grimper sur le bateau de pêche. « Voici Oumar. Il vous aidera à descendre la rivière en sécurité. » Aliuf remit à Azter tout l'argent qu'il avait recueilli ainsi que l'assortiment de bibelots. Enfin, il plaça la boîte ornée sur le siège entre la mère et la fille. « C'est ici la chose la plus importante. Gardez-le, et prenez en soin. Quand vous sentirez que c'est le moment, vous saurez à qui le donner. Allez, que Dieu vous bénisse et que vous puissiez trouver la liberté et la tranquillité après l'obscurité. »

« Tu ne viens pas avec nous ? » Azter agrippa fermement Aliuf. « Tu dois venir. » Elle refusa de retirer sa main.

Lentement, il se rapprocha du morceau de toile où elle avait posé sa main, jusqu'à ce que finalement ils en viennent à se tenir la main. « Tu es mon amour, ma vie. Mais tu dois partir, prends ta fille et sois libre. Je dois rester. Ceci... », il fit un geste derrière lui vers la ville sombre, « c'est de ma faute. J'ai créé ce carnage, je l'ai laissé se produire, j'ai ouvert la voie. Combien de personnes ici souffrent à cause de ce que j'ai fait ? Combien de jeunes filles sont offertes ? J'ai apporté un mal incalculable aux gens de cette ville — et c'est un peuple que je prétendais aimer et que je voulais servir. Un jour, il y a longtemps, je me suis assis sur cette colline de sable là-bas et j'ai pris le serment de libérer cette terre — de la libérer de la corruption et du vice. Mais c'est du passé, et à la place, par mon ignorance et mon arrogance j'ai jeté ce lieu sous le joug du plus grand malheur que le monde ait connu. Je ne peux pas me faufiler

dans la nuit, en prétendant que je n'avais rien à voir avec ce désastre. Je dois rester, même si rester est une folie. Je dois être ce fou maintenant, si je veux trouver une place au paradis. Tu dois comprendre, Azter. Je t'aime. Dans un autre monde, nous aurions été ensemble ; dans un endroit différent, nous aurions été homme et femme, amants et amis. Mais maintenant te voilà ici, assise à côté de la fille de mon ennemi, prenant la fuite face à un mal immense que j'ai construit par chaque décision que j'ai prise, chaque livre haineux que j'ai lu et chaque fatwa que j'ai fait paraître. J'ai fait cause commune avec Iblis, par ma propre volonté. Ce sont les conséquences et telles qu'elles sont, je dois les assumer, c'est ce que veut Allah. Avant je pensais que sa volonté était de me faire régner sur l'Azawad avec un Coran. Aujourd'hui, je sais que Sa volonté m'a amené sur le chemin qui me fait arriver à la pleine compréhension — pour que je trouve quelque chose de vieux et que j'en fasse quelque chose de nouveau ; et pour que je le laisse à d'autres, qui à leur tour le laisseront à d'autres et ainsi de suite. Qu'Allah soit loué, car j'ai enfin trouvé le chemin. »

« Mais... »

« Il n'y a pas de mais, vas avec Dieu. Et sache que je t'ai aimé. ».

Lentement, le bateau glissa dans la nuit, les larmes d'Azter débordant et ajoutant au Niger une légère touche de gris. Aliuf se retourna lentement et reprit le chemin de sa maison. Là, il s'assit sur le canapé, lisant les dernières paroles du djinn et se préparant à ce qu'il savait être son dernier jour.

Chapitre 52

La matinée était fraîche et ensoleillée. La chaleur s'était dissipée et une brise fraîche, transmise par la rivière, jetait son emprise sur le pays. Aliuf était en paix — parce qu'il savait qu'il marchait vers sa mort. Les événements de la veille le marquaient encore fortement — mais son âme n'était plus prisonnière de l'obscurité ; il s'était libéré de toutes les préoccupations terrestres. Son seul véritable amour — un amour qui avait commencé avec un regard volé il y a bien longtemps — se trouvait maintenant en sécurité, hors de leur portée. Qu'elle soit aussi au-delà de sa portée à lui, c'était une conséquence nécessaire du rôle qu'il avait joué dans le déchainement de haine. Les bibliothèques avaient été brûlées, mais le *Mughni* était en sécurité ; porté par les bras d'une juive, il pourrait être offert aux grandes bibliothèques anciennes de Jérusalem, où ils respectaient la pensée et ne se montraient pas avides de brûler les livres ou de couper des têtes. L'odeur des parchemins et des papiers brûlés remplissait encore ses narines et imprégnait sa peau. Il n'avait pas voulu prendre de bain — il garderait l'odeur avec lui jusqu'à la fin, avait-il décidé, comme d'une marque durable de la folie.

Il se dirigea vers la Mosquée Djinguerer, laquelle avait été jadis la plus grande mosquée de cette ville célèbre pour ses savoirs. En revenant de la rivière, il s'était arrêté chez son ami de la maison de l'Imam, qui allait prononcer le *khutbah* du vendredi, le sermon auquel tout le monde, dans la ville des 333 saints, devait assister. Il ria par la simple pensée que peut-être, un jour, quand son rôle dans le chaos aurait été pardonné, ils pourraient même ajouter un nouveau saint à la liste.

Un sourire lui était venu ; ce n'était pas un ricanement mais de la jovialité. Un sourire lui était venu, un vrai sourire de gratitude envers Dieu qui l'avait enfin délivré de la haine — même si ce devait être à la toute fin et pour une courte période.

Il entra dans la mosquée à l'heure précise, marchant vers le devant aux côtés de l'Imam. Assis en face de lui, déchaussés, les fidèles se tenaient en assemblée — accompagnés des auteurs du grand malheur. Des hommes barbus se tenaient là, portant toujours leurs fusils dans la maison d'Allah. Il monta sur le podium, debout devant les hommes bons et mauvais, et il se mit à parler :

Nous, un peuple d'unité et de justice, nous avons trop longtemps souffert de désunion et d'injustice — non pas aux mains des Américains ou des colons ou des apostats ou des infidèles, mais entre nos propres mains. Des bombes et du sang : voilà ce que la foi musulmane signifie désormais. Et il y a quelque chose de pire, de bien pire, c'est qu'on nous dit que notre souffrance est un produit de notre foi ; que les bons musulmans doivent, non seulement accepter le malheur, mais l'aimer, mais l'embrasser, mais y participer et en être reconnaissant. De la reconnaissance ? Je vous le demande, qu'est-ce que vous en pensez ? Est-ce la bonne attitude à adopter face au carnage ? Non, Dieu doit servir la justice et punir l'injustice dans le but de provoquer la véritable unité de la *oumma*.

Les hommes portant des fusils se tortillaient sur leurs sièges. Quelque chose n'allait pas. Toute leur vie on leur avait dit d'écouter, d'accepter, de mémoriser, de répéter ; jamais il n'avait été question de contester ou d'argumenter. Et quelque chose dans ce qu'ils entendaient leur paraissait incompatible avec les traditions qu'on les avait poussés à suivre. Aliuf voyait sur leurs

visages que quelque chose au fond d'eux faisait que ses mots les rendaient mal à l'aise.

Ce fait vient de la nature intrinsèque d'Allah que l'on observe dans Sa promesse et dans Sa menace — cette nature, c'est la vraie justice. Mais la justice ce n'est pas tout ce qui vient d'Allah ; ce qui vient d'Allah est transmis par lui parce que juste. Tout ce qui est juste est dans la nature de Dieu. Est-ce que Dieu nous transmet des lois parce qu'elles sont bonnes, ou sont-elles bonnes parce que Dieu les transmet ? Selon la façon avec laquelle vous répondez à cette question, vous trouverez soit votre salut soit votre destruction. Les bonnes actions seront récompensées, les mauvaises actions seront punies ; cette sanction bonne ou mauvaise est aussi certaine que le lever du soleil chaque matin. Sans ce fait, nous n'avons rien. Le vrai et le faux n'existent plus ; il n'y a plus ni bon ni mal ; ni vice, ni vertu ; ni bonté ni méchanceté — il n'y a plus qu'un Dieu agissant comme un marionnettiste céleste indifférent à la morale, gouverné par son humeur cosmique. Est-ce que cela a du sens ? On nous dit que si nous commettons un meurtre, nous pourrions en enfer. Et pourtant, on nous dit aussi qu'Il commande toute action. Ces deux idées ne sont pas compatibles. Si elles l'étaient, la situation serait celle d'un homme commandant à son esclave de faire quelque chose et le punissant ensuite de l'avoir fait. Et c'est ce qu'on appelle de la folie.

Aliuf s'arrêta un instant pour reprendre son souffle — en attrapant une bouteille d'eau, il réalisa qu'il transpirait abondamment. Les moudjahidins étaient également en sueur et murmuraient entre eux. Dans le fond se trouvait Salif, assis, le dos appuyé contre le mur, le

visage impassible, les yeux noirs remplis de cruauté. Il ne fit aucun mouvement, ni pour arrêter Aliuf, ni pour partir. Il restait tout simplement assis et écoutait, laissant le mal se déverser de son âme.

Mais ce sont des choses que nous devons comprendre ; parce que nous devons ensuite réfléchir à la caractéristique première de notre foi, qui est d'ordonner le bien et d'interdire le mal. Comment pouvons-nous faire cela, si le bien et le mal n'existent pas et que seuls existent les caprices d'Allah ? Car il est dit, « la vérité conduit à la justice, et la justice mène au paradis. Qu'un homme ne cesse pas de dire la vérité et il deviendra une personne honnête. Le mensonge conduit à la méchanceté, et la méchanceté à l'enfer, et un homme qui ne cesse pas de dire des mensonges se fera qualifier par Allah de menteur ». Alors permettez-moi de vous demander...

Aliuf se tenait avec courage et fermeté, sa poitrine en avant, et la tête haute, et il regarda Salif dans les yeux. Dans l'esprit de l'un et de l'autre, la salle parut s'être entièrement vidée. C'était une conversation entre deux vieux amis devenus ennemis ; et c'était un défi, une réprobation mortelle : c'était se condamner à mort.

Permettez-moi de vous demander, ordonner le bien et interdire le mal : est-ce bien ce que nous avons fait ? Le Coran ne dit-il pas : « Ô vous les hommes. Nous vous avons créés à partir d'un seul couple, un seul mâle et une seule femelle, et nous vous avons rangés en nations et en tribus afin que vous appreniez à vous connaître les uns les autres. Les plus justes parmi vous sont les plus nobles aux yeux d'Allah. » Il dit : bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice. Mais ça, est-ce de la

justice ? Est-ce de la justice d'assassiner des personnes avec des bombes et de violer des petites filles ? Est-ce de la justice de hacher la tête des gens ? Réfléchissez, utilisez votre esprit et répondez à cette question — ne me parlez pas de la Salaf et ne répétez pas ce que vos Imams disent sur la signification de la Sunna et les hadiths. Utilisez votre propre esprit. Que pensez-vous qu'ils disent sur ce que vous avez fait ? S'agit-il d'actes justes ? Et la Sunna ne dit-elle pas : « aucun d'entre vous ne peut être appelé un fidèle tant qu'il ne désire pas pour son frère ce qu'il désire pour lui-même » ?

Aliuf regarda les moudjahidins et les pointa du doigt un par un, les signalant avec ses doigts et avec ses yeux gris qui paraissaient enflammés.

Vous, qui coupez des têtes — souhaitez-vous que votre tête soit coupée ? Vous, qui violez, voulez-vous être violés ? Vous qui assassinez, voulez-vous être assassinés ? Vous qui qualifiez les autres d'apostats — voulez-vous que d'autres vous appellent du même nom ? Et vous, qui condamnez gratuitement d'autres à l'enfer — voulez-vous être pareillement condamnés ? Alors changez votre comportement, si vous ne voulez pas tomber hors de la volonté d'Allah et vous retrouver damnés.

Un silence complet et profond occupa l'espace. Ses paroles ne provoquaient plus l'écho sur les murs en banco pour revenir vers la multitude. Personne ne parlait ni ne bougeait. À l'arrière la haine de Salif rayonnait de noir — ceux qui se trouvaient prostrés à côté de lui se tenaient dans la crainte.

Et enfin, je veux parler à ceux d'entre vous qui, assis ici, sont des victimes de la

violence. À vous qui craignez pour votre vie ; je vous supplie de ne pas répondre par la haine à leur malveillance. Croyez-moi — moi qui ne vais plus tarder à quitter ce monde. Depuis des décennies, la haine est tout ce que je connais. J'ai appris la haine des maîtres — ils m'ont dit comment haïr, qui haïr et quand haïr. Il faut avoir de la haine envers l'Ouest du fait de notre impuissance, de la haine envers les Juifs du fait de notre pauvreté, de la haine envers les Chrétiens du fait de leur tolérance. Il faut haïr nos aînés, nos frères. Il faut cultiver la haine, la nourrir, la chérir et la porter en soi avec fierté — nous dit-on — et nous en récolterons les fruits. Si notre haine brûle assez fort, elle parviendra à vaincre toutes les armes qu'ils vont jeter contre nous. La véritable raison, celle qu'ils ne vous diront pas, c'est qu'ils ont besoin de la haine, c'est qu'ils se nourrissent de la haine ; la haine les rend forts, en vous rendant leur esclave. Mais, mes frères, ce n'est pas là le chemin du paradis.

Il examina de près les fidèles, ces hommes qui étaient venus pour entendre un énième sermon d'un énième meurtrier, dans la lignée sans fin des meurtriers qui défendent leurs actes en utilisant leur foi pour justifier la souffrance des autres. Pourtant, ici, c'était un nouveau message, un message différent, celui de l'espoir — le bref aperçu d'un monde différent, d'un monde meilleur, capté au hasard avant qu'ils ne retournent dans l'obscurité qui les enveloppait. Ils regardèrent Aliuf, et il vit dans leurs yeux à quel point ils étaient reconnaissants, parce qu'il avait fait briller une lumière dans leur vie ténébreuse, même pendant un bref moment, et qu'il leur avait montré à nouveau un monde brillant, rempli d'opportunités et de paix. Et il entrevit de la pitié, parce qu'ils savaient — tout aussi bien que lui — que la fin était proche pour leur grand Qadi.

Je m'en vais maintenant, je suis sûr que vous avez compris. Je ne quitte pas le monde volontairement ; mais j'accepte mon départ. Mais avant que je le fasse, je veux vous présenter mes excuses. J'ai été la cause de tout cela, de ce grand mal qui est tombé sur vous. Debout devant Allah et devant vous tous, et devant mes bourreaux, je demande le pardon — tout en sachant que je ne peux pas le mériter. J'ai compris que, par mes actes, j'ai été profondément dans l'erreur, et que je dois payer pour cela le plus grand prix. Mais je pars aussi en paix, en sachant que j'ai donné la chose la plus importante que j'avais, afin de gagner votre pardon et le pardon de Dieu.

Avec ces mots, Aliuf en avait fini — c'était son premier et son dernier sermon. Personne ne dit un seul mot, mais quand Aliuf sortit de l'estrade, un par un les citoyens opprimés de la ville occupée se levèrent pour saluer son passage. Lentement, il s'éloigna du devant de la salle — pas à pas, jusqu'à la porte. Il marcha devant le groupe de moudjahidins, encore sous le choc de ce qu'ils avaient entendu — au bout d'un moment, la confusion avait fait place, dans leurs yeux béats, à une passion violente. Eux ne s'étaient pas levés. Il passa devant Iyad, assis, un couteau posé sur ses genoux ; il hocha la tête à la vue d'Aliuf et esquissa un large sourire. Enfin, il passa devant Salif qui ne disait rien et ne regardait même pas dans sa direction ; les yeux sombres du terroriste étaient toujours fixés sur l'endroit où le dernier grand cheikh de Tombouctou se tenait encore quelques secondes auparavant. Et puis Aliuf se présenta à la lumière du soleil. Il ne se pressa pas de rentrer à la maison — ils savaient de toute façon où ils pourraient le trouver. Et ils viendraient le chercher. Ceux qui, avec malice, assassinaient des enfants en face de leurs parents et violaient des femmes en face de leurs maris, ne

pouvaient pas ignorer le défi qui leur était adressé. Dans un autre monde, à une autre époque, ce message aurait été un appel à la révolution — ou à la renaissance. Mais en ce temps de grand malheur, ce n'était rien d'autre qu'un simple acte de rébellion personnelle qui conduisait toujours au sacrifice ultime.

Aliuf s'arrêta pour acheter un sac de noix à une petite vendeuse et il la remercia tout en laissant un pourboire. Il s'arrêta à nouveau plus loin pour s'acheter un jus d'orange. Il descendit vers le fleuve Niger pour jeter ses pieds dans l'eau fraîche et donna une bénédiction à un pêcheur qui rentrait de sa longue journée de travail. « Je vous remercie Qadi », dit le vieux Bozo en souriant.

Enfin, il rentra chez lui pour attendre. Il n'eut pas à attendre longtemps, car après à peine quelques minutes, on frappa fortement à la porte — Iyad se tenait devant, derrière lui était Salif. Aliuf serra fermement l'histoire du djinn derrière son dos et se présenta devant Iyad. « Pendant plusieurs années j'ai vécu dans l'obscurité, comme toi », dit-il à Iyad. « Mais je l'ai vu, la lumière de la raison et de la connaissance. Tu peux me tuer, je sais que rien ne te fera plus plaisir. Mais vous devez savoir que c'est trop tard pour m'arrêter. La meilleure partie de moi — mon amour et mes connaissances — sont hors de votre portée. Mon amour, qui trouvera la paix dans l'ombre protectrice de ma mémoire, et mes connaissances, immortalisées dans ma grande œuvre, sont encore aujourd'hui dans une pirogue, s'enfuyant au-delà des limites de votre domination. Ils ne peuvent plus être arrêtés. Tout comme les grandes dunes, qui marchent à travers un continent, les idées d'unité et de justice divines avancent, grain par grain, jusqu'à ce que votre grand édifice de haine soit enterré. » Et il regarda Salif. « Vous pouvez prendre ma vie, car je ne crains plus la mort. J'ai trouvé la volonté de Dieu, enfin, et je l'ai rempli. Je suis prêt pour le paradis. » Aliuf Ag Al-bachar ferma les yeux, saisissant le dernier testament du djinn derrière son dos tout en se tenant droit debout. Il

sentit Iyad se rapprocher, puis une douleur aiguë quand Iyad le matraqua avant de le traîner dans la rue.

Vocabulaire

<i>Abba</i>	Formule de respect équivalent à père
<i>Abobaz</i>	Cousin croisé
<i>Akahet</i>	Tente en peau de chèvre
<i>Amazighs</i>	Berbères, ethnie d'Afrique du Nord
<i>Amenokal</i>	Chef supérieur
<i>Amghar</i>	Chef
<i>Bozo</i>	Population mandingue d'Afrique de l'Ouest
<i>Charia</i>	Loi islamique
<i>Cheikh</i>	Sage, chef religieux
<i>Djellaba</i>	Longue tunique
<i>Djihad</i>	Guerre sainte
<i>Djinn</i>	Démon, bon ou mauvais
<i>Eghajira</i>	Soupe fait de grains et de fruits
<i>Eghiwan</i>	Village, villageois
<i>Fasad fil-ardh</i>	Causer le malheur, le désastre
<i>Fatwa</i>	Avis juridique
<i>Fulani</i>	Peuple nomade de l'Afrique
<i>Grin</i>	Lieu pour boire

<i>Hadiths</i>	Paroles du Prophète
<i>Hajj</i>	Pèlerinage dans les lieux saints
<i>Haram</i>	Péché, interdit
<i>Hassaniya</i>	Dialecte du nord de l'Afrique
<i>Hijab</i>	Voile islamique
<i>Iblis</i>	Diable
<i>Ijtihad</i>	Interprétation des textes islamiques
<i>Imam</i>	Autorité religieuse islamique, guide spirituel
<i>Imegharan</i>	Sage du clan
<i>Irja</i>	Hérésie, remise en cause des cadres islamiques
<i>Kafir</i>	Infidèle
<i>Kalam</i>	Quête intellectuelle des grands principes
<i>Kel Ahaggar</i>	Tribu touarègue
<i>Khutbah</i>	Sermon régulier
<i>Kufars</i>	Ceux qui ne croient pas en l'Islam
<i>Oumma</i>	L'ensemble des musulmans
<i>Madh'hab</i>	École de pensée d'interprétation de la charia
<i>Maghribi</i>	Écriture arabe du nord de l'Afrique
<i>Mahdi</i>	Sauveur annoncé par les hadiths
<i>Matbucha</i>	Plat composé de tomates et de poivrons
<i>Moudjahidin</i>	Soldat engagé dans la guerre sainte
<i>Mufti</i>	Autorité religieuse interprétant les textes
<i>Muhaqqaq</i>	Style de calligraphie arabe

<i>Mutakalimun</i>	Courant philosophique dans l'islam, inspiré d'Aristote
<i>Niqab</i>	Voile intégral
<i>Oued</i>	Région désertique en vallée
<i>Qadi</i>	Juge de paix
<i>Riad</i>	Bâtiment traditionnel doté d'une cour intérieure
<i>Salaf</i>	Les trois premières générations après Mahomet
<i>Salafisme</i>	Mouvement de retour à l'islam des origines
<i>Salam alaykoun</i>	Salutation, littéralement « que la paix soit avec vous »
<i>Salat</i>	La prière islamique
<i>shalwar kameez</i>	Habit traditionnel d'Afghanistan
<i>Shawarma</i>	Kebab traditionnel du Moyen Orient
<i>Shaytan</i>	Diable
<i>Shura</i>	Conseil ou parlement
<i>Songhai</i>	Groupe ethnique du Mali et du Niger
<i>Soufis</i>	Croyants fervents
<i>Sunna</i>	Loi, règle de Dieu
<i>Tafsir</i>	Commentaire, exégèse du Coran
<i>Tagelmust</i>	Chèche
<i>Takadant</i>	Jeu de veillée
<i>Takfiri</i>	Excommunication, excommunié
<i>Takouba</i>	Épée touarègue
<i>Tamasheq</i>	Langue des Touaregs

<i>Taqiyah</i>	Couvre-chef musulman
<i>Telek</i>	Poignard ornemental utilisé pour les sacrifices
<i>Temghart</i>	Personne âgée (formule de respect)
<i>Thawb</i>	Vêtement long porté par les hommes
<i>Thuluth</i>	Style calligraphique inventé par Ibn Muqla
<i>Tifinagh</i>	Alphabet utilisé par les Berbères en Afrique du nord
<i>Zakat</i>	Aumône offerte aux pauvres
<i>Zina</i>	Relations sexuelles interdites entraînant la lapidation

